« L'histoire effrayante d'hommes en guerre. *Fallouja !* est le récit le plus cru et le plus réaliste que l'on puisse écrire. » *NEWSWEEK*

DAVID BELLAVIA avec John R. Bruning

FALLOUJA !

La plus grande bataille urbaine et insurrectionnelle du XXIe siècle, telle qu'elle a été vécue par une section de GI américains.

SERGENT-CHEF
DAVID BELLAVIA

En collaboration avec John R. Bruning

FALLOUJA !

Traduit de l'anglais (États-Unis)
Par Franck Mirmont

Adapté par Véronique Duthille

NIMROD

56 rue de la Verrerie
75004 Paris

http://www.nimrod.fr

Note de l’auteur

Ce livre n’est pas un ouvrage de fiction. Les événements, les actions, les expériences vécues et leurs conséquences ont été restitués aussi fidèlement que j’en avais le souvenir et à la suite d’échanges avec les protagonistes. Les événements dont je ne fus pas le témoin direct ont été rapportés sur la base de récits circonstanciés ou d’entretiens. Tous les faits décrits dans cet ouvrage se sont réellement déroulés, mais quelques-uns ont été combinés ou réordonnés afin de fluidifier la lecture. Les conversations présentées sous forme de dialogues, reproduites de mémoire, ne constituent pas une retranscription mot pour mot, mais visent plutôt à rendre l’essentiel de ce qui se dit à ce moment-là.

Aux hommes du

2e Bataillon, 2e Régiment d'Infanterie

Noli Me Tangere

« Ne Me Touche Pas »

Prologue

Les cercueils de Muqdadiyah

9 avril 2004
Province de Diyala, Irak

La poussière forme une croûte sur nos visages, s'infiltre dans nos sinus et nous pique les yeux. La chaleur consume nos corps et nous fait transpirer en permanence. Notre température corporelle doit bien atteindre les 40 °C. Nos oreilles bourdonnent. À la limite de l'hyperthermie, nous sommes complètement abrutis, en plus d'être malades comme des chiens.

Nous avons la diarrhée, des élancements douloureux nous tordent les entrailles tandis que nos boyaux se liquéfient sous l'action d'une flopée de bactéries locales. Chaque fois que nous nous rendons aux toilettes crasseuses de la base – des toilettes sans la moindre aération, aussi chaudes que des fourneaux et qui empestent l'urine concentrée –, nous sommes accueillis par des essaims de mouches.

Sans compter que nous nous faisons régulièrement tirer dessus.

Bienvenue dans l'infanterie. C'est ce que nous faisons chaque jour, c'est notre boulot. Ça nous fait chier et nous détestons ce métier, mais nous le supportons pour deux raisons. La première, c'est que cela donne un sens et une noblesse à notre vie. Nous sommes de la race des guerriers américains. Nous protégeons ; nous vengeons. La deuxième, c'est que chaque seconde passée dans l'infanterie constitue une épreuve. Si nous survivons à des journées cauchemardesques comme celle-là, alors cela prouve que nous sommes une espèce à part.

Sur notre lieu de travail, pas de bureaux cloisonnés. Pas de salle de repos. Pas de cravate. Nos transports en commun sont des véhicules

blindés.

Notre lieu de travail n'est pas un bureau anonyme ni une usine bourdonnante de bruit. C'est une bande d'autoroute abandonnée au milieu d'un pays immense et désertique. Une tour de guet brûle derrière nous. Des cadavres mutilés jonchent le sol autour de nous. Des dépouilles au regard vide, gonflées par la chaleur, terrifiantes, semblent nous observer. L'odeur de la chair brûlée nous fait suffoquer. Il y avait là auparavant un checkpoint tenu par le Corps de défense civile irakienne (CDCI) destiné à réguler la circulation autour de Muqdadiyah, l'une des villes les plus importantes de la province de Diyala. Depuis l'attaque surprise lancée le matin même, ce n'est plus maintenant qu'un bûcher macabre. Nous sommes arrivés trop tard pour les secourir et nos alliés les plus sincères, mais pas les mieux entraînés, ont trouvé une mort atroce en se laissant déborder par une vague d'insurgés. Un des soldats irakiens s'est pris une roquette de RPG de plein fouet. Il ne reste de lui que ses chaussures et des lambeaux de chair flasque éparpillés autour du poste de garde.

Voilà notre lieu de travail. Nous avons commencé à nous habituer à de telles atrocités dès que nous sommes arrivés dans ce pays. Alors que nous étions de patrouille pour la seconde fois en Irak, une camionnette de confiseur est venue se mêler à notre convoi de blindés, pour se faire aussitôt emboutir et broyer par nos véhicules. Les occupants de la camionnette ont été aplatis comme des crêpes. Notre première vision de la mort a été cet homme et sa femme, déchiquetés et démembrés, leurs intestins répandus sur la chaussée au milieu des cartons de barres chocolatées éventrés. Aucun membre de la section n'avait mangé depuis vingt-quatre heures. Nous nous sommes arrêtés et, en montant la garde autour de la carcasse de la camionnette, nous nous sommes sentis de plus en plus affamés. Finalement, j'ai croqué dans l'une des barres les moins endommagées. Des copains ont débarrassé d'autres barres de leurs éclaboussures d'essence ou de chair avant de faire comme moi.

Ça, c'était il y a trois semaines. À présent, nous sommes des vétérans, fiers que nos estomacs puissent encaisser de telles visions pendant que nous continuons à faire notre travail. C'est cette souffrance qui fait notre valeur, qui définit ce que nous sommes. Qui distingue les fantassins de tous les autres hommes en uniforme.

Certains parlent à notre sujet d'arrogance. Peut-être. Nous parlons plutôt de fierté, puisque nous croyons sincèrement en ce que nous faisons.

— Contrôlons ça !, lance le sergent-chef Colin Fitts en désignant un Humvee qui fonce sur l'autoroute en direction de notre champ de bataille.

Nous fixons tous deux le véhicule qui approche. Fitts, originaire du Mississippi, a une voix rauque et un regard intense. Nous sommes si proches l'un de l'autre que cela fait longtemps que j'ai appris à raconter ses histoires personnelles mieux que lui, et réciproquement.

Le Humvee s'arrête près de nous en faisant crisser ses pneus. Sur le siège passager, nous découvrons un commandant bien propre sur lui. Avec ses petites lunettes cerclées de métal, il ressemble à un comptable affublé d'un gilet en kevlar. Il est si propre que sa dernière douche doit dater de quelques heures seulement. Pour ma part, je ne me rappelle même plus la dernière fois que cela m'est arrivé. Nous avons plutôt eu droit à des petites toilettes rapides comme si nous allions aux putes – des lingettes pour nous nettoyer les aisselles et les parties intimes – puisque l'eau courante est un luxe dont ne bénéficient pas les fantassins.

Voilà une parfaite illustration de la dichotomie de notre armée. Nous portons tous le même uniforme, mais nous pourrions tout aussi bien être de deux armées différentes. Nous, nous encaissons les balles en première ligne. Cet officier incarne tout ce que nous méprisons dans l'autre moitié de l'armée. Son uniforme est impeccable tandis que les nôtres sont crasseux. Sa peau ne voit que rarement le soleil, la nôtre est bronzée, tannée. Il semble bien nourri, avec quelques kilos en trop. La plupart des hommes de notre section ont perdu plus de 5 kg depuis que nous sommes arrivés à Diyala. C'est peut-être parce que nous n'avons pas grand appétit lorsque nous avons l'occasion de nous restaurer. Notre cantine a été installée dans une morgue désaffectée.

— Mes garçons, s'exclame le commandant, allez dire à votre sergent que le 4e de Cavalerie est arrivé !

Le commandant semble penser qu'il est doué d'un certain talent dramatique. Il ne réalise pas qu'il vient de nous insulter. Fitts et moi

sommes tous deux sergents-chefs, et il est difficile de ne pas remarquer nos insignes sur nos manches. Le visage de Fitts s'empourpre.

Dans notre monde, le monde du fantassin, ce commandant est un parvenu. Il s'assied en toute sécurité derrière sa clôture de fil de fer barbelé, mais il essaie de se faire passer pour un meneur d'hommes. La plupart du temps, nous nous contentons de supporter les connards de son espèce tandis que nous faisons notre boulot.

C'est d'ailleurs l'état d'esprit dans lequel je me trouve. En revanche, Fitts ne se censure pas. Il est allergique à la connerie et n'a peur de personne. Il s'est fait un paquet d'ennemis dans notre bataillon pour cette raison, mais on ne peut manquer d'admirer un homme qui réagit en toute honnêteté quelle que soit la situation, sans jamais prendre en considération les conséquences éventuelles que cela pourrait avoir sur sa carrière. Cela lui a valu d'en payer le prix. Il a été dégradé plusieurs fois, mais il a toujours fini par récupérer ses galons.

Fitts adresse un signe de tête au commandant, puis il gueule en direction du chef de son équipe Alpha : « Hé, chef Misa, le 4e de Cavalerie est là. Quoi ? Tu n'en as rien à foutre non plus ? Eh bien, nous sommes deux dans ce cas-là, et même plus de deux cent cinquante mille si on compte tous les autres gars du secteur. »

Ma mâchoire s'affaisse. Fitts vient d'émasculer un commandant comme il l'aurait fait d'un simple soldat. J'attends de voir comment les choses vont tourner.

Le commandant bégaie, remonte ses lunettes sur son nez, puis se tourne vers son chauffeur : « Allez, on avance. »

Le Humvee accélère sur l'autoroute en direction de notre base opérationnelle avancée, baptisée Normandy. Le fait que nous soyons volontaires pour endurer des conditions de vie ou de combat détestables nous donne un certain ascendant sur l'autre moitié de l'armée. C'est la seule carte que nous ayons à jouer et qui nous permette de sauver nos fesses de toute mise en cause pour insubordination.

Le sergent-chef Misa évite un cadavre irakien, sorte de poupée de chiffon désarticulée, et s'approche de Fitts. C'est un homme trapu

d'origine philippine, né à Cebu, mais élevé à Cincinnati, et sans doute la seule personne que je connaisse qui parle le tagalog avec un accent de l'Ohio. Nous-mêmes avons souvent du mal à le comprendre.

— Chef Fitts ?

— Ouais, Misa ?

— Ils cherchent à te joindre sur la radio. Il semblerait qu'il y ait encore quelques problèmes à Muqdadiyah.

Nous nous dirigeons vers notre Bradley et nous entassons dedans. L'habitacle de ces transports de troupes blindés est une sorte de four ambulant circulant dans la canicule irakienne. Sous le poids de nos 20 kg d'équipement – casque en kevlar, gilet pare-balles, munitions, armes, eau, lunettes de vision nocturne… –, nous perdons plusieurs kilos au cours de chaque trajet. La température moins élevée des toilettes de la base opérationnelle avancée nous ferait presque fantasmer.

Les Bradley font un bond en avant et abandonnent le checkpoint sanglant dans un nuage de poussière. Après un court trajet, nous atteignons le centre-ville de Muqdadiyah. C'est là que, la veille, notre section a vécu les pires combats de sa courte carrière opérationnelle.

« Putain de merde ! », s'exclame la voix de l'adjudant-chef de la section, James Cantrell, à travers les haut-parleurs internes du Bradley. Jetant un coup d'œil par l'un des hublots du Bradley, j'ai à mon tour le souffle coupé.

Nous sommes entourés de cercueils.

Des cercueils en bois fraîchement assemblés bordent les deux côtés de la route. Certains sont empilés par deux ou trois. Non loin, un vieil homme se baisse au-dessus de deux planches de bois et commence à manier un marteau. Je réalise qu'il est en train de fabriquer un couvercle. De nombreux couvercles sont dispersés autour de lui, nous bloquant le passage.

Cantrell nous ordonne de sortir du Bradley. La rampe du blindé s'abaisse et claque sur le sol. Nous nous ruons dehors dans le soleil matinal, au milieu des bâtiments qui continuent à brûler autour de nous. La porte d'une maison proche ayant servi de poste de combat a été enfoncée à coups de masse par des soldats déchaînés. Tout autour de nous, dispersés au milieu des cercueils, des femmes en

pleurs et des enfants au regard vide. Des hommes âgés, qui ont survécu au règne de terreur de Saddam Hussein, à la guerre contre l'Iran, à la première guerre du Golfe, nous observent d'un air hagard.

Nous avançons lentement vers la maison que nous avons utilisée la veille comme point de regroupement pour nos blessés. Trois cercueils sont empilés devant l'entrée. Je me demande si l'un d'eux contient le corps de l'adolescent que j'ai dû abattre.

La veille, au milieu des combats, mon groupe avait rejoint une maison entourée d'un mur fermé par un portail. Le sergent Hugh Hall, le costaud de notre section, spécialiste en destruction de portes, avait défoncé le portail à coups d'épaule et nous avait ouvert la voie sur la cour intérieure de la maison. Tout de suite après, Hall avait été touché par des éclats de béton à la suite de l'explosion d'une roquette et nous nous étions dispersés pour nous mettre à couvert. Nos trois Bradley avaient répondu au tir ennemi de RPG en ouvrant le feu avec leurs canons Bushmaster de calibre 25 mm. Le vacarme avait été si assourdissant que j'étais pour ainsi dire incapable d'entendre quoi que ce soit par-dessus la déflagration des obus qui déchiquetaient la maison.

Finalement, j'entendis Cantrell gueuler sur le canal radio : « Bellavia, fais-moi un putain de compte rendu ! » La voix de Cantrell était la seule chose susceptible de s'élever au-dessus de cette cacophonie guerrière. Il possédait un véritable talent pour cela.

Confus et étourdi, je ne répondis pas sur-le-champ. Cela ne plut guère à Cantrell. « PUTAIN, BELLAVIA, T'ES TOUJOURS VIVANT ? »

Je trouvai finalement le moyen de répondre. Je n'avais rien entendu d'autre que les tirs des Bradley, aussi je gueulai en retour : « Arrêtez de tirer ! Vous tirez sur nos positions ! »

— Hé, connard, c'était pas nous, c'était un putain de RPG, gronda immédiatement la voix de Cantrell sur le canal radio. Et voilà une deuxième roquette qui vous arrive sur la gueule !

Le sommet d'un grand palmier poussant dans la cour explosa soudain au-dessus de nous. Cantrell et les autres Bradley retournèrent aussitôt le feu. Des éclats de bois et de feuilles brûlées se mirent à pleuvoir sur nous. Hall, le treillis constellé d'éclats de

béton, de poussière et de sang, hurla : « Vous croyez qu'ils ont tué ce fils de pute ? »

— On fonce à l'intérieur et on prend position sur le toit !, braillai-je par-dessus les rafales de nos Bradley.

Les hommes se ruèrent vers la porte. Tandis que nous débouchions sur le toit, j'aperçus du coin de l'œil un homme en arme posté sur un toit voisin. Je l'observai un moment, incapable de situer de quel bord il était. Ce pouvait être un allié local. Nous en avions déjà vu quelques-uns tirer sur les miliciens encagoulés de noir de l'armée du Mahdi qui avaient infiltré cette partie de la ville plus tôt au cours des combats. Tous ceux qui portaient une arme n'étaient pas des ennemis.

Le tireur posté sur le toit était un adolescent, un gamin d'environ 16 ans. Je le voyais de dos, il balayait les alentours du regard, à la recherche de cibles. Il tenait une AK-47 sans crosse. S'agissait-il simplement d'un gamin écervelé qui essayait de protéger sa famille ? Ou de l'un des partisans fanatiques du chiite Moqtada al-Sadr ? Je ne le quittai pas des yeux et priai pour qu'il repose son AK-47 et rentre chez lui. Je ne voulais pas avoir à le tuer.

Il se retourna et me repéra, et je pus lire alors la terreur sur son visage trempé de sueur. Je le fixai dans ma lunette de visée alors qu'il ajustait son AK contre sa hanche. J'avais dégainé avant lui. J'avais déjà mon arme nichée au creux de l'épaule, et ma lunette de visée l'encadrait. Le gamin n'avait aucune chance. Il suffisait que je fasse sauter la sûreté de mon arme et que j'appuie très légèrement sur la détente.

S'il te plaît, ne fais pas ça. Tu n'as pas besoin de mourir.

L'AK se redressa, prête à tirer. Me visait-il ? Je ne pouvais pas en être certain, mais son canon était pointé sur moi. Devais-je tirer ? Pouvais-je prendre le risque de ne pas tirer ? Essayait-il de me protéger d'une menace que je n'avais pas perçue ? Je n'en savais rien. Il fallait que je prenne une décision.

Pardon pour ce que je vais faire.

Je pressai la détente. Le menton du gamin s'affaissa sur sa poitrine et ses lèvres laissèrent échapper un cri rauque. Je tirai à nouveau, manquai ma cible, puis pressai la détente une fois de plus.

La balle lui arracha la mâchoire et l'oreille. Le sergent-chef Hall me rejoignit, repéra l'AK-47 et le gamin, et l'acheva de quatre balles en pleine poitrine. L'adolescent s'affala contre le muret du toit.

— Merci, mon pote, dis-je à Hall, j'ai perdu le zéro.

Je lui expliquais ainsi que mon arme devait avoir besoin d'un nouveau réglage de mire, même si c'était la dernière chose que j'avais en tête.

Aujourd'hui, un jour plus tard, au milieu d'une rue encombrée de cercueils et de familles en deuil, nous avons beaucoup de mal à supporter la douleur de ces pauvres gens. Ils ont été pris en étau, pris au piège par une armée de fanatiques qui a choisi de nous combattre. Les miliciens de l'armée du Mahdi de Moqtada al-Sadr sont les fantassins de l'insurrection chiite. Ce sont ceux-là mêmes qui ont déclenché ce chaos à Muqdadiyah, utilisant les maisons ou les bureaux de personnes innocentes comme positions de combat ou d'embuscade. Les scènes angoissantes auxquelles nous assistons dans la rue ne sont rien comparées à ce dont nous sommes témoins à l'intérieur de ces maisons scarifiées par la guerre. Hier, mon groupe a défoncé la porte de l'une de ces maisons et s'est retrouvée face à une femme au tablier couvert de sang. Elle était assise par terre au milieu de la pièce et hurlait de douleur. Âgée d'une quarantaine d'années, elle avait le visage orné de tatouages chiites. Lorsqu'elle nous vit, elle se releva et attrapa le soldat Piotr Sucholas par les épaules avant de l'embrasser sur la joue. Puis elle se tourna et posa sa tête contre le torse du sergent Hall, comme pour lui toucher le cœur.

Je fis un pas en avant et lançai dans un arabe approximatif : « *La tah khaf madrua ? Amriki tabib. Weina mujahadin kelb ?* » (Vous êtes blessée ? N'ayez pas peur. Médecin américain. Où sont ces chiens de moudjahidins ?)

Elle se pencha et embrassa mon alliance. « Bébé *madrua*. Bébé madrua. » Le désespoir dans sa voix fut balayé par un rire de petite fille. Lorsque l'enfant sortit de la cuisine et vint s'agripper à la jambe de sa mère, nous vîmes immédiatement qu'elle était trisomique. Je fus frappé par la beauté de cette petite fille. Le soldat Pedro Contreras, qui avait le plus gros cœur de tous les gars de la section,

vint aussitôt s'agenouiller devant elle et lui donna un bonbon. Contreras adore les gamins irakiens. Il a un neveu de 6 ans au pays et, lorsqu'il voit ces pauvres gamins, il souffre à l'idée qu'il pourrait s'agir de son propre neveu.

Nous ne vîmes pas tout de suite le bébé blessé – nous avions un boulot à faire. Je me précipitai dans l'escalier, à la recherche d'un insurgé qui avait pris le Bradley pour cible. À mi-palier, je découvris une traînée de sang sur les marches. Puis une touffe de cheveux. Une marche plus haut, je vis une petite jambe.

Bébé madrua.

Ah, putain. Putain…

L'enfant était morte. Elle gisait, déchiquetée, en haut de l'escalier. Le soldat Michael Gross m'avait suivi dans l'escalier. Je me retournai vers lui et gueulai : « Redescends ! Putain, je t'ai dit de redescendre ! » Gross se figea, puis recula de quelques marches, l'air blessé. J'avais été particulièrement violent, mais je ne voulais pas qu'il voie ce qui restait de cet enfant mort.

Je laissai mes hommes au rez-de-chaussée et montai tout seul sur le toit pour le sécuriser. J'y trouvai trois chèvres, allongées et baignant dans leur sang, à côté d'un milicien de l'armée du Mahdi vêtu de noir avec un brassard couleur or. Il était mort une AK-47 entre les mains, un RPG posé contre le muret près de lui. Mon estomac se noua. Pouvait-il s'agir du mari de la femme ? Avait-il réellement mis sa famille en danger en nous attaquant depuis le toit de sa propre maison ? Quel genre d'homme pouvait se conduire ainsi ? Révolté, je redescendis les escaliers au pas de course. Le reste du groupe avait trouvé des douilles dans la chambre des enfants. Le milicien de l'armée du Mahdi s'était également servi de leur chambre comme poste de tir.

Je n'oublierai jamais cette maison. La femme embrassa chacun d'entre nous avant de nous dire au revoir. Tandis qu'elle approchait ses lèvres de ma joue, je lui montrai mon alliance et lui demandai où se trouvait son mari.

« *Weina zoah jik ? Chouf ni, chouf ni.* » (Où se trouve votre mari ? Montrez-moi, montrez-moi.)

Elle cracha sur le sol et cria « *Kelb !* » – le chien. J'en conclus qu'il s'agissait du cadavre que j'avais trouvé sur le toit. Je posai la main sur mon cœur et essayai de lui transmettre mes émotions, mais la barrière de la langue était vraiment trop grande.

La fillette qui avait survécu pouffa et nous adressa de grands signes de la main pour nous dire au revoir.

Aujourd'hui, je me demande si cette femme se trouve parmi la foule qui entoure les cercueils. Si je la voyais, que pourrais-je lui dire ?

Cantrell nous ordonne de regagner nos Bradley. Je monte à l'intérieur. La rampe se referme derrière moi. Nous faisons mouvement. Sur le canal radio, nous entendons que notre chef de corps, le lieutenant-colonel Peter Newell, et sa garde rapprochée ont accroché les insurgés. Nous fonçons pour leur venir en aide.

Le Humvee de Newell est équipé d'une tourelle portant une mitrailleuse M2 calibre 12,7 mm. Lorsque nous arrivons, son servant, le sergent Sean Grady, est occupé à décharger son arme sur un bosquet d'arbres où les insurgés se sont regroupés. En réponse à ses rafales, trois roquettes explosent bientôt devant son Humvee. Notre chef de corps ne prête aucune attention aux tirs ennemis et dirige les combats depuis son siège passager, un combiné radio collé contre chacune de ses oreilles. Il est imperturbable.

Les grésillements et les échanges radio nous rendent nerveux, pressés de prendre part aux combats.

Le convoi de deux véhicules de Newell subit le feu des assaillants des deux côtés de la route. La fusillade croît encore en intensité alors que de nouvelles roquettes viennent exploser sur l'asphalte. Soudain, un gamin de 5 ou 6 ans surgit d'une maison. Il se poste à côté du Humvee de Newell, puis lève la main en montrant deux doigts, puis cinq doigts.

Le sergent Grady fait pivoter sa mitrailleuse. Il est évident que le gamin indique aux miliciens de l'armée du Mahdi le nombre de véhicules et de soldats américains présents.

Alors que Grady arme sa mitrailleuse, Newell réalise ce qu'il s'apprête à faire. « Ne touchez pas au gamin », ordonne-t-il.

— Mais, mon colonel, le gamin indique notre position, répond Grady, la voix presque inaudible dans le vacarme des échanges de tir.

— On ne touche pas au gamin, répète Newell d'un ton ferme.

Grady comprend le message. Notre colonel possède un sens moral en noir et blanc. Le gamin, quoi qu'il puisse faire, ne sera jamais pris pour cible. Parfois, la tendance de notre colonel à de telles bontés nous agace franchement, mais je sais qu'à long terme nous lui en serons reconnaissants. Personne ne souhaite avoir la mort d'un gamin sur la conscience.

Depuis le siège arrière du Humvee, un officier de liaison de la Défense civile irakienne se penche vers Newell et lui lance : « Ces hommes là-bas, mon colonel, ce sont les miens. ».

Sans se laisser intimider, Newell ignore la remarque du colonel irakien et reste concentré sur la gestion de ses groupes de combat. Le colonel irakien retombe dans le silence et se tourne pour regarder par la fenêtre. Grady le voit sourire. Serait-il un sympathisant de l'armée du Mahdi ?

Le temps que mon Bradley atteigne sa destination et abaisse sa rampe, le sergent-chef Colin Fitts est déjà en position devant moi, avec tout son groupe et mon équipe Bravo. Ils progressent vers l'est sous un feu nourri. Nous devons les rattraper et les soutenir. Nous courons en terrain découvert, en fonçant comme des dératés sous des rafales aussi puissantes que mal ajustées. Le professionnel en moi tourne leurs efforts en ridicule.

Ces salopards nous flingueraient tous s'ils avaient la moindre notion de tir.

La chaleur de cette matinée est déjà intense. Le temps d'atteindre un groupe de bâtiments, j'ai la tête qui tourne – je manque défaillir, au bord du coup de chaleur.

Les fusils d'assaut crachent leurs rafales. Les balles sifflent autour de nous. Nous courons le long d'un mur, bifurquons dans une ruelle et commençons à zigzaguer autour des maisons et des baraques. Chaque porte, chaque fenêtre, chaque toit représente une menace potentielle. Nos têtes ne cessent de virevolter, à la recherche d'éventuels tireurs embusqués tandis que nous courons.

Nous traversons deux ruelles avant qu'une rafale d'arme légère ne se fasse entendre en face de nous. Les détonations expéditives et métalliques du fusil d'assaut M4 de Fitts répondent aussitôt aux plus petits claquements de l'AK-47. Fitts et une douzaine de bons gars, son groupe de neuf hommes et trois des miens, sont à découvert sans aucun soutien. Il faut que j'aille les aider. Nous nous dirigeons droit vers le son de la bataille.

Nous traversons de nouvelles ruelles, passons devant de nouvelles maisons. Quelques pâtés de maisons plus loin, je distingue trois hommes de Fitts collés contre un mur, vidant leurs chargeurs. Où est Fitts ? Je tourne la tête et fais signe à mes hommes d'avancer dans une ruelle. Je compte avancer parallèlement aux positions du groupe de Fitts afin de coiffer l'ennemi auquel il s'est heurté.

Derrière nous, un M4 aboie. Je fais volte-face et vois le lieutenant Christopher Walls, notre chef de section, le doigt sur la détente. Dans ce labyrinthe de ruelles, je sais qu'il va avoir du mal à nous trouver à mesure que nous continuerons à progresser. J'ordonne au soldat John Ruiz, au première classe Raymond Collins et au sergent Alan Pratt de rester un moment sur leurs positions et de l'attendre tandis que je continuerai à avancer pour dénicher Fitts et voir comment nous pouvons nous soutenir mutuellement.

J'atteins l'angle d'une ruelle, je jette un coup d'œil en biais, et finalement je découvre Fitts et le reste de la Première Section. Ils se sont abrités en haut d'une petite ruelle, à une centaine de mètres de moi. Ils se trouvent à 20 mètres d'un mur d'enceinte.

À l'intérieur de ce mur d'enceinte, je distingue à l'une des fenêtres de la maison un fusil-mitrailleur en position derrière un muret de sacs de sable. La position semble abandonnée et le canon pointe vers le ciel. Pourtant, de nombreux tirs de roquettes ou d'armes légères qui sifflent à nos oreilles semblent provenir de cette zone-là.

Fitts se fait également tirer dessus par l'arrière. Des insurgés aux visages dissimulés par des cagoules noires sillonnent les ruelles aux alentours du groupe de Fitts. Des roquettes sifflent et explosent pardessus les murs d'enceinte les plus bas. Les fusils-mitrailleurs rafalent. Il est clair que l'armée du Mahdi a débordé la Première Section. Fitts ne dispose que d'une seule option : entraîner ses hommes à l'intérieur d'une maison et s'emparer d'un toit qu'ils

pourront utiliser comme position défensive. La maison la plus proche est celle qui possède le mur d'enceinte. C'est celle-là qu'il prendra pour objectif. Fitts et moi-même pensons de la même manière. II ne sait pas que je suis là, mais je sais ce qu'il se prépare à faire. Si Fitts est capable de gagner cette position défensive à l'intérieur du mur d'enceinte, il disposera d'un solide point d'appui dans ce quartier et pourra s'en servir pour sortir ses hommes du déluge de feu qu'ils subissent. Je m'apprête à donner mes propres ordres à mon équipe de feu Alpha pour qu'elle leur vienne en appui.

Pratt, Collins et Ruiz avancent vers moi, mais ils se font aussitôt tirer dessus depuis une ruelle perpendiculaire. Ils doivent cesser leur progression pour mener leur propre combat. Je réalise alors que mon équipe est incapable de venir en aide au premier groupe. Nous sommes dispersés sur une cinquantaine de mètres dans une jungle urbaine infestée d'ennemis, préoccupés par notre propre survie.

Plus haut dans la ruelle, Fitts rassemble ses hommes en disposition triangulaire afin d'avancer sur l'enceinte et d'échapper à la mitraille. Ils les entraîne derrière lui, en formation de fer à cheval inversé. Fitts suit les règles de combat à la lettre. Alors qu'ils atteignent l'enceinte extérieure et avancent vers le portail, plusieurs fusils-mitrailleurs font pleuvoir un déluge de feu depuis les étages supérieurs d'un autre bâtiment fortifié, à environ 300 mètres de là.

Je balaie désespérément l'horizon à la recherche d'une cible. Fitts a vraiment besoin de tirs de couverture, mais les bâtiments avoisinants me bouchent la vue. Je ne vois personne sur qui tirer.

Fitts entraîne ses hommes alors même que Misa et quelques autres balancent une salve de grenades de calibre 40 mm en direction de ce fortin. Elles explosent au loin, mais ne diminuent en rien le feu nourri qu'ils subissent.

Quand le groupe de Fitts s'approche de l'entrée du mur d'enceinte, il pénètre en enfer. Les hommes sont enveloppés dans un nuage de balles qui viennent s'écraser partout autour d'eux, en provenance de toutes les directions possibles. Les insurgés tirent de partout. La Première Section est prise dans un tir croisé multiple. Son seul espoir consiste à pénétrer dans le bâtiment.

Alors qu'une volée de balles arrose le sol devant Gross et Contreras, Fitts n'hésite pas une seconde. Tout en vidant son M4, il

entraîne son groupe de combat et mon équipe Bravo dans une course folle vers l'intérieur de la maison. Des balles traçantes sifflent autour d'eux comme les braises d'un incendie soufflées par un vent violent. Je bous de colère. Je ne vois personne sur qui tirer. Je suis inutile. Mon premier instinct est de débouler à découvert pour offrir une cible de diversion à notre ennemi.

C'est ce que je m'apprête à faire lorsque les événements s'accélèrent. Fitts est accroupi et en train de rafaler en direction de l'autre extrémité du mur d'enceinte lorsque son avant-bras droit se rabat brusquement en arrière. Un jet de sang jaillit. Il ne ralentit pas pour autant sa progression. Il fait deux pas de plus, fait glisser son arme sous son bras gauche en calant la crosse sous son aisselle. Il continue à manier son arme de son seul bras valide, comme s'il s'agissait d'un jouet d'enfant.

Puis son bras gauche tressaille et s'effondre lorsqu'une balle traverse son biceps gauche, juste au-dessus du coude. Son fusil s'incline vers le sol et tire plusieurs balles dans la poussière. Fitts chancelle, lâche son fusil, puis s'écroule.

Trois mètres derrière lui, le soldat Desean Ellis vrille sur lui-même en hurlant. Même depuis ma lointaine position, à près d'une centaine de mètres, j'entends un terrible craquement, comme une toile de jean qui aurait été déchirée. Une balle l'a frappé dans le muscle de sa cuisse droite. Tandis qu'il pivote, je peux voir une tache cramoisie s'épanouir sur son pantalon de treillis. Il tombe à terre.

Rassemblant ses dernières forces, Fitts parvient à récupérer son M4 avant de se relever. Il tire encore quatre ou cinq balles dans la maison et continue à avancer en chancelant. Derrière lui, ses hommes se mettent à décharger leurs armes en mode automatique. Des fantassins bien entraînés n'agissent jamais ainsi en situation de combat rapproché, sauf dans des circonstances désespérées. Confrontés à la perte de leur chef, ils n'ont d'autre choix que d'utiliser leurs armes pour se protéger derrière une véritable muraille de feu.

Une silhouette apparaît dans l'encadrement de la porte. Fitts tire sur l'insurgé, en appuyant sur la détente avec son pouce de la main droite et son annulaire de la main gauche. Le sergent Hall lâche également une salve. L'ennemi s'effondre dans l'embrasure de la

porte. Quelques secondes plus tard, une autre silhouette vient prendre sa place. Contreras l'abat sur-le-champ de deux balles bien placées.

Le canon du fusil-mitrailleur qui semblait abandonné à la fenêtre du premier étage s'incline soudain vers le bas. Je repère tout de suite le mouvement et comprend ce qu'il implique. Un servant est venu manœuvrer l'arme alors que nos hommes sont à découvert. Je ne dispose toujours pas d'un bon angle de visée. Je ne peux rien faire. J'en ai l'estomac retourné. J'enrage contre mon impuissance.

Le fusil-mitrailleur ouvre le feu. Des balles frappent le sol autour du groupe. Les hommes accélèrent encore pour sauver leur peau. Fitts n'a aucune chance. Je le vois se plier en deux tandis qu'une fontaine de sang jaillit de son genou droit, sa troisième blessure. Il s'affaisse dans la poussière, une flaque de sang se formant autour de lui.

Je n'arrive pas à en croire mes yeux. Fitts, mon plus proche ami, s'est fait tirer dessus trois fois et je suis incapable de lui venir en aide. Une chaleur incandescente irradie mon corps. Je perds toute sensation dans les jambes. Je ne peux plus bouger. Je ne peux plus réfléchir. Je ne peux rien faire d'autre que regarder, horrifié. Je songe à la femme de Fitts. Elle est au pays, enceinte de leur troisième enfant. Comment pourrai-je jamais lui expliquer ce qui s'est passé ce jour-là ?

Je ne peux pas regarder, mais il le faut bien.

Fitts est couché face contre terre dans la poussière, à une dizaine de mètres de la porte d'entrée de la maison. Misa balance une nouvelle grenade de 40 mm dans le nid de mitrailleuse au-dessus d'eux tandis que deux autres hommes foncent vers la porte d'entrée.

À ma grande stupeur, Fitts ramasse son M4 et ouvre à nouveau le feu. Il est loin d'avoir abandonné le combat.

Le soldat Michael Gross tue le premier homme derrière la porte. Le second, un homme mince à la barbe sombre, s'élance à travers la porte et passe droit dans la ligne de tir du première classe Jim Metcalf. Lui et le soldat Lance Ohle lâchent plusieurs salves et l'homme mince s'écroule à quelques pieds seulement de Fitts. Au même moment, deux autres miliciens jaillissent d'une maison

voisine. Le soldat Jesse Flannery les fauche pendant que Contreras se précipite vers Fitts, l'attrape sous les aisselles et commence à le traîner en arrière à l'abri du mur d'enceinte.

« Putain, fous-moi la paix et va plutôt t'abriter dans cette saloperie de bicoque là-bas ! », ordonne Fitts. Une petite cabane adossée au mur d'enceinte se dresse derrière la section. En dehors de la maison elle-même, il s'agit du meilleur refuge possible à leur portée. La maison semble vide de tout assaillant. Le danger vient surtout des tirs en provenance des bâtiments avoisinants. Au milieu de la cour de la maison, Fitts et Contreras sont comme deux canards en plastique sur un stand de tir.

— Je ne vais pas t'abandonner là !, proteste Contreras.

— Fous-moi le camp. Laisse-moi là.

À contrecœur, Contreras laisse tomber Fitts juste au moment où une nouvelle volée de balles vient ourler le groupe sur sa gauche. Contreras se laisse tomber sur un genou, pivote et vide son chargeur en direction des tirs ennemis. Il est à découvert, mais il s'en contrefiche. Il n'arrête pas de tirer sur des cibles qu'il m'est impossible de voir. Les douilles vides éjectées de sa culasse retombent sur Fitts, qui a commencé à ramper vers l'ennemi.

J'entends un fusil aboyer quelque part devant moi. Je repère le visage basané d'un Irakien en Ray-Ban. Il est posté sur un toit avec un fusil d'origine iranienne. Je ne sais pas s'il est de notre bord ou non, mais il semble s'en prendre aux ennemis qui pullulent autour de Fitts et du reste de la Première Section. Non loin du mur d'enceinte, un mec armé d'un lance-roquettes fuse à découvert. Monsieur Ray-Ban l'abat depuis son toit d'une série de tirs bien ajustés.

Tout me semble si confus à cet instant.

Fitts se relève. Il se sert de son fusil comme d'une canne. Il fait demi-tour et boite jusqu'au mur d'enceinte sans l'aide de personne. Hall se précipite vers Fitts, mais je le vois brusquement sursauter et tourner sur lui-même. Une fontaine d'eau jaillit de sa poche d'hydratation CamelBak.

— Hall, t'as été touché, mec ?, gueule Misa.

— Ouais, je sais, je sais, mon pote.

Hall ne ralentit pas une seconde alors même que trois balles viennent de le frapper en plein dos. Il ne doit la vie qu'à son gilet pare-balles.

Le groupe s'abrite contre le côté intérieur du mur d'enceinte. Quelques secondes plus tard, une roquette destinée au Bradley du sergent-chef Cory Brown vole un peu trop haut et vient exploser contre le côté extérieur du mur.

Un milicien émerge brusquement sur un toit, à la recherche d'un nouvel angle de tir à partir duquel il pourra décharger son arme sur le groupe pris au piège. C'est la première véritable cible à ma portée et je l'allume tout de suite. Il baisse la tête et disparaît. Je suis furieux de l'avoir raté.

Mon arme est mal réglée.

Derrière moi, Pratt et Ruiz font toujours le coup de feu dans la ruelle. Des insurgés postés entre deux bâtiments leur tirent dessus. Ils ne sont pas en mesure de nous prêter main-forte. Les balles sifflent à leurs oreilles dans des plaintes et des couinements aigus.

Je décide de bouger. Je me relève et zigzague jusqu'à l'extrémité de la ruelle, puis tourne à l'angle. Je m'arrête d'un coup. Je suis arrivé juste derrière un homme fumant une cigarette. Son brassard couleur or, qui indique qu'il s'agit d'un homme de l'armée du Mahdi, a glissé autour de son poignet.

Il ne remarque pas ma présence. Il est trop préoccupé par les agissements de Monsieur Ray-Ban sur son toit, à quelques mètres seulement de là. Il me présente son dos. Il continue à fumer tranquillement, son AK-47 en bandoulière sur l'épaule droite. Au début, j'ai l'impression d'avoir une hallucination. Ce connard pense-t-il vraiment qu'il y a des pauses syndicales pour fumer une clope au milieu d'un combat ?

Je redresse mon arme par automatisme. Je ne pense même pas aux gestes que j'accomplis. Durant la seconde qu'il me faut pour régler l'arme sur le mode rafale de trois, ma surprise cède la place à une colère froide. Je colle le canon de mon arme contre l'arrière de son crâne.

Au diable le mauvais réglage de mon arme. Au moins, comme ça, je suis sûr de ne pas le rater.

Mon doigt presse deux fois la détente. Six balles lui traversent le crâne. Ses genoux plient sur le coup comme si je venais de lui fracasser les deux jambes. Tout en s'affaissant, il lâche une sorte de râle, de grognement de bête. J'abaisse mon canon et lui balance encore trois balles dans le dos, juste au cas où. Il s'effondre dans la poussière en faisant le bruit d'un morceau de viande qu'on aurait jeté par terre.

Sa tête dodeline. Il grogne à nouveau. Je me suis persuadé qu'il s'agissait de l'homme qui a flingué Fitts et je me sens fou furieux. Son visage ressemble à un masque grotesque d'Halloween et je lui écrase la gueule à coups de talon jusqu'à ce qu'il crève pour de bon. Tandis que je ramasse son arme pour en tordre légèrement le canon afin de m'assurer que quiconque l'utilisera se blessera méchamment, je remarque que ma botte est tachée de sang et de chair.

Les roquettes continuent à voler dans le ciel. Nos servants dans les Bradley ont enfin une ligne de visée. Le sergent-chef Brown – qui sert la mitrailleuse – pulvérise les positions ennemies tandis que le soldat Shane Gossard conduit le Bradley vers le groupe de Fitts. Le mitrailleur de Cantrell, le sergent Chad Ellis, tue deux hommes qui couraient avec des sacs remplis de roquettes sur le dos. Mes hommes profitent de ce chaos pour se précipiter derrière le mur d'enceinte. Enfin, je passe à mon tour le portail et me rue en direction de Fitts.

Il est allongé sur le dos, livide. Je vois tout de suite qu'il est en état de choc.

— Comment ça va, mec ?

— J'ai déjà connu des jours meilleurs. Putain, ça fait mal.

C'est tout ce qu'il dit, alors qu'il s'est pris trois balles de trois armes différentes.

J'appelle Cantrell pour lui demander de requérir une évacuation médicale et d'évacuer Fitts et Ellis. Lorsque notre chef de section réalise que deux de ses hommes ont été blessés, il pète les plombs. Son Bradley fonce à notre secours. Au début, il n'arrive pas à nous localiser et sa colère monte au point que je commence à avoir peur qu'il ne fasse une rupture d'anévrisme. Ses soufflements ininterrompus nous parviennent en écho sur le canal radio.

Je débarrasse Fitts de tout son matériel – armes, chargeurs, lunettes de vision nocturne et équipements divers. Il comprend. Il n'est plus en état de combattre et nous aurons besoin de tout son matos compte tenu de ce qui nous attend encore. Je lui pique tout, sauf sa boîte de tabac à chiquer.

Le Bradley de Cantrell arrive. Sans perdre un instant, nous chargeons Fitts et Ellis à l'intérieur. Alors même que la rampe se relève, j'entends Fitts gueuler des ordres à ses hommes tandis qu'Ellis fond en larmes.

Le Bradley s'éloigne péniblement, emportant mes meilleurs amis, qui se vident de leur sang.

Quelques instants plus tard, nous retournons au combat. Nous nous battons maison par maison. La tuerie se poursuit sans faiblir alors que la nuit approche. Quand le soleil sera couché, nous aurons l'avantage. Grâce à nos équipements de vision nocturne, la nuit nous appartient. Les miliciens de l'armée du Mahdi sont des hommes fanatiques, mais des soldats mal entraînés. Ils ne savent que mourir.

Un F-16 de l'armée de l'air passe au-dessus de nos têtes en rugissant, des bombes arrimées sous chacune de ses ailes. Elles restent à leur place.

Le pilote n'a pas reçu l'autorisation de larguer son chargement. La Division ne veut pas avoir à réparer les dégâts qu'il serait susceptible de causer. Apparemment, nous menons une guerre plus sympathique, plus gentille.

Bienvenue dans l'infanterie. Là où les maisons des hadji[1] valent plus que nos propres vies. Pas de problème, nous ferons avec. Il ne s'agit que d'une nouvelle épreuve, d'un nouveau test qui nous permet de nous distinguer de ce commandant du 4e de Cavalerie et de ses semblables.

À Diyala, ce 9 avril 2004, nous sommes passés en mode combat total. Tout l'entraînement intensif à la guérilla urbaine que nous pratiquons depuis nos classes est finalement utilisé à plein régime contre nos ennemis. Nous n'avons pas de général 4 étoiles à l'estomac fragile pour nous retenir. Nous sommes à nouveau la Première Division d'infanterie telle qu'elle était au Vietnam ou sur les plages normandes. Nous fonçons à travers des portails, le doigt

sur la détente, les cibles s'affalant chaque fois que nous faisons usage de nos armes. Les miliciens de l'armée du Mahdi courent de carrefour en carrefour, mais nous sommes rapides et bons tireurs. Nous les assommons sans leur donner la moindre chance de pouvoir se relever. Nos Bradley avancent, les salves meurtrières de leurs Bushmaster frappant les bâtiments alentour. Et pourtant, les miliciens refusent d'abandonner le combat. Des balles traçantes en provenance de positions ennemies invisibles tissent des toiles d'araignée au-dessus de nos têtes. Ils nous font mériter chaque maison, chaque centimètre de terrain que nous remportons.

Ceci est notre guerre : nous ne pouvons pas tirer sur n'importe quelle cible, nous ne pouvons pas toujours dire *qui* est la cible ; mais nous en cherchons aussitôt une autre et nous nous fichons de faire le sale boulot de notre pays. Les pilotes de l'armée de l'air ou les commandants de l'infanterie experts en présentations Power Point ont une vision très claire de cette guerre. Personne ne nous soutiendra si elle dégénère.

Faites appel à nous.

Nous sommes les fantassins.

La guerre est une salope, enfilez votre casque.

Chapitre 1

Dans la merde

2 novembre 2004
Province de Diyala, Irak
Dernière mission avant Fallouja

Sept mois plus tard, par une nuit de pleine lune, nous barbotons dans un égout dont les immondices nous arrivent à la poitrine. Nous avançons lentement, les bras tendus au-dessus de nos têtes afin de garder nos armes à l'abri de la fange. L'eau souillée dans laquelle nous baignons est excessivement fétide. Les moustiques sont à la fête et les mouches pullulent. Si mon premier jour d'armée s'était déroulé dans ces conditions, j'aurais déserté sur-le-champ.

Derrière moi, l'irritation de mes hommes est palpable. Nous avons une mission, mais certains doutent de sa raison d'être. Ce qui est incontestable, c'est que j'ai réveillé la moitié d'entre eux au milieu de la nuit pour les faire progresser dans une tranchée remplie d'excréments humains. En jetant un rapide coup d'œil par-dessus mon épaule, je vois le soldat Piotr Sucholas manquer de tomber la tête la première dans cette marée noire. John Ruiz plonge un bras dans les eaux usées et rattrape Sucholas juste avant qu'il ne se fasse engloutir. Les deux hommes recrachent la soupe répugnante, puis accrochent mon regard pendant une nanoseconde.

Une partie de moi-même se sent coupable de leur misère. Savoir qu'ils éprouvent de la colère à mon égard rend les choses encore plus difficiles. C'est mon côté humain. En même temps, le professionnel que je suis, le côté « sous-officier » de mon cerveau, n'en a strictement rien à foutre de ce que mes hommes peuvent ressentir. Ce conflit intérieur ne dure généralement pas très longtemps. La

dimension « sous-officier » pulvérise allègrement toutes ces conneries de dimension humaine. Seule la mission compte.

Cependant, cette nuit, je ne peux pas m'empêcher de m'apitoyer.

D'un murmure, à peine audible, je demande : « Eh, les gars, ça va ? »

Ruiz et Sucholas acquiescent d'un signe de tête. Derrière Ruiz, Hugh Hall fait de même.

— Bougez-vous le cul, vous pourriez très bien crever à la fin de cette putain de mission.

Ils me regardent d'un air absent, leurs visages ruisselant d'eau croupie. Sucholas crache à nouveau, mais calmement. Ils semblent avoir perçu le message.

Le fait que mes hommes ne me répondent pas démontre leur esprit de discipline. Ils sont en colère et dans un sale état, mais ils n'en montrent rien. Nous suivons les règles, celles du soldat et du sous-officier. Je suis fier de leur état d'esprit et pourtant, en même temps, je suis prêt, dans la seconde, à tomber sur le premier qui oserait enfreindre les règles.

Je les ai tellement poussés à bout, depuis dix mois que nous sommes en Irak, que mes hommes doivent me haïr. Sur base, une rumeur circule selon laquelle il y aurait une chaussette pleine de billets de 5 dollars que les hommes de la section auraient collectés – un petit pari sur le premier de nous trois qui se fera dessouder : l'adjudant-chef Cantrell, le sergent-chef Fitts ou moi.

Nous progressons dans notre tranchée. Il nous reste encore près de 2 kilomètres à parcourir. La lune éclaire notre chemin ; la nuit est si claire que nous n'avons même pas besoin de porter nos lunettes de vision nocturne. Nous nous traînons en direction d'une grosse conduite qui traverse la tranchée à hauteur de visage. Elle est vétuste, rouillée, et ne semble guère solide. Je pivote et adresse un signe au sergent Mike Smith. Smitty me passe devant dans la tranchée et commence à enjamber la conduite.

Un couinement métallique résonne dans la nuit. Smitty essaie de faire basculer son poids de l'autre côté, mais le tuyau proteste en grinçant. Il commence à céder. Les éléments de la conduite commencent à se désolidariser, puis un pan de tôle se détache,

laissant un trou béant sur le côté. Des chiens de garde sont attachés aux palmiers autour de nous – la version hadji du système de surveillance électronique anti-intrusion. En réponse à notre vacarme, ils commencent à aboyer furieusement. Puis les aboiements deviennent hystériques. Smitty descend de la conduite cassée. Nous n'arriverons pas à passer pardessus et, merci les chiens, nous risquons maintenant d'être repérés à tout moment. Tous les hommes du groupe se figent. Je deviens de plus en plus tendu. La mission frôle désormais l'échec.

Nous sommes une fois de plus sur les traces d'Ayoub Ali, le marchand d'armes expert en terrorisme qui répand l'effroi dans la province de Diyala depuis que l'insurrection chiite a débuté en avril dernier. Au début, quand nous sommes arrivés en Irak, nous n'avions aucune idée de qui il pouvait bien être. Petit à petit, au cours de l'été, nous avons commencé à recueillir des renseignements suggérant qu'il existait tout un réseau d'approvisionnement en armes et en explosifs qui œuvrait à la fois pour les miliciens du Mahdi et pour les insurgés sunnites. Ayoub Ali se trouve à la tête de ce réseau de l'ombre.

Nous avons déjà essayé plusieurs fois de le capturer, mais c'est un type plutôt chanceux et, à chaque fois, il nous a filé entre les doigts. Plus j'en apprends à son sujet, plus j'ai envie de le voir mort. Ce n'est pas un idéologue, ni un djihadiste ; il ne s'agit que d'un criminel qui vend des armes à ceux qui lui en proposent le meilleur prix. Il contribue à faire exploser des femmes et des enfants par simple appât du gain. L'élimination d'Ali permettra de sauver un nombre incalculable de vies innocentes.

Cette nuit, nous sommes en mission d'infiltration afin de découvrir sa dernière planque. Des rapports du renseignement militaire laissent à penser qu'Ali aurait déménagé dans un haras à la campagne, en périphérie de Muqdadiyah. Notre travail consiste à nous rapprocher autant que possible de l'objectif, à l'observer sous toutes les coutures et à confirmer que la cible est bien présente. La tranchée pleine de merde dans laquelle nous pataugeons jusqu'aux épaules est le plus sûr moyen d'approcher furtivement ces bâtards vicieux.

Maintenant, bloqués par cette conduite qui entrave notre avancée, nous sommes confrontés à la possibilité d'abandonner la mission. Sur les photos satellite que j'ai pu observer avant le départ, cette conduite était invisible. Désormais, je dois agir comme si j'avais toujours su qu'elle serait là. Nous ne pouvons pas revenir sur nos pas. Revenir en arrière équivaudrait à admettre que j'ai commis une erreur, et les sous-officiers ne commettent jamais d'erreur. Nous mentons comme des arracheurs de dents afin de protéger notre image d'infaillibilité car elle seule nous permet d'unifier nos hommes.

S'ils croient en vous et en l'exemple que vous donnez, ces hommes feront tout ce que vous exigerez d'eux. Cette relation entre soldats est profonde. C'est l'essence même du métier de fantassin. Au cours des heures cruelles que nous traversons, c'est ce qui donne sens et valeur à ma vie. Cela n'empêchera pas pour autant mes hommes de me haïr. Le métier de soldat amplifie toutes les émotions, surtout au cours d'un combat. Nous nous aimons, nous nous haïssons et nous nous respectons les uns les autres en même temps, car nous avons pour seule alternative la mort et l'oubli.

Je regarde cette conduite et lâche un juron en silence. Les hommes vont devoir prendre un bain. C'est le seul moyen de poursuivre le boulot.

Pour cette mission, j'ai choisi chacun des « volontaires » personnellement. J'ai désigné le soldat Lance Ohle pour son habileté à la mitrailleuse SAW. Au cœur du combat, Ohle derrière sa SAW est comme un artiste derrière son chevalet. Il parle comme un rappeur de banlieue, mais porte des bottes de cow-boy et écoute Metallica. Ni l'armée ni aucun des autres mondes qu'il a déjà fréquentés ne l'ont préparé à ce qu'il doit faire maintenant. Il marmonne quelques protestations à l'idée de la petite brasse coulée que nous allons devoir effectuer.

« Oh. Oohh. »

« Ferme-la », souffle Hugh Hall.

Le sergent Mike Smith se tient à côté de moi. C'est notre grand gourou en matière d'orientation, même si habituellement il est plutôt aux commandes d'un Bradley que debout sur ses pattes. Je lui adresse un signe du menton et lui fais signe de plonger. Il me répond

par une grimace avant de prendre une grande inspiration. Une seconde plus tard, il disparaît dans les égouts et passe sous la conduite, puis réapparaît de l'autre côté avant de reprendre son souffle. Quelqu'un lui passe son arme.

Le sergent Hall le suit. Il n'hésite pas une seconde et cela ne m'étonne pas. Je le considère comme l'un des meilleurs soldats de l'équipe Alpha. Il s'immerge sous le tuyau et refait surface de l'autre côté. Un rayon de lune trahit son désarroi. Il est dégoulinant de fange, des immondices ocre glissent sur son gilet en kevlar. John Ruiz réalise dans quel état il se trouve, mais ne bronche pas. Il plonge sous la conduite et réapparaît une seconde plus tard à côté de Hall.

C'est mon tour. Je ferme les yeux et me bouche le nez, puis je m'immerge dans la fange et progresse à tâtons sous la conduite. Je ressors de l'autre côté. Misa, Sucholas et le sergent Charles Knapp m'emboîtent le pas.

Nous poursuivons notre progression dans la tranchée, plus préoccupés par d'éventuels chiens de garde que par une fusillade. Enfin, nous arrivons à une palmeraie que les chiens hadji semblent avoir désertée. Nous nous extirpons de notre bouillasse et prenons pied dans la palmeraie. Il est maintenant 3 heures du matin et le froid de la nuit nous saisit. Trempés jusqu'aux os, nous commençons à frissonner. J'en viens presque à regretter d'être sorti de la merde. Il y faisait plus chaud.

Nous rampons jusqu'à une étable située à 350 mètres de l'enceinte des bâtiments qui constituent le refuge d'Ali. Les hommes du groupe l'investissent en espérant pouvoir y faire un prisonnier, mais elle est vide. Nous avançons vers les bâtiments. Notre mission consiste à nous approcher au plus près, à étudier leur disposition et les éventuelles défenses. Dans la mesure du possible, notre bataillon aimerait que nous fassions sortir les gens qui s'y trouveraient cachés. S'ils s'enfuient en voiture, nous pourrons alors appeler des hélicoptères pour les faire prendre en chasse tandis que d'autres soldats s'occuperont de les embusquer avec leurs Bradley. Il serait en effet beaucoup plus simple de régler leur compte à ces gars-là sur la route, lorsqu'ils seraient à l'intérieur de leurs voitures, plutôt que de prendre d'assaut un groupe de bâtiments fortifié et bien défendu.

Nous rampons sur le ventre, en continuant à frissonner dans la nuit glacée. Nous sommes sur le point d'atteindre une bonne position d'observation, à une centaine de mètres des bâtiments, lorsque des vrombissements font voler en éclats le silence de la nuit. Le bruit devient de plus en plus assourdissant. Autour de nous, les chiens de garde aboient furieusement. Je jette un coup d'œil par-dessus mon épaule juste à temps pour voir deux hélicoptères Blackhawk passer en trombe au-dessus de nous. Ils se rapprochent du sol, puis demeurent en stationnaire au-dessus des bâtiments.

J'entends des hurlements en arabe. Un rai de lumière déchire l'obscurité, puis un autre. Les gardes d'Ali ont allumé des projecteurs. Très rapidement, tout le monde semble réveillé dans l'enceinte et les pinceaux lumineux balaient le sol tout autour de nous.

Les ventilos ont compromis notre mission sans le savoir. Nous jurons et reculons jusqu'à l'étable, puis disparaissons dans la palmeraie. Derrière nous, les hommes de l'enceinte sont maintenant parfaitement réveillés. Les projecteurs furètent alentour. Les Blackhawk piquent du nez et virent au-dessus de nous. Leurs rotors tourbillonnants envoient des mini-tornades de vent et de poussière contre les murs des bâtiments. Le silence absolu a fait place à un chaos absolu.

Nous nous tapons les 4 kilomètres du retour vers nos Bradley sans échanger la moindre parole. L'opération se déroulait parfaitement jusqu'à ce qu'elle soit foutue en l'air en raison d'un problème de coordination avec deux pilotes d'hélicoptères. Nous empestons, nous sommes frustrés, en rage, et c'est dans cet état d'esprit que nous regagnons nos véhicules. Nous savons qu'il s'agissait là de notre dernière chance de capturer Ali. Cette mission était notre chant du cygne dans cette province.

Notre unité est censée se diriger sur Fallouja, une ville d'environ 300 000 habitants dans la province insoumise d'Anbar, le long de l'Euphrate. Fallouja se trouve sous la coupe des insurgés depuis avril dernier, quand l'opération Vigilance Absolue, une offensive des Marines planifiée en réponse à l'affreuse tuerie et pendaison de quatre contracteurs américains, a été annulée pour des raisons politiques. Les « crânes rasés » n'ont pas vraiment apprécié. Tout ce

qu'ils voulaient, c'était en finir une bonne fois pour toutes avec les insurgés. Les Marines… Ils ont beau avoir un double canon et un simple cerveau, être les pires révisionnistes de l'histoire, au fond d'eux ils sont d'une fierté extrême et se révèlent toujours partants pour un combat, même en position de faiblesse. Dieu les aime.

D'ici deux jours, toutes les épreuves vécues à Diyala seront derrière nous – les engins explosifs improvisés sur l'autoroute locale, les miliciens de l'armée du Mahdi autour de Muqdadiyah et les combats maison après maison en centre-ville. Nous ne savons pas encore à quel point tout cela nous manquera. Nous avons mené la belle vie et nous allons maintenant partir pour la mère de toutes les batailles urbaines.

Je me rencogne contre la paroi de séparation métallique du Bradley, toujours trempé. Mes hommes frissonnent de froid. Quelques-uns s'essuient le visage avec des chiffons. Piotr Sucholas, le nouveau chef de mon équipe Bravo, s'assied à côté de moi, son arme calée entre les jambes, la crosse contre le plancher. Je m'attends presque à ce qu'il recommence à dégoiser sur la malignité du président Bush. Sucholas est le libéral de service de notre section. Il est tombé amoureux de Michael Moore après avoir visionné un DVD pirate de *Fahrenheit 9/11*. Heureusement, ses suspicions extravagantes quant à la volonté de Bush de conquérir le monde n'ont pas le moindre effet sur ses capacités à combattre. Dès que les balles commencent à siffler, il ne pense plus qu'à tuer les autres gars et à sauver ses hommes. C'est pourquoi j'adore ce mec.

Maintenant, il est assis à côté de moi, tranquillement. L'annonce que nous allions à Fallouja nous a tous fait cogiter. C'est de l'eau glacée qui coule dans les veines de ce gars. Au cours d'un combat, il parvient à garder un sang-froid incroyable, cependant il ne peut s'empêcher d'être troublé à l'idée de ce que nous devrons bientôt affronter.

Les Bradley nous ramènent à la base. Nous les quittons et nous dirigeons vers nos baraquements de deux étages, relativement isolés. De nos quartiers de vie, il faut marcher en effet vingt-cinq minutes pour pouvoir passer un coup de téléphone. Le centre des opérations du bataillon est situé à plus d'un kilomètre. Même l'ancienne morgue

de l'armée irakienne qui nous sert désormais de réfectoire est à plus de 500 mètres de là.

Nos treillis sont vraiment dégoûtants. Les nettoyer est une véritable corvée. Nous disposons de quelques machines à laver irakiennes, mais pour l'heure il n'y a pas d'électricité dans notre bâtiment. Nous devrons faire notre lessive à la main. Fitts et moi ordonnons aux hommes de trouver le plus grand nombre possible de bouteilles de détergent. Nous n'avons pas l'eau courante non plus, aussi les salles de douche du rez-de-chaussée nous servent-elles d'entrepôts.

Nous nous déshabillons dans l'obscurité et nous mettons au travail. Très vite, nous grelottons et frissonnons de manière incontrôlable en même temps que nous frottons nos treillis et les rinçons avec de l'eau en bouteille. Lorsqu'ils sont aussi propres que possible, nous prenons une douche avec nos bouteilles d'eau en nous lavant avec ce qu'il reste de détergent. La fange de la tranchée dégouline sur nos corps tandis que nous les arrosons d'eau froide. À l'aube, nous avons enfin l'impression de redevenir humains.

Après m'être assuré que les hommes de mon groupe en ont fini, je m'écroule sur mon lit de camp dans l'espoir de piquer un bon roupillon. Cependant, malgré mon état de fatigue, j'ai du mal à m'endormir. Mon esprit refuse de se mettre en veille.

Fallouja.

Quand j'ai appris que nous serions redéployés sur Fallouja, j'ai serré le poing et j'ai poussé un cri de joie. *Enfin*. Nous étions restés cantonnés à la périphérie de la guerre, à traquer des connards comme Ayoub Ali à travers palmeraies et plaines, sans aucun succès. Nous avions manqué la bataille de Nadjaf en août, laquelle avait permis d'effacer des centaines de miliciens de l'armée du Mahdi et de porter un coup très dur à l'armée de Moqtada al-Sadr – en tout cas pour un temps. Peut-être allions-nous enfin avoir la chance de prendre part à un combat véritablement décisif. Je sentais déjà l'adrénaline affluer dans mes veines.

Plus tard, ce matin-là, nous sortons de nos cantonnements pour aller apprendre à détruire notre propre équipement. Le renseignement militaire indique en effet que les défenseurs de Fallouja, qui seraient au nombre de 3 000 combattants sunnites ou

étrangers, sont puissamment armés… avec nos propres armes. En dehors de leurs habituels fusils d'assaut AK-47, mitrailleuses PKM et lance-roquettes, les sunnites et les combattants étrangers retranchés au cœur de la ville auraient acheté des armes américaines et du matériel américain, dont notamment des gilets pare-balles, des uniformes ou des casques en kevlar. Ils ont également volé des barrières texanes pour fortifier les routes menant à la ville. Les barrières texanes sont des barricades de béton renforcé de 5 tonnes chacune, qui risquent de gêner considérablement les mouvements de nos véhicules.

Nous ne sommes pas certains de la manière dont nous allons pouvoir détruire ces barrières texanes, de même que nous n'avons jamais été jusqu'alors confrontés à notre propre équipement et à nos armes. John Ruiz, qui s'est fait tatouer « *Fuck you* »sur les articulations de la main en l'honneur de nos prochaines vacances à Fallouja, s'est demandé à haute voix au cours de l'un de nos briefings si les balles de nos mitrailleuses SAW pouvaient percer nos gilets pare-balles.

Aujourd'hui, nous allons le savoir. Nos Bradley nous emmènent jusqu'à notre champ de tir, de l'autre côté des murs d'enceinte de notre base et de notre clôture de fils de fer barbelés. Habituellement, nous tirons sur des cibles mobiles de forme humaine, qui se relèvent et se rabaissent, nous permettant ainsi d'affiner notre tir et de nous assurer que nos armes et nos visées sont bien réglées. Mais pas aujourd'hui. Nous faisons glisser quelques plaques de céramique hors de nos gilets pare-balles et allons les disposer à intervalles réguliers sur le champ de tir. Les plaques tiennent plutôt bien le coup, même contre nos balles anti-blindage, ce qui est à la fois une bonne et une mauvaise nouvelle. Nous disposons d'un équipement de première classe, mais certains de nos ennemis auront le même.

Finalement, avec nos mitrailleuses SAW, nous découvrons une faiblesse. Si nous touchons la plaque avec plusieurs rafales concentrées, nos balles pénètrent la partie de la céramique protégeant le cœur et les poumons. Après cela, la plaque ressemble à une passoire. Et cette découverte porte un autre coup à notre moral, car l'ennemi a capturé certaines de nos SAW. Nous sommes lancés dans une course à l'armement contre nous-mêmes. Nous savons

comment tuer notre ennemi, mais il peut nous tuer de la même manière.

Ensuite, nous nous consacrons à la destruction des barrières texanes. Après avoir utilisé des Bradley et des chars, nous en arrivons à la conclusion que la meilleure option consiste à tirer un obus de char Abrams. Un obus de 120 mm est capable de percer la plus épaisse des barrières de béton. À l'heure qu'il est, nous n'avons aucune raison de penser que les insurgés ont capturé un char.

Après le déjeuner, notre commandant de bataillon, Steve Faulkenburg, un homme de 46 ans, fait son apparition avec tout un stock d'armes de l'ancien bloc soviétique récupéré dans une cache irakienne. Il s'équipe d'un lance-roquettes et d'une AK-47 et commence à prendre pour cible quelques vieux Humvee déglingués qui ont été remorqués sur le champ de tir. Il canarde les véhicules de tirs de roquettes ou de rafales d'armes légères, s'interrompant de temps à autre pour inspecter les dégâts causés. Il cherche les points faibles de nos systèmes de blindage. Il continue de la même manière tout l'après-midi en prenant des notes détaillées. Enfin, satisfait, Faulkenburg s'en va concevoir avec son bon sens paysan quelques pièces de blindage supplémentaires pour couvrir nos points vulnérables.

Nous nous rendons ensuite sur l'aire d'entraînement pour véhicules et travaillons de concert avec les chenillés Bradley et les chars M1A2 Abrams pour réviser nos techniques d'assaut de points fortifiés. Cela fait maintenant plusieurs semaines que nous travaillons d'arrache-pied. Jour après jour, nuit après nuit, nous répétons la manière de nous infiltrer dans une brèche pratiquée par un blindé, nous peaufinons nos techniques d'intervention en milieu clos, de sécurisation d'une pièce. Chacune de nos missions à Muqdadiyah nous a servi d'entraînement opérationnel. Nous affinons nos tactiques, nous nous entraînons sur plusieurs types d'armes. Chaque homme de la section est maintenant parfaitement familiarisé avec tout ce que nous avons dans notre arsenal. Chacun de nous peut conduire un Bradley et faire office de radio. J'envoie chaque homme de mon groupe prendre des cours de médecine de guerre. Je leur explique qu'ils seront peut-être amenés à se soigner eux-mêmes.

En parallèle, nous continuons à effectuer nos patrouilles opérationnelles autour de Diyala, qui durent de douze à quinze heures d'affilée. Nous nous entraînons à faire la guerre en même temps que nous en menons une. Nous sommes brisés jusqu'aux os, épuisés.

Au coucher du soleil, nous nous arrêtons enfin. Le char traverse la route pour retourner à la base. Mes hommes restent pour monter la garde sur les sacs de sable et les cibles mobiles, pour le cas où des voleurs irakiens seraient en maraude dans le coin. Les gars, par ici, ont une fâcheuse tendance à voler n'importe quoi.

C'est une mission facile et je m'allonge sur la rampe de l'un de nos Bradley. Fitts m'enjambe et vient s'asseoir à côté de moi. L'adjudant-chef Cantrell étant en permission, le sergent-chef Fitts fait office de chef de section.

— Je ne voudrais pas t'alarmer, lui dis-je sur un ton sarcastique, mais je commence à développer les premiers signes d'un stress prétraumatique. Je souhaiterais faire savoir de manière officielle que je suis presque sûr que nous allons tous y rester, mec.

— Tu sais que tu fais un subordonné plutôt difficile ?, répond Fitts en souriant.

Je proteste :

— Peut-être que c'est toi qui n'arrives pas à me gérer en tant que subordonné !

Fitts a déjà réorganisé toute la section, ce qui ne va pas manquer d'énerver Cantrell quand il reviendra.

Tandis que nous plaisantons en fumant une cigarette et en regardant le soleil plonger à l'horizon, le capitaine Sean Sims, notre commandant de compagnie, nous rejoint et nous passe au-dessus pour grimper à l'intérieur du Bradley. Il s'assied et lève les jambes pour caler ses pieds contre la paroi opposée. Il est tendu et irritable depuis que nous avons reçu l'ordre de partir à Fallouja. J'ai également constaté qu'il marchait presque chaque soir jusqu'au bureau des appels téléphoniques pour appeler sa femme. Jusqu'au mois d'octobre, c'était quelque chose qu'il faisait rarement.

— Chef Fitts et chef Bellavia ! Alors, messieurs, comment allez-vous aujourd'hui ?

Je suis surpris par le ton amical de sa voix. Lorsque Fitts était revenu parmi nous à la fin de l'été, ses blessures à moitié guéries, notre capitaine avait essayé de le virer de la compagnie. Fitts l'avait poussé à bout en assommant avec son casque en kevlar un officier de police de Muqdadiyah qui faisait preuve d'une hostilité évidente. Les sergents-chefs agacent souvent leurs officiers supérieurs, mais Fitts était particulièrement doué pour ce petit jeu-là.

— Ça ne va pas mal, mon capitaine. Et vous ?, répond Fitts avec circonspection.

Le capitaine Sims et moi-même avons également des relations tendues. En avril dernier, au cours des combats maison par maison de Muqdadiyah, nos groupes ont combattu indépendamment les uns des autres, sans réelle coordination d'ensemble. J'ai appris plus tard que Sims n'avait pour ainsi dire pas quitté son Bradley pendant les affrontements. Un commandant de compagnie qui se bat aux côtés de ses hommes est toujours plus apprécié qu'un commandant de compagnie qui reste le cul collé dans son blindé. Après cet épisode, j'en suis venu à remettre en question son sens du jugement sur un champ de bataille. Un peu plus tard, nos relations ont vraiment failli s'envenimer lorsque les hommes de mon groupe ont abattu trois Irakiens installant un IED[2], lesquels se sont révélés être les neveux d'un bon gars du coin, un officier de sécurité irakien. Plutôt que de croire ma version des événements, il a fait faire des dépositions sous serment à mes hommes et a même envisagé de demander l'ouverture d'une enquête militaire. Sims a abandonné cette idée à la demande expresse de notre chef de corps et d'autres officiers supérieurs de la compagnie, mais cet incident n'en a pas moins creusé un fossé entre nous.

Le capitaine Sims contemple en silence le coucher du soleil. Incertain qu'il ait entendu notre réponse, je répète :

— Et vous, mon capitaine, ça va ?

— J'ai connu des jours meilleurs.

Je n'en doute pas. Il semble épuisé et son visage est défiguré par une pustule d'anxiété de la taille d'une pièce de 25 cents. Depuis l'annonce de notre redéploiement, Sims n'a pas arrêté de travailler. Il dort peu. Au lieu de cela, il se plonge dans les rapports du

renseignement militaire qui ne cessent d'affluer, puis il étudie et réétudie les plans que l'état-major du bataillon produit régulièrement. Il reste assis des heures, la nuit, à discuter de détails ou à envisager de nouvelles idées avec le capitaine Doug Walter, notre ancien commandant de compagnie.

Le capitaine Sims voulait même que nous utilisions Muqdadiyah comme terrain pour une dernière répétition avant Fallouja. Il proposait que notre force d'assaut au grand complet établisse un cordon de sécurité autour de la ville avant de commencer à la ratisser, en passant au crible chaque maison, en nettoyant chaque pièce. À mon avis, c'était une idée formidable, qui démontrait aussi que Sims était assez fou pour oser la proposer. Évidemment, le chef de corps l'enterra, craignant que le déploiement d'une telle force ne serve qu'à attiser la haine des locaux. Cependant, le simple fait que notre commandant de compagnie ait émis cette idée nous permit de le considérer avec un plus grand respect qu'auparavant. Pour notre part, nous n'en avons rien à foutre d'attiser la haine des gars du coin ; ils nous haïssent déjà de tout leur cœur. Nous ne désirons rien tant que déployer notre force au maximum.

Le capitaine Sims décroche son regard du soleil couchant et se tourne vers nous.

— Que pensez-vous de l'entraînement ?

Ni Fitts ni moi-même n'hésitons à répondre. Nous lui faisons nos commentaires et il prend des notes. Je suis stupéfait. Il ne m'a jamais écouté avec une telle attention.

Nous parlons boulot jusqu'à ce que l'obscurité nous enveloppe. Il est clair que le capitaine Sims souhaite réellement connaître notre opinion. Finalement, la conversation prend une nouvelle tournure.

— Vous venez d'où, vous deux ?, demande Sims.

— De Randolph, État du Mississippi, répond Fitts.

— De Buffalo, État de New York, je réponds.

— Pourquoi vous êtes-vous engagés dans l'infanterie ?

Je réponds le premier :

— À cause de Stephen Sondheim.

— Pardon ?

Fitts et Sims me regardent avec des yeux grands comme des soucoupes.

— À cause de ce putain de Stephen Sondheim.

— Vous voulez parler du compositeur ?, interroge Sims.

— Qu'est-ce que tu racontes comme connerie, camarade ?, me demande Fitts.

Il y a donc au moins une chose que mon pote ignore à mon sujet. Je commence à expliquer :

— J'ai fait des études de théâtre.

— Tu déconnes !

— Non. Direction théâtrale et mise en scène. J'ai fini par monter ma propre compagnie à Buffalo. J'adorais le travail de Sondheim. Ouais, mec, c'était mon idole !

— C'est une facette très différente de votre personnalité, chef Bellavia.

— Il a écrit une comédie musicale intitulée *Assassins*. En gros, on y parle des Américains déviants qui ont tué des présidents des États-Unis, sauf qu'il réécrit l'histoire. John Wilkes Booth se suicide, Leon Czolgosz tue McKinley à cause d'une fille, Lee Harvey Oswald assassine effectivement JFK – des conneries comme ça.

Je tire une bouffée sur ma cigarette. Fitts et Sims me dévisagent, médusés. Je suppose que pour un fantassin aguerri, aimer Sondheim est plus choquant qu'apprécier Michael Moore.

— Donc j'ai réécrit sa comédie pour la rendre plus véridique d'un point de vue historique et pour montrer pourquoi ces ratés avaient assassiné nos présidents. Quand ma troupe de théâtre l'a jouée, Sondheim a fait annuler les représentations et menacé de me faire un procès. J'ai cru que c'était du bluff. Ça n'en était pas. Ensuite, tout ce dont je me rappelle, c'est que je me suis retrouvé à chouchouter des mitrailleuses.

Sims et Fitts éclatent de rire.

Je pose alors une question au capitaine Sims.

— Qu'est-ce qui vous a fait choisir l'infanterie, mon capitaine ? Comment avez-vous atterri ici ?

— Mon père a fait la guerre du Vietnam en tant que colonel. Je suis allé à l'université du Texas A&M. J'ai épousé l'amour de ma vie, et j'ai décidé de m'engager dans l'armée. Mon père m'a dit que je pouvais faire ce que je voulais, mais que personne ne me respecterait jamais à moins que je ne commence dans l'infanterie. Et j'ai adoré ça, alors je suis resté.

Il s'interrompt quelques secondes, puis reprend :

— J'ai un petit garçon. Et vous, chef Fitts, vous avez deux enfants, non ?

— Trois, maintenant, mon capitaine. Deux garçons et une petite diablesse de 2 mois qui me mène par le bout du nez.

— Vous êtes marié, chef Bellavia ?, demande Sims.

— Oui. Nous avons un petit garçon de 4 ans, Evan.

Le regard de Sims se perd à nouveau dans le lointain. Le fait d'avoir partagé des confidences me donne presque l'impression d'avoir commis une faute professionnelle, jusqu'à ce que je comprenne soudain ce que le capitaine Sims essaie de faire. Il partage son pain avec nous, il fait la paix. Il cherche à aplanir nos antagonismes.

— Comment se comportent vos hommes ?, demande Sims.

— Ils sont formidables. Ce sont tous des gars super, répond Fitts.

— Nous avons beaucoup de chance, mon capitaine.

— Que pensent-ils des rapports du renseignement militaire ?

— Eh bien, j'ai peint une flèche verte sur le sol de notre cantonnement. Elle pointe vers l'est. J'ai pensé que ce serait aussi bien qu'ils commencent à s'habituer dès maintenant à prier six fois par jour dans la bonne direction.

Je sais que les hommes sont prêts, mais ils sont aussi tendus. Ces derniers jours, toutes les prises de bec et les disputes habituelles entre les gars ont subitement pris fin. Tous ceux qui avaient de la rancœur les uns envers les autres ont fait la paix. Même Cantrell est parti apaisé.

Une nuit, Cantrell retournait à pied au cantonnement de la section lorsque le sergent-major Steve Faulkenburg le repéra et roula vers lui dans son Humvee. Il le fit monter à bord. Les deux hommes semblaient se détester. Leurs relations n'avaient pas démarré de cette manière, mais des désaccords dans leur manière de voir les choses au cours de la phase initiale de déploiement avaient envenimé les choses. Ils avaient enfin l'opportunité d'enterrer la hache de guerre. Lorsque Faulkenburg dit au revoir à Cantrell, il le regarda droit dans les yeux : « Vous savez, nous n'allons pas pouvoir les ramener tous chez eux. »

Notre chef de section grimaça : « Je le sais, mais ça ne nous empêchera pas de foncer dans le tas. »

C'est le même sentiment de réconciliation qui amène le capitaine Sims à partager ce coucher de soleil avec nous. Au cours des semaines précédentes, mon jugement à son égard a évolué. Sims n'est peut-être pas à l'aise au milieu d'une bataille, mais il est dans son élément lorsqu'il s'agit de planifier et de préparer une opération militaire. Il n'a pas d'ego déplacé vis-à-vis des idées qu'il propose et cherche réellement à faire en sorte que la compagnie soit au meilleur de sa forme, aussi féroce que possible.

Je finis par dire :

— Vous savez quoi, mon capitaine ? Tout va bien se passer.

Fitts regarde autour de lui, puis crache une giclée de chique dans la poussière près de la rampe du Bradley.

— Pour moi, mon capitaine, Fallouja, ça ne peut pas être pire qu'écouter le chef Bellavia me gueuler dessus toutes les cinq secondes pour ne pas avoir suffisamment de piles ou de grenades calibre 40 mm. Ce mec est incroyable. Une véritable plaie.

— Chef Bellavia, êtes-vous si exigeant ?, demande Sims en feignant l'étonnement.

— J'ai des besoins, mon capitaine, et l'adjudant-chef Cantrell se contentait d'y répondre. Le nouveau, là, que vous avez ramené, c'est un vrai fléau. Il est peut-être carré du point de vue règlement, ça oui. Mais il n'a pas la fibre humaine.

— Pas la fibre humaine…, raille Fitts.

Sims laisse échapper un petit rire, mais il replonge très vite dans sa contemplation. Il n'en a pas terminé avec nous. Après une nouvelle pause assez longue, il demande :

— Vous connaissiez bien le sergent Rosales ?

Rosales a été tué au printemps dernier, au cours d'un accrochage pendant que nous faisions route vers Nadjaf. Son véhicule a été pris pour cible et il a été touché. Malgré ses blessures, il s'est battu et a continué à tirer jusqu'au bout. Il n'a laissé personne penser qu'il était blessé.

— Ouais, mon capitaine, je le connaissais. Nous le connaissions tout. C'était un mec bien. Sa femme en avait marre de la finance, alors ils étaient partis en opex ensemble. Ils avaient un petit garçon.

Nous avions baptisé notre champ de tir artisanal « Rosales », mais cela semblait rendre Fitts amer.

— Et qu'est-ce que nous offrons en son honneur ? Un champ de tir minable…

Je hoche la tête.

— Ouais. Quand des gens meurent, à l'armée, ce n'est pas comme dans le monde réel. Ils meurent et c'est comme s'ils étaient partis en permission ou affectés ailleurs. J'imagine que ça n'a rien de réel jusqu'à ce que la guerre soit terminée.

— Ça m'en a tout l'air, confirme Sims d'un hochement de tête.

— Quand vous rentrerez chez vous, mon capitaine, prenez votre enfant sur les genoux. Parlez-lui de nous, d'accord ? De notre guerre. De la manière dont nous nous sommes battus. Ils ne peuvent pas nous toucher. Ils ne le pourront jamais. Tout va bien se passer.

— Toi, tu parles comme un mec qui ne s'est jamais fait tirer dessus plusieurs fois.

C'est une phrase que Fitts a tendance à sortir souvent, ces temps-ci.

— Putain, il faut encore que je me tape ton histoire ?

— Elle s'améliore à chaque fois que je l'entends, souligne Sims en souriant.

— Neuf avril deux mille quatre. Nous sommes confrontés à des forces ennemies, l'équivalent d'une compagnie.

— Arrête tes conneries, c'était un gamin de 12 ans armé d'une 22 long rifle.

— Alors, ce petit con savait s'en servir, poursuit Fitts en haussant les épaules.

Fitts relève son bas de pantalon et ses manches, et nous voyons les dégâts. Les cicatrices de cette journée à Muqdadiyah le marqueront à jamais, comme un vilain tatouage.

Leur vue calme le capitaine Sims. Il glisse de la banquette du Bradley et saute sur le sol à côté de nous. Il se retourne, puis nous accroche tous les deux du regard.

— Vous êtes les deux meilleurs chefs de groupe du bataillon. Tout le monde le sait. Et tout le monde compte sur vous pour montrer l'exemple. – Le compliment nous prend au dépourvu. – Nous allons perdre des hommes.

— Nous le savons, mon capitaine.

— Nous allons être mis à l'épreuve. Nous allons tous être mis à l'épreuve.

Silence. Nous attendons.

— La seule façon de s'en sortir, c'est de faire front ensemble.

Nous acquiesçons. Sims parle avec son cœur.

— Je suis fier de mes hommes, parvient-il à dire. Je suis fier de mener la compagnie Alpha au combat.

— Hooah, mon capitaine !

— Merci, mon capitaine.

J'avais besoin qu'il nous dise tout cela. En regardant le capitaine Sims disparaître dans la nuit, je réalise que mon point de vue sur lui s'est radicalement transformé au cours des vingt dernières minutes.

Je suis prêt à mourir pour cet homme.

Fitts et moi restons allongés sur notre rampe, enveloppés dans le silence comme dans un cocon. Le soleil a depuis longtemps disparu à l'horizon, et nous fixons l'obscurité.

Chapitre 2

Sans espoir de salut

4 novembre 2004

La nuit fraîchit, mais nous ne bougeons pas. Fallouja pèse sur nos esprits. Fitts ne parle pas, mais je sais qu'il partage les mêmes pensées que moi. Fallouja représentera le plus grand défi de toute notre existence. Je pourrais être bien plus inquiet, mais, avec Fitts réintégré dans la section, j'ai le sentiment que nous nous en sortirons.

En réalité, Colin Fitts ne devrait même pas se trouver en Irak. Trois blessures par balle constituent généralement un billet de sortie pour une décharge médicale et une retraite anticipée. Mais pas pour Fitts. Il a fait tout le circuit médical depuis Diyala et Bagdad, en passant ensuite par l'Allemagne, pour atterrir finalement au Centre médical militaire Walter Reed à Washington. Il est resté suffisamment longtemps sur place pour assister à la naissance de son troisième enfant, puis il a fait des pieds et des mains pour revenir en Allemagne, où un sergent plutôt sympathique a accepté de lui donner la moyenne à ses tests d'aptitude physique.

Un jour d'été, il est revenu. Sans tambour ni trompette. Mais je n'oublierai jamais sa silhouette lorsque je l'ai vu boiter jusqu'au cantonnement de la compagnie. Mon moral a fait un bond au plafond. Le lieutenant-colonel Newell lui a même obtenu la Bronze Star, qui lui a été décernée pour action héroïque.

La vérité, c'est que Fitts n'aurait pas dû revenir parmi nous. Il n'est pas encore complètement guéri. Il marche en traînant la patte. Son bras l'élance. Sa jambe est toujours raide et il y a des moments où je le vois vraiment souffrir.

Il est difficile de ne pas aimer quelqu'un qui fait de tels sacrifices pour vous.

Nous papotons encore pendant une heure sur notre rampe avant d'avoir l'autorisation de regagner notre cantonnement. Nous rangeons nos affaires et nos Bradley nous ramènent vers nos baraquements, où nous découvrons des dizaines de camions de transport militaire de type HET[3] ou Hemmit garés à côté de notre lieu de vie. Ces véhicules dotés d'immenses plates-formes sont utilisés pour déplacer nos chars et nos Bradley sur de longues distances. Les tringlots occupent pratiquement tout l'espace que nous avions laissé libre. Dispersés autour de leurs gigantesques camions, des ballots de linge côtoient des sacs à dos bourrés jusqu'à la gueule et des tonnes d'équipement. Leur arrivée confirme que des plans d'envergure ont été mis en œuvre. Nous avons le feu vert pour Fallouja.

Nous rangeons nos affaires, puis sortons manger un morceau. En nous approchant de la cantine, nous apercevons le lieutenant-colonel Peter Newell. Il est entouré de plusieurs cercles concentriques de journalistes et de caméramans. Ils se bousculent pour s'approcher le plus possible de lui et se bagarrent pour poser leurs questions. Il est surprenant de voir une telle agitation ici, dans l'ombre de la guerre. Même durant l'insurrection chiite du printemps dernier, il n'y avait pas eu beaucoup de journalistes à Diyala. Ils sont aujourd'hui venus sur notre base avancée Normandy pour nous accompagner jusqu'à Fallouja. Tout cela est maintenant évident. À la différence d'avril dernier, les politiques ne reculeront pas cette fois.

La vue de tous ces journalistes nous rend d'humeur maussade. Les bons fantassins n'ont aucune envie de baby-sitter des journalistes au beau milieu d'un combat.

Fitts ouvre la porte de la cantine. Tandis que nous pénétrons à l'intérieur, je manque de tomber sur le cul. À notre grande stupéfaction, l'endroit vient d'être refait à neuf pour la presse. À la place du béton sale, la cantine possède maintenant un revêtement de sol en faux marbre. Le problème, c'est que le bonhomme qui l'a conçu n'a pas pensé qu'il pourrait se révéler glissant, surtout pour des bidasses qui portent aux pieds des bottes recouvertes de sable.

Cheminer pour garnir notre plateau-repas revient à essayer de marcher sur une patinoire. À l'autre extrémité de la pièce, un jeune soldat glisse et s'envole. Il retombe sur le dos, projetant sa nourriture, ses couverts et ses plats dans toutes les directions.

Les journalistes sont partout. Ils ont pris possession de la cantine et se pressent autour de nous en nous lançant des regards ahuris. Tous ces journalistes sont habillés de vêtements kaki, immaculés, en provenance directe des magasins Banana Republic. Difficile de ne pas en éprouver de la nausée.

Un autre bidasse glisse et s'écrase sur le ventre. Les journalistes enregistrent la scène, mais ne font aucun commentaire. Les soldats, embarrassés, se remettent sur leurs pieds.

Dehors, à l'entrée de la cantine, un journaliste file une clope à un soldat et lui donne du feu. Tout à coup, le reste du troupeau a la même idée. Les mains plongent dans les poches et les pouces font rouler une dizaine de pierres à briquet devant les bidasses épuisés.

Je confie mes pensées à Hector Diaz, le sergent de la compagnie Alpha en charge du ravitaillement. « Ça va être un sacré bordel. »

Le sergent Cory Brown, une armoire à glace du Montana, attrape un plateau à côté de nous et se place dans la file derrière Fitts. C'est notre pilote de Bradley le plus expérimenté, mais ce n'est pas à proprement parler une lumière, et je me sens d'humeur à semer la zizanie.

Je murmure « Hé, Diaz, regarde-moi ça ! », puis je me tourne vers Brown.

— Salut, le Grizzli. Tu savais que ces putains de journalistes avaient bouffé le dernier steak ? Un connard l'a récupéré, il en a mangé un morceau, mais il a craché le reste dans la poubelle. Tu peux le croire ? Putain de Reuters ! Je l'aurais admis d'un mec de l'AP, mais de Reuters ! C'est impensable, non ?

Brown démarre au quart de tour.

— Comment qu'il s'appelle ? Rory Teirs ? Royters ? HÉ, C'EST QUI, REUTERS, ICI ?

Fitts l'attrape par le bras.

— Brown, t'emballe pas, il se fout de ta gueule. Reuters est une agence de presse.

— J'en ai rien à foutre de savoir qui il est. Il a gâché un bon steak en le foutant à la poubelle et je vais lui foutre une branlée rien que pour ça.

Diaz et moi éclatons de rire. Le sergent-chef de la compagnie Alpha, Peter Smith, nous tombe sur le dos. Élevé en Allemagne, né d'un père américain et d'une mère allemande, il a un accent si épais qu'il pourrait repousser des éclats de grenade. Même s'il se sent sans doute plus à l'aise à la Fête de la Bière qu'à un défilé du 4 Juillet, notre sergent-chef le plus ancien dans le grade de la compagnie Alpha est un brillant soldat.

— Bellavia et Fitts, lâche-t-il, foutez la paix au mongolien. Je n'ai pas envie que ce débile nous fasse une scène devant tous les journalistes.

Je feins l'indignation.

— Mais, chef, vous me prenez pour Jiminy Cricket ? Je ne peux pas contrôler cet imbécile. C'est le boulot de Fitts, ça.

— Je me fous de savoir qui doit s'en occuper. Vous vous en chargez, sinon Cory va rapidement se retrouver avec des galons de caporal et un casque de crosse[4] pour aller au turbin.

Fitts et moi essayons de calmer Brown, qui semble déterminé à retrouver le journaliste qui aurait craché un si bon steak.

Alors que nous nous asseyons pour manger, le lieutenant Ed Iwan se dirige vers nous, accompagné d'un journaliste qui le suit comme son ombre. Iwan, notre husky roux, est l'officier de permanence depuis déjà près de quatre mois. À son grand déplaisir, il subit une interview ininterrompue de la part du journaliste depuis qu'il s'est mis dans la file d'attente avec son plateau-repas. Il est maintenant devant notre table. Iwan pose son plateau, le temps de verser un peu de sauce vinaigrette sur sa salade. Il plisse les yeux avec un air de concentration digne d'un étudiant en art dramatique de la Juilliard School. Il répond avec un sourire poli aux questions les plus ridicules qui lui sont posées au sujet des opérations militaires à venir sur Fallouja.

« Oh, je n'y connais pas grand-chose aux armes nucléaires ou au programme aérospatial. C'est beaucoup demander pour un simple officier subalterne dans l'infanterie. Mais je pense que les sergents-chefs Fitts et Bellavia sont beaucoup plus qualifiés que moi pour répondre à cette question. » Iwan nous adresse un haussement de sourcil significatif tout en serrant la main du journaliste.

Fitts et moi nous regardons l'un l'autre tandis que le reporter commence à nous bombarder de questions sans même s'être présenté. Iwan disparaît dans la foule des étrangers qui ont envahi notre cantine fraîchement repeinte.

— Comment décririez-vous les combats à un Américain moyen ?

Je lui réponds sur le ton le plus sérieux possible :

— Les combats ? Vous avez déjà joué au paintball, Monsieur ?

— Non, mais je connais ce sport.

— Alors, dites à l'Amérique que les combats sont comme une partie de paintball. À cette exception près que l'ennemi est animé d'un zèle fanatique et qu'il utilise de vraies balles pour tenter de nous tuer. À part ça, en gros, c'est la même chose.

— Faites en sorte de ne pas oublier la partie sur « de vraies balles pour tenter de nous tuer », ajoute Fitts.

— Est-ce que l'un ou l'autre d'entre vous pilote un hélicoptère ?

Iwan revient à notre table, accompagné cette fois-ci de deux autres journalistes. Il repart avec le premier, un peu perplexe, et nous laisse les deux autres, qui seront incorporés dans notre section pendant l'offensive sur Fallouja. Fitts et moi serrons la main de Michael Ware et de son photographe, un Russe à l'air renfrogné nommé Youri Kozyrev.

Ces deux-là détonnent par rapport à leur cohorte de collègues, plutôt lèche-bottes et l'air toujours perdu. Ils ne portent pas de fringues amidonnées de Banana Republic, mais des bandoulières de piles pour appareils photo en travers de la poitrine. Ils sont vêtus de pantalons cargo qui sont sans doute encore plus crades que tout ce que le soldat de première classe Tristan Maxfield peut porter. Maxfield est l'un de mes meilleurs soldats, mais il refuse catégoriquement d'appliquer ne serait-ce que les bases de l'hygiène

personnelle. Son odeur est devenue depuis longtemps une sorte de légende dans la compagnie, au point qu'elle a valu à mon groupe le surnom de « Sales Garçons ».

Ware et Youri mangent aussi comme nous. Ils ne s'embarrassent pas de couverts en argent, de nappe ou de manières. Ils se contentent d'utiliser leurs mains et de gros morceaux de pain pour essuyer leurs assiettes, comme s'ils ne savaient pas de combien de temps ils disposent pour manger ni quand ils auront de nouveau l'occasion d'avaler un repas. Ils dévorent tout jusqu'à la dernière miette. Dans n'importe quel restaurant, aux États-Unis, un serveur leur demanderait sans doute de quitter les lieux, mais je me prends de sympathie pour eux. Leurs manières sont étrangement appropriées à ce lieu qui servait autrefois de salle d'autopsie.

J'ai déjà entendu parler de Michael Ware. C'est un journaliste du magazine *Time*, qui a développé des relations assez fortes avec les insurgés de Bagdad. Il a grenouillé au milieu des miliciens de l'armée du Mahdi au cours de l'été 2004, pendant l'offensive sur Nadjaf. À plusieurs occasions, il a failli se faire tuer par un tir de char américain. Al-Qaida lui a fait passer de nombreuses cassettes vidéo de décapitation jusqu'à ce qu'il cesse de les accepter en septembre dernier. Il a également écrit un article à couper le souffle sur une bataille rangée à Samarra. Pour les djihadistes, il représente le visage du journalisme occidental. C'est aussi un Australien, une réalité qu'il rappelle régulièrement en forçant son accent.

Autour de nous, dans la cantine, deux mondes se télescopent, Des fantassins sucent leurs doigts gras pour les nettoyer tandis que l'élite des journalistes manie des couverts et se tamponne la commissure des lèvres avec un bout de serviette. C'en est trop pour moi. Je largue mon plateau et sors me mettre à l'abri de la nuit.

Dans l'obscurité, j'allume une cigarette et tire une longue bouffée. Je passe dans une petite cour et vois le père Rice Brown, entouré d'une auréole de soldats, en train de prier.

Au premier abord, je suis incapable de distinguer qui se trouve dans ce groupe. Mais, comme mes yeux s'accoutument à la pénombre, je reconnais quelques visages. Un soldat incline la tête, un exemplaire du Nouveau Testament coincé sous un bras.

Je déniche un mur et me perche au sommet. La nuit engloutit l'essentiel des prières de l'aumônier, mais je perçois quelques bribes de son sermon. Il est sincère, c'est un homme intègre qui semble s'élever au-dessus de toute la perversion à laquelle nous sommes confrontés hors du camp. Nous le respectons tous. Un jour, quelques soldats géorgiens (de l'ancienne république soviétique) ont commencé à le malmener après qu'il leur eut ordonné d'effacer des vidéos pornographiques de leurs ordinateurs. Tous les Américains du coin ont volé à son secours.

La prière s'achève et les hommes commencent à se disperser. Je fume en silence, en songeant à ma propre foi, ou plutôt à ce qu'il en reste. J'ai trois frères, dont deux sont allés au séminaire. L'un d'eux est devenu prêtre. Quand j'avais 5 ans, mes deux frères les plus âgés ont fait un combat de lutte et l'un des deux a été blessé au cou. Je me rappelle parfaitement l'avoir vu étendu par terre, suffoquant et hoquetant tandis qu'une écume blanchissait ses lèvres. Je suis tombé à genoux et j'ai prié pour lui avec tout ce que j'avais dans le ventre. Je ne savais pas quoi faire d'autre.

Quelques minutes plus tard, il a rouvert les yeux. Après cela, durant toute mon enfance, j'ai réellement pensé que j'avais le pouvoir de sauver les gens par mes prières. Puis, plus tard, lorsqu'un ami de la famille pour lequel j'avais prié est mort, je me suis senti coupable de ne pas avoir assez prié. Je faisais des cauchemars à propos de ceux que je n'avais pas réussi à sauver à cause d'un manque probable de dévotion. Ce sentiment de culpabilité me tourmentait pendant des mois à chaque fois que la scène se répétait.

Je tire une nouvelle bouffée de cigarette et me remets à marcher. Faisant un détour, je me dirige vers les latrines. Alors que je m'en approche, une main jaillit de l'obscurité et m'attrape par le bras.

— Sergent-chef Bellavia, dit avec douceur la voix du père Brown. Voudriez-vous prier avec moi ?

Je suis chrétien, mais le temps que j'ai passé en Irak m'a convaincu que Dieu ne voulait plus m'écouter. J'ai fait des choses que même lui ne pourra jamais pardonner. Je les ai faites en toute conscience ; j'ai fait des choix avec lesquels il me faudra vivre pour le restant de mes jours. Je ne suis pas une victime. À chaque fois, j'ai

entendu ma conscience plaider pour la modération. Je lui ai répondu de fermer sa gueule et de me laisser faire mon boulot.

Tous les péchés que j'ai commis, je les ai commis avec un seul objectif : garder mes hommes en vie. Ces gamins dans mon groupe, mes gamins, représentent tout pour moi. Ma femme ne comprend pas mon travail ni la raison pour laquelle je le fais. Mon fils est trop jeune. Mon père ne comprendrait pas si j'essayais de le lui expliquer. Ma mère aurait une crise cardiaque. La nécessité de garder mes hommes en vie rend tout le reste négociable, et toute personne, tout objet représente à cet égard une menace potentielle.

Mon esprit retourne une fois de plus à ce 9 avril où nous avons donné l'assaut à une maison remplie d'hommes, de femmes et d'enfants. J'ai séparé les hommes. Les enfants hurlaient. Les femmes, hystériques, pleuraient. Les gars de mon groupe ont trouvé des AK et des mitrailleuses RPK dans les placards de la maison. Leurs canons étaient encore tièdes et les hommes de la maison empestaient la poudre. Ils se moquaient de notre situation tandis que nos Bradley ouvraient le feu et que des tirs de roquettes se faisaient entendre dehors.

L'un de ces hommes a agité son index devant moi et a commencé à me faire la leçon d'une voix ironique : « Conventions de Genève. Vous devez vous comporter bien, *Amriki*. Vous bon *Amriki*. »

Je ne pouvais pas les laisser dans la maison sous la garde d'un de mes soldats car nous étions déjà à court d'hommes. Je ne pouvais pas non plus les laisser tout seuls. Ils nous auraient tiré dans le dos à peine aurions-nous mis un pied dehors. J'ai donc décidé de les attacher à leur portail par des liens plastiques et de revenir les chercher plus tard, à l'issue du combat. Mais, comme nous quittions leur maison et avancions dans la rue, une rafale de mitrailleuse nous passa au-dessus de la tête. Je me retournai pour regarder en arrière. Je ne sais trop comment, les quatre hommes avaient réussi à se détacher du portail et couraient dans toutes les directions. Une rafale de Bradley faucha l'un d'eux et un obus de 25 mm en frappa un autre, qui explosa littéralement. Ses bras encore liés par les liens plastiques volèrent à l'autre bout de la rue avant de retomber sur la chaussée.

Un autre insurgé entravé commença à repartir en rampant vers sa maison. Un homme barbu jaillit d'une autre maison et courût dans sa direction pour couper ses liens avec une grande cisaille. J'avançai à découvert et ouvris le feu à plusieurs reprises sur ce sauveteur. Mes balles firent exploser sa cisaille.

Des tirs de mitrailleuse criblaient le sol autour de nous. L'insurgé entravé se plia en deux, touché par une balle perdue de l'ennemi. Tout en se tordant de douleur, il commença à hurler à quelques mètres seulement de sa propre maison. Sa famille l'entendit et deux enfants en larmes se précipitèrent dehors pour voir ce qui était arrivé à leur père. Je balançai un fumigène pour éloigner les enfants, qui se réfugièrent dans leur maison. Je le fis pour leur empêcher d'être blessés, mais aussi pour priver leur père d'une dernière chance de leur faire ses adieux. Mes frères d'armes qui crevaient sur le champ de bataille n'avaient pas la moindre possibilité de faire leurs adieux à ceux qu'ils aimaient et je ne souhaitais pas qu'il en aille autrement pour cet homme. Je voulais qu'il meure seul, noyé dans la fumée, en s'étouffant dans son propre sang.

Le père, désespéré, m'implora des yeux tandis que la fumée blanche s'élevait autour de lui. Il mourut sans avoir eu la possibilité de revoir ses enfants. Je l'avais privé de son dernier plaisir terrestre. Je ne pus que me réjouir alors que j'assistais à son agonie. Cela me semblait être quelque chose de juste.

Que suis-je devenu ?

Benjamin d'une fratrie de quatre garçons au sein d'une famille croyante, j'avais toujours été considéré comme le maillon le plus faible. Chaque fils avait au moins un diplôme universitaire, voire deux. Pour ma part, j'avais fait maints efforts tout au long de mes études, mais je n'avais pas décroché de diplôme d'enseignement supérieur. J'étais le fils qu'il fallait abriter et protéger.

Cette situation arriva à son paroxysme peu après mon vingt-troisième anniversaire, alors que j'étais retourné vivre à la maison. Je me trouvais dans la cour, devant la maison de mes parents, lorsque j'entendis un vacarme provenant de l'intérieur. Lorsque je rentrai dans la maison pour voir ce qui se passait, je tombai nez à nez avec une paire de cambrioleurs défoncés au crack occupés à saccager le salon. Ma mère venait alors de rentrer de l'hôpital après une

intervention chirurgicale assez lourde et elle ne quittait pas son lit. Mon père se tenait dans l'embrasure de la porte de sa chambre, prêt à la protéger.

Les voyous se mirent à plaisanter, à me railler, voyant bien que je ne représentais pas une menace. Je filai dans l'escalier menant à la cave et dénichai le fusil de mon père. J'empoignai l'arme, mais je réalisai en même temps que je n'étais pas capable de l'utiliser. Je ne savais même pas comment il aurait fallu faire. Je restai là, le fusil dans les mains, incapable de décoller de la cave tandis que les deux camés terrorisaient mes parents et nous dévalisaient. Lentement, je reposai le fusil. Je ne savais pas m'en servir et il aurait probablement constitué un danger pour ma famille également. À la place, je pris une batte de base-ball.

Lorsque je remontai, les deux camés m'apostrophèrent en rigolant tout en emportant nos biens les plus précieux. L'un d'eux tenait un couteau à la main. Il coupa les câbles de notre équipement vidéo et emporta le magnétoscope jusqu'à sa voiture. Je ne pouvais pas les intimider, pas plus que je ne trouvais la force de les attaquer. Ils firent un nouveau passage dans la maison à la recherche d'autres biens à dérober, tout en m'ignorant superbement. J'étais paralysé par la peur, sans pouvoir rien faire d'autre que les regarder.

Tandis qu'ils retournaient à leur voiture, mon père sortit de la chambre et me regarda avec une expression de dégoût et de pitié à la fois. J'étais toujours le petit garçon timide que lui et ma mère avaient dû préserver du monde réel. Je n'étais pas encore un homme, même à 23 ans.

J'essayai de reprendre mes esprits. Mes jambes sortirent de leur léthargie et je me retrouvai dehors devant la maison à poursuivre la voiture des voleurs, qui commençait à s'éloigner. D'un coup de batte de base-ball, je fis éclater le pare-brise. Mais ils disparurent rapidement, ne laissant derrière eux que leurs rires de camés, qui résonnèrent encore longtemps à mes oreilles.

Affronter le regard de ma famille fut difficile. Je m'étais comporté en lâche ce jour-là. J'avais laissé tomber tout le monde et j'avais démontré que je ne pouvais pas prendre soin de moi, encore moins protéger ceux que j'aimais le plus.

Je plaisantais en affirmant que j'avais rejoint l'armée à cause de Stephen Sondheim. Pour être honnête, je dois confesser que ce fut en réalité à cause du regard que mon père me lança ce jour-là. Ce regard me mortifia, et l'humiliation ressentie me conduisit à intégrer l'armée, à la recherche de l'âme et de l'esprit qui me faisaient si cruellement défaut. J'avais besoin de comprendre ce qu'était le courage. J'avais besoin de devenir un homme.

Six ans plus tard, le garçon qui a failli aux yeux de sa famille ce jour-là est mort depuis longtemps. L'homme qui l'a remplacé côtoie la peur à son aise. La peur est son aiguillon. La colère, l'agressivité, la haine ont étouffé sa timidité naturelle. Dans quelques jours, ce sera à mon tour d'envahir les domiciles des autres, mais ce ne seront pas des gamins tétanisés par la peur que je trouverai dans les maisons de Fallouja. Ce seront des hommes qui tuent de sang-froid, dopés par la ferveur religieuse, l'adrénaline et la drogue.

Ça me va.

Je suis désormais un tueur, moi aussi. Je veux tuer. J'aspire à tuer mes ennemis.

Suis-je désormais un être sans espoir de salut ?

« Chef Bellavia ? », me relance le père Brown.

Je ne sais pas quoi lui dire. Il s'approche de moi et je lis la sincérité sur son visage. Cela me tape sur les nerfs. Je commence à rire pour le déconcentrer, mais il continue à me fixer droit dans les yeux. Ma foi est mise à l'épreuve et je sais que je ne suis pas à la hauteur de ce qu'il attend de moi. Cette idée est difficile à accepter.

Je voudrais demander au père Brown comment Dieu peut pardonner de telles choses. Mais c'est un homme trop bon pour que je l'accable du récit des horreurs que j'ai perpétrées, de mon arrogance et de mon absence de clémence. Je voudrais lui dire que je ne suis pas comme ces autres gamins effrayés. J'ai la foi, mais je ne souhaite plus m'adresser à Dieu après les choses que j'ai faites. Je ne saurais pas comment le faire.

Père Brown, il doit y avoir d'autres gars qui ont bien plus besoin de vous. Allez parler avec ceux qui peuvent être sauvés.

Je ne parviens pas à exprimer ces pensées. Tout ce que je peux faire, c'est baisser la tête lorsque le père Brown me prend la main.

« Seigneur, donne à ce jeune homme la force et la sagesse de protéger ses soldats. Donne-lui la confiance et le courage de les délivrer de l'inconnu. Donne-lui la foi et montre-lui le chemin, Seigneur. Donne-lui la persévérance nécessaire pour suivre ce chemin. Au nom de Jésus, prions. Amen. »

Je sais que, quand je retournerai auprès des miens, je serai un étranger perdu au milieu d'un îlot de tranquillité.

La prière du père Brown me fait songer à mon futur. Elle me laisse angoissé. Je me sens seul. L'aumônier se tient à côté de moi, sa main dans la mienne. Le silence est un gouffre entre nous.

Le père Brown me presse la main puis s'en va, inconscient de l'impact qu'il a eu sur moi.

Donne-lui la confiance et le courage de les délivrer de l'inconnu.

Une heure plus tard, je retrouve Sims, Iwan et Fitts pour un dernier briefing. Nous mettrons tout en branle demain matin et notre mission est désormais clairement définie. Sims nous détaille le plan de l'assaut et nous explique point par point en quoi consistera notre boulot. Chaque section jouera un rôle différent dans l'attaque initiale.

Fallouja est une ville conçue pour une guerre de siège. Des fermes aux minarets, chaque putain de construction est bâtie comme une forteresse. Les maisons sont comme des mini-bunkers, avec des remparts crénelés et des meurtrières au sommet de leurs toits. Les mosquées sont des châteaux de la Perse antique dotés de murs d'enceinte de près d'un mètre de large. Entre ces murs, les cours intérieures offrent à chaque fenêtre un point de tir rêvé. Mêmes les boutiques et les marchés locaux sont fortifiés. Quartier après quartier, Fallouja est une souricière sophistiquée.

En dehors de l'aspect architectural, les insurgés ont eu plusieurs mois pour préparer la bataille. Ils ont creusé des positions de combat, miné les rues, piégé les maisons, construit des bunkers et dégagé des espaces de tir. Chaque rue menant à l'intérieur de la ville est semée de mines, protégée par des positions renforcées et barricadée de barrières texanes volées. Fallouja se destine à devenir le Verdun de la Guerre contre la Terreur. Nous sommes confrontés à

une guerre d'usure qui se déroulera dans un labyrinthe de forteresses entrelacées. Guerre d'usure est une expression idiote. En réalité, nous échangerons nos vies contre les leurs.

Sims nous fait comprendre très clairement que les objectifs initiaux seront puissamment défendus. Les insurgés ont déployé de nombreux combattants étrangers en lisière de la ville. Ils constituent leur ligne extérieure de défense, aussi, c'est à eux que nous aurons d'abord à faire. Le renseignement militaire nous apprend que nous serons confrontés à des Syriens, à des Iraniens, à des Saoudiens, à des Philippins, et même à des Italiens ou à des Tchétchènes. Ils sont bien entraînés, motivés idéologiquement et amplement équipés en armes et munitions. Ils se sont entraînés pendant plusieurs années pour tuer les infidèles. Certains d'entre eux se sont fait les dents en Tchétchénie, en Afghanistan ou en Somalie. Ce sont des vétérans, comme nous – une équipe d'islamistes de première ligue.

— Nous pouvons nous attendre à 30 % de pertes dans une percée urbaine de ce type, nous indique Sims.

J'ai pris des notes sur tout ce qu'a dit Sims. Mais maintenant, je m'arrête pour contempler le taux de perte initial que je viens d'écrire.

Trente pour cent de pertes uniquement pour pénétrer dans la ville ? Il sera impossible de garder tout le monde en vie.

— Une fois à l'intérieur de la ville, nous n'utiliserons évidemment pas les artères principales. Elles sont toutes piégées avec des IED. Nos chars de tête devront se frayer leur propre chemin avec l'aide de nos gars du génie. Jetez un coup d'œil à la carte ; il faudra improviser la plupart des voies d'accès.

Le capitaine Sims ouvre un ordinateur portable et nous montre une prise de vue vidéo réalisée par la caméra logée dans le nez d'un F-16C de l'US Air Force.

— Voici le quartier que nous devrons investir. Le quartier des Soldats, ou Al-Askari, explique-t-il en lançant la vidéo.

Le F-16 largue une bombe de 250 kg guidée par GPS. Elle tombe sur l'une des principales routes d'accès à Fallouja – une route que nous devrons utiliser au cours de notre progression. Un nuage de fumée et de flammes se déploie à partir du point d'impact. Un quart de seconde plus tard, toute une série d'explosions illumine la rue.

La bombe larguée a provoqué la mise à feu d'une vingtaine d'IED, sur ce seul tronçon de route. Nous observons en silence. Très vite, toute la route est noyée dans la fumée. C'est une vision sinistre. Si une section s'était trouvée dans cette rue, il n'en serait rien resté qui puisse permettre de l'identifier.

« Je ne vais pas ergoter sur le taux de perte acceptable selon le commandement, messieurs. Tout ce que je sais, c'est que nous nous emparerons de l'autoroute 10 et que nous pousserons notre avantage dans le quartier industriel. Je pense que les combats dans cette partie-là de la ville seront parmi les plus difficiles. Les djihadistes étrangers nous harcèleront, selon la technique consistant à frapper puis à s'enfuir, mais ils disposent de suffisamment de combattants pour avoir des forces en réserve. Nous subirons sans doute des contre-attaques au cours de cette première journée. L'ennemi dispose d'effectifs suffisants pour s'opposer à notre progression.

» De la même manière qu'à Muqdadiyah, il n'y aura pas de possibilité d'évacuation sanitaire par hélicoptère une fois que vous serez à l'intérieur de la ville. La zone sera trop dangereuse pour les Blackhawk. Nous évacuerons nos blessés par route, jusqu'à cet échangeur autoroutier situé à l'est de la ville. »

Les mauvaises nouvelles se succèdent, puis le capitaine Sims referme son portable et se tourne vers nous.

— Nous pensons que les insurgés ont amassé des réserves de dope. Une fois de plus, nous aurons à combattre des hommes sous l'emprise de la drogue.

Je jette un coup d'œil en direction de Fitts et je sais à quoi il pense. Si cette supposition est vraie, nous aurons du mal à tuer ces gars. À Muqdadiyah, les hommes de mon groupe de combat ont vu un soldat de l'armée du Mahdi complètement allumé charger le Bradley de Cory Brown. Il a escaladé la plate-forme avant en hurlant comme un fou furieux. Le mitrailleur de tourelle l'a rafalé direct, lui déchiquetant les jambes. L'homme est tombé du Bradley et s'est retrouvé face contre terre. Alors que nous roulions vers lui, il a commencé à rire. Son rire s'est transformé en un caquètement grotesque et hystérique, avant de laisser la place à un cri à vous glacer les os. Ce hurlement nous a refroidis. Nous l'avons regardé, ahuris, puis nous l'avons vu sortir d'une poche ensanglantée un

flacon de pilules qu'il a vidé dans sa bouche. Ensuite, il s'est mis à chercher quelque chose sous sa veste de treillis. Comme nous pensions qu'il s'apprêtait à faire détoner une charge explosive, nous avons été trois à ouvrir le feu et à le cribler de balles. Nous avons tiré et tiré, jusqu'à ce qu'il cesse de bouger.

J'ai laissé mes hommes derrière moi et je suis allé examiner le corps. Son bras droit avait été arraché. Ses jambes étaient en bouillie. La plus grande partie de son visage avait été hachée, et il ne restait qu'un lambeau de chair sanglant en lieu et place de son nez. Ses deux yeux avaient été crevés. Je posai une botte sur sa poitrine. L'homme de l'armée du Mahdi ne bougea pas. Je le frappai d'un coup de pied. Aucun mouvement. Compte tenu du nombre de balles qui l'avaient fauché, je ne m'attendais pas à autre chose, mais, juste pour en être sûr, je lui tirai encore deux balles dans le ventre. Puis je le marquai d'un produit chimique lumineux afin que l'équipe de ramassage des corps puisse le retrouver plus tard au cours de la nuit.

Quelques minutes plus tard, un Blackhawk atterrit à proximité et nous commençâmes à charger les insurgés blessés à l'intérieur de la carlingue. Alors que nous faisions ce travail, deux soldats transportèrent le corps en charpie du milicien de l'armée du Mahdi jusqu'à l'hélicoptère. À notre grande stupéfaction, il était encore en vie. Du sang bouillonnait par son nez mutilé et sa bouche. Il était aveugle, à l'agonie, mais il arrivait encore à crier malgré ses dents cassées et ses poumons perforés. Nous le chargeâmes dans l'appareil et n'entendîmes plus jamais parler de lui.

Nous découvrîmes plus tard que les miliciens de l'armée du Mahdi avaient eu accès aux stocks d'épinéphrine de l'armée américaine – de l'adrénaline pure qui permet au cœur de continuer à pomper de l'oxygène même si son possesseur a été exposé à des gaz innervants ou à des armes chimiques. Un mec ayant ce genre de produit dans le corps devient une sorte de surhomme. Même si nous le rafalons avec nos plus gros calibres, il peut continuer à se battre jusqu'à ce que ses membres soient sectionnés ou qu'il se vide de son sang.

À la fin de notre briefing, le capitaine Sims fait entrer quelques visiteurs : les journalistes qui vont nous accompagner à Fallouja. Le bataillon a déjà décidé qui ira avec qui. Le lieutenant-colonel Newell et l'état-major ont pris en charge les équipes des chaînes de

télévision nationales, nous laissant la responsabilité des journalistes apparemment moins désirables de la télévision par câble ou de la presse écrite. Un journaliste du *New York Times* est maqué avec la Première Section, Alpha. La Troisième Section se voit attribuer Michael Ware et son photographe russe.

Nous devons décider qui devra baby-sitter ces deux gaillards. Je ne veux pas en assumer la charge. Fitts non plus. Nous avons déjà la responsabilité de quelques mecs de l'extérieur : deux contrôleurs aériens, le caporal Michael Smyrne et le sergent-chef Greg Overbay, qui nous ont rejoints pour la durée de l'opération. Ils ne connaissent rien aux règles d'engagement de l'infanterie et j'imagine qu'ils constitueront un boulet dès les premiers échanges de tirs.

Plus tôt au cours de la semaine, l'un de ces mecs de l'armée de l'air m'avait demandé de lui faire un petit cours sur la manière de pénétrer dans une pièce et de la sécuriser. C'était un peu tard pour s'en préoccuper, aussi je lui avais répondu : « Ne t'en fais pas. Contente-toi de coordonner les largages de bombes. Je te promets que rien ne t'arrivera. La seule chose qui risque de saigner, c'est tes hémorroïdes, à force de rester trop longtemps assis sur la banquette d'un Bradley. »

Fitts se propose finalement de prendre en charge Ware et Youri. Pour ma part, j'hérite des mecs de l'armée de l'air. Mon groupe s'en tire bien, mais Fitts semble penser qu'il s'en est bien sorti. J'imagine que nous verrons rapidement qui a tiré la meilleure carte.

Tandis que le briefing tire à sa fin, Iwan prend la parole. Avec un grand sourire, il affirme : « Si le pire devait m'arriver, j'ai quelques fichiers vidéo de putains de Tijuana sur mon ordinateur. Si quelqu'un avait la gentillesse de les effacer… »

Je lui réponds par un sourire forcé. Iwan a déjà sorti cette blague et nous avions tous bien ri. Mais, cette fois-ci, les choses n'ont plus l'air aussi drôles.

Fitts et moi partons briefer la section. Les hommes ont eu des échos de ce que nous allons devoir faire, des rumeurs sur ceux que nous allons affronter, mais il est temps désormais de leur brosser le tableau entier.

Tandis que nous marchons vers la section, Fitts semble d'humeur joyeuse.

— J'ai demandé à Lawson de rejoindre la section pour s'occuper de l'armement, dit-il sans raison aucune.

— C'est un balèze, bon choix !, je réponds.

— Ça ne va pas faire plaisir à Cantrell.

— Ouais, mais Lawson est un mec bien. Et nous aurons besoin de toutes nos mitrailleuses en état de marche pour une fois.

— Il va falloir expliquer à nos gars de quoi il retourne.

— À propos du portable d'Iwan ?

Nous éclatons de rire. Puis Fitts redevient sérieux comme un pape.

— Ça risque d'être un cauchemar.

J'acquiesce d'un hochement de tête. Nous continuons à marcher en silence.

Lorsque nous atteignons notre aire de cantonnement, je découvre que le chef de mon équipe Alpha, le sergent Charles Knapp, s'est trouvé fort occupé. Lui et le reste de mes hommes sont entourés de chargeurs de 5,56 mm et de balles en vrac. Knapp a décidé de nettoyer à la main chacune des munitions que nous emporterons avec nous à Fallouja. Ils ont environ 400 chargeurs, ce qui signifie qu'ils vont nettoyer 12 000 balles ce soir. Mais le jeu en vaut la chandelle. Nettoyer chacune d'entre elles minimise en effet les risques d'enrayement au cours d'une bataille.

Cette vision me procure un sentiment de fierté. C'est un boulot chiant, fastidieux, mais ils le font sérieusement.

Je demande à mes gars d'interrompre leur corvée de nettoyage et de se rassembler autour de moi. Je commence à lire mes notes. Les probabilités de pertes quand nous entrerons dans la ville. Les combattants étrangers. Le nombre impressionnant d'ennemis. Les engins explosifs improvisés. La drogue. Les armes. Je sens la tension monter d'un cran. Même si personne n'y fait allusion, ils comprennent qu'il n'y a pas la moindre possibilité que nous nous en tirions tous indemnes. Je continue le briefing comme si de rien n'était, en observant subrepticement chacun de mes hommes.

Piotr Sucholas a l'air secoué. Sa mère est une immigrée d'origine polonaise et elle a écrit une lettre au capitaine Sims l'enjoignant de ne rien laisser faire de dangereux à son fils. Pour protéger sa mère, Sucholas a inventé tout un monde imaginaire. Il lui a écrit de longues lettres sur sa vie en base arrière, comme s'il était affecté à Fort Riley, au beau milieu du Kansas. La vérité, c'est qu'il ne refuse jamais un combat et qu'il affrontera cette bataille avec de nouvelles responsabilités. Il est le chef de mon équipe Bravo depuis quelques semaines. Le poids de ses nouvelles responsabilités lui semble déjà écrasant.

En dépit de l'air qu'il affiche à cet instant, mon intuition me souffle qu'il se comportera parfaitement. Quand il n'est pas en situation de combat, il peut s'avérer une véritable tête de mule. Quand je l'ai nommé chef de l'équipe Bravo, Cantrell a manqué de défaillir. « Aucune chance que ce couillon soit nommé chef d'équipe. Ce gamin est un putain de Martien. » Cantrell songeait sans doute à toutes les choses étranges que nous avions vu Sucholas faire. Le matin de notre atterrissage au Koweït, en provenance d'Allemagne, au milieu du désert, Sucholas avait traîné la patte jusqu'à moi pour me demander mon aide. Complètement saoul la nuit précédente, il s'était accidentellement blessé avec un poignard et s'était entaillé la jambe sur près de 10 centimètres. Puis il avait essayé de fermer la plaie avec de la colle forte. Plus que tout, il avait surtout peur que Cantrell s'en aperçoive.

Sucholas peut en effet être couillon. Mais Cantrell ne l'a jamais vu au combat. Moi, oui. Le 8 avril, je l'avais vu abattre un insurgé d'une balle dans le cou. L'homme s'effondra et commença à se vider de son sang. Au lieu de l'achever, Sucholas attendit patiemment que ses copains volent à son secours. Il ne fallut pas attendre longtemps avant que trois bonshommes sortent à découvert pour lui filer un coup de main, et Sucholas les flingua tous les trois sans tressaillir. Sucholas ne panique jamais, il ne recule jamais. Pour l'heure, il a peut-être l'air paniqué, mais, une fois que nous serons dans la merde jusqu'au cou, je sais qu'il sera inébranlable.

Je ne m'inquiète pas non plus au sujet de Knapp. Il a tellement confiance en lui qu'il en est presque arrogant. En garnison en Allemagne, son assurance me sortait par les trous de nez. Ici, en Irak,

elle me réconforte. Il est imperturbable au cours d'un combat et cela fait un bout de temps que j'ai appris à me reposer sur lui.

Ce soir, ses mâchoires ne bougent pas tandis qu'il écoute mon laïus. Il a l'air déterminé. Aucune peur dans ses yeux. Bien au contraire, il semble tout contrôler et transpire le professionnalisme. Franchement, c'est un sous-officier brillant – agressif, sûr de lui, et prêt à exécuter n'importe quel ordre. Je me reposerai largement sur lui au cours des jours qui suivront.

Ruiz suit attentivement mon briefing et masse régulièrement les tatouages de ses jointures. Il a l'air aussi calme que d'habitude. Il peut gérer n'importe quoi. Je n'ai pas à m'inquiéter à son sujet.

Le soldat Brett Pulley, le fusilier de Sucholas et le plus jeune soldat de la section, me regarde d'un air ahuri. C'est un bleu bite et il est encore tout frais. Nous avons tous fait le maximum pour éviter à Pulley de se faire descendre. Son manque d'expérience est un fardeau que nous partageons tous. Bachelier par correspondance et couvé au sein de son foyer, Pulley n'était pas vraiment prêt à intégrer le monde réel. D'une manière ou d'une autre, il a décroché un boulot de technicien de tournée pour un groupe de rock. Quand Pulley nous parle de cette époque, il évoque des journées de dur labeur et un quotidien de drogue et d'alcool. Les chefs d'équipe entendent tellement de racontars de la part des hommes du rang qu'ils les prennent rarement au sérieux. Mais Pulley narre ses histoires pathétiques avec un tel retard à l'allumage que je me demande souvent s'il s'agit d'une mise en scène ou si son cerveau n'a pas été au contact de substances pharmaceutiques pendant si longtemps qu'il est parvenu à un point de non-retour.

Je scrute le visage de Pulley à la recherche d'un quelconque signe de compréhension. Réalise-t-il bien l'énormité de ce que nous allons affronter ? Éprouve-t-il de la peur ? Avoir peur n'est pas un mal, dans la mesure où cela permet d'être en alerte.

J'essaie de le secouer :

— Putain, qu'est-ce que tu regardes, toi ?

— Rien.

— Rien… trou du cul ? Rien… fils de pute ? Rien… pédé ?

— Rien, *chef* !

Knapp se lève et se colle à 5 centimètres du visage de Pulley.

— Tu ferais bien de te bouger le cul, Pulley, sinon tu ne reviendras pas vivant chez toi. Tu m'entends, connard ?

— Bien reçu, sergent.

Je ne décèle aucun sentiment de peur chez Pulley, mais je ne vois pas d'autre sentiment non plus. Il faudra que je le garde à l'œil.

J'écourte mon briefing.

— Nous partirons cette nuit, à minuit. Santos, on est au point sur le C4 ?

— Chef, on a tellement de bombes que je ne les compte plus.

Plus tôt dans la semaine, j'ai demandé au soldat de première classe Victor Santos, le grenadier de mon équipe Alpha, de nous dégotter au moins 500 kg d'explosifs. Les soldats du génie lui en ont expliqué suffisamment pour pouvoir tous nous faire sauter. Il a passé toute la semaine à remplir des bouteilles de Gatorade de shrapnel, à les équiper de cordeaux détonants et de C4. Santos et moi partageons le même amour pour cette saleté. Knapp a transmis au jeune Santos tout ce qu'il savait et je l'imagine tenant le compte de chacune des bombes qu'il a confectionnées. Le crâne de Santos arbore toujours les cicatrices d'une roquette ennemie qui s'est abattue sur sa tour de guet en juin dernier. Il a passé deux semaines à l'hôpital de Landstuhl, en Allemagne, avant de revenir parmi nous. Plus récemment, Santos a fait une croix sur ses permissions pour être certain de ne pas manquer Fallouja. Tout ce qu'il veut, c'est tuer un maximum de méchants.

— OK, passez un coup de fil à vos familles. Toutes les communications téléphoniques seront bientôt fermées en raison des procédures de sécurité, alors dépêchez-vous de vous en occuper ce soir.

Quand mon groupe se disperse, Sucholas s'approche de moi.

— Chef Bellavia, je n'arrive pas à croire que je vais crever pour cette conspiration qui vise à la réélection de ce putain de George Bush. – J'essaie de sourire tandis qu'il poursuit. – Je vais crever, vous savez ? Et ce sera votre faute. Vous grillerez en enfer pour cela.

Il m'a déjà sorti ce discours plusieurs fois ces derniers jours, et j'en ai souri la plupart du temps. Mais ce soir je ne trouve pas cela très drôle, pas après ma rencontre avec le père Brown. Le fait est qu'il a peut-être raison. Je finirai peut-être en enfer. Sucholas s'en va, étonné de voir que je ne feins même pas d'être amusé. Il perçoit mon trouble.

Je vaque à mes devoirs le reste de la nuit, courant à droite et à gauche pour récupérer plus de munitions, plus d'équipements et plus d'armements que mes hommes ne pourront en utiliser. Je rassemble des pansements individuels supplémentaires, des garrots et des piles. Je décroche cinq sacs mortuaires de plus auprès du sergent-chef Diaz. Finalement, je m'oblige à prendre un peu de sommeil avant de n'être plus bon à rien. Le planning des opérations a été plutôt chargé ces dernières semaines. Entraînement, patrouille, entraînement, patrouille – nous sommes tous épuisés. Nous n'aurons peut-être pas l'occasion de goûter une vraie nuit de sommeil avant plusieurs jours.

Je me retire sur mon lit de camp, mais mon esprit refuse de se mettre en veilleuse. Je ressasse les accrochages et les combats que nous avons vécus au cours de l'été. Je rejoue les affrontements du 8 et du 9 avril dans ma tête, en étudiant chacune des décisions que j'ai prises, chacun des mouvements effectués, afin d'en tirer de nouvelles leçons, de nouvelles idées qui pourraient nous aider à Fallouja.

Une fois de plus, nous allons combattre maison après maison. Nous allons nettoyer des pièces et combattre dans des couloirs en tirant à bout portant. Il s'agira de mon épreuve ultime. Je rêve d'un tel combat depuis que je me suis engagé dans l'armée.

Prendre le contrôle de la pièce.

Faire progresser des binômes.

Y aller lentement, c'est y aller calmement. Y aller calmement, c'est gagner du temps.

Ne pas faire preuve de précipitation.

Grailler ses chargeurs à la moindre occasion.

C'est la forme de guerre moderne la plus brutale et la plus coûteuse en vies humaines.

Je suis prêt.

Je ferme les yeux et commence à réciter une prière. Je reprends la trame de celle que m'a récitée le père Brown. Je décide de conserver la thématique du chef et de l'invincibilité contre les forces du mal. Cory Brown regarde un film sur son portable, sans écouteurs.

L'Exorciste.

Je n'arrive pas à me concentrer avec tout ce bruit en arrière-fond, non que j'eusse envisagé qu'il allait être facile de communiquer avec Lui…

Je suis prêt. Seigneur ; je voulais vous dire…

Je pense à nouveau à mes soldats. Je peux voir leurs visages et je m'imagine quand j'avais leur âge. Ils valent dix fois mieux que l'homme que j'étais. À leur âge.

J'étais autrefois un gamin docile avec un cœur de lâche.

Plus ici. Plus maintenant.

Maintenant, je suis une âme égarée qui porte le poids de l'enfer sur ses épaules.

Et je viens à vous.

Chapitre 3

La mesure d'un homme

8 novembre 2004
Camp Fallouja
Heure H moins 20 minutes

Hooah. Vous allez vous les payer. C'est tout ce que nous avons entendu depuis que nous sommes arrivés à Camp Fallouja il y a trois jours. Tous ceux qui sont au-dessus du grade de commandant ont bénéficié d'un temps de parole de vingt minutes pour s'adresser à un auditoire captif : nous. Le capitaine Sims nous passe même ses discours enregistrés en vidéo. Chaque matin, il rassemble toute la compagnie et nous sort un de ses sermons. Au début, ils étaient plutôt motivants. Maintenant, j'ai surtout hâte que les combats commencent afin d'échapper à une nouvelle leçon de rhétorique d'un mec qui se prend pour ce putain de Knute Rockne[5].

Aujourd'hui, comme les premières lueurs de l'aube colorent l'horizon, nous sommes rassemblés en formation devant le lieutenant-colonel Newell afin qu'il puisse s'adresser à nous une dernière fois. Il doit élever la voix afin de se faire entendre par-dessus les tirs d'artillerie qui explosent à quelques kilomètres au sud.

Autour de nous, des véhicules font chauffer leurs moteurs pendant que leurs équipages se préparent à nous conduire sur la zone de pré-déploiement. Une fois que tous les véhicules auront fait le plein et que nous serons prêts à partir, nous avancerons sur la zone de déploiement, puis jusqu'aux positions de l'offensive, et enfin sur les positions de pré-assaut devant la brèche. Telle est la chorégraphie

qu'utilise l'armée américaine pour déplacer des milliers d'hommes et de véhicules au cours d'une attaque tout en conservant un semblant d'ordre. Nous avons appris à faire cela en Normandie, à Okinawa, à Iwo Jima, à Hinchon et à Huê. Nous avons l'impression de nous retrouver sur une chaîne d'assemblage. Nous allons être avalés et pris en charge jusqu'à ce que l'énorme machine militaire nous recrache en pleine ville.

Le lieutenant-colonel Newell poursuit son discours. La chaîne d'information CNN le filme. En Allemagne, j'ai appris à le respecter en voyant l'exemple qu'il donne au quotidien. Il met toujours un point d'honneur à se lever plus tôt, à courir plus loin et à travailler plus dur que tous ses officiers ou ses fantassins. En Irak, il a démontré à mes yeux une grandeur peu commune en situation de bataille.

Au premier abord, cependant, son discours me semble avoir la même tonalité que tous les autres. Je ne me sens guère touché. Mais ses dernières paroles me font l'effet d'une grande claque dans la gueule.

« C'est le combat contre le mal le plus juste que nous aurons l'occasion de mener dans notre existence. » Cette fois, il a capté mon attention.

« Personne au monde n'est mieux préparé à ce qui va se passer que vous. Nous allons pénétrer dans cette ville et leur faire mordre la poussière. Ils ont tué les nôtres. Vingt-sept de nos frères sont morts et ce sont ces salauds qui en portent la responsabilité. C'est quelque chose qui me tient vraiment à cœur, personnellement, et ce devrait être la même chose pour vous. »

Il a raison. Vingt-sept hommes de notre brigade sont morts depuis que nous sommes arrivés en Irak, huit mois plus tôt. Cela me motive. Il ne fait aucun doute dans mon esprit que notre assaut va porter un coup fatal aux insurgés.

Newell finit son discours sous les clameurs et les *Hooah*. Un peu plus tard, nous rompons les rangs. Nous nous dirigeons vers nos Bradley avec tout un paquet de gars qui auront un rôle de soutien. Avant que nous ayons eu le temps de faire beaucoup de chemin, le sergent-major Faulkenburg apparaît. Habituellement, il nous regarde comme si nous étions des étrons égarés dans son taco-

salade, mais, ce matin, son visage est un véritable masque. Je n'arrive pas à le déchiffrer. Nous avons tous peur de lui, mais en même temps nous cherchons tous son approbation. Au cours de ses vingt-six années de carrière au sein de l'armée, il a vu toutes les zones de conflit, depuis la Corée jusqu'au Kosovo, sous toutes les coutures. Nous avons une peur bleue de ses gueulantes, mais nous sommes également pétrifiés d'admiration devant lui.

Il a fait presque tout ce qu'il est possible de faire dans l'armée, mais il n'a pas encore fait cela. Fallouja sera l'une des batailles les plus difficiles à mener depuis la guerre du Vietnam et son regard me fait comprendre qu'il n'a aucune illusion sur ce qui nous attend.

— OK, les Ramrods, posez un genou à terre, nous lance-t-il de sa voix traînante à l'accent du Sud.

Il y a des moments où son accent est si prononcé qu'on a l'impression qu'il parle dans une langue étrangère. C'est un croisement entre John Wayne et Ross Perot. Notre force de combat est connue sous le nom de Ramrods. Ceux d'entre nous qui sont dans la compagnie Alpha sont les Terminators.

Les gars de la compagnie Alpha se rassemblent en fer à cheval autour du sergent-major Faulkenburg. Nous posons un genou à terre et nous attendons. Au début, il reste silencieux. Il crache une giclée de tabac à mâcher Red Man dans la poussière tout en plissant les yeux et en nous observant. Il prend le temps d'accrocher chacun de nos regards.

Je le fixe en retour. Il m'a toujours paru aussi grand qu'un grizzli et deux fois plus effrayant. Mais, maintenant que je l'étudie, je réalise qu'il est petit et sec. C'est sa force de caractère qui le fait paraître si grand.

— Soldats, si vous étiez mes propres enfants je ne pourrais pas être plus fier de vous.

Nous attendons la suite. Il hésite. Il lutte pour contrôler ses sentiments et nous voyons ses paupières s'humidifier. À cette vue, une vague d'émotion me traverse – mélange d'amour, de désespoir et de loyauté sans faille.

— Je ne pourrais pas être plus fier, compte tenu de tout ce que vous avez déjà accompli et de ce que vous vous apprêtez à faire.

Il s'interrompt à nouveau et baisse la tête, son cœur semblant gagner la bataille sur son autodiscipline de fer.

— Ce sera tout. Vous allez vous les payer.

Les mécaniciens et les gars du ravitaillement commencent à l'acclamer. Quelqu'un gueule : « Faites-leur en baver ! » D'autres crient à leur tour.

Pendant un moment, je suis incapable de bouger. Le sergent-major Faulkenburg est une figure paternelle pour nous. C'est l'homme que j'ai le plus voulu impressionner. J'ai voulu, et *j'ai eu besoin*, de penser qu'il était fier de moi et de ce que j'avais fait avec mon groupe. Je n'ai jamais eu le sentiment de faire quoi que ce soit qui puisse me valoir la fierté de mon propre père. Mon père fut le premier, dans l'histoire de l'État de New York, à passer de l'université à une faculté d'odontologie, en commençant dans le dénuement le plus total et en se débrouillant tout seul. J'ai longtemps recherché son approbation, mais en vain. J'ai toujours eu l'impression de ne pas être à la hauteur, à ses yeux. De gaspiller toutes les chances que l'on m'offrait.

Mais, ici, maintenant, plus que toute autre chose, je souhaite être à la hauteur des attentes du sergent-major Faulkenburg quand les combats débuteront et que nous saurons enfin ce que nous valons. Cette fois, je suis décidé à ne pas faillir. Ses quelques mots ont eu plus d'effet sur moi que tous les discours pompeux de ces derniers jours. Un grand discours ne dépend qu'en partie des mots qui y sont prononcés. Ce qui compte souvent le plus, c'est la personne qui le fait et la manière dont ces mots sont prononcés. Le moment de faiblesse du sergent-major Faulkenburg et l'amour qu'il nous porte ont résonné en moi bien plus fort que n'importe quelle autre parole.

Tandis que tout le monde se relève pour rejoindre les Bradley, je reste quelques secondes de plus un genou à terre. Faulkenburg tourne ses yeux bleu acier vers moi. Nous n'échangeons aucune parole, mais dans ses yeux je lis l'expression d'un sentiment à mon égard. Du respect.

Quelques mois plus tôt, au cours d'un combat de nuit à Muqdadiyah, j'étais collé contre un mur de l'autre côté de la rue par rapport au sergent-major Faulkenburg, qui faisait le coup de feu avec un M16 dépourvu de visée laser. Il aurait pu demander une arme

plus récente, ou échanger la sienne contre celle d'un soldat, mais il aurait préféré se battre avec une pièce de musée plutôt que priver l'un de ses hommes d'une bonne arme. C'est l'une des raisons pour lesquelles tout le monde l'aime : il ne demande jamais rien de plus que ce que possède le soldat le plus mal équipé de son bataillon.

Je me rappelle avoir travaillé avec le sergent-major ce jour-là. Je disposai d'un M4 équipé de toutes sortes de gadgets technologiques fixés au rail de mon arme. À 150 mètres devant nous, quelque chose a attiré l'attention du sergent-major. Faulkenburg s'est décollé du mur et a couru sur quelques mètres, puis il a tiré un unique coup de feu. Il m'intimidait tellement que je n'ai pas osé lui demander s'il avait touché quelqu'un. Il m'a dévisagé et a esquissé un semblant de sourire : « Encore un jour au paradis, fiston. »

Après ce combat, le sergent-major Faulkenburg m'a adressé le même regard que maintenant. J'étais demeuré à ses côtés tandis que les balles sifflaient à nos oreilles et il m'avait respecté pour cela. À présent, vingt minutes avant de nous lancer dans le combat de notre vie, je constate qu'il me fait confiance pour que je m'occupe de ses soldats.

Nous n'échangeons aucune parole. Je ferais n'importe quoi pour cet homme, et il le sait. Je tuerais pour lui, et il le sait. Je le suivrais n'importe où, car j'ai la certitude qu'il fera toujours ce qu'il convient de faire. Peu d'hommes sont de vrais chefs. Encore moins nombreux sont ceux qui peuvent servir de modèle. Faulkenburg est l'un et l'autre. Aujourd'hui, nous nous battrons comme des diables pour lui.

Puis ce moment de complicité touche à sa fin, balayé par le surcroît d'activité des hommes qui s'activent autour de nous. Je me relève et rejoins Fitts. Nous conduisons les hommes de nos groupes jusqu'aux Bradley qui nous attendent.

Notre chef de section, l'adjudant-chef James Cantrell, nous a rejoints plus tôt au cours de la matinée. Il était en permission, mais, lorsqu'il découvre la manière dont Fitts a réorganisé la section, il demande à avoir deux mots avec lui.

Fitts a fait ce qu'il fallait. Notre chef de groupe mitrailleur nous a laissés tomber à Muqdadiyah le 9 avril. Pendant que nous subissions un feu nourri, il a conduit son groupe de l'autre côté de la rue pour faire jonction avec la Première Section, au lieu de chercher à

combattre à nos côtés. Alors que nous avions désespérément besoin de sa puissance de feu, lui et ses hommes avaient disparu. Après cela, je ne pouvais plus lui faire confiance. Lorsque nous entrerons dans Fallouja, nous ne pourrons pas vraiment nous permettre d'avoir nos mitrailleurs en soutien d'une autre section. Ils devront être à nos côtés. Quand Cantrell est rentré chez lui en permission, Fitts a affecté le bonhomme à un équipage de Bradley et a récupéré à la place le sergent Scott Lawson, qui était auparavant sous-officier administratif au quartier général.

Lawson est quelqu'un de futé. Il porte des rouflaquettes à la Elvis Presley qui n'ont rien de réglementaire, mais il refuse de les raser. Son refus d'adopter une tenue correcte et son esprit sarcastique lui ont valu une réputation de rebelle au sein du bataillon. Avant d'être affecté au quartier général, et avant notre déploiement au Kosovo, il avait servi au sein de la Deuxième Section, compagnie Alpha. Fitts et moi l'avions alors vu à l'œuvre et nous avions été impressionnés. Fitts avait fait le nécessaire et avait décidé de lui donner une deuxième chance dans une unité de ligne. Cela énervait Cantrell, mais nous savions que Lawson se comporterait en guerrier.

Nous gagnons nos Bradley juste devant la base avancée Fallouja, sur la zone de pré-déploiement, et nous nous organisons. Nos véhicules sont alignés et font le plein, prêts à partir en convoi jusqu'à l'étape suivante.

Nous consacrons le temps qu'il nous reste à la distribution du ravitaillement le plus important : le tabac à chiquer et les cigarettes. On nous a indiqué que nous resterons dans la ville pendant au moins une vingtaine de jours. Nous aurons besoin de tabac pour le supporter. Je m'assure que chacun de mes hommes dispose d'allumettes imperméables et d'un briquet, je me suis procuré une machine à café la veille, mais Cantrell l'a passée à notre chef mécanicien, le sergent-chef Jason Ward, parce que nous ne disposons pas de convertisseur de courant dans nos Bradley pour ce genre d'appareil. Ne pas avoir de tasse de café matinale me contrarie. Quand je vais voir Ward, il a déjà rempli une première cafetière. L'odeur suffit à me rendre fou. Je suis accro au café et je mets un point d'honneur à toujours transporter avec moi des sachets de café moulu Starbuck. Au moins, Ward m'offre une tasse.

Lorsque je reviens à mon Bradley avec mon café, je vois le père Brown déambuler dans les parages, aller d'un blindé à l'autre, discuter avec les soldats, je l'évite. Ce n'est pas le jour pour une autre réflexion spirituelle. C'est un jour pour agir.

Je trouve mes hommes occupés à charger le reste de notre matériel dans les blindés. Les Bradley de la Troisième Section sont remplis à craquer de munitions, de lance-roquettes, de douzaines de mines Claymore, de grenades, de rations de combat, de missiles Javelin[6] et de réserves d'eau. Il va falloir se serrer pour faire entrer tout le monde à l'intérieur avant de partir se balader en ville.

Cantrell arrive pour vérifier ce que nous faisons. Il voit un de mes mitrailleurs SAW, le soldat de première classe Alex Stuckert, tendre la main vers une cartouche de cigarettes. Cantrell explose. « Retire tes pattes de mes clopes, imbécile ! »

Intimidé, Stuckert se défend, mollement. « Je croyais que c'étaient les miennes, mon adjudant-chef. »

Cantrell est un homme des bois originaire du Missouri, qui a appris à traquer et à tuer tout ce qui pouvait vivre dans la forêt depuis tout petit. Tandis que d'autres adjudants-chefs de section voudront savoir comment vos enfants vivent votre déploiement, Cantrell vous demandera combien de temps vous allez encore lui faire perdre avec « ces conneries sur votre stupide famille ». Il ne fait même pas semblant de se préoccuper de votre femme et de vos gamins. Tout ce qui l'intéresse, c'est le résultat, et c'est garder ses hommes en vie pendant qu'ils infligeront un maximum de pertes à l'ennemi.

La personnalité de Cantrell est parfaitement adaptée à son rôle. Il ne tiendrait pas plus d'une semaine comme directeur d'une école élémentaire, mais c'est un adjudant-chef de section dur et teigneux, qui dirige uniquement par l'exemple. S'il me demandait de manger un sandwich à la merde, je le ferais sans réfléchir. S'il commet une erreur, il ne la reproduit jamais. Son unique faiblesse réside dans l'influence qu'ont les batailles sur son tempérament. Il fulmine et nous hurle dessus à chaque combat. On pourrait parler d'amour vache à son sujet. C'est le meilleur adjudant-chef de la Troisième Brigade, et il le sait.

— Chef Bellavia, vous avez acheté de vraies cigarettes ou vous allez vous contenter de ces clopes minables que vous trouvez chez vous ?, me demande Cantrell pour me casser les couilles, comme d'habitude.

— J'ai pris la qualité supérieure, mon adjudant-chef. Si les choses tournent au vinaigre, je fumerai une de ces cigarettes Miami que les Irakiens aiment tant.

— Des Miami ? Autant se torcher le cul avec la main, chef Bellavia. C'est du tabac de merde.

Non loin de nous, le visage fermé, les hommes d'une Force d'intervention irakienne attendent aussi. Assis à l'arrière de leurs camions de 5 tonnes, les yeux braqués sur Fallouja, ils arborent une expression qui pourrait signifier : *Je cours à mes propres funérailles*. Ils tranchent singulièrement par rapport à nous. Nous fumons et plaisantons pour donner un peu de légèreté à tout cela. Nous sommes détendus, mais nous sommes prêts et nous avons même envie de foncer. Nous sommes peut-être également dans le déni de ce qui va arriver, mais nous savons qu'il ne sert pas à grand-chose de se torturer les méninges maintenant.

Cantrell observe les Irakiens pendant un bon bout de temps. Il sort un briquet Zippo, l'ouvre et allume une cigarette sur la flamme orangée. Il fume en silence tout en les étudiant. Une minute s'écoule. Cantrell tire une nouvelle bouffée, exhale un nuage de fumée et secoue tristement la tête.

— Regardez-moi ces pauvres bougres. Ils ont besoin d'un peu de réconfort, chef Bellavia. Allez donc fumer une cigarette avec eux.

Je ne sais pas trop pourquoi c'est à moi qu'incombe la tâche d'aller remonter le moral des Irakiens, mais un ordre est un ordre. J'attrape Stuckert, Santos et Ruiz, puis je fais signe à notre interprète de nous accompagner. Je lui ai donné pour surnom L'Énigme : personne n'arrive à savoir de quel sexe il/elle est. Cela fait plusieurs mois que nous en débattons. Certains jurent l'avoir vu (e) pisser debout dans les latrines, d'autres affirment qu'il/elle est une femme. De l'argent a été parié et la cagnotte grossit. J'aimerais bien que quelqu'un lui pose directement la question : « Alors, vous êtes un mec ? »…

J'appelle notre interprète androgyne « Pat ». Il/elle nous suit jusqu'aux Irakiens. Le premier dont je m'approche me regarde

comme si on venait d'abattre son chien. Je lui donne une claque sur l'épaule et lui adresse un large sourire. Santos et Ruiz font de même.

Un Irakien nous pose une question. Pat traduit. « Il veut savoir pourquoi vous avez l'air si heureux. »

— Nous sommes heureux parce que nous allons tuer un paquet de sales types aujourd'hui.

Pat traduit. J'ajoute :

— C'est comme ça, les mecs. Tous ceux qui sont encore dans cette ville… – Je m'interromps pour tendre la main en direction de Fallouja –… sont des salauds. De vrais salauds, oui, et nous allons les laminer.

Le sens de mon message a-t-il été perdu au cours de la traduction ? Je n'en sais rien, mais tout à coup une foule d'irakiens se presse autour de nous. L'un d'eux affiche même un sourire. D'autres sautent hors de leur camion pour nous rejoindre. Ils tapent des cigarettes à Santos et à Stuckert. Ruiz est occupé à parler par signes à un autre groupe d'irakiens.

Un autre soldat irakien me pose une question. Pat traduit à nouveau. « Il demande si son unité sera la première à pénétrer dans la ville. »

Je sais que nous sommes censés faire office de fer de lance. Ma section sera la première unité d'infanterie à pénétrer dans la brèche. Mais, au nom de l'esprit de coopération entre alliés, je ne le révèle pas aux Irakiens.

Je me retourne vers Pat et je lui dis :

— Non. Nous entrerons ensemble.

Sitôt le message traduit, les Irakiens laissent éclater leur joie. Ils devaient penser qu'ils entreraient les premiers et serviraient de chair à canon. À présent, ils s'embrassent et se mettent à chanter. Certains d'entre eux commencent même à danser. Très rapidement, tout le groupe saute de joie et fait la ronde.

— Oh, merde, lâche Santos. Encore cette putain de danse irakienne.

Ce n'est pas une danse très martiale. Les mouvements sont clairement féminins. Les gars se déhanchent à la manière de la chanteuse Shakira. Parfois, ils détournent le regard quand ils se frottent les uns aux autres. À cette vue, mes pensées me ramènent à l'insémination artificielle que j'ai fait subir à mon mastiff anglais quelques années plus tôt. Je me sens mal à l'aise.

Qu'est-ce qui ne va pas, chez ces gars, chef ?, me demande Stuckert, médusé.

— On se croirait dans une soirée piscine organisée par Rock Hudson. Tirons-nous de là avant qu'ils ne se fatiguent.

— Le gars là-bas n'arrête pas de me lorgner.

— Lequel ?, demande Santos.

— Pat.

Notre interprète, au milieu du troupeau irakien, est en train de danser entre trois soldats qui se le renvoient à coups de hanche, dans une sorte de Jokari homo-érotique.

Ce n'est pas une vision très agréable.

Nous rebroussons chemin en faisant nos adieux aux Irakiens, qui continuent à se donner en spectacle. Pat les quitte à contrecœur et nous emboîte le pas. Les Irakiens ont maintenant l'air beaucoup plus gais. Conduire sur des routes truffées d'IED comme celle que nous avons vue sur la vidéo, à bord de camions non blindés, ne va pas être très drôle. Nous leur préparerons le chemin.

De retour près de notre Bradley, je découvre que les hommes sont en train de partager leurs secrets les plus intimes les uns avec les autres. Ils continuent à fumer en blaguant, mais ils sont d'humeur plus grave. Des soldats qui d'habitude ne se fréquentent pas se pressent les uns autour des autres et discutent de manière précipitée. Je capte des bribes d'une dizaine de conversations futiles se déroulant en même temps.

« Je regarde mes jointures et je vois du sang dessus. Je le lèche, pas vrai ? C'est du putain de rouge à lèvres. T'y crois, mec, j'ai cogné une pétasse, je croyais que c'était un mec, mais elle portait du rouge à lèvres… »

« J'ai eu quinze heure de chirurgie réparatrice après mon accident de voiture. Putain, mec, j'avais le haut du crâne scalpé, je ne déconne pas. Ma mère a failli avoir une crise cardiaque. Et nous n'avions pas d'assurance non plus. C'était vraiment la merde. »

« Hé, je voulais juste te dire que dès que je t'ai vu, j'ai su que tu étais un mec bien. »

« Ouais, toi aussi, mec, viens, on va se faire prendre en photo. »

Des appareils photo numériques font leur apparition au sein de la compagnie Alpha et, rapidement, les hommes posent ensemble. Non loin de là, nos journalistes embarqués regardent tout cela d'un œil curieux. Ils se rassemblent entre eux, comme des gamins fraîchement arrivés à l'école primaire qui assisteraient aux événements avec la gêne d'étrangers.

Ces photos sont d'une importance cruciale, une sorte d'assurance contre la mort. Quelques mois plus tôt, nous avons perdu un homme et nous avons réalisé à notre grand désarroi que personne n'avait la moindre photo de lui à exposer à ses funérailles. C'était honteux. Cet épisode est certainement gravé dans la mémoire de chacun d'entre nous. Cette fois-ci, nous aurons un souvenir de tous ceux qui passeront la brèche.

Michael Ware s'échappe du groupe de journalistes, Youri sur les talons. Ils s'approchent de la Troisième Section et proposent de nous prendre en photo. Les hommes de la section prennent la pose et le photographe se met au travail. Les autres journalistes embarqués remarquent leur manège et, aussitôt, se dirigent vers les unités au sein desquelles ils sont affectés et commencent à prendre des photos des hommes. Dès lors qu'ils se mettent à nous photographier, ils ne sont plus des étrangers. Puisqu'ils ont trouvé un moyen de nous rendre service, ils circulent au milieu des soldats et se fondent dans le tas. Ils nous ont montré qu'ils étaient humains et les hommes de la compagnie leur en sont reconnaissants.

Quand Michael et Youri ont fini leur série de photos, j'allume une nouvelle cigarette et m'allonge par terre, à côté du blindé. Il est près de 9 heures. La matinée est fraîche et ponctuée de salves d'artillerie. Toutes les minutes et quelques, un hélicoptère Apache vrombit au-dessus de nos têtes. Des avions de chasse sillonnent le ciel au-dessus.

Je me retourne vers Ware, qui manipule un appareil photo.

— Si ton collègue se fait flinguer, dis-je sur un ton dramatique, qui transportera son matériel ?

Il s'agit d'une parodie de la réplique de Matthew Broderick dans le film *Glory*, juste avant que le régiment ne se lance à l'assaut de la batterie Wagner. Ware rigole, mais je ne crois pas qu'il ait saisi l'allusion. Youri garde un visage impassible, comme à l'accoutumée. J'en déduis que c'est un coriace.

Je jette un coup d'œil en direction des gars de la Force d'intervention irakienne. Ils ne dansent plus. Maintenant, ils fument et plaisantent comme nous le faisons. Quelques-uns ont sorti des appareils numériques et ils se prennent en photo par petits groupes. C'est une vision réconfortante.

J'appartiens à ce monde-là. C'est la première fois de ma vie que je me sens à ma place. C'est une pensée rassurante qui atténue l'angoisse que j'éprouve au fond de moi.

Je me demande si les soldats de l'Union, pendant la guerre civile, éprouvaient la même chose. Les chants *Tenting Tonight on the Old Camp Ground* et *All Quiet on the Potomac* ont été remplacés par les riffs rageurs des groupes Mudvayne ou Dope, mais fondamentalement nous sommes restés les mêmes. Les détails varient d'une guerre à l'autre, mais, quelle que soit l'époque, la fraternité d'armes demeure la même. Il s'agit d'un sentiment de proximité qu'aucun civil ne comprendra jamais.

Un Bradley se détache de la colonne et avance vers nous. Le lieutenant-colonel Newell, qui manœuvre la mitrailleuse de tourelle, gueule sur les troupes qui passent devant lui. Il doit ressembler à Patton quand celui-ci remontait le flot de ses colonnes de blindés à bord de sa Jeep, habillé comme pour la parade. Patton se mettait parfois debout sur le siège passager pour haranguer les GI. Newell ne peut pas faire la même chose dans un Bradley moderne, mais les similitudes entre les deux hommes n'en sont pas moins frappantes.

Notre force d'assaut comprend une centaine de véhicules. Le blindé de Newell remonte toute la longueur de notre colonne comme un chien de berger métallique aboyant le signal du départ. Quand il

passe devant nous, je l'entends hurler : « Allez ! On y va ! On y va ! On avance ! »

Chapitre 4

L’offensive terrestre

Le lieutenant-colonel Newell s’agite en tête de colonne, puis retourne à toute berzingue vers l’arrière. Les hommes de la force d’assaut 2-2 se lèvent dans son sillage. Ils écrasent leurs cigarettes, échangent quelques dernières paroles. Nous enfilons tout notre barda, ce qui inclut : des lunettes de protection pare-éclats, des grenades lacrymogènes pour nous dissimuler, des genouillères renforcées qui feraient pâlir d’envie n’importe quel skater, une poche d’eau de 5 litres fixée dans le dos et accessible par une buse, un gilet pare-balles de 16 kg du modèle Interceptor Ballistic complètement équipé, un casque en kevlar pesant plus d’un kilo, des lunettes de vision nocturne, des grenades, nos armes et des munitions. Cela représente près de 30 kg d’équipement, mais nous sommes si tendus que nous faisons à peine attention à cette charge. Nous embarquons à bord de nos blindés, en route vers les positions d’assaut.

Juste au moment où je mets le pied sur la rampe de mon Bradley, le lieutenant Iwan fait son apparition. Il effectue un dernier tour des unités de sa compagnie pour s’assurer que tout le monde est prêt à partir. Il roule dans un Humvee blindé. Cela me paraît bizarre, aussi je lui adresse un sourire et l’interpelle pour me foutre un peu de sa gueule.

— Hé, mon lieutenant, vous avez perdu votre Bradley ?

— Il est tombé en panne. C’était une machine de merde. Une antiquité de 1988.

— Quoi qu’il arrive, mon lieutenant, nous aurons toujours la ville de Paris pour nous consoler !

— Affirmatif, chef Bellavia, répond-il en riant. Nous aurons toujours Paris.

Je remarque que Joey Seyford lui sert de mitrailleur. Joey est un ami proche. C'est aussi le type le plus malchanceux que j'aie jamais croisé. Au cours des classes, il a failli mourir dans un accident, lorsque son véhicule s'est retourné. Un peu plus tard, pendant un entraînement sur le champ de tir, l'un de ses mitrailleurs SAW lui a accidentellement tiré une balle dans le cul à bout portant. Il s'est remis de cette blessure uniquement pour se casser la gueule en sortant pisser dans la nuit. Cet incident lui a valu de se trancher deux tendons du poignet. Il y a ceux qui n'ont pas de chance, et puis il y a Joey Seyford.

— Joey ? Mais, mon lieutenant, à quoi bon le laisser derrière votre mitrailleuse ? Il est maudit !

Notre officier hausse les épaules et sourit. Joey semble avoir été blessé par ma remarque.

— Je pète la forme, mec. Toutes ces conneries, c'est fini. Tu peux voir par toi-même. J'arrive presque à refermer ma main. – Il serre le poing et plie le bras pour gonfler son biceps. – Je PÈTE LA FORME, Bellavia. Je suis dans une PUTAIN DE FORME !

Il éclate de rire et me fait un signe de la main tandis que le Humvee accélère et me laisse debout sur ma rampe.

Puis je pénètre dans le ventre de notre monstre d'acier. La rampe se referme et je m'écrase à côté de Lawson. Habituellement, un Bradley transporte cinq ou six hommes. Aujourd'hui, il entrera dans la ville avec huit occupants. Il y a mon équipe Bravo, conduite par Sucholas, ainsi que deux mitrailleurs, Lawson et Pratt. Pratt avait déjà servi sous mes ordres, mais Lawson avait besoin d'un chef, aussi j'ai retiré Pratt de mon groupe pour le lui assigner. Avec tout le matériel que nous avons entassé et empilé autour de nous, la promenade promet d'être aussi inconfortable qu'un voyage en enfer.

Le Bradley s'ébranle. Les chenilles cliquètent, nous sommes secoués dans tous les sens. À travers les hublots, je distingue des colonnes et des colonnes de véhicules – Marines et fantassins – qui se dirigent vers la zone d'assaut. La terre gronde comme si une gigantesque machine souterraine venait d'être mise en route.

Une demi-heure plus tard, nous atteignons la position d'assaut, qui n'est rien de plus qu'une grande étendue de désert située à 2

kilomètres au nord-est de Fallouja. La rampe s'abaisse et nous nous retrouvons à nouveau dehors. Nous sommes entourés de véhicules. Ils tapissent le désert à perte de vue comme des colonnes de fourmis. Il y a des camions blindés équipés de tourelles de mitrailleuse, des camions de 5 tonnes, des véhicules d'avant blindés, des Humvee, des Bradley et des chars Abrams. À l'ouest, je peux voir les blindés légers du corps des Marines et leurs véhicules amphibies en forme de bateaux. Derrière eux, une nouvelle unité de Stryker[7] vient de prendre position sur le flanc ouest. Des hélicoptères Apache Longbow bourdonnent au-dessus d'eux pour assurer leur protection.

Puis les Paladins, des obusiers autotractés d'un calibre de 155 mm, en somme de gigantesques canons montés sur chenilles, font la démonstration de leur puissance de feu. D'énormes obus sifflent au-dessus de nos têtes avant d'aller exploser au milieu de la ville. Le sol tremble. L'US Air Force, la Navy et les Marines lancent leurs vagues de chasseurs-bombardiers F-16 et de chasseurs F-18. Ils rugissent au-dessus de la ville pour y larguer leurs bombes à guidage laser ou GPS[8]. Les *whomp-whomp* de leurs détonations peuvent être entendues et ressenties même à cette distance.

J'intègre tout cela, impressionné par l'arrivée d'une nouvelle vague d'hélicoptères Apache et Cobra venus protéger nos flancs. Une telle puissance. Une telle force. Comment pourrait-on y résister ? J'essaie de tout regarder, de noter chaque détail, chaque explosion. Je ne veux rien manquer. C'est le moment que nous attendions tous depuis notre arrivée dans l'armée comme jeunes recrues. La Génération glorieuse[9] a eu la Normandie. La Génération X aura Fallouja.

Le sergent Charles Knapp s'assied à côté de moi dans le sable fin et ouvre une ration de combat. Nous échangeons quelques mots. Il est résolu à manger. Je suis résolu à observer.

Si tout cela est réel, il faudra que je puisse en parler à mes petits-enfants un jour. Je veux me rappeler la sensation procurée par le sable, comme la chaleur dégagée par une tasse de chocolat chaude. Je veux me rappeler le bruissement et le sifflement des obus. Je veux me rappeler le tonnerre de ces tubes de 155 mm. Il faudra que je sois

capable de leur expliquer ce que cette journée signifia pour chacun d'entre nous.

Knapp dévore toute une ration puis s'attaque aussitôt à une deuxième. Je ne peux pas manger. Je suis trop excité, trop nerveux, trop tout. Youri et Michael Ware font leur apparition. Ils s'assoient dans le sable et commencent à regarder le spectacle avec moi. Knapp entame une troisième ration et je commence à me demander combien d'estomacs il peut bien avoir. Il est insatiable.

Toutes les armes de notre arsenal – à l'exception des armes nucléaires – sont braquées sur Fallouja. Les bombardements préliminaires sont implacables. Les chasseurs-bombardiers larguent leurs bombes et leurs missiles les uns après les autres. Des Warthog – ces énormes avions A-10 Thunderbolt II spécialisés dans la couverture aérienne rapprochée des forces terrestres – mitraillent les principales avenues de la ville avec leurs canons antichar de calibre 30 mm. Fallouja est englouti sous les bombes, enveloppé de fumée. Des bâtiments entiers s'effondrent. Des mines explosent. L'artillerie gronde.

Pendant ce temps, Knapp poursuit son gastrothon. Je n'ai jamais vu un homme avaler autant de rations d'un coup. C'en est presque obscène.

Nous sommes en tête de notre colonne d'assaut. Juste derrière nous viennent les blindés du génie, des reliques de la guerre du Vietnam. Une fois que nous aurons gagné la zone de pré-assaut, ils nous passeront devant et avanceront jusqu'à un remblai de chemin de fer de 2,50 mètres de haut, qu'on appelle une berme, et qui court le long des faubourgs nord de Fallouja. Ce sera notre point d'entrée. Pour pénétrer dans la ville, nous devrons percer des ouvertures dans cette berme. Nos sapeurs comptent utiliser une Mine Clearing Line Charge (MICLIC) pour faire ce boulot. En gros, une MICLIC est une corde d'une centaine de mètres de long à laquelle sont attachés des pains d'explosif C4. Elles ont été conçues lors de la première guerre du Golfe afin de nettoyer des aires d'engagement au milieu de champs de mines. Elles sont projetées à plusieurs centaines de mètres de distance grâce à un propulseur hydraulique. Lorsque leurs charges explosent, tout ce qui entoure la MICLIC est vaporisé. L'effet de souffle qui succède à l'explosion finit de détruire ce qui est resté

debout. Aujourd'hui, s'il y a des mines ou des IED dissimulés dans la brèche que nous percerons, le pouvoir dévastateur de la MICLIC les fera exploser sans danger pour nous. Une fois que les sapeurs auront percé la brèche, nous nous engagerons à l'intérieur dans nos Bradley, avec le soutien de deux chars Abrams. Nous, les Terminators, les hommes de la compagnie Alpha, serons les premiers fantassins américains à pénétrer dans la ville.

Le sergent-chef Bryan Lockwald, l'un des sapeurs, se laisse tomber dans le sable à côté de moi. Il me salue avec chaleur, puis me décoche un sourire diabolique. Je connais Lockwald depuis plus d'un an. En Allemagne, je l'ai aidé à entraîner ses hommes sur la manière de pénétrer dans une pièce et de la nettoyer, et nous sommes aussitôt devenus amis. Il est excité comme une puce.

Il regarde la fumée à l'horizon et remarque :

— Tu imagines ce que nos MICLIC pourraient faire dans cette ville ?

— Pardon ?

— Tu balances ce truc dans une rue et je t'assure que tous les immeubles de trois étages ou moins s'écroulent sous l'effet de l'explosion et du souffle. Si tu veux nettoyer un quartier rapidos, alors c'est cette saloperie qu'il faut avoir avec toi.

En tant que sapeur, Lockwald adore la MICLIC, car c'est la flèche la plus puissante de son carquois. Et pourtant, Lockwald a passé la majeure partie de son temps depuis son déploiement à éviter de tuer quelqu'un. Lui et ses hommes ont fait détoner quantité d'explosifs sur base, mais lui n'était pas comme les autres. Il a arrêté de fumer en Irak. Il lit beaucoup et parle de Dieu et de la nature. Il porte des lunettes cerclées de métal et sa passion à faire exploser des choses est en totale négation avec le fait de faire exploser des gens. Il tient à cette distinction. Je l'ai toujours soupçonné d'être un beatnik refoulé. Il aime les arbres et joue du folk à la guitare. Avec son énorme moustache en forme de guidon et sa nostalgie du monde sauvage, il est devenu le chef spirituel de la section des sapeurs.

Les sapeurs se font toujours chambrer par les fantassins, mais la vérité, c'est que ce sont les intellectuels des unités de combat. Ils possèdent un million de solutions astucieuses pour résoudre

n'importe quel problème là où nous autres, arriérés de fantassins, nous ne saurions rien faire d'autre que rester là, perplexes, à nous gratter le haut du crâne.

J'espère qu'il ne va pas sortir sa guitare. Ses sessions improvisées de chansons folk sont insupportables. Heureusement, il se contente de rester assis à côté de moi et de regarder le bombardement qui se déroule avec la même stupeur que moi.

— Où est-ce que tu as eu ce café ?, me demande-t-il.

— Putain, mec, commence pas.

Derrière nous, le lieutenant Joquin Meno rassemble les hommes de la section. Il déplie une carte sur le sable et commence à parler. Je me relève et vais les rejoindre. Fitts y arrive en même temps que moi. Nous remarquons tous les deux que Michael Ware et Youri filment et photographient ce rassemblement spontané. Ça me sidère. Le petit topo de Meno va-t-il se transformer en séance de pose pour les médias ? Je reste en arrière et évite d'intervenir dans la discussion.

Meno veut revoir ce que nous ferons quand nous aurons franchi la brèche. À la différence de ce qui s'est passé auparavant, il veut s'assurer que nous combattrons comme une compagnie intégrée, et pas comme un ensemble de groupes disparates. Ça nous convient à tous.

— OK, Bellavia, m'interpelle Fitts, nous allons nous emparer du premier bâtiment. Tes gars viennent se placer derrière nous, puis nous progressons par bonds. Ne vous éloignez pas trop. Après, nous ferons venir les mitrailleuses de Lawson et nous les intégrerons dans le dispositif. On reste ensemble, *Hooah !*

— On va se dénicher de belles terrasses sur les toits et y installer ces mitrailleuses, j'ajoute.

Mon groupe de combat est désigné pour effectuer le premier bond, juste après que Fitts et ses gars nous auront sécurisé un point d'entrée, et tout le monde sait que le premier bond entraîne généralement le premier accrochage.

Alors qu'il achève son petit topo, le lieutenant Meno reçoit un appel du capitaine Sims, qui lui ordonne de monter à bord d'un Humvee et d'aller reconnaître la brèche. Meno prend le sergent Knapp avec lui et grimpe à bord d'un Humvee transportant le père

Brown, le capitaine Fred Dente et notre observateur de tête, le sergent Shaun Juhasz. Le Humvee passe en trombe devant nous en soulevant un tourbillon de sable dans son sillage. Ils trouvent une petite ligne de crête et s'arrêtent juste avant. De ce point, ils jouissent d'une excellente vue sur la ville. Tandis qu'ils étudient la brèche, le capitaine Dente remarque un éclat de lumière. Il s'agit d'un insurgé muni d'une paire de jumelles, qui les observe du coin nord-est de la ville. Dente et Juhasz demandent une mission feu pour lui régler son compte. Mais l'homme aux jumelles a eu le même genre d'idée. Il a lui aussi appelé ses potes insurgés et, soudain, le Humvee de Meno disparaît dans un nuage de sable et de fumée.

— Putain, qu'est-ce qui se passe ?, gueule quelqu'un.

La fumée se dissipe. Le Humvee est intact. Le capitaine Dente et le père Brown crient pour dire qu'ils ne sont pas blessés. C'est un miracle. Un obus de mortier de calibre 82 mm a raté sa cible.

Juhasz termine son appel pour sa mission feu. Quelques secondes plus tard, nos propres obus s'écrasent sur le bâtiment. Ils tombent pile sur leur cible, aussi les canons continuent-ils à tirer uniquement pour l'effet produit. Tout est achevé en quelques secondes. De l'homme aux jumelles il ne reste qu'une tache rose et une brume de sang dans l'air.

Meno doit son coup au but à sa formation, qui nous permet de sortir victorieux de cet inhabituel duel d'artillerie. Je me demande à quoi songe le père Brown après avoir frôlé la mort d'aussi près.

Les radios de nos Bradley se mettent à grésiller. Les Marines du bataillon qui avancera en parallèle avec nous vers l'ouest veulent savoir si nous sommes prêts à faire mouvement. Nous le sommes. Ils nous demandent de monter à bord de nos véhicules et d'attendre le feu vert pour avancer.

Lockwald me serre la main, puis retourne à son véhicule. Je regarde Ware et Youri grimper à bord du Bradley plein à craquer de Fitts. La rampe se relève et se referme sur eux, comme sur des sardines dans une conserve blindée. C'est mon tour. Je m'installe à côté de Lawson.

Nous sommes prêts. Nos synapses s'agitent ; l'adrénaline afflue dans notre système sanguin ; nous agrippons nos armes et attendons

d'être conduits en pleine bataille. Si les Marines ont besoin que nous intervenions rapidement, nous interviendrons rapidement.

Mais, au lieu de cela, nous attendons. Le Bradley tourne au ralenti et ne bouge pas d'un poil. L'air devient rance. Il commence à faire très chaud à l'intérieur de nos boîtes métalliques. Nous transpirons et commençons à puer. Lawson marmonne dans sa barbe. Je deviens nerveux, n'attendant qu'une seule chose : que nous en finissions au plus vite.

Le Bradley bondit de quelques centimètres et je pense que nous faisons enfin mouvement. Mais nous nous arrêtons à nouveau. Quelques minutes passent, et nous nous remettons en mouvement. Ça y est ? C'est parti pour de bon ?

Non. *Putain*.

Nous sommes secoués en avant, puis nous nous arrêtons encore. Quelqu'un marmonne : « Bon Dieu, ils y vont une couille après l'autre ! »

Le soleil commence à disparaître à l'ouest. Le ciel se colore d'orangé, puis de rouge. Et pourtant, nous sommes toujours assis à la lisière de notre position d'attaque. Après tout, peut-être que nous nous préparons pour une attaque nocturne.

Merci de nous avoir prévenus.

Tandis que la pénombre nous enveloppe, nos moteurs montent en puissance et nos chauffeurs enclenchent les vitesses. Nous faisons mouvement.

La zone de pré-assaut constitue notre dernier arrêt avant la brèche. À nouveau, ce n'est rien d'autre qu'une étendue de désert plat, parfaite pour servir de point de rassemblement à une formidable force d'assaut blindée. Les unités se déploient sur la ligne est-ouest tracée sur nos cartes.

C'est un moment spectaculaire et je peux voir que nous formons des vagues géantes de véhicules qui se déverseront et empliront bientôt les brèches que les sapeurs auront percées pour nous. Pendant ce temps, nous gardons tous nos blindés alignés, prêts à s'élancer. Nous ne pouvons pas descendre, aussi nous restons coincés à l'intérieur. Nous affrontons à nouveau l'attente. C'est interminable.

Dans le lointain, un obus de mortier explose. Un autre le suit bientôt. Nous sommes à portée de tir indirect et les insurgés nous balancent tout ce qu'ils ont. Je jette un coup d'œil par un hublot et vois un obus de mortier exploser à 200 mètres de notre Bradley. C'est assez loin, mais l'ennemi est connu pour savoir régler son tir, viser calmement et de mieux en mieux jusqu'à se rapprocher de la cible et la toucher au bout du quatrième ou du cinquième tir.

De nouveaux obus s'écrasent autour de nous. Quelqu'un annonce à la radio d'une voix laconique : « J'ai l'impression que nous servons de cible à quelqu'un. »

« Ta gueule », lui est-il répondu.

Pas très loin de nous, Lockwald et ses sapeurs sautent de leur véhicule et commencent à travailler sur leur MICLIC. L'arme en question est transportée dans une remorque que les sapeurs tractent derrière leur véhicule.

Thommft ! Un obus de 60 mm explose juste à côté de leur VAB. D'une manière ou d'une autre, Lockwald et ses hommes arrivent à s'en sortir sans dégâts. Stupéfait, je regarde le soldat Michael Sievers régler la MICLIC comme s'il ne s'était rien passé.

De nouveaux obus explosent alentour. Les choses commencent à se corser.

Sur le canal radio, nous apprenons que deux Marines sont morts dans l'explosion de leur Bulldozer en avançant vers la brèche. La nouvelle nous met en rage. Nous voulons vraiment y aller.

Pourtant, nous attendons encore, coincés sur la ligne de départ, moteurs grondants. C'est ce à quoi doit ressembler la ligne de départ d'une course automobile quelques secondes avant que le drapeau vert ne soit agité, si ce n'est que notre attente dure plusieurs heures et non pas quelques secondes.

Nous commençons à avoir mal au cul. Lorsque nous essayons de bouger, nous nous écrasons les couilles. Je consulte ma montre régulièrement. Les minutes s'éternisent.

Des bombes explosent. De nouveaux obus pleuvent sur la ville. Le bombardement qui précède l'assaut atteint son paroxysme. Toutes les trois ou quatre secondes, un obus de 155 mm s'écrase sur la ville. Des explosions encore plus fortes, plus intenses, secouent le Bradley.

Il s'agit des bombes de 250 kg guidées par GPS. Et nous restons assis.

L'air devient irrespirable. Chaque respiration est pénible. Je suis coincé entre la rampe et Lawson, incapable de bouger plus de trois ou quatre centimètres de chaque côté. Dans le blindé de Fitts, Michael Ware commence à péter les plombs. « Baissez la rampe ! Baissez la rampe ! » L'équipage s'apprête à le faire, mais Fitts lui plaque la main sur la bouche pour le faire taire. Ware se met à taper sur la rampe et à gueuler de plus belle. C'est loin d'être un trouillard, mais il est claustrophobe.

Nous éprouvons tous la même chose. Affronter le feu ennemi n'est rien par rapport à cela. Une heure passe encore, et certains d'entre nous ont envie de pisser. Les muscles de nos jambes commencent à nous élancer. J'ai des crampes. Mais nous ne bougeons toujours pas. Une autre salve d'obus de 155 mm explose, plus près que d'habitude. L'effet de souffle fait vibrer les Bradley. J'entends le grondement de chasseurs-bombardiers passant au-dessus de moi en direction de la ville et je les imagine mitrailler en rase-mottes les faubourgs nord de la ville. Un appareil d'appui feu AC-130 Spectre vole au-dessus de nos têtes à 10 000 pieds d'altitude et souhaite le bonjour aux insurgés en faisant cracher ses mitrailleuses Gatling[10] et ses obusiers de 105 mm. Il n'y a rien de plus terrifiant que la vision de cet avion et le vacarme qu'il produit. Avec ses ailes massives, il peut libérer un impressionnant barrage de feu – balles ou obus – sur ses cibles. L'AC-130 est la chose la plus proche du poing de Dieu que l'homme ait jamais été capable d'inventer.

Le conducteur enclenche une fois de plus ses vitesses. Nous bondissons en avant. Ça y est. Je récite une rapide prière. Trois mètres plus tard, nous nous arrêtons à nouveau.

Putain de merde.

L'attente se poursuit. Nous la supportons encore, mais tout juste. Dans le blindé de Fitts, Ware a complètement perdu les pédales et se remet à tambouriner sur la rampe. Tout le monde est à cran.

Puis cela bouge à nouveau. Plusieurs de nos blindés franchissent la ligne de départ et avancent jusqu'au remblai. Ils ouvrent le feu sur les bâtiments les plus proches, quasiment à bout portant, avec leurs

canons de 120 mm. C'est le signal pour que les sapeurs avancent. Emmenés par le lieutenant Shaw, ceux-ci traversent nos rangs et se précipitent en avant.

Nous avançons à nouveau. Cette fois est-elle la bonne ? L'adrénaline irrigue nos veines. Nous nous arrêtons. Nous sommes là pour fournir un tir de couverture aux sapeurs. Certains des Bradley de la compagnie sélectionnent une cible. Les canons aboient. Nous sommes toujours enfermés dans la profondeur de nos boîtes de métal, incapables de voir autre chose qu'un petit aperçu par le trou de serrure de la bataille qui fait rage autour de nous. Nos corps ne savent plus comment se comporter. Doivent-ils être relâchés ou tendus ? L'anticipation nous rend fous.

Enfin, nous repartons. Notre conducteur appuie sur la pédale d'accélérateur et notre Bradley fonce en avant. Autour de nous, chaque véhicule, chaque char, chaque blindé s'est lancé dans une course confuse vers la brèche. Nous avons foi dans nos sapeurs. Le chaos est total, une version moderne de la chevauchée vers l'Ouest. Tandis que notre Bradley roule à pleine vitesse, nous sommes bousculés comme des quilles de bowling. Ma tête heurte la paroi de métal, puis je suis projeté contre la rampe. Quand je recouvre mes esprits, je me prends le casque en kevlar de Lawson dans le menton. Des pièces d'équipement valdinguent au milieu de nous. Une bande de mitrailleuse nous tombe dessus et se déroule comme un serpent. D'autres bandes tombent à leur tour et, très vite, nous nous retrouvons emmêlés dans nos propres munitions.

Dehors, les explosions croissent en volume et en intensité. Je regarde dans l'épiscope situé à l'arrière du Bradley. Des images floues et tremblantes illuminent le ciel devant moi. Je vois des balles traçantes, des feux, et encore d'autres lumières à l'horizon. Je tourne mon regard légèrement sur la gauche et j'aperçois les Bradley qui roulent parallèlement à nous.

Les véhicules des sapeurs sont en vue. Ils vivent l'enfer à la berme malgré le feu nourri que toute la force d'assaut peut déployer. Des balles traçantes tissent de redoutables toiles d'araignée au-dessus de leurs têtes. Des balles ricochent sur les flancs blindés de leurs camions. Un IED explose. Les sapeurs n'en tiennent pas compte. Sievers et Lockwald mettent à feu leur roquette MICLIC, qui

transporte sa longue corde d'explosifs. Une gigantesque succession de détonations retentit presque aussitôt. Le souffle de l'explosion s'abat violemment sur notre Bradley et nous retourne les tripes. La berme arbore une brèche toute neuve.

La radio grésille. « En avant ! En avant ! En avant ! »

Sur le moment, nous nous remettons en colonne. Nous nous rapprochons du remblai de la voie ferrée.

Wham ! Notre Bradley tremble sur ses chenilles. Un IED a explosé à proximité. Un autre explose, puis encore un autre. Très vite, nous sommes comme englués dans une série d'explosions successives. Des morceaux de shrapnel viennent cogner notre cage de métal. D'autres morceaux sifflent au-dessus de nos têtes ou viennent se fracasser contre la tourelle.

Pourvu que nos chenilles tiennent le coup. Pourvu que nos chenilles tiennent le coup.

Des fusées et des éclairs illuminent l'horizon. Un peu plus à l'ouest, je vois tout un paquet d'IED exploser. Les Marines s'en prennent plein la gueule, comme nous.

Nous sommes maintenant en colonne, mon Bradley en tête. Nous voyons la brèche devant nous. Nous nous engouffrons dedans, en prenant soin de demeurer à l'intérieur de l'étroit couloir nettoyé par les sapeurs et marqué à l'aide de lumières chimiques ou de rubans plastiques. Moins de quelques secondes plus tard, nous débouchons de l'autre côté et fonçons vers la ville. Un char Abrams nous précède, nous ouvrant la voie à la manière d'un bélier. Un autre roule sur notre flanc, son canon de 120 mm crachant des flammes.

Le Humvee du lieutenant Edward Iwan, avec son éternel malchanceux, Joey Seyford, s'arrête brutalement à proximité de la brèche. Les véhicules blindés lourds n'ont eu aucune difficulté à rouler par-dessus les morceaux de voie ferrée explosée, mais les Humvee plus légers et les camions restent bloqués.

— Fais-moi rouler cette putain de caisse de l'autre côté !, ordonne Iwan à son chauffeur.

Tandis que le sergent-chef Lockwald et ses sapeurs préparent une nouvelle charge explosive pour agrandir la brèche, un obus de

mortier siffle dans le ciel et atterrit juste à côté du Humvee de Seyford et Iwan.

SHHH-FROMMM !

Des morceaux de shrapnel griffent le pare-brise et les vitres latérales.

— Quelles sont nos chances d'être touché, mon lieutenant ?, demande Seyford, qui passe la tête par la coupole du véhicule.

— Elles sont assez bonnes, avec toi dans nos pattes. Quand ça se calmera, j'aimerais bien que tu restes aussi éloigné que possible de moi. Tu es vraiment maudit.

— Moi, maudit ? On a une putain de chance, au contraire. Cet obus aurait dû me décapiter, répond Seyford dans un grand éclat de rire.

Boom. Une roquette. *Boom ! Boom !* Deux autres qui explosent à proximité. D'autres IED. Des mines, de nouvelles explosions ; la poussière, la fumée et les flammes nous environnent. Nous sommes entourés d'explosions et nos Bradley avancent péniblement à travers des bourrasques métalliques qui évoquent la grêle s'abattant sur une toiture en zinc.

Le Humvee conduit par les contrôleurs aériens vient s'arrêter entre les deux premiers Bradley de la section et le véhicule emprunté par le lieutenant Iwan. La vision de Humvee incapables de franchir la brèche encourage l'ennemi. Ils déclenchent un tir direct sur ces véhicules vulnérables. Deux roquettes de RPG traversent la nuit. L'une d'entre elles touche le Humvee des contrôleurs aériens, blessant sérieusement au pied l'aviateur Michael Smyre.

Dans la tourelle du Humvee d'Iwan, Joey Seyford, touché par un éclat d'obus, porte ses mains à son visage.

— Putain ! Mes yeux !, gueule-t-il.

Seyford tâte sa blessure. Du sang coule sur son visage.

— Tu as raison, mec, tu as vraiment du bol. Tu vas pouvoir rentrer chez toi, Joey, mon salaud !, crie Iwan par-dessus le fracas de la bataille.

— Je ne rentre nulle part, mon lieutenant. Qu'ils aillent se faire foutre.

Seyford essuie le sang de son visage, arme sa mitrailleuse M2 de calibre 12,7 mm et commence à arroser l'ennemi.

Une autre roquette frappe le Bradley du sergent-chef McDaniel, sur notre droite. Elle explose sous la tourelle. Derrière nous, le Bradley de l'adjudant-chef Cantrell prend un coup au but et explose dans une gerbe de flammes. Le feu dévore ses flancs tandis que le véhicule bondit en avant. Quelques secondes plus tard, il roule sur un IED qui explose avec une telle puissance que le souffle soulève tout l'arrière du véhicule. Il retombe lourdement, ce qui le fait basculer en arrière et relever le nez.

Et merde.

Notre propre Bradley s'arrête subitement. Nous nous écrasons les uns contre les autres et lâchons des bordées de jurons. Notre conducteur, Luis Gonzalez, a heurté quelque chose. Il enclenche la marche arrière et reprend son élan. Nous décollons, sautons par-dessus l'obstacle et atterrissons du mauvais côté du ruban posé par les sapeurs.

Des voix surgissent aussitôt sur le canal radio. « Oh, putain, tu es du mauvais côté de la bande. Retourne sur la route ! Retourne sur la route ! »

Notre pilote commence à braquer vers la route. Une explosion dévastatrice engloutit notre véhicule. L'arrière du Bradley est soulevé du sol. Des tourbillons de poussière et de fumée se forment autour de nous. Je suffoque, je tousse et je tente d'appeler mes gars. Je n'arrive qu'à produire un son rauque. Je n'entends personne me répondre. Lawson, à quelques centimètres de moi, ne me répond pas non plus. Je me demande si l'explosion m'a rendu sourd. À moins que tout le monde, à part moi, ne soit mort.

Chapitre 5

Des machines d'une sublime beauté

La fumée. Les yeux qui brûlent. Je respire de l'air qui me brûle la gorge. Je me frotte les yeux et m'étale des résidus de fumée sur les deux joues. Je cligne des yeux. L'intérieur du Bradley reprend forme devant moi. À travers la fumée, je distingue les lumières rouges sur le panneau de contrôle de notre mitrailleur. Gossard fait cracher son canon de 25 mm, mais je ne l'entends pas tirer. La seule chose que je suis capable d'entendre, c'est un sifflement aigu et continu.

Les poumons pleins de fumée, j'essaie à nouveau de crier. Tout ce qui sort, c'est une plainte déchirante : « Tapez sur mon genou si vous allez bien, tapez sur mon genou ! »

Lawson se retourne vers moi et approche ses lèvres de mon oreille. J'imagine qu'il va bien. En tout cas, il est vivant. Il me crie quelque chose, mais je n'entends rien.

Des silhouettes apparaissent autour de moi. Je distingue mes hommes, formes obscures dans notre boîte de titane. Je suis incapable de dire si les autres sont vivants ou morts.

Le Bradley oscille vers l'avant, puis recule brutalement. Ma tête rebondit contre la paroi de métal dans mon dos. Au moins, nous bougeons.

Le sifflement devient de plus en plus aigu. Puis il commence à se transformer. Je réalise alors que j'entends le moteur de 600 chevaux qui propulse notre monstre de 30 tonnes hurler et gémir en guise de protestation. La vitesse augmente, notre conducteur écrase sa pédale d'accélérateur au-delà du raisonnable afin de nous sortir de ce champ de la mort.

Comme si j'étais au bout d'un long couloir, je commence à percevoir la voix de Lawson, encore étouffée et difficile à

comprendre. Pour le moment, je l'ignore. Je crie une fois de plus : « Une tape sur mon genou si vous êtes OK ! »

Une main surgit de l'obscurité et me tape sur le genou. Une autre fait de même. Puis encore trois.

Lawson prend une grande inspiration et colle sa bouche à mon oreille. Cette fois, je l'entends : « Nous allons tous bien, chef Bellavia. Vous criez comme si vous étiez en flammes ! »

Comment diable avons-nous survécu à cette explosion ?

Un autre bruit grandit dans mon oreille. Des explosions. Elles cognent contre la carcasse du Bradley, *boom-boom-boom*. Notre mitrailleur continue de décharger son canon à un rythme régulier, et maintenant je peux ressentir les vibrations provoquées par les tirs du canon de 25 mm à travers la banquette.

Je me penche en avant et j'essaie d'apercevoir le Bradley derrière nous. Je reconnais le blindé de l'adjudant-chef Cantrell. Fitts et Ware se trouvent également à l'intérieur. La dernière fois que je l'ai vu, les insurgés lui tiraient dessus avec tout ce qu'ils avaient dans leur arsenal. D'une manière ou d'une autre, il a résisté à cette tempête de fer. Il glisse sur le sable de Fallouja avec ses flancs griffés par de nombreux tirs au but, en gardant ses distances avec nous tandis que sa tourelle manœuvre à la recherche d'une cible. À en juger par le silence radio, Ware a l'air calme. Soudain, une roquette illumine l'obscurité et s'écrase sur le flanc du Bradley.

— C'était un IED, annonce Ware.

— Non, c'était une roquette, réplique froidement Fitts.

Quelques secondes plus tard, une nouvelle explosion les enveloppe. Leur Bradley disparaît dans un tourbillon de fumée et de sable, pour en émerger presque aussitôt, indemne.

— *Ça*, c'était un IED, annonce Fitts.

La radio est encombrée de voix qui s'affrontent. Je n'arrive pas très bien à en saisir le propos par-dessus le vacarme de la bataille. Puis la voix de Cantrell étouffe toutes les autres : « Fermez-la ! », gueule-t-il sur les ondes.

Le sergent-chef Brown lui fait écho. « Mais fermez-la, bon Dieu ! »

De nouvelles voix. Elles se chevauchent les unes les autres. Celle du lieutenant Iwan se met de la partie : « Libérez la fréquence ! À toutes les unités Terminator, libérez la fréquence ! »

J'ai le sentiment que les échanges radio de quelqu'un d'autre viennent brouiller les fréquences de notre compagnie et de nos sections. Ce n'est pas une bonne nouvelle, d'autant qu'il ne nous reste plus que quelques minutes avant d'ouvrir la rampe et de finir l'assaut sur la ville à pied.

Le lieutenant Meno et le capitaine Sims tentent de surnager dans la confusion de ces échanges et de prendre connaissance des dernières instructions. Leurs voix sont imprécises, leurs ordres se perdent. J'entends d'autres voix intervenir sur notre fréquence, et il devient très vite évident qu'il s'agit d'une unité des Marines.

Que font ces salauds de Marines sur notre fréquence !

— Putain, libérez notre fréquence !, hurle Cantrell.

Sims tente de se faire entendre, mais sa voix est noyée parmi d'autres.

— Base appui feu Tonnerre, ici Alpha 2 Bravo…

OK : les Marines qui parasitent notre fréquence constituent une équipe de relais, qui transmet les informations de leurs observateurs en position avancée jusqu'à leurs artilleurs sur nos arrières. Ils nous font comprendre que nous pouvons aller nous faire foutre et continuent à parler. « Base appui feu Tonnerre, base appui feu Tonnerre… ! »

Notre blindé s'immobilise soudain. La rampe s'abaisse. Mon cœur fait un bond dans ma poitrine. L'adrénaline se déverse dans mes veines. Ça y est. Voici notre débarquement en Normandie.

Je me retourne pour m'élancer dans la bagarre et je vois Ruiz qui me fixe.

Mais putain, quoi ?

Il a l'air penaud, ce qui est pour le moins étonnant dans la confusion qui règne autour de nous.

— Qu'est-ce que tu fous ?, je demande, déjà à moitié sorti du blindé.

Derrière moi, les autres hommes se sont figés dans leur élan.

— Je dois… régler votre radio, chef. Nous devons changer de fréquence.

— Tu dois faire *quoi* ?

— Je suis censé changer notre fréquence, sergent. Quelqu'un parasite la nôtre.

— Tu déconnes, Ruiz.

— Non, chef Bellavia. J'imagine que le bataillon nous a trouvé une nouvelle fréquence.

Je descends la rampe et foule un sable fin. Ruiz m'emboîte le pas et retire ma radio d'une gaine fixée dans le dos de mon gilet pare-balles. Il commence à la manipuler tandis que je mets un genou à terre.

Les hommes de la section sont alignés en colonne, à une centaine de mètres de la ville. Je vois la ligne des toits de Fallouja se découper sur la fumée de nos tirs d'artillerie, plus au sud. Nous sommes sur le point de pénétrer dans la ville, mais notre charge s'est arrêtée subitement.

— On sécurise les communications et on change de fréquence à une centaine de mètres de la ville ?, je tempête sans m'adresser à quiconque en particulier. Après tout ce que nous venons de faire ? Tu te fous de ma gueule ? Pas vrai, tu te fous de ma gueule ?

Ruiz tripote ma radio. Je fulmine. Les Bradley font pivoter leurs tourelles de droite à gauche, à la recherche de cibles.

— Putain, mec, grouille-toi. Tu seras mon nouvel opérateur radio.

— Génial, la brimade dont je rêvais.

— Ton indicatif radio sera Cannabis 2. T'as pigé ?

— Bien reçu, chef. Cannabis 2.

Ruiz prend la radio et commence à charger les nouvelles fréquences. Pour le reste, il s'agit bien sûr d'une plaisanterie – j'ai besoin de ma radio, et il a son boulot à faire.

— Ça ne t'empêchera pas de tuer plus de monde que la petite vérole, Ruiz. Tu n'as qu'à prévenir les autres dès maintenant.

— Merci. – Il s'interrompt un instant, puis ajoute, pince-sans-rire : Je me sens mieux désormais.

Une radio grésille à l'intérieur de notre blindé. C'est la voix du jeune lieutenant qui commande la section de chars et qui a été détaché auprès de nous. Il indique au sergent Biden Jim qu'il ne pourra utiliser aucune des routes existantes pour pénétrer dans la ville. « Il faudra vous frayer votre propre chemin à travers la ville », explique-t-il.

Jim, qui est originaire de Saipan, est un sous-officier qui ne supporte pas la connerie. Choisir entre lancer son blindé à travers les murs des bâtiments ou se frayer un chemin au milieu des mines terrestres lui semble de toute manière bien téméraire.

— Comment serai-je censé savoir où je me trouve, mon lieutenant ? Je n'ai pas de plan. Vous vous rappelez ? Vous avez perdu le vôtre et vous avez pris le mien.

— Vous n'aurez pas besoin de plan. Je vous dirai où aller.

Accorder sa confiance à ce jeune lieutenant est bien la dernière chose dont Jim ait envie.

— Bon Dieu, mon lieutenant, c'est n'importe quoi. C'est vous qui devez me suivre. Je suis le putain de blindé de tête.

— Calmez-vous, sergent.

— Allez-vous faire foutre, mon lieutenant.

Le sergent-chef Brown sort par sa trappe. Il me regarde et me montre du doigt son casque radio en affichant un large sourire.

— Tu as vu comment ce mec s'adresse à son lieutenant chéri ?

— Les sergents Jim et [Matthew] Phelps sont mes putains de héros. Que ce lieutenant aille se faire foutre. Qu'il aille se faire foutre.

Ruiz annonce avoir fini les réglages de ma radio.

— OK, chef Bellavia, on est prêts à repartir, lance-t-il avant de s'élancer sur les traces du lieutenant Meno.

Je remonte dans le Bradley. La rampe se referme et je me retrouve à nouveau serré comme une sardine contre Lawson.

Je jure que je n'en peux plus de toutes ces conneries. Entrons dans cette putain de ville.

Nous repartons, en laissant un nuage de sable dans notre sillage. Le reste de la section nous suit. La ville se dresse devant nous. Enfin, nous atteignons l'asphalte, la route qui court d'est en ouest au nord de Fallouja. Nous sommes presque arrivés. Les chenilles grincent sur le goudron fissuré, broient des débris et nous font valser à l'arrière.

Nous tournons à gauche, pivotons à droite, valsons à nouveau, et soudain la rampe s'abaisse. Je regarde sur ma gauche, dans l'obscurité complète.

— Dégagement sur la gauche, gueule Brown dans l'intercom.

— On y va, on y va ! C'est le moment !, je crie.

Nous giclons du blindé. Les autres Bradley sont rassemblés autour de nous afin que nous puissions descendre en les utilisant comme couverture. Nous prenons nos distances et nous nous mettons en position le long des véhicules.

Autour de nous, l'obscurité est hachée par des feux de toutes tailles et de toutes formes. Des immeubles sont dévorés par les flammes. Des décombres se consument. Des débris brûlent dans la rue. Ce paysage urbain noyé dans les ténèbres n'est éclairé que par les brasiers rougeoyants. Tandis que mon regard balaye l'horizon à la recherche d'éventuelles cibles, je vois du phosphore blanc partout autour de nous. Nous sommes encerclés par ce truc. C'est un don de l'enfer. Il me rappelle le torrent de métal incandescent de *Terminator 2*. De véritables rivières de flammes couronnées de flammèches blanches et rouges lacèrent la nuit. Cette substance signifie la mort pour tout ce qu'elle touche. L'eau ne peut pas l'éteindre, elle ne fait qu'alimenter les flammes et accroître leur chaleur. Les extincteurs sont également impuissants. Il n'y guère que le sable pour étouffer ce type de feu. Nos canons de 155 mm n'ont pas cessé de cracher leurs obus sur la ville en préliminaire à l'assaut, alternant les obus au phosphore blanc et les obus brisants. Les artilleurs utilisent le phosphore pour déloger les ennemis de leurs positions, puis ils les cueillent ensuite avec des obus brisants lorsqu'ils sont à découvert. C'est la tactique baptisée « Récolte et torréfaction », et elle est redoutable.

Tout en utilisant nos Bradley comme couverture, nous regardons nos mitrailleurs traiter la zone de notre premier objectif. Des traçantes s'échappent de leurs canons avant de disparaître dans les bâtiments devant nous. Je rabaisse mon oculaire de vision nocturne son mon œil gauche et j'étudie les bâtiments. Je ne vois rien de familier. En fait, rien de ce que j'observe n'affiche la moindre ressemblance avec le point de regroupement que nous avons étudié au cours des derniers jours. Nous avons pour ainsi dire mémorisé les photos aériennes, les images satellite et les routes de la ville. Nous connaissons chacun des bâtiments auxquels il nous faudra donner l'assaut, chacun des carrefours que nous devrons sécuriser, chacune des rues qui nous ont été assignées et que nous devrons surveiller.

Et pourtant, rien de tout cela n'évoque le moindre souvenir. Le bombardement de préparation a transformé cette partie de la ville en un holocauste de décombres difformes, de bâtiments éventrés et de véhicules disloqués. Des maisons ont été coupées en deux, comme si un géant sadique avait pratiqué une sorte de vivisection architecturale sur tout le quartier. Des paliers d'immeubles et des pièces ont été mis à nu, exposés aux ravages de cette nuit de bombardement. Des meubles ont été soufflés de manière désordonnée. Des bureaux brisés, des canapés calcinés, des postes de télévision aux écrans fracassés gisent en tas au milieu de ces bâtiments délabrés.

Les Bradley cessent le feu. Le char Abrams du sergent Jim crache un dernier obus de 120 mm, qui fait s'effondrer un énorme pan de façade dans la rue. Puis son Abrams se tait à son tour.

Aucun tir dans notre direction. L'horizon est étrange et sinistre, subitement plongé dans le silence. J'en éprouve des frissons d'inquiétude.

Où sont les tirs de riposte ? Où sont les vagues de moudjahidins étrangers prêts à contre-attaquer ?

Nous attendons, sans vraiment savoir ce qu'il faut en penser.

Le lieutenant Meno décide de renforcer la section sur la gauche des Bradley. Nous progressons le long d'un immeuble en ruine et prenons nos positions. Meno se rend alors compte que nous avons débarqué à une cinquantaine de mètres de notre véritable point de regroupement. Nous sommes à un pâté de maisons de l'endroit où

nous étions censés nous trouver. Cela n'a pas beaucoup d'importance, puisque notre plan initial est désormais caduc. Les immeubles dont nous devions nous emparer ne sont plus qu'un amoncellement de briques et de débris de béton.

Meno improvise un nouveau plan, qui se résume à donner l'assaut « à n'importe quel bâtiment encore debout ». Avec ses lunettes de vision nocturne, Fitts repère un bâtiment de deux étages qui semble avoir été relativement épargné. En tout cas, il a conservé ses façades. Fitts annonce qu'il constituera notre premier objectif.

Dans notre dos, plus au nord, des grondements de moteurs se rapprochent jusqu'à sourdre de manière régulière. Je me retourne et aperçois une lueur à l'horizon. Je peux reconnaître des moteurs de Bradley ou de camions de 5 tonnes. Mais, il y a également d'autres moteurs dont je ne distingue pas l'origine. J'imagine qu'il s'agit de véhicules des Marines.

Quelques cinq-tonnes font leur apparition. Ils s'arrêtent pile à la lisière de la ville. Des dizaines de soldats irakiens sautent sur le sable. Au lieu d'établir un cordon de protection, ils se rassemblent par groupes, balancent leur équipement par terre et s'affalent à côté. La seconde d'après, ils recommencent à fumer et à rigoler, comme nous en avions déjà été témoins plus tôt dans la journée.

Invraisemblable.

« Mon lieutenant », je demande au lieutenant Meno qui est en liaison radio, « c'est quoi ce bordel ? »

Meno avance vers ma section. Alors qu'il approche, sa botte s'écrase dans une flaque de phosphore blanc et prend feu. Je le regarde sans réagir.

« Écoute, répond-il, il s'est passé quelque chose à la brèche. Le capitaine Sims se fait briefer par Ramrod 6. » Le lieutenant-colonel Newell. « Dès qu'il sera informé de ce qui se passe, il nous transmettra ce que nous devons savoir. En attendant, voici ce que nous allons faire… »

Son bas de pantalon s'embrase. Des flammes viennent lécher son mollet.

— Mon lieutenant, vous êtes en train de cramer, lui fait remarquer quelqu'un.

Meno baisse les yeux et voit les flammes. Il tape du pied, mais cela ne fait qu'alimenter les flammes.

Quelqu'un devrait mettre une pancarte : ON NE PLAISANTE PAS AVEC LE PHOSPHORE BLANC.

Les flammes dévorent son pantalon. Il risque désormais de rôtir. Plusieurs hommes se jettent sur lui et le font tomber au sol, où ils le font rouler dans le sable jusqu'à ce que les flammes soient finalement étouffées.

Heureusement, Meno s'en sort sans blessure. Il est originaire de l'île de Guam et a grandi à Inarajan, une ville de la taille d'une cabine de photomaton. Il n'a pas débuté dans l'infanterie ; il y a été transféré depuis le corps de l'adjudant général, un corps administratif. Quoi qu'il en soit, il est devenu un formidable chef de section d'infanterie. Les sous-officiers sous ses ordres lui mènent la vie dure et, lorsqu'il se trompe, nous le lui faisons savoir. Mais il y a un respect mutuel entre nous. C'est quelqu'un de bien et je sais que même s'il avait eu la moitié du mollet brûlée, il aurait continué avec nous. Il n'aurait jamais abandonné ses hommes dans un moment pareil. Heureusement, nous n'en sommes pas arrivés à cette extrémité.

Tandis que nous faisons le point avec lui, la voix du sergent Jim retentit sur le canal radio. « J'ai une camionnette blanche en approche ! »

Nous avons reçu pour ordre de détruire tous les véhicules que nous croiserons. Même s'ils sont à l'arrêt dans un garage, nous sommes censés les considérer comme des véhicules piégés potentiels – des VBIED[11]. Une camionnette qui roule à travers ce paysage dévasté dans notre direction représente sans aucun doute possible une menace.

Le mitrailleur du char Abrams de Jim, le sergent Denny Taijeron, lui aussi originaire de Guam, est un cousin de Meno. Ils ont fréquenté le même collège, puis ont tous les deux suivi leurs études au lycée public de Guam, où ils ont sans doute eu pour matière principale des cours sur l'art et la manière de détruire une ville. Ils se sont engagés en même temps dans l'armée et ont été affectés en Allemagne ensemble. Taijeron n'hésite pas une seconde. Il ouvre le

feu avec son canon de 120 mm et illumine la rue de lueurs infernales. Les obus pulvérisent la camionnette. Des éclats de carrosserie volent dans les ténèbres. Lorsque la fumée se dissipe, il ne reste même plus un pneu.

Une seconde plus tard, une AK-47 aboie et un insurgé apparaît.

Nous entendons la voix de Jim sur le canal radio.

« Débarrassez-moi de ce bonhomme. »

Le mec tout seul avec son flingue arrose le blindé d'une salve de balles. Une fourmi lançant des graines à une tondeuse à gazon n'aurait pas été moins efficace.

« Vous êtes sérieux ? Regardez-moi ce connard. »

La voix d'un autre tankiste retentit.

« Putain, mec, il est mignon tout plein. »

La tourelle de Jim pivote, le canon modifie son élévation. Soudain, la rue s'illumine une nouvelle fois. L'insurgé est vaporisé.

La cote de Jim et de Taijeron ne cesse de grimper. Ils utilisent le canon de 120 mm de leur Abrams pour tuer des insurgés à l'unité.

Une roquette siffle depuis une ruelle plus au sud et vient exploser contre l'épaisse coque du char. La tourelle pivote à nouveau, le canon crache de nouvelles flammes.

« Équipe lance-roquettes détruite. »

En entendant cela, quelqu'un fait remarquer :

« Ces putains de tankistes, ils ont la classe. »

Les échanges radio nous aident à passer le temps. L'attente est interminable et nous n'arrivons pas à comprendre pourquoi nous ne sommes pas autorisés à avancer. Au bout d'une heure, nous apprenons qu'il règne une grande pagaille derrière nous. Pour je ne sais quelle raison, des unités de Marines utilisent notre brèche et un véritable embouteillage s'y est créé. Si les insurgés découvrent ce qui se passe et en profitent pour lancer une contre-offensive d'envergure, nous aurons de gros problèmes.

Nos armes prêtes à faire feu, nos mitrailleuses SAW braquées en direction du sud, nous attendons cette contre-attaque. Nous avons

étudié tellement de scénarios catastrophes lors de nos briefings que ce calme nous semble plus inquiétant que réconfortant. Mais aucune vague ennemie ne débouche à l'horizon.

Je commence à me faire du souci, je ne tiens plus en place et mon anxiété grandit. Ce n'est pas ainsi que j'imaginais notre première heure à Fallouja. Je m'attendais plutôt à ce que nous chargions dans la ville et que nous couchions des hordes d'ennemis avec toutes les armes à notre disposition. Au lieu de cela, notre progression s'est achevée brusquement, avant même que nous ayons eu le moindre accrochage et alors que nous avons débarqué. Je me sens frustré par cette sitzkrieg[12] ridicule. Mais, en même temps, tous mes sens restent en éveil et j'étudie en permanence tous les scénarios possibles.

Cette fenêtre, là-bas… Elle ferait une formidable position pour un sniper… Garde un œil dessus… Il y a une ruelle droit devant nous… Elle fournirait un bon poste de tir pour une équipe RPG…

Le boulot d'un fantassin est le même que celui d'un joueur de champ intérieur au base-ball. Il s'agit de réfléchir sans arrêt. *Que vais-je faire si la balle vient dans ma direction ?* Il s'agit d'évaluer en permanence les menaces potentielles.

Laissez-moi traiter cette première balle. Que les autres restent concentrés sur ce qu'ils ont à faire.

Je jette un coup d'œil à mes gars. Ils scrutent chaque point de l'horizon. Tristan Maxfield, mon mitrailleur SAW originaire de Denver, transpire à grosses gouttes. Lui aussi est parfaitement concentré.

Je me penche pour lui murmurer à l'oreille :

— Le premier jour de mission avec le groupe, tu as coupé un connard en deux qui essayait de renverser le lieutenant avec sa bagnole. Tu t'en souviens ?

— Oui, chef.

— Tout le monde n'a pas les couilles pour rester debout devant une bagnole qui lui fonce dessus et lui lâcher une giclée de 150 balles. En ce moment même, il y a un connard de moudjahidin qui se rase la tête. Qui fait sa toilette. Qui prie. Et je n'ai pas peur parce que je sais

que tu es avec nous. Et toi, mec, tu vas lui défoncer le buffet, pas vrai ?

Maxfield acquiesce d'un léger hochement de tête, en prenant soin de ne pas détourner son regard des fenêtres ou des embrasures vides qu'il surveille.

— Peut-être que nous aussi, nous aurions dû nous raser le crâne. Tout le groupe, chuchote-t-il.

— Putain, si j'avais voulu me promener avec des chattes rasées, j'aurais entraîné l'équipe de foot de ma fille. Contente-toi de surveiller ton secteur et ne me laisse pas tomber, tête de nœud.

Au bout d'un moment, je ne supporte plus l'attente. J'interpelle Meno :

— Hé, mon lieutenant, on est comme des canards dans une baraque foraine. Pourquoi ne pas s'emparer d'un bâtiment ?

Avant qu'il ait pu répondre, une fusée éclairante explose à l'ouest et éclaire toute notre zone par l'arrière. Une nouvelle fusée suit aussitôt. Elle explose juste au-dessus de la position où les Marines sont censés faire leur percée – ce sont sans doute eux qui sont à l'origine des tirs. La lumière provoquée par ces fusées gâche notre vision nocturne.

— Bon Dieu, grogne quelqu'un, j'espère qu'ils vont bientôt arrêter leurs conneries.

— Ouais, comment pourrait-on utiliser nos lunettes de vision nocturne s'ils continuent comme ça ?

Meno entame une nouvelle liaison radio. Quelques secondes plus tard, il gueule :

— Premier groupe : en avant ! En avant ! En avant !

Fitts et son groupe s'élancent dans la nuit. Fitts court en boitant, mais il reste plus agile que moi au meilleur de ma forme. Je vois quelques-uns des gars trébucher sur des décombres ou des gravats, mais personne ne perd l'équilibre. Ils parviennent jusqu'à l'entrée de la maison cible et s'engouffrent à l'intérieur. Chaque homme a monté le long de son canon de fusil une lampe tactique SureFire et, tandis que le groupe pénètre dans la maison, Fitts leur ordonne de les allumer. À travers les fenêtres, je vois des rayons de lumière blanche

balayer les murs intérieurs au fur et à mesure qu'ils sécurisent chacune des pièces. Le groupe se trouve désormais à son point le plus vulnérable.

Oh, mon Dieu, Quelque chose de terrible va se produire. Le bâtiment est piégé. C'est un lieu d'embuscade. On nous a attirés dans une souricière.

Mon esprit me joue des tours. L'attente semble s'éterniser.

Puis, c'est à notre tour. « Deuxième groupe, en avant ! »

Nous piquons un sprint avec Lawson, les mitrailleurs sur nos talons. Des piles de décombres jonchent notre route. Certains tas de gravats nous arrivent à hauteur de taille, avec parfois des blocs de béton difformes traversés de tiges métalliques. Tandis que nous courons, les tiges de métal accrochent nos bas de pantalon comme s'il s'agissait de griffes miniatures de Freddy Krueger[13]. Je trébuche, rétablis mon équilibre et poursuis ma course.

Nous atteignons la maison de Fitts. Il n y a plus aucune porte d'entrée, juste une ouverture accueillante, énorme, percée par un obus de char. Nous nous répandons à l'intérieur.

— Comment on grimpe sur le toit ?, me lance Fitts.

Nous utilisons nos torches SureFire pour chercher des escaliers. Je me tourne vers un angle de la pièce, mes bottes écrasent des débris de verre pilé, et je trouve une embrasure de porte. Je l'inspecte avec le faisceau de ma SureFire et je découvre que le passage a été muré. Dans la pièce d'à côté, les hommes dénichent une autre porte murée.

L'ennemi a préparé cette maison en prévision de notre arrivée. Il connaît nos tactiques de guerre urbaine. Il sait qu'après avoir sécurisé la maison, nous positionnerons des guetteurs sur le toit. C'est là que nous aimons combattre. Les toits sont les points hauts qui disposent des meilleurs champs de tir.

Le mortier utilisé pour murer les portes avec des briques semble encore frais comme si ces murs avaient été érigés ces derniers jours. En fait, en inspectant la maison dont nous nous sommes emparés, nous découvrons qu'une seule issue menant vers l'extérieur n'a pas été murée. Toutes les portes menant aux étages sont murées. Toutes les portes donnant sur l'extérieur, à l'exception de notre point

d'entrée et de cette porte ouvrant sur l'arrière, sont également murées. Les insurgés essaient de nous orienter droit vers une embuscade.

Je scrute à travers l'embrasure de la porte arrière. Elle ouvre sur un grand terrain à découvert encombré de gravats et de décombres. Chacun des côtés est flanqué de bâtiments squelettiques plongés dans l'obscurité. Des douzaines de fenêtres sombres permettent de disposer de points de vue sur ce terrain. C'est ce que les fantassins appellent une zone de danger. Au cours des combats, des terrains à découvert comme celui-ci peuvent se révéler mortels. Il n'y a que trois moyens de traiter une zone de danger : la contourner ; établir des points de regroupement sécurisés tout au long de la distance à parcourir ; ou utiliser la tactique de la boîte en progressant sur les lisières extérieures de la zone et en évitant l'espace à découvert.

C'est ici que Fitts et moi avions décidé d'entamer notre progression par sauts de puce dans la ville. Il semblerait maintenant qu'il s'agisse d'un endroit rêvé où les insurgés pourraient nous attaquer pendant que nous manœuvrons. Les insurgés veulent que nous passions par cette porte, et si nous voulons progresser vers le sud, nous allons devoir agir comme ils l'entendent.

— Knapp ! Knapp ! Au rapport !

— Ouais, chef Bell ?

Knapp fait son apparition. Il porte un treillis trempé de sueur et déjà sale, mais il est toujours opérationnel. Je dirige ma lumière infrarouge sur un bâtiment situé à une trentaine de mètres derrière le nôtre.

— Nous allons tous couvrir votre progression. Tu vois ce bâtiment de l'autre côté de la zone de danger ? Tu t'en occupes.

Je veux qu'il progresse sur les lisières extérieures de la zone à découvert et s'empare du bâtiment qui nous fait face.

— Je peux passer sur le côté et rejoindre la porte ensuite, affirme Knapp après avoir étudié le terrain.

— OK, ça me semble bien. Laisse-moi m'occuper de votre sécurité. Vous, vous progresserez au maximum sur le flanc et, une fois arrivés, vous nous éclairerez pour l'équipe Bravo et Sucholas.

Une fois que lui et ses hommes auront gagné le bâtiment, ils utiliseront une lumière infrarouge stroboscopique pour signaler à l'équipe suivante de s'élancer.

— OK, pigé.

Une fois les mesures de sécurité prises, Knapp gicle à travers la porte, suivi de Ruiz, Santos et Doc Abernathy. Ils courent en lisière de la zone de danger, rasent les murs des autres bâtiments, sans attirer le feu sur eux. À l'autre bout du terrain, ils bifurquent à angle droit et continuent jusqu'à atteindre l'entrée de notre prochaine maison cible. Knapp pénètre le premier à l'intérieur, comme n'importe quel chef de groupe de notre bataillon. Il reste visible juste assez longtemps pour nous balancer quelques signaux stroboscopiques.

— Sucholas, à ton tour ! Allez-y !

Mon équipe Bravo disparaît dans la nuit. Cette fois-ci, au lieu de se déplacer en bordure de terrain, les hommes traversent directement la zone de danger tandis que Knapp et Fitts les couvrent des deux côtés. À mi-parcours, je vois Stuckert trébucher et s'effondrer. Il roule au sol comme une tortue renversée. Sucholas ne regarde pas en arrière. Il continue à courir et le reste de son équipe dépasse rapidement l'endroit où Stuckert s'est effondré.

— Stuckert ! Relève-toi ! Et reviens ici !, je gueule à son attention.

Je crie encore :

— Sucholas ! Regarde derrière toi !

Mais il n'entend pas ma voix rauque. Il ne ralentit pas et il ne regarde pas en arrière. Stuckert va avoir des problèmes.

Knapp voit ce qui se passe et interpelle Santos. Celui-ci s'élance vers la porte, repère Stuckert et charge en pleine zone de danger, croisant le reste de mon équipe Bravo au pas de course. Sucholas balance un coup de pied dans la porte et mène ses hommes à l'intérieur du bâtiment. Ils s'enfoncent tous dans la maison pour aider à la sécuriser, au moment même où Santos rejoint Stuckert.

Stuckert a été pris au piège dans un enchevêtrement de câbles électriques. Les câbles l'ont immobilisé à la manière des feuilles d'une Vénus attrape-mouche. Plus il essaie de se libérer, plus les

câbles resserrent leur emprise. Heureusement, Santos a des cisailles et il se met à l'ouvrage. Mais sa jambe s'emmêle bientôt dans les câbles et il est à son tour pris au piège.

Ça y est. Le pire scénario possible. Des hommes impuissants. À découvert. C'est ici que ça va se produire.

Les battements de mon cœur résonnent jusque dans ma gorge. Je ne sens plus mes jambes. Deux de mes hommes sont complètement exposés au beau milieu d'une zone de danger. Ils se débattent comme des fous pour se libérer, mais je ne les vois guère progresser.

À un pâté de maisons plus à l'ouest, juste de l'autre côté de notre terrain, j'entends l'écho d'une rafale de AK. Puis une autre. Des tirs de M4 lui répondent. Une discussion entre fusils d'assaut.

Ils vont tuer Stuckert et Santos.

Je ne peux pas perdre des hommes de cette manière. C'est impossible.

J'abandonne l'embrasure de porte de Fitts et cours les aider tout en attrapant mon couteau à cran d'arrêt Gerber dans ma poche de treillis. Tandis que je m'approche d'eux, je distingue des boucles et des boucles de câbles autour des deux hommes. Ils sont piégés sans espoir de se libérer. Santos coupe furieusement les câbles, mais cela ne semble pas beaucoup aider.

Je glisse mon couteau dans une boucle et donne un coup sec. La lame déchire l'enveloppe plastique du câble, mais elle ne coupe pas le cuivre à l'intérieur. Je commence à scier. Un travail d'une lenteur folle.

Une balle de calibre 7,62 mm vient ricocher dans les débris à moins d'une dizaine de mètres sur notre gauche.

Oh, merde. Pas de cette manière. Pas comme ça. Je vous en prie, Seigneur…

Une deuxième détonation suit. Cette fois, la balle siffle au-dessus de nos têtes et s'écrase dans le sol à moins d'un jet de pierre de notre position. À l'ouest, une nouvelle fusillade éclate.

Si nous devons mourir, laissez-nous au moins mourir debout. Pas piégés comme ça.

Je tempête contre ces câbles et taille dedans avec mon Gerber. Santos grogne, cisaille et lance des jurons. Stuckert tire sur les câbles en les manipulant doucement. Nous sommes maintenant baignés de sueur et, tandis que nous nous débattons, de la poussière de béton s'élève du sol pour venir se coller à la moindre partie exposée de nos corps. Nos visages sont couverts de cette saleté. Nous avons l'air de fantômes.

Un pâté de maisons plus loin, des mitrailleuses crachent dans la nuit. Des AK-47 aboient. Des M4 leur répondent. Les combats s'intensifient.

Chapitre 6

Le premier ange

Pendant ce temps, plus à l'ouest, c'est un véritable chaos. Les soldats de la Force d'intervention irakienne se sont retrouvés coincés dans un rétrécissement de chaussée. Leurs camions de 5 tonnes ont créé un tel bordel que les unités de Marines doivent les contourner et effectuer un détour encore plus à l'ouest.

Tout démarre alors par quelques détonations d'AK-47. Des balles ricochent sur les flancs des cinq-tonnes. Les mecs de la Force d'intervention irakienne ne font pas vraiment preuve d'initiative. Plusieurs sautent à terre avant de se disperser dans la rue, incertains de la conduite à tenir. D'autres restent à l'abri dans leur camion. Les voies sont embouteillées. Les véhicules sont vulnérables. Les hommes sont vulnérables. Un désastre s'annonce.

Des djihadistes, dont les effectifs équivalent à ceux d'un groupe de combat, tapent depuis l'ouest. Ils progressent dans les ruelles et sur les toits et commencent à ajuster leurs armes. Ils disposent de cibles faciles. L'embouteillage des forces de la Coalition offre peu de possibilités de se mettre à l'abri. Les Irakiens, qui ne sont pas encore vraiment entrés dans la ville, mais qui sont incapables de faire marche arrière, sont piégés.

Le sergent-major Faulkenburg surgit de son Humvee blindé. Juste avant que l'assaut ne débute, il s'est porté volontaire pour servir de sous-officier de liaison entre les troupes irakiennes et le reste de notre force d'assaut. Comprenant que les Irakiens ont besoin d'un commandement ferme, d'un vétéran calme, aux nerfs d'acier, il s'est proposé de tenir ce rôle.

Sa personnalité affirmée lui a permis d'entraîner les Irakiens à travers la brèche de la voie ferrée et jusqu'aux abords de la ville.

Lorsque leur convoi a été arrêté dans son élan et qu'ils ont mis pied à terre à côté de leurs véhicules, c'est encore Faulkenburg qui leur a fait reprendre leur progression.

Maintenant, des balles volent dans tous les sens. Des insurgés encadrent le convoi de leurs longues rafales d'AK. D'autres forces ennemies prennent position sur le côté est de la rue. Les djihadistes prennent la Force d'intervention irakienne sous leurs tirs croisés. Des hommes s'effondrent. C'est un cauchemar.

Faulkenburg réalise qu'il doit prendre l'initiative au plus vite. Il interpelle son mitrailleur, le sergent-chef Raymond Wray, et lui ordonne d'ouvrir le feu. Wray ajuste la mire de sa mitrailleuse pendant que Faulkenburg aboie ses ordres aux soldats irakiens disséminés autour de lui. Son visage au front plissé et au regard dur dégage une impression de force et d'assurance. Il évolue au milieu des Irakiens confus et désorientés et, par sa seule présence, les galvanise. Quelques gestes rapides, quelques paroles concises, et les Irakiens se regroupent derrière lui. Même si la barrière de la culture ou de la langue les sépare, les soldats de la Force d'intervention irakienne ne voient pas en lui un Américain, mais un chef. Ils sont prêts à marcher à ses côtés et à combattre avec lui. Faulkenburg le sent ; le moment décisif approche.

Faulkenburg relève le canon de son fusil. Il sait que la seule façon pour les forces irakiennes de s'extraire de ce bourbier, c'est de lancer un assaut foudroyant dans la rue. L'ennemi doit être chassé des positions fortes qu'il occupe et repoussé loin de l'embouteillage avant qu'il puisse faire usage de mortiers ou de lance-roquettes.

Faulkenburg ordonne aux soldats de la Force d'intervention irakienne d'avancer, puis il se met lui-même en mouvement, mi-boitant, mi-courant. Les Irakiens le suivent sans se poser de questions. Ils se déversent dans la rue en faisant cracher leurs fusils.

Les insurgés les cueillent à froid. Des coups de feu trouent l'obscurité des deux côtés de la rue. La bataille a commencé. C'est le premier accrochage d'envergure de la bataille de Fallouja.

Une balle vient frapper Faulkenburg juste au-dessus du sourcil droit, à un millimètre du bord de son casque en kevlar. Il s'effondre. Les combats s'intensifient. Inspirés par son exemple, les Irakiens mènent la charge et repoussent leur ennemi. D'autres se lancent au

secours de Faulkenburg au péril de leur vie. Notre sergent-major gît inerte au milieu de la rue. Les Irakiens soulèvent son corps et le ramènent vers l'arrière. Il est placé sur un brancard, là où l'un de nos chirurgiens, Doc William Smith, le repère. Faulkenburg paraît si petit et si vulnérable, si loin de la personnalité indomptable qu'il incarnait. Smith remarque que ses pieds n'atteignent même pas l'extrémité du brancard.

Les combats se poursuivent. Les soldats de la Force d'intervention irakienne encaissent de nouvelles pertes, mais les insurgés abandonnent le terrain. La brèche nous appartient.

Chapitre 7

La folie des combats

Le couteau à la main, je charcute les câbles électriques qui retiennent Stuckert et Santos prisonniers tandis que le staccato des AK emplit la nuit. Santos essuie la sueur qui coule sur son visage et dans ses yeux du revers de sa manche, puis se remet au travail avec ses cisailles. Je suis toujours frénétique, mais une partie de moi-même réalise que les tirs ne sont pas dirigés contre nous. Quels que soient les insurgés censés surveiller le point d'embuscade, soit ils sont morts, soit un boulot plus urgent les a appelés ailleurs.

Stuckert parvient finalement à se libérer des câbles. Santos tire d'un coup sec et réussit à dégager son pied. Nous sommes prêts à déguerpir. Haletants, nous sprintons à travers le reste de la zone dangereuse et déboulons dans la maison. Plus à l'ouest, de furieuses rafales de mitrailleuse montent crescendo. En jetant un coup d'œil par la fenêtre, je vois des traçantes zébrer l'obscurité.

C'est au tour de Fitts de progresser par bonds. Nos armes couvrent la zone dangereuse et je l'appelle. Il entraîne son groupe de combat derrière lui et défonce un mur avant de passer à travers, ce qui lui permet de parcourir une distance moins grande que la nôtre. C'est une réponse plutôt créative à notre dilemme tactique. Quelques secondes s'écoulent, puis il arrive en courant dans notre nouveau foyer et vient me rejoindre. Knapp et Sucholas ont déjà inspecté la maison – ou du moins ce qu'ils pouvaient en inspecter. Ils ont découvert que les portes menant aux étages avaient là aussi été fraîchement murées.

Fitts et moi ouvrons la porte donnant sur l'arrière. Elle débouche côté sud, sur une courette. Flannery, l'un des mitrailleurs SAW de Fitts, se trouve déjà posté dehors, à côté de trois ou quatre bidons de 50 litres.

— Il n'y a pas beaucoup de lumière pour nos optiques de vision nocturne, dis-je à Fitts tandis que nous étudions la courette.

En dehors des traçantes qui illuminent la nuit un pâté de maisons plus loin sur notre droite, nous nous trouvons dans l'un des endroits les plus sombres que j'aie jamais vus. Or, nos optiques ont besoin d'un minimum de lumière pour fonctionner, un peu comme les pupilles d'un chat. Dans une obscurité absolue, elles ne nous servent à rien.

Flannery s'adosse à l'un des bidons. Ce faisant, il le renverse légèrement et fait gicler une vague de liquide. « Oh, merde, s'exclame-t-il, je suis désolé, chef. »

L'odeur d'essence me saute aux narines. J'avance jusqu'aux bidons. « Eh, Fitts, viens jeter un coup d'œil. »

Au cours de l'un des briefings précédant l'offensive, on nous a expliqué que l'ennemi allait essayer de contrer nos optiques à infrarouges et nos lunettes de vision nocturne en allumant des feux. En l'occurrence, des bidons d'essence seraient idéals. Les quatre bidons disposés dans la courette sont pour ainsi dire pleins à ras bord. Cela représente près de 200 litres d'essence. À l'intérieur, mes hommes découvrent d'autres bidons. Ceux-là sont attachés les uns aux autres par une ficelle enduite de cire. Un cordeau. La maison n'est qu'une immense bombe incendiaire.

La maison voisine compte trois étages et un toit protégé par un parapet. Elle nous semble plus prometteuse. La section grimpe pardessus un mur de moellons pour l'atteindre. Par un escalier extérieur, nous montons sur le toit, qui semble avoir été conçu pour le combat. Le parapet qui court tout autour est haut et épais. Capable sans aucun doute d'arrêter une rafale d'AK. Des ouvertures décoratives percent le parapet à intervalles réguliers, mais elles pourront faire double usage en nous servant de meurtrières. Le mieux, cependant, c'est encore la vue spectaculaire dont nous disposons. Nous pouvons surveiller tout le quartier. Nous tenons là notre première position.

Du toit, j'observe les combats qui se déroulent à l'ouest. Je ne distingue pas grand-chose entre les silhouettes des bâtiments qui s'élèvent dans cette direction, hormis des éclairs de lumière et des

sillages de traçantes par intermittence. Les affrontements semblent se calmer.

Je regarde derrière moi, en direction de notre point d'entrée dans la ville. Je vois au loin quelques camions de 5 tonnes, et nos alliés irakiens autour, dans la rue. Je vois un corps étendu. Puis un autre, et encore un autre. Les trois sont pris en charge par les Irakiens, qui ont déjà recouvert deux d'entre eux de couvertures. D'autres soldats essaient d'enfourner le troisième dans un sac mortuaire.

En dépit de l'intensité des combats à quelques rues de là, tout est calme dans notre coin. La guerre urbaine n'a pas grand-chose à voir avec une guerre en plein champ, où chaque section, chaque compagnie peut en soutenir une autre. Dans une ville, les constructions fragmentent le champ de bataille. Chaque section doit combattre isolément, sans autre aide que l'équipement dont elle dispose.

Il faut faire quelque chose. Pendant tout le temps que je passe sur le toit, je ne cesse d'éprouver des frissons dans la nuque, signe que quelqu'un nous observe. L'ennemi est là, quelque part. Je le sais. Et je sais qu'il nous observe et attend le moment idéal pour frapper. Nous avons eu de la chance dans la zone dangereuse que nous avons traversée. Ça ne se reproduira peut-être pas.

Je descends du toit et retourne dans la courette aux bidons d'essence. Au moment même où j'arrive, la fusillade au nord-ouest gagne soudain en intensité. De furieuses rafales d'armes automatiques résonnent dans les rues désertes. Une seconde encore, et plus un coup de feu. Il y a un moment à peine, nous devions hurler pour nous faire entendre les uns des autres ; à présent, nous nous mettons à chuchoter, de peur de briser ce calme soudain.

— Le capitaine Sims se ramène, lâche le lieutenant Meno lorsqu'il fait son apparition.

Cela n'enchante guère Fitts.

— Putain, c'est pas un numéro de cirque, ici !

— Non, répond Meno en murmurant et en secouant la tête. C'est juste que vous avez trouvé une belle maison. Nous allons nous en servir pour surveiller le quartier.

Fitts semble emmerdé, mais pour ma part, ça ne me dérange pas. Sims a retenu la leçon de Muqdadiyah et il ne reste plus le cul collé à son blindé. Il n'en demeure pas moins que Fitts et Meno se lancent dans une discussion sur les mérites et les inconvénients d'avoir son capitaine dans les pattes sur la ligne de front tandis que, de mon côté, je les quitte pour me diriger vers le portail à l'arrière de la courette. Je l'ouvre et découvre qu'il fournit un parfait point d'entrée dans Fallouja. La rue derrière nous court en direction du sud à travers tout un quartier résidentiel. Les maisons sont si proches les unes des autres que nous pourrions probablement sauter de toit en toit jusqu'à la fin de ce pâté de maisons. À une centaine de mètres, je distingue une sorte de bâtiment municipal, peut-être une école. Une citerne de gaz de la taille d'un semi-remorque est fixée à la façade gauche de ce bâtiment.

Cela me donne une idée. Je mets la main sur Ruiz, notre expert en roquettes. Il a tiré plus de roquettes d'AT4[14] que n'importe qui dans notre bataillon. Ces roquettes de calibre 84 mm ne sont pas très précises, mais elles peuvent faire beaucoup de dégâts. Depuis que nous avons participé aux combats de Muqdadiyah, nous avons pris pour parti d'en emporter partout avec nous, et de les utiliser. Ruiz est notre expert en ce domaine.

Ensemble, nous commençons à préparer notre lance-roquettes. Meno achève sa conversation feutrée avec Fitts et se dirige vers le toit. Fitts, que plus rien ne distrait, s'aperçoit de ce que nous faisons et nous rejoint.

— Qu'est-ce que vous avez en tête ?

— On va faire exploser cette citerne de gaz avec une roquette.

— Pourquoi ?

— Pour qu'elle explose !

— D'accord, mais pourquoi ?

— Eh bien, il faudrait reprendre l'initiative. Tu sais que ces connards sont là, en train de nous observer. – Je balaye le côté sud d'un geste de la main. – Nous n'avons pas de Bradley ni de chars, puisqu'ils sont toujours coincés au point d'entrée. Si on fait péter ce truc, je te garantis que ces enfoirés vont commencer à nous tirer dessus. Alors, nous pourrons les tuer.

— Putain, mec, c'est une sacrée citerne. D'après toi, jusqu'à quelle distance l'effet de souffle se fera ressentir ?

Je fais de mon mieux pour fournir une estimation plus ou moins fiable.

— Mon petit Fitts, je dirais 5… 10… peut-être 59 mètres. En fait, j'en sais foutrement rien. Mais ça va faire un putain de barouf.

— Ça vaut le coup d'essayer, reconnaît Fitts. Fais juste en sorte que Ruiz fasse un tir au but.

Tandis que nous achevons de préparer la roquette antichar, le capitaine Sims et son groupe d'état-major arrive et grimpe sur le toit de la maison voisine. La plupart des hommes de la section demeurent là-haut, mais l'équipe de Knapp redescend me voir.

— OK, écoute-moi, Knapp, lui dis-je quand il est près de moi. Tu vas être le premier à gicler dehors. On va passer par ce portail à l'arrière de la cour. Tu vas courir dans la rue – pas plus de 5 mètres – et tu vas t'emparer de cette putain de grosse maison à côté.

Je lui montre une maison qui a l'air en assez bon état. Knapp acquiesce d'un hochement de tête.

— Ruiz, tu es prêt avec ton AT4 ?

— Ouais, chef.

J'avance jusqu'au portail. Fitts me suit. Je passe ma tête dans la rue et illumine d'un coup de laser la citerne de gaz. Quatre-vingt-cinq mètres de distance. Je me retourne et murmure à l'attention de Ruiz :

— Mec, tu vises haut. Si tu ne touches pas cette citerne, tu toucheras un immeuble et quelqu'un nous descendra. L'idée, c'est plutôt d'initier une fusillade. Nous avons besoin de commencer à tuer ces salopards. T'as pigé ?

Ruiz hoche la tête.

Juste à ce moment-là, j'entends des crissements de verre. Comme si quelqu'un était dehors, en train de marcher dans les ruines avec des tongs. Je baisse ma lunette de vision nocturne et balaye la rue du regard. Un homme seul débouche du coin de la rue, à proximité de la citerne de gaz. Il porte une AK en bandoulière qui produit des

tintements métalliques en frappant sa jambe à chaque foulée. Ses mains sont occupées. Il transporte quelque chose. Tandis qu'il tourne au carrefour et avance vers notre position, je peux voir qu'il s'agit d'une batterie de voiture. Les insurgés les utilisent pour faire détoner les IED les plus gros.

La vue de l'ennemi envoie une décharge de terreur dans tout mon système nerveux. J'ai déjà vu des miliciens de l'armée du Mahdi de près. J'ai déjà vu le visage de notre ennemi. Mais ici, à Fallouja, c'est différent. Ces combattants sont censés être les djihadistes les plus fervents au monde. Il s'agit d'une équipe ennemie de première ligue.

Et l'un de ses membres progresse vers nous, l'arme à l'épaule.

Il ne me voit pas. En réalisant cela, je me libère de mon sentiment de terreur. Je retrouve le contrôle de moi-même. Je ne suis pas celui qui est traqué. L'ennemi est là, juste devant moi. Et j'ai l'avantage.

Il y a encore moins d'une seconde, mon cœur battait plus vite que celui d'un colibri, mais à présent ma sérénité est revenue et mon rythme cardiaque retrouve son tempo habituel. Je passe la tête dans la courette et murmure à l'attention de Fitts :

— Putain ! Putain ! Regarde-moi ça.

Fitts s'approche de moi, son fusil à pompe Mossberg 500 prêt à faire feu.

— Qu'est-ce t'as trouvé, mon pote ? Qu'est-ce t'as trouvé ?

Fitts et moi jetons un coup d'œil ensemble dans la rue, puis je lui montre l'insurgé. Il a fait une douzaine de pas de plus dans notre direction et il doit se trouver à une cinquantaine de mètres. Son visage crasseux est mangé par une grande barbe broussailleuse couverte de poussière. Ses vêtements sont sales. Il a vraiment l'air d'un clochard.

Fitts et moi l'observons. J'épaule mon M4. Je tirerai le premier coup puisque Fitts n'a pas encore basculé en vision nocturne.

Des bruits de pas dans une nuit infernale. Cet homme va bientôt mourir.

C'est inhabituel pour moi d'être le chasseur. D'habitude, nous réagissons aux embuscades que nous tendent les autres. D'habitude,

nous utilisons nos talents et notre puissance de feu pour éviter d'être la proie.

L'adjudant-chef Cantrell adore chasser. Sa mère, qui habite le Missouri, lui envoie régulièrement des vidéos et des magazines consacrés à la chasse. Il y a quelques mois, par désœuvrement, j'ai commencé à visionner quelques DVD avec lui. Je n'avais jamais chassé auparavant, mais ces films contenaient vraiment de bons conseils dont certains se sont même révélés utiles lors de nos missions anti-IED. Maintenant, je me rappelle un de ces DVD, où l'on expliquait pourquoi les meilleurs chasseurs font toujours un petit bruit avant d'abattre un cerf. Ils le font parce que leur proie se tournera et offrira ainsi une meilleure cible.

Je me demande si cela fonctionnerait maintenant ?

L'insurgé fait encore une dizaine de pas.

Je l'interpelle de la manière la plus nonchalante qui soit : « Hé, toi ! »

Il s'arrête et regarde dans ma direction, tout à fait comme le cerf dans le film de chasse. Cela me procure une sensation incroyable.

J'appuie sur la détente.

Une traçante s'envole de mon canon avant d'aller s'enfoncer dans son torse. Un petit nuage de fumée, comme la volute d'une cigarette, s'en échappe.

Est-ce que je l'ai touché au poumon ?

J'appuie à nouveau sur la détente. La balle lui fracasse l'épaule.

Les yeux lui sortent de la tête. C'est à son tour d'être saisi d'effroi.

J'appuie encore une fois.

Il râle, à l'agonie.

Encore une balle. Il hurle, une longue plainte interminable, un cri de douleur pure.

Et pourtant, il reste debout. La batterie est toujours dans ses mains. Il est trop surpris pour la laisser tomber et se saisir de son arme.

Fitts débouche du portail et appuie son canon de fusil sur le sommet de mon casque en kevlar. Ses avant-bras reposent sur mes épaules. Il m'utilise comme un vulgaire tripode.

Son fusil aboie. Une langue de flammes jaillit de son canon et baigne la rue d'une lueur orangée. La balle à ailettes arrache un morceau de bras à l'insurgé.

Fitts réarme son Mossberg, pose à nouveau son fusil sur ma tête et tire. La balle creuse un trou dans la hanche de l'insurgé. Il tire encore une fois et le touche à l'autre hanche.

Silence total. Le djihadiste lâche sa batterie et s'effondre dans la rue. Il demeure immobile pendant quelques secondes. Soudain, une mitrailleuse SAW lui balance une rafale dans le corps du haut du toit. Il ne peut pas être plus mort qu'il l'était déjà. Les balles frappent le sol et assaisonnent le corps, qui ne tressaille plus. Fitts et moi lui avons causé suffisamment de dégâts.

Ma grand-mère m'a toujours appris à me battre de manière loyale et à ne jamais frapper un gars s'il ne me voit pas.

Tout faux, grand-mère. C'est le meilleur moment pour frapper un homme. Si vous en avez l'opportunité, foutez-lui une branlée.

— Tu as vu ça ?, me lance Fitts, le visage barré par un grand sourire.

Il ressent les mêmes choses que moi. Il relève son optique de vision nocturne tandis que je lui retourne son sourire.

— J'entends plus rien. Fallait-il vraiment que je te serve de tripode ?

Fitts fait claquer la paume de sa main sur mon épaule et continue de sourire.

— Non, ce n'était pas vraiment nécessaire, hein ?

Ruiz apparaît à son tour et jette un coup d'œil dans la rue.

— Whaou, incroyable !, lâche-t-il.

— Joli tir !, renchérit Sims depuis le toit.

— Vous l'aviez vu, mon lieutenant ?

— Ouais, je l'avais vu.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas abattu, mon lieutenant ?

— Je voulais savoir dans quelle direction il irait. De toute manière, il ne présentait guère de danger pour notre position… En tout cas, tant qu'il n'avait pas branché sa batterie.

Je balaye à nouveau la rue du regard.

Ne jamais frapper un homme à terre ? Des conneries. Dites-moi quel meilleur moment il pourrait y avoir.

Le combat distillé dans sa forme la plus pure est une sorte d'épreuve de virilité. Qui est le meilleur soldat ? Qui est l'homme le plus fort ? Quel guerrier va émerger triomphant, lequel restera étendu dans un cratère de la chaussée ? Dans nos guerres modernes, ce combat d'homme à homme se cache souvent derrière la technologie moderne – un déluge d'artillerie qui tue au hasard ; une roquette, une bombe ou un IED qui restent anonymes. Ce genre d'armes fait de la guerre un jeu de lancer de dés. Soit vous êtes tué, soit vous ne l'êtes pas ; vos compétences n'ont plus grand-chose à voir avec cela. En revanche, dans ces maisons et dans ces rues, nous revenons à un combat d'homme à homme. Ma force contre la sienne. Je l'ai surpris en train de rêvasser et il est mort. C'est ainsi que la partie s'est jouée. Demain, je serai peut-être ce cadavre allongé dans la rue. Mais, ce soir, je suis toujours vivant et je m'en réjouis.

Je crie de toute la puissance de mes poumons. C'est un hurlement de victoire. Je suis euphorique. J'ai tué l'ennemi et j'ai survécu. Les fantassins vivent sur le fil du rasoir. Nous sommes toujours en alerte, toujours très conscients de notre mortalité, ce qui nous fait que nous nous sentons d'autant plus vivants, d'autant plus puissants. La mort est un compagnon de route, toujours présent à nos côtés. Nous pouvons nous en servir ou en être la victime. Soit nous nous laissons posséder par la violence, soit elle nous rend fous. Le père Brown n'a pas sa place ici.

En tant que fantassins, notre existence n'est qu'un enchaînement d'épreuves : êtes-vous suffisamment fort ? Suffisamment résistant ? Avez-vous suffisamment de volonté ? Pouvez-vous presser la détente ? Pouvez-vous tuer ? Pouvez-vous survivre ?

Oui.

Je me sens libéré à l'intérieur, comme si mes organes vitaux avaient été remis en place par l'euphorie qui me consume. Je crie à nouveau. La folie des combats s'empare de moi. Se battre consiste à pénétrer les parties les plus noires de l'âme humaine. Un lieu où coexistent la noblesse la plus exaltée et la plus misérable des bassesses. Ce qu'un homme trouve là le définira par rapport aux autres pour le restant de sa vie. Devons-nous abandonner notre humanité pour devenir de meilleurs soldats ? Devons-nous plonger dans cette folie qui nous entoure et surfer sur cette vague, quel que soit l'endroit où elle nous mènera ?

Oui.

J'étreins la bataille. Je l'accueille en mon âme. Plus tard, il sera toujours temps d'en apprécier les conséquences ; je suis motivé et il n'y a plus moyen de revenir en arrière.

Je porte mes mains à ma bouche et prends une longue inspiration :

— Vous ne pouvez pas me tuer ! Vous m'entendez, bande de connards ? Vous ne pouvez pas me tuer ! Vous ne me tuerez jamais !

— Bellavia, putain, ferme ta gueule !, me lance Fitts, accroupi à côté de moi, en enfournant une poignée de tabac à chiquer dans sa bouche.

Trop tard.

Je suis la folie.

Chapitre 8

Passages de portes

— Putain, mec, t'as l'air d'un débile. Arrête de gueuler.

Fitts me ramène à la réalité. Je cesse de crier. Ce n'est pas le moment de philosopher. Le silence emplit la rue tandis que je me calme.

Fitts et moi discutons de ce qu'il convient de faire. Nous abandonnons l'idée de tirer une roquette dans la citerne de gaz. L'ennemi sait désormais que nous sommes là ; nous n'avons plus besoin d'initier un contact.

De bruits de pas à l'extrémité de la rue nous font comprendre que l'ennemi fait mouvement. Nous jetons un coup d'œil en direction du bâtiment municipal, mais nous ne voyons rien. De nouveaux bruits de pas. Des crissements sur des morceaux de verre. Il semblerait qu'il y ait plusieurs personnes.

— Ils viennent dans notre direction ou ils s'éloignent ?

— *Chhh…*

Nous tendons l'oreille. Les bruits de pas s'estompent.

— Putain, mec, tu leur as foutu les boules avec tes hurlements, me dit Fitts.

— Ouais. Et tu crois peut-être que les balles de fusil à pompe que tu as tirées dans Johnny Taliban leur ont donné envie de venir nous voir ?

Fitts me fusille du regard et je réalise que mon comportement l'excède.

— Je voulais juste dire… Non, laisse tomber. Vas-y, continue à gueuler comme un taré…

Ruiz nous rejoint. Les détonations du Mossberg de Fitts l'ont rendu au moins aussi sourd que moi.

— QUOI ? VOUS AVEZ BESOIN DE MOI, CHEF BELLAVIA ?

Nous répondons non d'un signe de tête juste avant que Fitts ne crache un gros mollard de chique sur le mur.

— Fitts, tu débordes de pensées négatives. Nous avons besoin de bouger. Ces conneries me motivent. Elles font mon bonheur. Tu te rappelles autrefois ? Elles faisaient ton bonheur aussi. Qu'est devenu le vieux Fitts ? Il ne voudrait pas revenir et tuer des terroristes avec son pote ?

— Désolé d'être d'un optimisme modéré. Je trouve ça moins rigolo depuis que je me suis pris plusieurs balles.

Nous ne rions plus ensemble et je comprends à quel point les événements du 9 avril ont affecté mon ami. Il y a un moment encore, nous sourions tous les deux à l'idée d'avoir abattu un ennemi. Mais j'ai poussé les choses trop loin et nous nous sentons maintenant tous les deux mal à l'aise. Cela a mis en lumière les deux directions opposées que nos chemins ont pris depuis cette journée à Muqdadiyah. J'adore ce boulot. Fitts ne l'aime plus, mais il continuera à le faire car il y croit.

— Fitts, tu n'es plus le même, je balbutie.

Il baisse les yeux vers Ruiz, qui scrute la rue.

— Je préférerais que nous n'ayons pas cette conversation devant Ruiz.

— Mec, il est sourd comme un pot ! Sérieux, regarde : RUIZ. RUIZ !

Ruiz ne répond pas.

Le lieutenant Meno nous interpelle depuis le toit.

— Pourquoi vous criez en bas ?

— Ce n'est rien, mon lieutenant, tout va bien.

Le silence s'installe. Il y a désormais un fossé entre Fitts et moi qui n'existait pas avant. Il s'est révélé, et nous en avons tous les deux pris conscience. Cette découverte me laisse perplexe et découragé.

Notre rue est calme. Nous nous remettons au boulot et décidons de descendre la rue vers le sud et de nous emparer d'une maison disposant d'une meilleure vue sur le bâtiment municipal. Nos chars et nos Bradley sont apparemment toujours coincés au nord, incapables de progresser sur n'importe laquelle des rues principales. Nous devons poursuivre notre progression sans eux. Cela nous rend nerveux, Fitts et moi.

Une compagnie d'infanterie blindée n'est qu'à moitié complète avec ses seuls fantassins. Nous nous battons en faisant équipe avec nos blindés. Nous nous complétons les uns les autres. Ils nous servent de soutiens lourds. Nous sommes leurs yeux et leurs oreilles. C'est un équilibre parfait, et pour qu'il soit vraiment efficace, nous devons travailler ensemble.

Et pourtant, il faut que nous pressions la cadence. Nous ne pouvons pas laisser les insurgés battre en retraite et se regrouper. Nous avons pris position dans la ville. Désormais, nous devons exploiter la brèche et avancer aussi profondément que possible.

J'appelle le chef de mon équipe Alpha. Knapp se précipite vers moi. Un mètre quatre-vingt-trois, 93 kg, il est aussi baraqué que longiligne et possède un canon à la place du bras – le résultat de plusieurs années de football américain au lycée. Il s'est engagé dans l'armée en 2001 et a atteint le grade de sergent en moins de deux ans, un rythme d'avancement incroyable. Il a été nommé meilleur soldat de la brigade au cours du trimestre qui a précédé notre départ d'Allemagne pour l'Irak.

— Knappy, je voudrais que tu m'exploses cette baraque de l'autre côté de la rue.

— Bien reçu, chef.

Knapp se retourne vers ses hommes, lance quelques ordres et retourne au portail. Le sergent Hugh Hall, le chef de l'équipe Bravo de Fitts, balance une grenade en direction du bâtiment municipal. Lorsqu'elle explose, des tourbillons de fumée et de poussière s'élèvent dans la rue. Nous tirons quelques grenades de 40 mm avec nos M203 pour faire bonne mesure. Elles explosent et contribuent à épaissir le mur de fumée. Misa franchit le portail et fait rouler une nouvelle grenade à fragmentation au bout de la rue. S'il reste encore quelqu'un là-bas, il est soit aveuglé, soit mort.

Knapp se glisse dans l'ouverture de notre portail, se redresse et lance une autre grenade juste devant la façade avant de notre maison cible. Une détonation sourde suit bientôt. Au-dessus de nous, Pratt et Lawson nous couvrent avec leurs tirs d'armes lourdes.

Knapp s'élance maintenant à découvert au milieu de la rue. Cet homme est en acier, avec un estomac à toute épreuve. Au cours d'un combat à Muqdadiyah en août dernier, il est resté au sommet d'un immeuble pour vider son arme sur un groupe d'une vingtaine d'insurgés qui donnait l'assaut. Les balles et les roquettes sifflaient de partout, mais il n'a jamais cillé. Il a défendu sa position et encaissé, tout en rendant des coups beaucoup plus forts que ceux qu'il recevait.

Il atteint l'extrémité opposée de la rue. Au même moment, j'exhorte le groupe suivant à cavaler de même. Tout en donnant des claques sur le sommet de leurs casques, je gueule : « Allez ! Allez ! Allez ! »

Le groupe de Fitts nous suit hors de la courette. Nous sprintons dans la rue et déboulons dans l'enceinte de notre maison cible. En me rapprochant, je vois Knapp figé dans l'embrasure de la porte.

Putain, c'est quoi, le problème, Knapp ? Bouge ton cul à l'intérieur !

Le reste du groupe se retrouve immobilisé derrière lui et, bien que j'essaie de m'arrêter dans mon élan, je percute les hommes. Nous formons un foutu troupeau juste dans la cour intérieure, cible facile pour des tireurs embusqués.

— Tout le monde à l'intérieur !, j'ordonne.

Knapp rétorque immédiatement par la négative :

— Non ! Non ! Tout le monde dehors ! Foutez le camp, tout de suite !

— Qu'est-ce que tu as trouvé ?, je demande, en essayant de me dépêtrer des autres gars du groupe qui font maintenant marche arrière.

Il s'approche et m'attrape par mon gilet pare-balles. Tandis que le reste des hommes fait retraite de manière incertaine, il me traîne dans l'embrasure.

— Knapp, putain, qu'est-ce que tu…

— REGARDE !, gronde-t-il.

La première chose que je vois, ce sont les câbles. Il n'est pas rare de voir des câbles électriques au milieu des ruines que nous traversons, mais ils sont généralement sales et endommagés, d'une couleur toujours terne. Dans cette maison, les câbles sont tout neufs et soigneusement accrochés les uns aux autres par des serre-câbles.

Ce n'est pas bon signe.

« Dehors ! Dehors ! Dehors ! Foutez le camp d'ici ! », je crie à l'attention de mon groupe.

Une grappe de câbles passe à travers un mur, puis se déploie à l'intérieur d'une autre pièce, derrière la porte, comme des feuilles de lierre vertes et orangées. Je suis du regard quelques-unes de ces grappes et constate qu'elles s'achèvent par des petites briques. Cela me rend perplexe pendant un bref instant, puis je réalise que ces briquettes ne sont autre que des pains de plastic C4.

Une autre grappe de câbles court jusqu'à une paire de bonbonnes de gaz de la taille d'un kart, alignées contre le mur le plus proche. D'autres explosifs sont dispersés autour d'elles.

Mais la cerise sur le gâteau, le coup de génie des insurgés, c'est le réservoir de carburant auxiliaire installé au milieu de la pièce. Conçu pour les chasseurs MiG à large rayon d'action, c'est un réservoir en forme de larme déformée. Les insurgés ont fait glisser des sacs poubelle autour de sa queue à ailettes. Ils lui ont retiré son nez. Des câbles électriques disparaissent dans l'ouverture ainsi créée. Le carburant pour avion est à l'origine des boules de feu du World Trade Center le 11-Septembre. Ce réservoir constitue une sacrée bombe.

Nous pourrions perdre tout le groupe de combat, en fait nous pourrions perdre la majeure partie de la section, ici, tout de suite.

Je me retourne vers Knapp :

— Demi-tour vers l'autre maison, maintenant !

Il entraîne les hommes et tout le monde repart de l'autre côté de la rue. Je reste seul dans l'embrasure, à contempler cet incroyable piège. Je suis horrifié à l'idée de ce qui aurait pu arriver aux hommes de ma section.

Fitts déboule en courant.

— Que se passe-t-il ?

Je suis tellement choqué que je ne peux que lui montrer l'installation du doigt.

Il jette un coup d'œil à l'intérieur de la maison et perd la boule.

« C'est quoi cette connerie ? Putain de merde ! »

— C'est un BEI, mec, un bâtiment explosif improvisé. Une putain… de bombe immobilière.

Je n'arrive même plus à faire des phrases complètes.

— Tout le pâté de maisons pourrait sauter, ajoute Fitts.

Nous ne pouvons pas nous laisser gagner par l'émotion. Je me bats pour rassembler mes esprits.

Qu'est-ce que c'est que cette merde, Bellavia ? Qui pourrait s'amuser à traîner un réservoir auxiliaire à l'intérieur d'une baraque ?

Je n'ai jamais vu Fitts aussi proche de la crise de nerfs. Ça ne lui ressemble pas. En fait, c'est généralement Fitts qui reste calme pendant que je pète les plombs de mon côté.

En octobre, juste avant que nous n'apprenions notre départ en mission pour Fallouja, la section se trouvait en patrouille de routine. Le soldat Michael Gross s'est pris les pieds dans une branche et est tombé le nez dans la poussière. Quand il a relevé la tête, il a vu un fil tendu à quelques centimètres seulement de ses yeux. Le fil était relié à une mine terrestre. Gross a hurlé de toutes ses forces. Le groupe de combat s'est arrêté tandis que je gueulais pour ma part : « Stop ! Plus personne ne bouge et tout le monde éteint ses équipements électroniques ! » Nous avons découvert plusieurs autres mines éparpillées autour de nous. Aussitôt, j'ai essayé d'appliquer la procédure adaptée pour qui se retrouve coincé dans un champ de mines.

Fitts et son groupe se trouvaient juste derrière notre escarpement. Fitts a vu qu'il devait nous aider à garder notre calme, à commencer par moi. « Écoute, Bellavia, m'a-t-il lancé d'une voix ferme et douce.

C'est peut-être un putain de bordel, mais tu n'es pas forcé de payer l'addition. Qu'est-ce qui se passe exactement ? »

— Mec, j'ai répondu en sentant la nervosité monter en moi, c'est un putain de champ de mines.

— OK, écoute, rétorqua Fitts. J'ai besoin de deux mitrailleurs SAW en position de sécurité à 9 heures et à 3 heures. Je veux un 203 qui fasse le guet à midi. Vous tirez sur tout ce qui bouge en dehors de notre zone. Tout le monde revient sur le sentier en regardant où il met les pieds. Regardez aussi autour de vous.

— Gross, ne bouge pas tout de suite. Je regarde derrière toi.

Et peu à peu j'ai retrouvé mon calme. Comme toujours dans une situation périlleuse, Fitts m'avait éclairci les idées.

— Fitts, quelqu'un doit nous observer. À quoi bon installer des obstacles si personne ne les garde sous surveillance ?

— Je sais, c'est pour cela que j'ai installé un périmètre de sécurité.

J'ai rampé derrière Gross. Il a bientôt pu se relever et déguerpir. Puis je me suis mis à creuser un petit trou à la base de la mine avec mon couteau.

— Bellavia, la voie est libre pour repartir en arrière. Qu'est-ce que tu branles ?

— Je vais faire péter cette saloperie.

J'ai sorti un bloc de C4 d'une poche de mon sac de patrouille et l'ai disposé à l'intérieur de ma petite cavité.

— Laisse-moi évacuer les gars avant que tu ne nous fasses tous sauter, a-t-il annoncé.

— Entendu, mec. Je note que tu as confiance en moi.

— Tu n'as aucune idée de ce que tu es en train de faire, Bellavia. Arrêter de tripoter ce machin avec ton putain de couteau.

— OK, on va peut-être tous exploser… C'est une éventualité à envisager. Mais j'ai besoin de me concentrer et tu ne m'aides pas beaucoup à le faire, lui ai-je rétorqué, sous le coup de la frustration.

— Nom de Dieu ! T'as trouvé ton inspiration où ? En lisant des bouquins avec Lockwald et ses sapeurs ?

— Non, en suivant leur présentation PowerPoint. Tu te rappelles ? Celle dont tu disais que c'était une sacrée perte de temps. Regarde-moi ça, c'est une mine antipersonnel d'origine italienne.

— Laisse-moi juste évacuer les gars, a répété Fitts.

Nos soldats ont rampé en dehors du champ de mines les uns après les autres. En regardant autour de moi, j'ai réalisé que j'étais le dernier sur place. J'ai commencé à creuser un autre trou à côté de la deuxième mine et j'ai planté un nouveau pain de C4. La seule chose dont je me suis rendu compte ensuite, c'est que Fitts était allongé à plat ventre à côté de moi, son fusil à pompe prêt à faire feu.

Il a accroché mon regard et m'a demandé sur un ton badin :

— Tu n'aurais pas un peu de tabac à chiquer ?

C'était typique de la manière dont Fitts et moi fonctionnons. Quand je flippe, il reste calme et rassurant. Il m'aide à ne pas perdre la tête quand je cours le risque de péter les plombs. De la même manière, quand je pousse les choses un peu plus loin et que je prends des risques, il est toujours là pour m'empêcher de faire trop de zèle. Quel que soit mon état d'esprit, quelle que soit la situation dans laquelle je me fourre, Fitts est toujours présent à mes côtés. Mais il n'a jamais de tabac à chiquer. Le bâtard.

Ce soir, Fitts est mal à l'aise. Je réalise que c'est à moi, cette fois, de garder mon calme – ne serait-ce que pour le remercier de ce qu'il a fait pour nous dans le champ de mines. Ce changement de rôle ne m'est pas aisé.

Je respire profondément et essaie de rester serein. Je dois bien réfléchir à tout cela.

Qu'avons-nous appris du champ de mines ?

Un champ de mines est un obstacle. L'ennemi dispose des obstacles sur le terrain pour ralentir la progression de l'infanterie et la diriger vers des zones de tir. Une zone de tir signifie qu'il surveille le terrain.

Quelqu'un doit observer cet endroit.

Au coin de la maison, j'examine le trou percé dans la façade, à travers lequel passent les câbles avant d'émerger de l'autre côté, dans la pièce où nous étions sur le point d'entrer. Cela m'amène à me

demander où vont les câbles et à quoi ils sont reliés – pour autant qu'ils soient reliés à quelque chose.

Fitts et moi avançons dans la cour et explorons rapidement le coin. Les câbles disparaissent dans un tunnel creusé sous le mur d'enceinte, côté extérieur, au sud.

— Ils ont creusé sous le mur ?, je demande, incrédule. C'est un sacré boulot. Pourquoi ne se sont-ils pas contentés de faire passer les câbles par-dessus ?

Parce qu'ils auraient été facilement visibles de l'extérieur et exposés aux éclats d'obus, aux tirs d'artillerie ou aux bombes.

Cela démontre un niveau de sophistication qui me fait frissonner. Je ne sais pas qui a construit ce piège, mais c'est un pro.

Nous évacuons la maison et progressons le long du mur d'enceinte jusqu'à la maison suivante. Les insurgés ont également creusé dans cette cour. Ils n'ont cependant pas piégé la maison. Leur tunnel s'enfonce sous un autre mur d'enceinte. Cela a dû leur prendre plusieurs heures pour tout creuser et il n'y a aucun tas de gravats nulle part. Ils ont soigneusement camouflé leur travail.

Nous suivons le tunnel jusqu'à une autre maison, où il s'achève dans un trou bien dissimulé. Juste à côté du trou, nous trouvons les restes déchiquetés de l'homme à la batterie.

Eh bien, le capitaine Sims a sa réponse. Maintenant, nous savons où cet homme allait.

Il est maintenant aisé de comprendre ce qu'il comptait faire si nous ne l'avions pas abattu. Il avait pour mission de s'installer dans le trou et d'attendre que nous prenions d'assaut la maison piégée. Alors, il aurait connecté les câbles électriques à sa batterie de voiture et nous aurait tous fait exploser. Nous serions arrivés cinq minutes plus tard sur zone, nous aurions fini en poussières ballottées par les vents du désert. La majeure partie d'une section d'infanterie taillée en pièces.

Plus tôt, au printemps, une unité des forces spéciales avait agi sur renseignement et investi un entrepôt à Bagdad. Après que le bâtiment eut été pris d'assaut, les insurgés firent détoner un BEL La plus grande partie de cette équipe hautement entraînée fut réduite

en charpie. De tels pièges sont pratiquement indétectables avant qu'il ne soit trop tard.

— Tu réalises qu'en me piquant ma cible et en trucidant ce connard tu as sauvé toute la section, non ?, je demande à Fitts.

Fitts me répond par un sourire arrogant.

— Je t'ai piqué *ta* cible, hein ?

— Fittsy, si tu étais un officier supérieur sur le terrain, cette action t'aurait valu une médaille pour bravoure. Ce salaud allait tous nous faire exploser. Au lieu de cela, il se retrouve en enfer pour y faire exploser Hitler.

Il rigole à ces mots et, l'espace d'un instant, je capte une étincelle du vieux Fitts.

Nous rendons compte. Je communique ce que nous avons trouvé à Cantrell. Il transmet à Meno, lequel fait son rapport au capitaine Sims. Notre commandement réclame quelques éclaircissements. Il branche sa radio sur notre fréquence et intervient en direct.

— Qu'est-ce que vous avez déniché ?

— Un BEI, je réponds. Un gros, mon capitaine.

— Vous en êtes sûr ?

La question m'irrite. Qui est-il pour se permettre de douter de mon jugement ? Puis je réalise que je me suis conduit de la même manière avec Knapp, qui a dû éprouver la même irritation à mon égard.

— Oui, j'en suis sûr, mon capitaine.

— Oui, mon capitaine, confirme Fitts à la radio. C'est un putain de BEI.

— OK, faites demi-tour.

Nous retournons dans notre cour. Sims a bien réfléchi à cette nouvelle menace. Lorsque nous lui donnons les coordonnées du BEI, il les note sur une feuille et les transmet à son tour par radio. Puis il nous ordonne de marquer la maison. Nous balançons une lumière stroboscopique infrarouge sur son toit. De cette manière, les chars ou le soutien aérien sauront qu'il s'agit d'une menace.

— OK, changement de plan, nous déclare Sims. Nous ne progresserons plus sans les chenillés. Nos véhicules de soutien nous serviront d'appui feu.

Fitts et moi sommes soulagés de l'entendre. Cela signifie que nous n'enfoncerons plus de portes sans avoir des Bradley ou des chars en soutien.

Sims s'exprime de nouveau à la radio. Je l'entends affirmer aux tringlots : « J'en ai rien à foutre de ce qui arrivera si nous devons passer par les voies Abel ou Caïn. – Il s'agit des deux artères les plus barricadées et les plus truffées d'IED de tout notre secteur. – Nous ne laisserons plus nos soldats sans le soutien de leurs blindés.

Sims nous ordonne de faire mouvement. Il projette de progresser vers le sud jusqu'à un carrefour et d'y faire jonction avec nos blindés. Les hommes de la section sortent en file indienne dans la rue ; tous ont à l'esprit l'existence du BEL Quelle autre porte s'ouvrira à nouveau sur un bâtiment piégé ? Aurons-nous encore une fois de la chance, ou nous retrouverons-nous face à un insurgé seul armé d'une batterie, déjà planqué dans son trou et prêt à toucher le gros lot ?

Si nous y sommes à nouveau confrontés, nous devrons agir différemment.

Pour commencer, j'aurais dû faire confiance à Knapp. J'ai mis sa parole en doute devant ses hommes. Je ne peux pas me permettre de recommencer. Je dois me conduire en chef et non pas agir au petit bonheur la chance.

Une nuit, il y a quelques semaines de cela, la voix de Fitts m'a transpercé jusqu'aux os : « Tu sais, Bellavia, a-t-il dit, il faudrait que tu arrêtes de te comporter en soldat et que tu commencer à te conduire en chef de groupe. » Sur le moment, sa remarque m'a blessé. Mais à présent je comprends ce qu'il a voulu dire. Agir en chef, cela implique d'accorder sa confiance à ses subordonnés, ce qui nécessite d'avoir foi dans leur jugement.

Je ne peux pas me conduire en trou du cul, Knapp doit savoir que je lui fais confiance. S'il me demande de rebrousser chemin, je le ferai. Son jugement est sûr. Ce gamin est futé.

Nous atteignons le grand carrefour, notre point de rendez-vous avec les blindés. Nous sommes aux petites heures de la nuit, le froid

pénètre nos treillis et nous fait grelotter. Les minutes passent. Le char du sergent Jim gronde à l'angle de la rue, puis nous rejoint. Cantrell arrive peu après dans son Bradley. Bientôt, toute la section est à nouveau réunie.

Nos blindés n'ont pas chômé pour nous rejoindre. Ils se sont frayé un chemin vers le sud à travers la ville, en tuant tous les insurgés qu'ils rencontraient sur leur route. Le char du sergent Jim a été pas mal occupé à canarder les IED et les barrières texanes avec son imposant canon de 120 mm. Maintenant, nous prenons place à bord de nos Bradley et poursuivons notre avancée.

Nous arrivons à un nouveau pâté de maisons. Nous nous trouvons au cœur du quartier des Soldats, le quartier chic des fidèles de Saddam, les baassistes, et des militaires en retraite. Le Bradley s'arrête. La rampe s'abaisse. Nous nous répandons dans la rue et pénétrons de force dans une maison. Juste avant que nous n'enfoncions la porte, mon esprit s'affole. Que recèle cette maison ? Allons-nous y mourir sans savoir ce qui nous aura tués tandis que le BEI nous vaporisera ? Des salauds nous attendent-ils derrière la porte ? Quels autres pièges peuvent-ils avoir concoctés ?

La première maison est sécurisée sans aucun problème. Les escaliers ont été démolis, et de ce fait il n'y a aucun accès possible au toit. Nous trouvons de la nourriture pourrie dans la cuisine et près d'un centimètre de poussière sur les tables. Ce bâtiment a été abandonné il y a un bon bout de temps. Nous avançons jusqu'au bâtiment suivant et trouvons des jouets d'enfants dispersés sur le sol. Des vêtements sont également répandus par terre ; la maison semble avoir été abandonnée précipitamment, à moins qu'elle ait été pillée. Des relents de puanteur humaine flottent dans la pièce. Quelqu'un a habité ici récemment. Nous restons hyper-vigilants, mais nous ne trouvons rien.

À la maison suivante, nous découvrons un escalier muré qui conduit au toit et qui, pour une fois, constitue une agréable surprise. L'insurgé qui l'a muré était visiblement novice en la matière. Le mur de briques a l'air peu solide. Nous donnons quelques bons coups dedans et il s'effondre en une cascade de briques et de débris de mortier. La voie qui mène au toit est ouverte.

La section se rassemble au sommet de la maison et Lawson met en place nos mitrailleuses lourdes. Nous pouvons maintenant continuer à nettoyer le quartier en sautant de maison en maison. Plutôt que de passer par la porte d'entrée, nous pouvons leur tomber dessus. Arriver par les hauteurs surprendra sans doute ceux qui sont à l'intérieur. Ce ne sera pas non plus sans difficultés, puisque nous allons rencontrer pas mal d'escaliers murés ou d'autres obstacles sur le chemin de la descente. Dans certaines maisons, les fenêtres sont scellées et les insurgés ont construit des sentiers sinueux faits de barrières ou de murs de briques. Ils ont été conçus pour nous diriger sur des pièges, mais, à chaque fois, ils débouchent sur des positions abandonnées. Les méchants se sont évanouis à notre approche. Cela nous laisse perplexes.

Au bout du pâté de maisons, nous découvrons une maison située un peu à l'écart des autres. Un espace d'environ 1,20 mètre de largeur nous oblige à sauter pour atterrir sur son toit. Je m'élance le premier et me jette dans le vide.

Je ne fais pas qu'un mètre, j'en fais deux ou trois. Je m'écrase au premier étage de la maison. Pendant un moment, je pense que je me suis brisé les vertèbres. Je ne peux plus bouger. Tout mon corps me fait souffrir. Ruiz et Santos s'écrasent brutalement à côté de moi.

Je lève les yeux. Il n'y a plus de toit. Nous avons sauté directement dans la maison. C'est un miracle que personne ne se soit cassé quelque chose.

— Regardez, c'est à cause des bombardements d'artillerie, lance quelqu'un.

— Conneries !, je réponds. Ils se sont servis de masses.

Je désigne d'un geste de la main les éraflures et les dégradations qui marquent l'ancienne présence du toit. Il n'y a aucun impact d'obus sur les murs. Les moudj ont démoli ce toit eux-mêmes, ce qui ne peut signifier qu'une seule chose : ils s'attendaient à ce que nous nous déplacions par les toits. C'était un autre de leurs pièges. Et dire que nous pensions être plus malins qu'eux.

Ils semblent avoir toujours un jeu d'avance sur nous. Mais putain, où sont-ils ?

Nous nous relevons et demandons au reste de la section de nous rejoindre dans la maison. Après l'avoir inspectée, nous poursuivons jusqu'au toit suivant. Nous atteignons une autre maison. Celle-ci dispose d'un abri fortifié aux murs épais, érigé au milieu du toit. Ce sera notre point d'entrée vers l'intérieur de la maison.

Knapp rassemble son groupe de combat devant la porte de l'abri. Sucholas et mon équipe Bravo se tiennent prêts derrière eux. Les gars de Fitts attendent à proximité. Ils sont sur le point de donner l'assaut et d'entrer quand quelque chose m'incite à me précipiter vers une fenêtre située à gauche de la porte. Les hommes s'arrêtent et m'observent. Je ne sais pas pourquoi j'agis de cette manière, mais quelque chose m'y pousse. Je saute à l'intérieur par la fenêtre.

Au moment où je saute, Knapp découvre un câble partiellement dissimulé sous la porte.

À l'intérieur de la maison, je commence à progresser vers l'entrée. Avant même d'avoir fait un pas, je vois un fil déclencheur. Il court à travers la porte avant de remonter le long du chambranle. Une grenade quadrillée rouge-orange, de la taille d'un ballon de rugby, pend à l'extrémité du câble. La goupille a été arrachée et la cuillère ne tient que par le câble. Si nous ouvrons la porte, la cuillère sera éjectée et la grenade nous explosera au visage.

— Knapp !, je crie.

Il vient vers moi et me regarde par l'embrasure de la fenêtre.

— Regarde-moi cette saloperie, je lui dis.

Il suit du doigt le fil déclencheur et soupire.

— Tu sais quoi ? J'ai dit à mes hommes de ne pas chercher à savoir s'il y avait des pièges. Nous conduisons une OMTU[15] assez lourde. Nous recherchons les méchants. Nous n'avons pas le temps de finasser.

— Tu as raison. Il pourrait y avoir des salauds dans cette maison, prêts à nous tuer. Nous devons être prêts à nous battre, pas le nez collé en permanence par terre pour savoir s'il y a des pièges.

Knapp acquiesce. Nous avons un gros problème tactique sur les bras. Si nous considérons chaque maison comme pouvant être piégée, nous ferons très attention en entrant. Or, la confiance et la

rapidité sont des atouts essentiels dans la sécurisation d'un bâtiment. Si nous hésitons, si nous cherchons systématiquement à déjouer les pièges, nous laissons l'initiative aux éventuels insurgés planqués à l'intérieur d'une maison. Ça ne sert guère nos affaires. Nous déplacer rapidement et avec efficacité d'une pièce à une autre est le seul moyen de surprendre l'ennemi et de réduire notre exposition à leurs tirs.

Jusque-là, nous n'avons vu personne dans ces maisons. Et pourtant, si nous continuons à progresser de manière aussi rapide, nous aurons de bonnes chances de tomber sur un endroit piégé. Pour l'heure, je n'ai aucune idée de la manière dont nous allons pouvoir nous y prendre pour éviter d'avoir des blessés. Soit nous continuons à aller vite et nous nous prenons les pieds dans un câble déclencheur, soit nous avançons doucement et nous nous faisons tirer dessus.

— OK, Knapp, gardons ça entre nous pour l'instant.

— Ouais, d'accord. Pas la peine de paniquer les gars plus qu'ils ne le sont déjà. Je ne veux pas qu'ils entrent dans les maisons avec tous ces problèmes en tête.

Knapp sort une paire de cisailles et détache la grenade. La cuillère s'éjecte et la grenade commence à siffler. Je l'attrape et crie : « Tout le monde à couvert ! »

Sur le toit, tout le monde se plaque au sol. Je balance la grenade par-dessus le mur le plus proche. Une seconde plus tard, elle explose dans un fracas sourd.

Fitts s'approche de moi.

— Hé, Bellavia, tu aurais pu me prévenir un peu à l'avance de ce que tu comptais faire.

— Je suis d'accord avec toi, mais rien de cela n'était prévu.

Nous finissons de sécuriser la maison, puis nous sortons dans la rue. Ce pâté de maisons a été passé au crible. Nous remontons dans les Bradley et nous dirigeons vers le sud. Le char du sergent Jim fait mouvement le premier. Il gronde dans la rue, tangue vers l'ouest, puis assure la sécurité de notre flanc.

Tandis que Jim circule à plus ou moins un bloc de notre route, un homme solitaire surgit dans la rue et lâche une rafale d'AK.

Jim utilise son canon principal pour riposter. Quelques secondes plus tard, le haut-parleur à l'arrière de notre Bradley grésille. « Oh mon Dieu, c'était affreux, mec. »

Jim répond :

— Hé, ce mec avait une AK. Il me tirait dessus. Il n'aurait pas dû le faire !

Soudain, notre chef de bord, le sergent-chef Cory Brown, interrompt la conversation radio :

— UNE CAMIONNETTE ! Nous avons une camionnette !

Comme de bien entendu, l'adversaire nous envoie une camionnette bourrée d'explosifs. Le soldat Shane Gossard, le mitrailleur de Brown, fait pivoter sa tourelle et repère la camionnette alors qu'elle se rapproche. Gossard est généralement considéré comme le meilleur mitrailleur de Bradley de toute la brigade. Lorsqu'il n'est pas dans sa tourelle, c'est une âme généreuse, qui joue de la guitare et chante. Mais dans sa tourelle, c'est un vrai tueur.

Il vise soigneusement et lâche des rafales régulières en plein dans le véhicule, qui explose dans un feu ardent. Une autre menace éliminée.

Quelques minutes plus tard, nous tombons sur un IED planqué dans des sacs Hesco[16]. Gossard en mitraille trois. L'explosion secondaire ébranle nos chenillés.

— Hé, j'ai un visu sur l'imagerie thermique, murmure Gossard sur l'intercom. – Nous entendons à peine sa voix dans le haut-parleur, mais nous devinons qu'il est excité. – Et il se promène avec un pote.

Le canon de 25 mm crache deux fois. Le Bradley vibre sous l'effet du recul.

— Joli tir, dit quelqu'un.

Deux méchants de plus à terre.

Nous nous frayons un chemin jusqu'à un autre pâté de maisons. Nous finissons par faire jonction avec le char de Jim. Ensemble, nous roulons en convoi jusqu'au quartier suivant.

Quelqu'un crie : « RPG ! » Une roquette déchire l'obscurité et frappe le char de Jim. Une gerbe de flammes éclaire son flanc.

Le mitrailleur de Jim, le sergent Denny Taijeron, fait pivoter la grosse tourelle de son Abrams sur la gauche. Une fraction de seconde plus tard, le canon de 120 mm aboie. Toute la façade avant d'un bâtiment proche s'écroule. De nombreux insurgés surgissent à découvert. Taijeron passe à la mitrailleuse de 12,7 mm. Nous l'entendons rafaler même par-dessus le vacarme de notre moteur. Quelques secondes plus tard, le silence retombe. Les moudj ne se sont pas échappés. Nous continuons à progresser.

— J'ai des barrières texanes devant moi, annonce cette fois-ci Taijeron.

Jim lui ordonne d'ouvrir le feu.

BOOM !

— Cible détruite, plus de barrière.

La compagnie Alpha s'arrête au sud de notre prochain objectif d'importance, la mosquée Imam al Shafi. Elle sert de centre de contrôle et de commandement, ainsi que de base de ravitaillement, à la majorité des insurgés du quartier des Soldats. Il s'agit du cœur de leurs défenses et nous allons le mettre en pièces.

Chapitre 9

Le portail du magicien d'Oz

La nuit est irréelle et confuse. Des AC-130 gunship, avions d'attaque au sol et de soutien, volent en cercle au-dessus de nous comme des vautours, en choisissant leurs proies et en les frappant de toute la force de leur armement monstrueux. L'écho alentour des fusillades, des tirs de mortiers ou des tirs d'artillerie nous joue des tours auditifs. Dans cette ville vide, chaque son est amplifié, chaque bruit rebondit de bâtiment en bâtiment jusqu'à créer une cacophonie sans origine décelable. C'est un combat sous vide, un gigantesque micmac de sons nous rend incapables de distinguer qui tire et d'où les tirs proviennent.

Le paysage urbain offre un décor parfait pour un film style *Godzilla*. Des tas de briques encombrent les rues. Des poteaux téléphoniques sont couchés sur les ruines. Les maisons sont défoncées ou détruites. Les vitrines de boutiques sont brisées ou explosées. Il ne reste plus grand-chose à l'intérieur de ces boutiques, sinon des meubles ou des étagères en mille morceaux. L'obscurité n'est atténuée que par les dizaines de petits feux qui couvent dans les décombres. L'horizon est teinté de rouge-orangé. Fallouja agonise.

Le travail de cette nuit nous laisse trempés de sueur, et la petite brise annonciatrice de l'aube nous fait rapidement frissonner. Nos treillis sont poisseux. Nous sommes courbaturés et nous grelottons. En sécurisant les maisons, nous tombons par hasard sur une cache remplie d'équipements datant de l'époque de la guerre du Vietnam – un paquet de lunettes de vision nocturne Starlight, des uniformes américains et des produits médicaux. À cette heure, nous avons tous des entailles ou des coupures aux mains, aux bras et aux visages ; nos pantalons de treillis sont déchirés ou brûlés par endroits. L'environnement urbain constitue pour nous un défi physique

permanent. À chaque pas que nous faisons, nous prenons le risque de nous casser la gueule dans les ruines. Des bouts de verre brisé tapissent les gravats comme de la glace sur une couche de neige fraîche. Nous les écrasons sous les semelles de nos bottes, mais, lorsque nous glissons, nos mains freinent notre chute et se retrouvent criblées d'éclats de verre. Nous les ôtons du mieux que nous pouvons avant de reprendre notre chemin.

Nous trouvons notre rythme. Nous ne sommes pas censés sécuriser toutes les maisons et déterrer toutes les armes ou les caches d'équipements que nous découvrons. Cela nous prendrait des jours. Il s'agit plutôt de traquer l'ennemi. Nous sommes à la recherche des méchants et nous avançons sans relâche. Le sergent Jim et son char Abrams se révèlent indispensables pour poursuivre à bonne allure. Il utilise son canon principal pour percer des trous dans les façades, que nous utilisons ensuite comme point d'entrée. C'est beaucoup plus sûr que de jouer à pile ou face avec la mort en enfonçant les portes. Les obus de 120 mm sont si puissants qu'ils percent parfois trois ou quatre maisons d'un coup. La puissance de feu de ce monstre svelte de 68 tonnes nous permet de traverser chaque pâté de maisons en utilisant un sentier fraîchement creusé, en évitant les pièges ou les zones de tir que les insurgés ont si méticuleusement préparés à notre attention.

Deux heures avant le lever du soleil, nous atteignons la mosquée. L'édifice carré trône au centre d'un quartier résidentiel. C'est le centre névralgique du quartier d'Al-Askari, ou quartier des Soldats. L'environnement est impressionnant. Chaque maison dispose d'un épais mur d'enceinte et d'un portail métallique. Des balcons construits à la manière d'échauguettes surplombent les cours intérieures, fournissant d'excellents points de vue à partir desquels il est possible de couvrir les murs d'enceinte. Il semblerait que tout le quartier ait été érigé par des architectes de siège.

Et pourtant, nous ne rencontrons toujours pas d'ennemis. L'arrivée sur notre premier objectif majeur à l'intérieur de la ville se révèle assez décevante.

La section avance jusqu'au portail principal de la mosquée. Les murs de part et d'autre font au moins 3 mètres de hauteur. Des fragments de verre brisé sont plantés dans le ciment du parapet –

une alternative très efficace au fil de fer barbelé. Le portail est en acier massif et fait également plus de 3 mètres de haut. Il faut que nous passions de l'autre côté afin de pouvoir sécuriser la mosquée.

Un A-10 gronde au-dessus de nos têtes en faisant rugir ses inimitables canons de 30 mm. Il mitraille une cible en rase-mottes plus au sud, puis s'élève dans les airs.

Hall est notre expert en défonçage de portes. Il appartient au groupe de Fitts ; il n'est pas très grand, mais il est bâti comme un bélier humain, avec des épaules larges, musclées, et un centre de gravité relativement bas. Je l'appelle. Il jette un coup d'œil au portail et lâche :

— Je suis incapable de défoncer ce truc-là, chef. Impossible.

Je me retourne vers Fitts :

— Je vais faire péter cette saloperie avec du C4.

Fitts acquiesce d'un hochement de tête et demande à la section de reculer pour se mettre à l'abri du blast. Quelques secondes plus tard, j'achève de brancher mes câbles. La charge explose, mais, lorsque la fumée se dissipe, le portail a l'air quasiment intact.

Quoi d'autre ?

— On pourrait utiliser un Bangalore ?, suggère Santos.

Il s'agit d'engins datant de la Seconde Guerre mondiale, conçus pour pulvériser des barricades ou des obstacles. Pour faire simple, le Bangalore est une charge explosive placée à l'intérieur d'un tuyau ou, dans notre cas, un piquet de clôture. Nous en plantons un devant le portail, déclenchons le détonateur, puis prenons le large.

Boom ! Le portail résiste également à cette attaque.

— Incroyable, je murmure.

Fitts demande à Knapp et à Misa de balancer quelques grenades par-dessus le mur d'enceinte, juste au cas où quelqu'un nous attendrait de l'autre côté. Les deux hommes se mettent au travail et projettent leurs grenades dans la cour intérieure de la mosquée.

J'ai une meilleure idée. Je dis à Ruiz : « Prépare un AT4 ». Je me retourne vers Fitts : « Eh, mon pote, demande à tout le monde de garder ses distances. »

— Quoi ? Qu'est-ce que tu manigances encore, Bellavia ?, demande-t-il.

— Nous allons détruire le portail avec un AT4.

Tout le monde recule.

— Ruiz, je demande, tu peux viser la serrure du portail ?

— Je peux essayer, chef.

— Fais-le.

Ruiz prend sa visée quasiment à bout portant. Il appuie sur la détente de l'AT4. Dans un éclair et un grondement monstrueux, la roquette file vers le portail.

La fumée se dissipe. Le portail est toujours debout.

— Ruiz, t'es vraiment con ! Comment diable as-tu pu rater ce putain de portail ! Il est à moins de 2 mètres !

— Je vous jure que je l'ai touché, chef.

Je me retourne et me dirige vers le portail. En effet, Ruiz a fait un tir au but en tapant direct sur le mécanisme de la serrure. En réalité, sa roquette de 84 mm est passée à travers le trou de la serrure. Un trou parfaitement symétrique, aux contours roussis, a été creusé dans l'acier. Pourtant, le portail refuse toujours de s'ouvrir.

Dans la merde à cause d'un putain de portail hadji. C'est quoi ce bordel ?

Santos colle une mine Claymore contre les charnières. La mine explose, mais le portail résiste à l'effet de souffle.

— Santos, sors-moi le Javelin.

— Putain, mec !, s'exclame Fitts.

Il ne veut rien avoir à faire avec le gros missile antichar FGM-148. Ces saloperies font plus de 10 centimètres de diamètre.

La voix de Jim résonne sur le canal radio. Il s'est tenu au courant de la manière dont nous cherchions à sortir de notre impasse.

— Hé, chef Bellavia, vous feriez mieux de défoncer le mur.

— Eh bien, je réponds, ce serait sans doute la meilleure solution.

En temps normal, nous n'utilisons pas nos Bradley comme béliers. Il est trop facile de les endommager et, s'ils tombent en panne, nous perdons une de nos principales armes létales. Mais, cette fois-ci, nous allons devoir nous en servir.

Le blindé le plus proche est celui du lieutenant Meno. Meno a mis pied à terre pour nous retrouver, laissant son Bradley aux mains du sergent Chad Ellis, un mitrailleur de 1,70 mètre avec une tête de bulldog. Ellis fait partie de la Troisième Section depuis 2001 et personnifie le visage et le comportement de notre famille, désormais connue sous le nom affectueux de « Troisième Troupeau ».

C'est un sous-officier sérieux et un excellent mitrailleur de Bradley, mais il n'est pas habitué à commander un équipage de blindé. Son conducteur, le soldat Gregory Marcoot, est une recrue relativement fraîche également. Ce n'est pas une situation optimale, mais nous lui faisons néanmoins signe d'avancer.

Le char de Jim gronde en s'approchant de nous et se décale sur un côté de la rue pour laisser passer Ellis avec son Bradley. Servir de pilote à Marcoot tout en assurant parallèlement la sécurité est assez problématique à faire dans un Bradley. Tandis que le chenillé avance, Ellis fait pivoter sa tourelle pour éloigner son canon du char de Jim, mais il heurte dans un bruit sourd le mur d'enceinte de la mosquée. Ellis réagit à l'impact et Marcoot fait reculer son blindé, emboutissant alors le char de Jim.

— C'est quoi, ce bordel ?, beugle quelqu'un.

Le Bradley s'arrête, mais Ellis continue à manœuvrer sa tourelle. Telle la hache de Paul Bunyan[17], le canon percute un poteau téléphonique à proximité. Celui-ci se casse en deux, larguant ses câbles dans la rue comme autant de serpents.

— Mais putain, mec, qu'est-ce que tu fous ?, crie Fitts.

Ellis réussit finalement à ramener sa tourelle dans l'alignement de la marche. Le blindé avance jusqu'au portail. Ellis vise et ouvre le feu avec son canon. Il arrose le portail de plusieurs obus de 25 mm, mais ceux-ci ne font rien d'autre que percer quelques trous dans le portail. Puis son arme s'enraye. Ce n'est guère surprenant compte tenu de tout ce qu'elle vient de subir. Ellis change d'arme et s'attelle à la

mitrailleuse coaxiale. Il a le temps de cracher quelques pruneaux dans la serrure avant que la mitrailleuse ne s'enraye à son tour.

Le Bradley ne dispose plus que d'une seule arme en réserve, son système de lance-missiles TOW. Ellis essaie de relever la caisse de forme rectangulaire qui sert de lanceur, mais elle refuse de se relever en position de tir. Son blindé est neutralisé. Plus une seule de ses armes ne fonctionne.

Au moins, il peut toujours être utilisé comme un gigantesque bélier. Marcoot avance de quelques centimètres et place son aile gauche contre le portail. Il appuie sur la pédale d'accélérateur, mais le Bradley se positionne à un angle tel qu'il ne trouve pas d'appui. Le portail résiste même à cet assaut.

Jim regarde tout cela et lâche finalement :

— Venez-vous placer derrière moi, je vais tenter ma chance.

L'Abrams roule en avant et Jim envoie son aile avant gauche pile dans l'angle du mur d'enceinte extérieur de la mosquée. Puis il fait pivoter son blindé sur la gauche. La puissance d'un moteur de char de 1 500 chevaux est tout simplement prodigieuse. La pression créée par cette manœuvre brise le mur. Il se gondole depuis le portail jusqu'à l'angle attaqué, puis s'écroulé à l'intérieur. Je n'ai jamais rien vu de tel.

— Whaou !, je dis à la radio. Merci beaucoup, mon pote.

La section pénètre dans l'enceinte et y trouve tout un stock d'armes, d'équipements et de munitions. Nous progressons dans la cour au milieu de piles d'obus de mortier, de RPG, de caisses de munitions ou d'explosifs. Si nous tombons dans une embuscade, ce sera là la seule couverture dont nous pourrons bénéficier.

Nous sécurisons la cour et trouvons encore du matériel, y compris des équipements radio et du matériel américain. En raison de nos règles d'engagement, nous ne sommes pas autorisés à pénétrer à l'intérieur de la mosquée elle-même. Cela offenserait les sensibilités irakiennes puisque nous ne sommes que de pauvres chrétiens impurs. Nous ne voudrions certainement pas commettre cet impair *et* raser leur putain de ville en même temps.

Parallèlement, notre ennemi utilise ses lieux saints comme autant de bases de ravitaillement.

Le bataillon de la Force d'intervention irakienne qui nous a suivis à travers la brèche nous rejoint et met pied à terre. Cette fois, les soldats sont motivés. Ils nous semblent remontés à bloc lorsque nous les voyons s'aligner devant l'entrée. Ils fracassent la porte d'entrée de la mosquée et se lancent à l'intérieur en rafalant avec leurs armes. Nous restons dehors, en écoutant la fusillade et en nous demandant si nous ne ratons pas un bon combat.

Quelques minutes plus tard, le chef de la Force d'intervention irakienne ressort par la porte. Il regarde Meno, lui sourit, puis lui fait le signe du pouce tendu.

— OK, vous êtes bons !, proclame-t-il dans un anglais scolaire.

Objectif prioritaire sécurisé. Importante cache de munitions découverte. Aucun salaud à l'horizon. C'est un démarrage étonnant pour un Götterdämmerung[18] en Irak.

Nous n'avons plus qu'une demi-heure d'obscurité devant nous. Meno nous ordonne de dégotter une maison, d'y établir un périmètre de sécurité et de nous y reposer un peu. Fitts entraîne son groupe de l'autre côté de la rue et prend position dans une maison intacte au nord de la mosquée. Le deuxième groupe de combat et moi, nous nous dirigeons au bout du pâté de maisons et sécurisons une maison d'un étage au nord-est de la mosquée et de l'autre côté de la rue.

J'installe des guetteurs sur le toit. Le reste du groupe s'installe au premier étage pour piquer un roupillon, dans le couloir qui mène à l'immense toit. Je m'éternise quelques minutes de plus à l'étage pour transmettre mes instructions à mes soldats. Lawson donne son accord pour garder l'œil ouvert pendant les vingt prochaines minutes et quelques. Une fois cela réglé, je me dirige vers le bas des escaliers pour veiller sur la porte d'entrée.

Dans la pièce au-dessus de moi, Michael Ware et Youri Kozyrev sont couchés par terre. Doc Abernathy se trouve à côté d'eux. Quelques-uns des autres gars fument une cigarette ou nettoient leurs armes. Nous allons leur laisser une heure pour dormir, puis certains d'entre eux iront relayer les hommes sur le toit afin qu'ils puissent à leur tour se reposer.

Je m'assieds, allume une cigarette et tire une longue bouffée. J'ai les nerfs à vif, mais j'ai le sentiment que je pourrais dormir une semaine. Et pourtant, je sais que ce n'est que le début.

Le groupe de combat s'est bien comporté jusqu'à présent et je suis fier de mes hommes. Nous travaillons en équipe et les gars se font clairement confiance les uns les autres.

Il n'en a pas toujours été ainsi. Au début de notre opex, il y a quelques mois, j'ai surpris un de mes soldats en train de sniffer de l'air comprimé et d'essayer de se faire un trip grâce aux produits chimiques contenus dans la bonbonne. J'étais furieux. Je les ai tous rassemblés et j'ai exigé de savoir qui d'autre était dans le coup.

Fitts, le sergent-chef Omar Hardaway, Brown et moi-même avons interrogé chaque soldat de mon groupe. Nous avons appliqué les règlements de 1965, lorsque les sous-officiers avaient encore le droit de donner quelques bons conseils à leurs soldats « entre quatre murs ». Il y a eu quelques blessures d'amour-propre, quelques côtes enfoncées, quelques visages commotionnés, mais personne n'a versé la moindre larme. Encore plus important, aucun soldat n'a dénoncé l'un de ses camarades. Au lieu de cela, deux hommes qui n'avaient rien à voir avec l'incident ont voulu en endosser toute la responsabilité.

C'est ce jour-là que les hommes de mon groupe se sont rapprochés. Ils étaient restés loyaux les uns envers les autres, et je les respectais pour cela. Ils avaient appris qu'ils pouvaient se faire confiance. C'est également ce jour-là que j'ai compris à quel point mes hommes comptaient pour moi.

Je tire une nouvelle bouffée sur ma cigarette et me débarrasse de mon équipement. Je suis occupé à ranger les poches de munitions de mon gilet de combat lorsque Lawson passe la tête en haut de l'escalier.

— Hé, chef Bellavia !, appelle-t-il dans un murmure.

— Ouais ?

Lawson est blanc comme un linge.

— Stuckert pense avoir vu quelque chose.

Je récupère mon matériel et prends la direction du toit.

Chapitre 10

Des ombres et des fantômes

— Qu'est-ce que tu as repéré ?, je demande à Stuckert lorsque j'arrive sur le toit.

— Par là, chef, souffle-t-il en pointant sa mitrailleuse SAW vers le toit de la maison voisine, en direction d'une fenêtre à barreaux à moins de 2 mètres de distance.

Notre toit partage un mur mitoyen avec celui de l'autre maison. Les deux bâtiments sont alignés dans le sens est-ouest.

— De quoi tu parles ?, je dis à haute voix.

Je n'en suis pas certain, mais je pense que Fitts et ses hommes sont dans cette maison.

— Chef, murmure Stuckert, il y a un gars là-dedans. J'ai vu une main bouger le rideau.

Les yeux de Stuckert sont écarquillés et les poils de sa nuque se tiennent au garde-à-vous. Quelque chose dans le genre *Les Griffes du cauchemar* lui a foutu la trouille.

Je me rapproche du mur et jette un coup d'œil à la fenêtre. Je ne vois aucune main. Je ne vois que des rideaux, déchirés et crasseux, qui se balancent doucement sous la brise.

— Mec… – Voilà que je me mets à murmurer à mon tour. – Mec, allons, Stuckert, ce n'est que le vent qui agite les rideaux. Tu as froid. Moi aussi. Tu es fatigué. Moi aussi.

Je m'interromps. Il a l'air effondré.

— Stuckert, tu es vraiment sûr d'avoir vu quelque chose ?

— Chef Bellavia, j'en suis sûr.

Il est temps de faire confiance à tes hommes.

Stuckert est un Californien, un gosse de riche tourmenté qui s'est engagé dans l'armée pour échapper à sa famille. Son oncle est le maire de sa ville, et son père a une très bonne situation. Depuis qu'il a intégré le deuxième groupe de combat, il est toujours au courant de tout. C'est un bon soldat, un bon gamin qui a fait de grands pas pour devenir un *homme*. Il n'est pas sujet à l'hystérie et son courage ne peut être mis en cause.

Sois un chef. Fais confiance à tes hommes.

Je dois en être sûr.

— Hé, Maxfield, sergent Lawson, vous avez vu quelque chose ?

— Non, chef Bellavia.

Je ne sais pas trop où se trouve Fitts en ce moment. Il est quelque part à l'ouest de ma position, du même côté de la rue. Aurait-il pu s'installer à côté sans que nous nous en soyons aperçus ? Avant de commencer à arroser la fenêtre de balles, je dois m'assurer que nous n'allons pas tirer sur les nôtres.

Stuckert est toujours derrière sa SAW. Même si Fitts ne se trouve pas dans la maison mitoyenne, nous courons le risque de le toucher accidentellement si nous faisons cracher nos mitrailleuses dans sa direction.

— OK, Lawson, tu dégaines ton 9 mm. Stuckert, tu t'en procures un, toi aussi.

Lawson sort son pistolet de son holster et l'empoigne, sans jamais quitter la fenêtre des yeux. Stuckert emprunte celui du mitrailleur de l'équipe Bravo à son poste derrière son M240. Il rejoint son emplacement le long du mur et dirige le canon de sa mitrailleuse SAW vers la fenêtre.

— OK, vous assurez la sécurité avec vos 9 mm. Si vous voyez quelque chose, n'hésitez surtout pas. Fiez-vous à votre jugement. Fie-toi à ton jugement, Stuckert. Je te fais confiance.

— Bien reçu, chef, répond Stuckert.

J'attrape ma radio et écrase le bouton pressoir du transmetteur.

— Hé, Fittsy, où est-ce que tu te trouves ? Mes hommes ont vu un gars dans une baraque et je voudrais m'assurer qu'on ne va pas te tirer dessus.

— Je me trouve deux maisons plus bas. Je ne vois rien de là où je suis.

Doc Abernathy apparaît dans l'embrasure de l'abri sur le toit. Il avance jusqu'à nous en se baissant pour que son corps ne dépasse pas le parapet du toit.

Il s'approche de Lawson et jette un coup d'œil à la fenêtre.

Se pourrait-il vraiment que nous ayons des salopards à côté de nous ? Pourquoi ne nous ont-ils pas tiré dessus lorsque nous étions dans la rue à essayer d'ouvrir le portail de la mosquée ?

Lawson recule brusquement. Ce mouvement soudain me fait sursauter et je regarde mes hommes. Doc Abernathy se baisse et se tourne vers moi :

— Chef Bellavia, le sergent Lawson voit quelque chose.

Le regard de Lawson est rivé à la fenêtre.

— Putain, qu'est-ce qui se passe ici ?

— Une putain de main vient de faire bouger le rideau, me répond Lawson en me fixant dans les yeux, avec le même regard terrifié que celui de Stuckert.

— Stuckert, place ton 9 mm au bord de ce trou. Tu vas tirer à un angle de 45° sur la gauche. C'est pigé ?

— Bien reçu, chef.

— Lawson, tu vas tirer à 45° sur la droite. Lorsque vous n'aurez plus de munitions, je continuerai au fusil à pompe.

— Bien reçu, confirment-ils à l'unisson.

Lawson ajuste sa visée. Stuckert fait de même. Ils appuient sur la détente, les 9 mm aboient en même temps.

Quelqu'un hurle derrière le rideau. Le hurlement est si soudain et si fort qu'il nous fout la trouille. Je suis si surpris que, pendant quelques instants, je reste figé sur place. Par réflexe, les hommes continuent d'arroser la fenêtre.

« *Aaaaaaaaagh !* »

Lawson vide son chargeur et en introduit un nouveau. Il se remet en position de tir et crible la fenêtre de balles. Du sang gicle sur le rideau. Entre les détonations, nous entendons un bruit sourd, comme si quelqu'un était tombé par terre d'une chaise ou d'une table.

« *Yaaaaaaaaaaaaaeeeeeeeeeee…* », la voix derrière la fenêtre est chargée de douleur et terrifiée. Nous avons eu l'homme par surprise et il semble grièvement blessé.

Nous essayons d'en finir en projetant une grenade à travers la fenêtre, mais les barreaux sont si proches les uns des autres que nous n'arrivons pas à la faire pénétrer à l'intérieur. Stuckert et Lawson continuent donc à tirer.

Les cris se font entendre au-dessus du fracas des détonations. L'homme pleure, hurle et bredouille en arabe. Nous ne pouvons pas le voir, et la scène n'en est que plus étrange. Quelques-uns des autres gars du groupe prennent leurs armes pour se joindre à la fusillade. Nous remplissons la pièce située derrière la fenêtre d'un véritable essaim de balles.

Comment ce gars fait-il pour être encore en vie ?

— Halte au feu ! Halte au feu !, j'ordonne.

Les hommes ôtent le doigt de leur détente. Je me penche par-dessus le parapet du toit et colle presque mon visage contre les barreaux de la fenêtre. Il fait trop sombre dans la pièce pour voir quoi que ce soit, mais j'entends quelqu'un bouger. Il marche lentement et traîne des pieds, comme s'il titubait pour descendre l'escalier.

« *Ooooooooohh…* »

Ce bruit semble provenir de l'extérieur.

« *Aaaaagh…* »

— Il est dans la cour !

Je me retourne et regarde vers le nord. Les deux maisons partagent une cour commune, ceinte de piliers ornés. Je constate que la majeure partie de l'enceinte nord a été complètement détruite par

des tirs d'artillerie, faisant de notre maison une position bien moins défendable que je ne l'avais initialement envisagé.

— Là, il est là !

Le Gueulard court à moitié, titube à moitié en direction de l'un des piliers. Il se faufile derrière et disparaît avant que nous ayons pu braquer nos armes sur lui.

— Qu'est-ce que c'est que ce bordel ?, demande Fitts sur le canal radio.

— Hé, je réponds, on vient de tirer sur un gars. Je pense qu'il va maintenant arriver sur toi.

— Il est tout à côté, mais je ne vais pas envoyer mes hommes dehors avant de savoir précisément où il se trouve.

— D'accord. On va le faire bouger avec des tirs de grenades de 40 mm. Ça va le secouer et le faire sortir. S'il bouge, vous tirez. Sinon, nous nous occupons de lui.

— Ça me va.

Je me retourne et gueule :

— Santos ! Trouve-moi des grenades de 40 mm et utilise ton M203 pour en balancer quelques-unes sur ce pilier.

Santos glisse le long du mur jusqu'à trouver un champ de tir dégagé en direction de la cour. Il tire à deux reprises. Des éclats frappent l'insurgé, qui miaule comme un chat renversé par une voiture.

— Knapp !

Knapp arrive et crache une salve en direction du pilier. Nous tirons quelques autres grenades de 40 mm. Lawson enfourne une nouvelle grenade dans le lanceur de son M203 et l'envoie dans la cour. À notre grande surprise, elle n'explose pas. Santos balance une nouvelle grenade avec son M203. Elle explose dans la cour et le souffle catapulte la grenade de Lawson dans la rue. Un nouveau tir permet de la faire exploser.

Durant tout ce temps, le Gueulard gémit. Il semblerait que toute la douleur et la misère de cet endroit soient réunies dans une seule voix agonisante.

— Halte au feu ! Halte au feu !, j'ordonne.

Nous avons fait assez de dégâts. Nous allons maintenant regarder s'il sort à découvert afin de l'achever.

Pas de chance. Il reste planqué et continue à jouer avec nos nerfs en agonisant de manière prolongée.

Le soleil commence à coiffer l'horizon à l'est. Le ciel se débarrasse de ses oripeaux noirs pour se vêtir de lueurs orangées étincelantes, et de grandes ombres s'étendent dans les rues autour de nous. Des nuages de brume et de fumée restent accrochés relativement bas au-dessus de la ville, bloquant notre vue et contribuant à l'impression de malaise du moment.

Le Gueulard se fait silencieux. Plus à l'ouest, nous entendons des fusillades lointaines. La Première Section doit avoir été accrochée quelque part à proximité de son premier objectif, une école.

Nous nous regardons les uns les autres, nous demandant si le Gueulard est mort, vidé de son sang. Nous retenons notre feu, mais nous sommes prêts à recommencer, le doigt toujours sur la détente.

Le Gueulard hurle quelque chose en arabe de toute la force qu'il lui reste. Je ne comprends pas ce qu'il dit, mais d'autres l'ont compris. Plus au nord, quelqu'un lui répond. Quelques secondes plus tard, quelqu'un d'autre encore crie une réponse. Trois autres clameurs, puis quatre, résonnent dans le lointain. Au sud, dans notre dos, un cinquième appel parvient des ruines de la ville.

Tout autour de nous, des voix hantent la brume et la fumée. Une peur à l'état brut étreint mon corps.

Qu'avons-nous déclenché ?

Fitts nous appelle sur la radio :

— Bellavia ? Mon pote ? T'entends ce truc ?

— Qu'est-ce que tu crois ? Ils sont une quinzaine ? Une vingtaine ?

— Je dirais plutôt quarante ou cinquante.

— Putain, fais chier.

— Ouais, ça fait vraiment chier.

Un coup de sifflet nous fait nous figer. Son timbre aigu a percé le silence de manière sèche, mais puissante. Je ne saurais dire d'où il provenait.

Un autre coup de sifflet retentit. Un autre lui répond. Deux autres réponses encore.

Oh, mon Dieu. Ils sont tout autour de nous. Nos Bradley sont à l'ouest entre la Première Section et nous. Ellis se trouve au carrefour entre le sud et l'est, mais il n'a aucune arme en état de fonctionnement. Nous sommes dispersés dans cette partie de Fallouja. Notre position est solidement tenue, mais nous ne disposons d'aucune force en réserve.

Je pivote sur moi-même, à l'écoute du concert de sifflets qui me fait songer aux sonneries de clairon légendaires que les Chinois faisaient retentir avant de lancer leurs vagues humaines à l'assaut en Corée.

— Préparez-vous à vous défendre !, je crie en citant Sam Elliott dans le rôle du sergent-major Basil Plumley dans *Nous étions soldats*. Ce n'est pas aussi drôle que je le pensais. Les hommes ont l'air ébranlés mais déterminés. Michael Ware et Youri nous ont rejoints sur le toit.

— Regarde-moi ça, mec, je dis à Ware. Voici ta putain d'histoire. Ici, tout de suite.

Ware me dévisage. Je me retourne vers mon groupe de combat.

— Voici la putain d'histoire que vous pourrez raconter à vos gamins. Écoutez-moi, nous tenons une position parfaite. Ces connards se préparent à lancer un assaut et nous, nous allons les tirer comme des lapins. Pigé ?

Des hochements de tête me répondent. Je poursuis.

— Nous ne ferons pas appel aux Bradley en soutien, OK ? Nous allons leur faire croire qu'ils nous ont piégés à découvert, sans appui blindé. Ils vont se précipiter sur nous et nous, nous allons les massacrer. Hooah ?

— Hooah !

— OK, préparez vos munitions. Disposez vos bandes de mitrailleuses SAW à vos pieds. Alignez vos chargeurs là où il vous

sera facile de les récupérer rapidement. Nous ne quitterons pas ce toit. Nous ne bougerons pas. Nous tiendrons notre position et nous nous battrons ici.

Les hommes plongent la main dans leur gilet de combat et en retirent leurs chargeurs, qu'ils alignent à la base du parapet du toit. Knapp, Sucholas et moi, nous nous partageons le groupe de combat et nous nous répartissons les secteurs de tir. Nous ne sommes pas très nombreux, mais nous disposons d'une grande puissance de feu. Les M240 de l'équipe Bravo de Lawson sont au cœur de notre dispositif. Nous positionnons les deux mitrailleuses de 7,62 mm côté nord, là où les deux servants, le soldat Joe Swanson et le première classe Jamison McDaniel, bénéficieront d'une vue étendue sur la ville et sur d'éventuelles cibles. Le sergent Alan Pratt s'installe entre eux, prêt à venir donner un coup de main à n'importe lequel des deux mitrailleurs. Je place deux hommes avec des carabines M4 sur le mur côté sud. Si nous sommes attaqués en force depuis cette direction, nous aurons quelques problèmes, mais je pourrai alors déplacer des hommes des côtés nord et ouest si nécessaire.

Nous disposons d'une excellente couverture. Nous tenons une position centrale. Mes hommes se font confiance. Je leur fais confiance. Nous vaincrons.

Fais couler l'adrénaline. Sers-toi de la peur. Ne la laisse pas te contrôler. Voici le combat dont tu as toujours rêvé. Tu es venu au monde pour gagner ce combat.

Je veux être collé au parapet avec mes hommes, arme braquée et prête à ouvrir le feu, mais ce n'est pas mon boulot. Je dois agir en chef, non pas en soldat. J'inspecte mon dispositif de défense, je contrôle mes hommes. Ils sont prêts et je ne pourrais pas être plus fier d'eux.

Les coups de sifflet cessent. Nous entendons maintenant des cavalcades, comme des chevaux au galop. Les bruits de pas se répercutent dans les rues et les ruelles vides qui nous entourent.

Ils viennent. Ils viennent pour *nous*.

Le Gueulard gémit et pleure. Les copains qui viennent le secourir sont à portée de main.

Chapitre 11

Toit Alamo

Le premier assaut arrive du nord-ouest, et se fait sur le groupe de combat de Fitts. Nous entendons l'écho de leur course sur les décombres et nous nous préparons. Santos pivote, pointe le doigt en direction du Gueulard et murmure quelque chose, mais ses paroles ne peuvent rivaliser avec l'explosion de coups de feu en provenance du secteur du premier groupe. Des rafales de SAW ratissent la rue. Les M4 claquent sèchement. Une grenade explose. Tous ces sons se combinent dans un concert d'armes. Pendant une quinzaine de secondes, la rue côté ouest est un véritable champ de mort, grâce à Fitts et à ses hommes.

La dernière balle ricoche sur l'asphalte. Des clameurs jaillissent par vagues.

— Whaaaou !, crie Fitts sur le canal radio. Fin de la partie, mec ! Nous venons de dessouder tout un groupe de feu. On les a pris en enfilade.

La première vague s'est élancée pile devant Fitts. Ses hommes attendaient aux fenêtres et aux portes de la maison qu'ils occupaient. Les insurgés ignoraient totalement leur présence. Ils ont chargé en passant droit dans leur champ de tir et sept ou huit d'entre eux sont morts avant même d'avoir su ce qui les avait touchés. C'est une formidable entrée en matière pour ce combat.

— Bon boulot, mon pote !, je réponds.

— Eh, Bellavia, on ne pourra rien faire de plus dans cette maison. On dégage. On vient sur toi.

— Bien reçu. – Je me retourne vers mes hommes. – Les gars, ne tirez pas ! Les Terminators nous rejoignent. – Puis, de nouveau à Fitts : Tu sais où je me trouve ?

— Ouais, on arrive sur toi. Nous avons besoin de nous renforcer.

Il a raison. Nous aurons besoin de toutes les armes possibles et de tous les SAW disponibles sur notre toit pour résister à ce qui va nous tomber dessus.

De la rue, j'entends Fitts crier : « Les Terminators arrivent ! » Le premier groupe de combat s'engouffre dans notre maison. Les hommes grimpent à l'étage et débouchent sur le toit. La Troisième Section est à nouveau réunie. Fitts et moi réorganisons nos groupes de combat et attribuons à nouveau les secteurs de tir. Stuckert se retrouve posté à l'autre extrémité du toit, avec une ruelle à couvrir. C'est le point d'attaque le moins probable et cela ne fait guère son bonheur. Après tout, c'est lui le premier qui a permis de déclencher l'affrontement.

Le soleil est toujours sous l'horizon, mais nous pouvons distinguer les premières lueurs d'une nouvelle aube dorée en Mésopotamie. J'avance vers le mur côté nord. Je ne sais trop comment, au cours de la nuit, l'ennemi a déjoué notre vigilance. Il a infiltré nos arrières et nos flancs. Il est suffisamment sûr de lui pour frapper.

J'examine les toits environnants, ne voyant tout d'abord que les grands réservoirs d'eau que les Irakiens ont installés au sommet des bâtiments pour leur système de distribution d'eau. À côté de l'un de ces réservoirs, je vois des sacs de sable, une position de combat. Une parmi beaucoup d'autres. Chaque toit est garni d'emplacements défensifs. Quelques-uns disposent de plafonds protecteurs. Certains toits abritent même des bunkers construits en briques et en bois. Nous nous trouvons au beau milieu d'un important réseau de défense des insurgés.

Le calme nous enveloppe. Plus de cavalcade dans les rues, plus de cliquetis de matériel ou de frottement de jambes de pantalon qui indiqueraient que nos ennemis se ruent à l'attaque.

Un bruit soudain capte toute notre attention. Il provient d'un toit au nord-ouest. Nous regardons, mais ne voyons rien. La tension sur le toit monte encore d'un degré. Puis nous apercevons des mouvements côté nord-est. Je tourne la tête, juste à temps pour voir une brique tomber d'un bunker. Elle se fracasse sur le toit. Toujours aucune âme en vue.

Reste calme. Ils ne savent sans doute même pas où nous nous trouvons.

J'avance jusqu'à Joe Swanson, l'un de nos mitrailleurs de 240.

— Rappelle-toi, Swanny, vise bas, ajuste ton tir vers le haut. Compris ?

— Compris, chef.

— Allah ! Allah !

Qu'est-ce que…

Je me déplace le long du parapet pour aller observer côté nord-ouest. Une silhouette solitaire se découpe dans la rue. Elle est enveloppée par l'obscurité, mais je peux distinguer sa stature, droite et haute.

Il commence à psalmodier.

Une décharge de terreur parcourt ma colonne vertébrale. Sa voix est déterminée et passionnée. Cet homme-là est un croyant.

Je me demande s'il est prêt à mourir.

Il sort de l'obscurité et avance dans la lueur orangée de l'aube. Sa démarche est mesurée et empreinte de fierté. Il répète sa psalmodie. Son bras droit tient une mitrailleuse à bande. La bande est enroulée autour de son bras gauche, façon Rambo. Il ferme le poing et nous exhorte à le flinguer.

Nous l'observons, stupéfaits. Il ne cherche même pas à s'abriter. Il ne veut pas se protéger. Il continue à progresser au milieu de la rue, sa mitrailleuse prête à faire feu. Il agit comme si sa vie ne valait rien.

Que fait cet homme ? Il implore qu'on lui tire dessus. Quelle sorte d'homme pourrait vouloir foutre sa vie en l'air de cette manière ? Jusqu'à présent, je n'avais que peu de respect pour notre ennemi. Maintenant, en regardant cet homme, je me dois de le respecter. C'est un guerrier, un homme qui croit sa cause précieuse et qui pense qu'elle vaut plus que sa vie. Au moins nous avons cela en commun.

Mais il doit tout de même mourir.

Il se trouve maintenant à moins d'une centaine de mètres de distance. Sa voix faiblit, mais elle n'exprime toujours pas de sentiment de peur.

Lorsque nous ne savons pas où se cache notre ennemi, nous tirons devant nous et attendons de voir ce qui se passe. On appelle ça la reconnaissance par le feu. La seule explication possible pour ce comportement suicidaire, c'est que les moudj cherchent à nous tester. Ce combattant solitaire est un agneau sacrifié, qui doit servir d'appât pour que nous ouvrions le feu et révélions nos positions. Se servir d'un camarade de cette manière est terrifiant.

Nous ne sommes pas des combattants d'opérette.

L'homme grogne et reprend son chant. J'aimerais comprendre ce qu'il raconte. Bien que je comprenne un peu l'arabe, je n'arrive pas à saisir le sens de ses paroles.

OK, ça a assez duré.

— Swanson, donne-lui ce qu'il veut. Tu me le dégommes.

Le M240 s'éveille à la vie en grondant, comme le bruit d'une fermeture éclair géante que l'on ouvrirait d'un coup. Swanson vise bas. Sa première rafale déchire l'asphalte juste devant l'insurgé. L'homme se tourne vers nous et hurle de rage. La haine pure qui émane de sa voix déclenche en moi un nouveau frisson de terreur.

La mitrailleuse de l'insurgé vomit ses balles. Il reste au milieu de la rue, à tirer sur Swanson, mitrailleuse contre mitrailleuse. Swanson ajuste légèrement son tir vers le haut et ses balles essaiment et volent autour des pieds de l'insurgé. Swanny corrige à nouveau sa visée. La rafale suivante déchiquette les jambes de l'homme. La blancheur de ses os mise à nu, l'insurgé s'effondre sur ses moignons, le doigt toujours sur la détente. Il hurle de douleur, mais refuse d'abandonner le combat. Une mare de sang se forme dans la rue autour de lui. Il appuie toujours sur la détente. Une pluie de balles s'abat sur notre maison et siffle au-dessus de nos têtes.

Swanson tire à nouveau. Des balles transpercent la poitrine de l'homme, mais il refuse toujours de mourir. Maintenant, Jamison McDaniel a ouvert le feu avec son propre M240. De sinistre, le spectacle devient gore. Steven Mathieu entre dans le bal avec sa mitrailleuse SAW. La mitrailleuse PKC de l'insurgé tombe sur l'asphalte et lui-même est criblé de toutes parts. Des morceaux de chair sont projetés dans toute la rue. Pourtant, nos hommes persistent à tirer.

— Halte au feu ! Putain, arrêtez de tirer !

Tout le monde flippe, mais les armes se taisent.

À peine notre dernière balle a-t-elle été tirée que le monde semble exploser. Des balles arrachent les bordures de notre parapet. Une roquette siffle au-dessus du toit. Partout où je regarde, des éclairs crachés par des canons de fusils illuminent des embrasures de portes, des ouvertures de fenêtres ou des angles de bâtiments.

Désormais, l'ennemi sait où nous sommes et comment nous sommes armés. Le combat commence.

Je regarde derrière moi et je vois Stuckert. Il a quitté son poste de tir pour rejoindre les autres et flinguer l'insurgé avec eux.

— Stuckert, je crie, tu ne couvres plus ton secteur. Tu dois surveiller ton putain de secteur de tir, tu m'entends ?

Il acquiesce et retourne garder sa ruelle. Il faut beaucoup de courage pour faire confiance à ses camarades et rester dans son secteur assigné, surtout quand le gros de l'attaque arrive dans son dos.

L'ennemi nous tire dessus avec tout ce qu'il a en réserve. Des AK-47 aboient. Des mitrailleuses crachent de longues rafales. Notre mur est grêlé de balles et charcuté sur ses façades ouest et nord. Des silhouettes surgissent entre les bâtiments et traversent la rue en contrebas au pas de course. Les M240 crachent tout ce qu'ils ont dans le ventre et leur incroyable puissance de feu fait toute la différence. L'ennemi essaie de nous clouer sur place avant de se lancer à l'assaut. Nous devons faire face avec nos armes, sinon nous serons submergés.

Swanson engloutit sa bande de munitions. Il se laisse tomber contre le mur et commence à recharger. Ce mec est un pro, très méthodique, mais il donne parfois l'impression de travailler au ralenti.

— Swanny, recharge-moi cette saloperie plus vite que ça ! Nous avons besoin de ta mitrailleuse !

Swanson relève les yeux pour me regarder, puis il pige. C'est un formidable gamin, un soldat loyal, mais il a parfois besoin d'un bon coup de pied au derrière pour se mettre en branle. Ses mains

s'agitent au-dessus du système d'alimentation par bande. Il le referme et s'apprête à se relever lorsque quelqu'un crie : « Une roquette ! »

Tout le monde s'aplatit.

Fsssssssssssttttttt… BOOM ! La roquette cogne le mur qui nous protège et explose. Des éclats de béton et d'acier nous pleuvent dessus. Nous les ignorons et retournons à nos positions contre le parapet, en déchargeant nos armes.

Soudain, Misa pirouette et tombe sur le toit, en tenant son visage entre les mains. Je me précipite vers lui.

— J'ai été touché au visage !, bafouille-t-il.

Un fragment de balle traçante au phosphore blanc est incrusté dans sa joue et émet un sifflement. Sa peau bout et du sang noir jaillit de la blessure. Je me penche vers lui et cueille le fragment de métal entre mes doigts gantés. Une seconde plus tard, j'ai l'impression que mes mains sont en train de fondre.

— Ça va, mon pote, t'es OK ? C'est juste une brûlure. J'ai vu ce que c'était. Tu m'as foutu la trouille, mec.

Misa, étourdi, se contente de hocher la tête. Sa joue est affreuse à voir. N'importe quelle blessure ouverte dans un égout à ciel ouvert tel que Fallouja se transforme rapidement en foyer d'infection. Misa s'en fiche. Il se relève et retourne au combat.

Côté ouest, une fusillade vicieuse éclate autour de la Première Section, qui se retrouve coincée sur son toit sans couverture convenable. Nos deux Bradley démarrent pour les aider et font très rapidement chauffer leurs canons automatiques de 25 mm. Toute notre force d'assaut est pour ainsi dire bousculée par cette contre-attaque.

Michael Ware et Youri vont et viennent parmi nous, en photographiant et en filmant les combats. Aucun des deux n'hésite à s'exposer aux tirs, et le respect que j'éprouve envers eux s'accroît. Par deux fois, des balles viennent frapper le parapet du mur juste à côté de Youri. Ware manque se faire transpercer par une roquette. Et pourtant, ils se tiennent juste derrière mes hommes et photographient nos tirs de défense.

Nous tenons le coup, mais le volume des tirs ennemis s'accroît. L'ennemi nous hurle dessus et nous insulte. C'est déroutant, mais nous crions en retour et leur gueulons dessus. À un moment, un guetteur apparaît sur un toit situé juste au-dessus du mitrailleur kamikaze. Je le vois nous montrer du doigt à ses copains.

Qu'il aille se faire foutre.

Je me mets debout sur une chaise, pointe du doigt dans sa direction et hurle : « "Je suis devenu la Mort, le destructeur des mondes", bande d'enculés ! » Ware trouve cela hilarant. Il sait que je cite Robert Oppenheimer, citant lui-même Vishnou. L'insurgé ne saisit pas l'allusion.

Steven Mathieu, l'un de nos mitrailleurs SAW, consomme toute une boîte de munitions. Il pose un genou à terre, attrape une nouvelle boîte et se relève presque aussitôt. Sa mitrailleuse semble converser tandis qu'il lâche des rafales courtes, de manière très disciplinée. C'est un des hommes de Fitts, le plus vieux soldat de la section, âgé de 37 ans. Il s'expose comme les plus jeunes.

Je surprends à nouveau Stuckert dédaignant son secteur de tir, tant il rêve de prendre part aux combats. Je lui fous un coup de pied au cul pour le renvoyer dans son secteur attitré. Il lâche quelques jurons de frustration.

Je m'approche de Fitts pour lui parler, mais il est nerveux à l'idée que nous soyons aussi près l'un de l'autre. Il n'a pas tort. Tandis que nous parlons, une balle vient s'écraser dans le mur, juste à droite de son cou. Il grimace, se baisse, puis m'accroche du regard. Je sais qu'il pense aux trois balles qu'il s'est prises le 9 avril dernier. J'essaie de le distraire.

— Fitts, à quelle distance tu peux balancer tes pruneaux ?

— Je n'en sais rien.

Il recule, se relève et tire six cartouches avec son Mossberg 500, faisant éclater un mur 150 mètres plus loin.

— Tu as vu cette saloperie ?, me dit-il avec fierté.

Il se rassied sur une chaise juste derrière ses hommes et se remet à diriger les combats. Puis il se lève et circule sur le toit, en déchargeant son Mossberg.

— Eh, il y a quelqu'un derrière le mur !, crie Hugh Hall en désignant la cour côté nord-ouest.

Ohle et Metcalf mitraillent le mur avec leur SAW. Dès qu'ils s'interrompent, l'insurgé fonce à travers un portail, tout en rafalant dans notre direction.

Le sergent Hall prépare un lance-roquettes anti-char.

— Paré à faire feu !

Tout le monde s'éloigne pour se mettre à l'abri de l'effet de souffle.

Phooooooosh ! La roquette perce le portail. Ohle et Metcalf ouvrent à nouveau le feu et surprennent l'insurgé à découvert. Il meurt en nous invectivant en arabe.

Le lieutenant Meno est à la radio, occupé à se coordonner avec le capitaine Sims au poste de commandement et à transmettre des informations. Mais les choses commencent vraiment à se corser. Nous courons véritablement le risque de perdre notre supériorité en termes de puissance de feu. Si cela se produit, les insurgés pourront soit nous déborder, soit rompre le contact et poursuivre le combat un autre jour. Dans un cas comme dans l'autre, nous perdons.

Meno appelle un Bradley en soutien. Le seul disponible est celui du sergent-chef Cory Brown. Il se trouve au carrefour, plus au sud, occupé à couvrir le chenillé du sergent Ellis, dont l'armement ne fonctionne plus.

Le Bradley de Brown remonte la rue en grondant. Gossard, son mitrailleur, actionne le Bushmaster. Les obus de 25 mm arrachent des morceaux de ciment aux bâtiments des deux côtés de la rue. Gossard fait pivoter sa tourelle de gauche à droite, annihilant tout insurgé suffisamment inconscient pour s'exposer à ses yeux.

Pendant ce temps, plus au sud, un groupe d'insurgés commence à progresser vers le Bradley d'Ellis. Celui-ci est à l'arrêt au beau milieu d'un carrefour, à l'écart des principaux combats, incapable de se défendre par lui-même. Ellis est en train d'essayer de réparer sa mitrailleuse coaxiale lorsqu'il est soudain pris de coliques. Il cherche un paquet de ration de combat qu'il pourrait utiliser comme seau hygiénique, puis baisse son pantalon juste au moment où des roquettes de RPG commencent à voler dans la rue autour de lui. L'une d'elles explose contre les plaques de métal laminé qui

protègent la coque de son Bradley, juste au moment où ses intestins se vident. Des selles liquides éclaboussent la console de Meno. Un nouveau spasme en projette d'autres à l'intérieur du Bradley. Cela empeste désormais comme dans une conduite d'égout de Bagdad et Ellis est couvert de sa propre merde.

Il continue néanmoins à se battre. Trois insurgés apparaissent sur un toit proche. Ellis ouvre son écoutille, ajuste la visée de son M16 et commence à les flinguer. Ce fusil d'assaut constitue maintenant l'arme principale du blindé.

Des tirs de mitrailleuse assez précis labourent notre mur. Pendant un moment, tout le monde doit se mettre à couvert et nous sommes cloués au sol. Puis Ruiz s'expose et gueule : « Paré à faire feu ! » Nous nous écartons juste au moment où il décharge son AT4 en contrebas. Flannery tire une autre roquette. Nous utilisons tout ce que nous avons à notre disposition, mais l'ennemi reprend lentement la main.

Fitts pilonne partout autour de nous avec son fusil à pompe. Lawson couche ses cibles avec son M14 à lunette optique datant de la guerre du Vietnam. Nous commençons à encaisser de plus en plus de tirs en provenance de l'est et, tandis que je me tourne dans cette direction, je vois plusieurs bâtiments plus hauts que le nôtre. Mon estomac se noue. Si la dernière offensive permet à l'ennemi d'atteindre ces plates-formes de tir, alors ils seront en situation de vider toutes leurs armes sur nous.

— Knapp !

— Oui, chef ?

Je lui désigne un bâtiment côté est, le plus haut du voisinage.

— Tu peux l'atteindre ?

— Bien sûr.

Je rassemble toutes les grenades à fragmentation que je peux trouver et demande à Knapp de se mettre au travail. Meno perçoit le danger et demande à Brown dans son Bradley de canonner le bâtiment sur lequel Knapp va balancer ses grenades. Ensemble, ils pilonnent alors l'habitation et empêchent que les insurgés gagnent une position dominant la nôtre.

Hall repère un véhicule :

— Hé, il y a une camionnette blanche planquée dans le garage de ce mec.

— On peut la dégommer avec un AT4 ?, crie Misa en réponse.

— Ouais, je l'ai en visu, répond Ruiz. Paré à faire feu !

— Vas-y, balance la sauce !, hurle Misa.

— Fais-moi péter cette saloperie !, je gueule.

Il épaule son AT4. Une fois encore, nous nous écartons de son chemin. La roquette grésille en descendant et touche au but, mais elle n'explose pas. Brown fait avancer son Bradley dans la rue pour permettre à Gossard de mettre en pièces la camionnette avec son Bushmaster.

Une roquette de RPG s'abat sur notre mur. L'onde de choc ébranle tout le toit. De nouvelles mitrailleuses ou AK ennemies se joignent aux combats. J'en ai l'intime conviction : nous sommes sur le point de perdre notre supériorité en termes de puissance de feu. Il faut faire quelque chose, et vite.

— Fitts ?

— Ouais ?

— Tu penses que Brown pourrait nous faire un passage en rase-mottes ?

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Il pourrait conduire plein ouest, au beau milieu de la zone dangereuse, et mitrailler tout ce qu'il voit sur son passage, puis faire retraite en douceur. Ils penseront peut-être qu'il a une panne ? Puis, lorsqu'il nous repasse devant, nous nous mettons au parapet et nous les flinguons tous. Tu penses qu'ils tomberaient dans le panneau ?

— J'en sais rien, mais il faudrait un mec couillu pour plonger là-dedans et attirer les tirs ennemis sur lui.

Nous contactons la brute de la Troisième Section, le sergent-chef Cory Brown. Il se bat avec la détermination d'un grizzli. Il écoute notre plan et l'apprécie. « Grizzli » n'a pas besoin de flatteries pour se lancer à fond dans une bagarre. Le Bradley bondit en avant, descend la rue et roule droit sur les insurgés. Au début, ils sont

stupéfaits de voir un Bradley contre-attaquer tout seul. Mais ils l'illuminent très rapidement de leurs balles traçantes. Des roquettes s'abattent dans la rue autour de lui. De son côté, Gossard fait usage de son Bushmaster tel un tireur d'élite. Son canon gueulard pivote d'un côté à l'autre en vomissant ses obus. Il mitraille les bâtiments, arrose les toits, balaye la rue devant lui. Parfois, les cibles sont si proches de son véhicule qu'il n'arrive pas à abaisser suffisamment son canon de 25 mm pour les atteindre.

Brown arrive au bord de la zone dangereuse, un grand champ à découvert côté nord-ouest. Soudain, le blindé disparaît dans un tourbillon de fumée et de poussière gris-brun. Quelque chose de costaud vient d'exploser.

Gonzales, le pilote de Brown, passe la marche arrière. Lentement, le Bradley émerge de la poussière et de la fumée. Il revient vers nous juste au moment où Meno appelle Brown sur la radio pour lui demander de voler au secours d'Ellis, qui se trouve en danger au carrefour dans notre dos. Si Ellis se fait avoir, tout notre flanc sud se trouvera dans une situation périlleuse. Le Bradley avance lentement en marche arrière, attirant toujours le feu sur lui. Dans le panache de poussière, à la lisière de la zone dangereuse, Fitts et moi voyons des insurgés courir dans la rue. Ils pensent avoir endommagé un Bradley et ils poussent leur chance jusqu'à vouloir l'immobiliser.

Fitts ordonne à tout le monde : « Retenez vos tirs ! Que personne ne tire ! Les grenades de 40 mm d'abord, puis tout le monde après. C'est bien reçu ? »

Santos acquiesce. C'est notre meilleur grenadier.

Tandis que le Bradley de Brown continue à se traîner en marche arrière jusqu'à nous, Fitts crie brusquement : « Maintenant ! »

Santos tire une première grenade. Elle dessine un dangereux arc de cercle près du Bradley, puis tombe au milieu d'un groupe de sept insurgés sans faire de dégâts. Ils remontaient la rue de manière furtive, mais se dispersent aussitôt pour encercler le Bradley de Brown. Alors que la poussière de l'explosion retombe, le reste de la section ouvre le feu avec toutes les armes à sa disposition. Les insurgés sont fauchés dans la rue ou s'enfuient.

Pendant que Brown continue à faire retraite, un groupe d'insurgés sort à découvert sur un toit, plus bas dans la rue. L'un d'eux se planque derrière une gigantesque citerne métallique, puis se montre légèrement en épaulant un RPG avant d'appuyer sur la détente. La roquette passe comme une flèche dans la rue et explose à côté du Bradley. Ils ont commis une terrible erreur. Non seulement ils ont manqué leur cible, mais Gossard et Brown les ont repérés.

Brown relève sa plate-forme lance-missiles TOW. S'il y a bien une arme que les insurgés ne souhaitent pas affronter dans ce combat, c'est ce lanceur de missiles antichar. Précise, puissante et létale, c'est l'arme la plus importante dans l'arsenal de notre section. Certains affirment que les missiles filoguidés sont passés de mode depuis que nous ne sommes plus confrontés à la menace d'une guerre contre des ennemis équipés de blindés lourds. Mon avis sur la question est différent : en matière de guerre urbaine, le missile TOW est un véritable cadeau des dieux du Pentagone.

Le missile jaillit de son lanceur comme une comète. Les insurgés disposent de quelques secondes pour apprécier la taille monstrueuse de l'engin qui file dans la rue. Quelques-uns sortent à découvert et tentent de s'enfuir, mais il est trop tard. Le missile explose, réduisant la citerne en miettes.

Quelques secondes plus tard, les survivants commencent à détaler. Nos armes abattent sept d'entre eux. Je vois Ruiz en tuer un autre avec son M4. L'insurgé perd ses sandales avant que Ruiz ne lui tire une balle en plein ventre. Nos hommes s'acclament entre eux et se libèrent de leur stress en raillant l'ennemi.

Et pourtant, tandis que nous nous réjouissons, un nouveau danger se prépare derrière nous.

Des renforts d'insurgés venus du quartier industriel, de l'autre côté de l'autoroute 10, se dirigent vers le nord. Pensant avoir un blindé en sale état à leur merci, ils accourent sur le Bradley d'Ellis pour le finir. À 400 mètres, ils s'accroupissent derrière des barrières de béton armé et commencent à utiliser leurs RPG contre Ellis. Les roquettes explosent en l'air, en limite de portée, autour du Bradley. D'autres insurgés remontent la rue en binômes, protégés par le tir de barrage des RPG.

Nous devons aider Ellis. Notre offensive côté nord se calme. Les deux massacres que nous venons de perpétrer semblent avoir calmé l'ardeur de nos adversaires. Nous pouvons nous permettre de retirer quelques-uns de nos gars de leurs postes de combat pour les affecter de l'autre côté du mur. Cependant, nous ne disposons pas d'un très bon champ de tir sur les insurgés du côté sud. Ce qui n'est pas le cas de la grande maison voisine de la nôtre, côté est. Il nous faut donc prendre position sur son toit, mais celui-ci ne communique pas avec le nôtre. Il y a environ 2 mètres de vide entre les deux bâtiments, et nous sommes à près de 5 mètres au-dessus du trottoir en ciment.

Il faut que nous parvenions jusqu'à Ellis.

Je crie à l'attention de Fitts : « Si tu as une arme avec une lunette télescopique, j'en ai besoin sur cet autre toit, maintenant. File-moi un M240 et une mitrailleuse SAW. Nous devons flinguer les connards qui tirent sur Ellis. »

Fitts s'esclaffe.

— Whaouuu, Bellavia ! C'est un putain de saut – au moins 2 mètres avant d'atterrir de l'autre côté. Tu devrais d'abord te trouver un meuble pour traverser.

Je n'ai rien sous la main qui fasse l'affaire. Soudain, je me souviens de l'échelle que j'ai accrochée au Bradley de Brown. Avant que nous ne partions pour Fallouja, j'avais insisté pour que nous l'emportions avec nous. Cette saloperie est construite dans un alliage de titane et pèse près de 30 kg. Le reste de la section a pensé que j'étais cinglé de vouloir l'amener avec nous, mais nous allons maintenant en avoir l'usage.

— Sucholas… Ruiz… Descendez et allez me chercher l'échelle !

Les deux hommes disparaissent au trot dans l'escalier. Une seconde plus tard, ils surgissent dans la rue derrière le blindé de Brown. Juste au moment où ils s'en approchent, des insurgés qui se planquaient dans l'enceinte où se trouve la camionnette blanche arrosent la rue de tirs d'armes automatiques. Des balles ricochent sur le Bradley. Des traçantes effleurent mes deux hommes. Ellis est aussitôt oublié. Brown réagit en fonçant droit dans le déluge de feu. Le Bradley accélère vers le nord tandis que le Bushmaster de Gossard crache des flammes.

Ruiz et Sucholas sont laissés en plan ; ils demeurent seuls au milieu de la rue. L'abri que constituait le chenillé les a abandonnés.

Nous organisons un tir de couverture. Le canon de Gossard déchiquette la camionnette blanche une fois de plus. Il continue en plombant l'enceinte et les bâtiments environnants. Ruiz et Sucholas s'élancent à la poursuite du Bradley. On dirait une mauvaise scène des *Keystone Kops*[19]. La camionnette blanche finit par exploser et un épais nuage de fumée s'élève du garage. Gonzalez ralentit et son blindé s'arrête.

Sucholas et Ruiz atteignent le Bradley. Ruiz pose un genou à terre et protège Sucholas par un tir de couverture tandis que ce dernier escalade la coque arrière. Il libère rapidement l'échelle. Ils la ramènent ensemble en marchant à reculons tandis que des balles d'AK claquent sur le sol autour d'eux et creusent l'asphalte à leurs pieds. Ils atteignent enfin notre maison et se jettent à l'intérieur. Un moment plus tard, ils débouchent de la porte de l'abri sur le toit et me livrent mon échelle.

— Ce n'est pas la bonne échelle, bande d'imbéciles ! Je voulais L'AUTRE échelle !

Pause. Je commence à rire devant l'absurdité de ma propre blague. Sucholas et Ruiz me regardent interloqués, haletants. Pour les rassurer, je leur propose quelques cigarettes. Ils méritent bien une petite pause clope après ce qu'ils viennent d'accomplir.

Nous lançons l'échelle à travers le vide séparant les deux toits. Elle nous sert de pont pour rejoindre notre nouvelle position de combat. McDaniel, Santos, Ruiz, Lawson et Knapp progressent jusqu'à l'autre toit alors même que quelqu'un tire une roquette depuis une fenêtre située à quelques portes de la mosquée. Elle leur passe au-dessus de la tête et explose de l'autre côté de la maison. Certains de mes hommes prennent de nouvelles positions de combat du côté sud de notre premier toit. Très vite, Hall, Pulley, Pratt, Meno et moi-même assurons des tirs de couverture depuis notre première maison. Michael Ware observe tout et filme l'action.

Les insurgés poursuivent leurs tirs de roquettes sur Ellis. Ils sont au moins à 400 mètres de notre position. C'est une longue distance pour nos M4 équipés de viseurs laser. Les armes dotées de lunettes

télescopiques devraient pouvoir faire un meilleur travail. Les mitrailleuses SAW entrent en action. Ruiz s'installe à côté de Knapp. Il dispose d'une visée laser M68 et s'en sert pour scanner agressivement toute la rue devant le Bradley d'Ellis. Un insurgé surgit à découvert à côté d'une barrière texane, charge latéralement dans la rue et tire une roquette. Ruiz le vise à son tour. L'insurgé se baisse, retourne à l'abri derrière sa barrière, recharge son RPG, puis déboule à nouveau. C'est un tir en mouvement difficile, mais Ruiz réussit presque à le flinguer cette fois-ci ; ses balles sifflent de chaque côté des hanches du bonhomme. L'insurgé trébuche, mais continue à avancer. Il lâche une nouvelle roquette, puis replonge derrière sa barrière texane.

RPG sur l'épaule, l'insurgé sort une troisième fois à découvert. Je dois admettre que ce mec a des couilles d'acier. Le M4 aboie, des balles sifflent à quelques centimètres du gars. Il semblerait que Ruiz l'ait maintenant dans sa ligne de mire.

Clank ! Son chargeur est vide.

— Putain, j'allais me faire ce connard !

Juste pour voir ce qui va se passer, Santos essaie de balancer une grenade de 40 mm sur la barrière texane. Elle ne parcourt même pas la distance nécessaire. Lawson et ses mitrailleuses M240 représentent notre dernier espoir de décimer ces gars.

Pendant ce temps, plus à l'est, un tireur d'élite ennemi avance dans la rue. Il prend le soldat Brett Pulley dans sa ligne de mire, lequel se tient debout sur le premier toit, apparemment insoucieux de tout ce qui se passe autour de lui. L'AK du tireur d'élite claque. La balle couine en frôlant Pulley, qui ne réagit pas. L'insurgé tire une deuxième fois et manque encore sa cible. Pulley a l'air d'une statue.

Il se trouve que le lieutenant Meno est à côté de lui. Il entend les balles siffler à ses oreilles, jette un coup d'œil, et voit Pulley amorphe. Il se précipite et l'oblige à se baisser juste au moment où une nouvelle balle percute le mur devant lequel Pulley se tenait.

Hugh Hall repère le tireur. « Il est juste là ! »

Avant que quiconque ait pu tirer, le grand sergent descend l'insurgé d'une balle en plein sternum. Le tireur d'élite meurt, mais

ses copains ouvrent le feu depuis les portes ou les fenêtres alentour. Une tempête de balles bourdonne à nos oreilles.

Meno reprend sa position de tir et vide son arme côté est. Il arrose toutes les fenêtres, toutes les portes et toutes les encoignures qu'il a dans son champ de vision. De plus en plus de balles frappent autour de lui, venant toutes de cette nouvelle direction. Notre lieutenant leur fait vivre l'enfer. Il décroche son chargeur, en emboîte un nouveau, puis se remet au boulot.

— Pulley ! Balance-leur une grenade de 40 !, ordonne Meno.

Pulley recule et se lève, prend appui de son bras gauche sur le parapet, puis crache successivement deux grenades de 40 mm. Les grenades explosent l'une à la suite de l'autre. Plus aucun tir ne provient de l'est. Pulley a de la chance d'être encore en vie. Il a tiré le bon atout de sa manche.

Ellis, en revanche, est toujours dans les emmerdes. Nous n'avons guère eu de succès en essayant de neutraliser le groupe d'insurgés armé de lance-roquettes planqué côté sud, derrière les barrières texanes. Nos armes surpassent les leurs, mais leurs roquettes continuent à exploser autour du Bradley. Brown et son équipage sont toujours accrochés de l'autre côté de la maison et incapables de venir en aide à Ellis.

Finalement, Cantrell arrive dans son Bradley. Notre adjudant-chef de section était occupé ailleurs, consacrant toute sa force et son influence à combattre avec la Première Section pour la sauver. Nous sommes heureux de le voir de retour parmi nous. Il roule jusqu'au carrefour, dépasse Ellis et lâche un missile TOW. La petite fenêtre d'angle d'un bâtiment situé au milieu de la rue disparaît dans un nuage de fumée. L'explosion du missile, puis une grosse explosion secondaire, ébranlent la rue. Cantrell et son mitrailleur, le sergent Brad Unterseher, viennent de tuer un insurgé qui devait avoir une belle réserve de roquettes à portée de la main. Le sergent Jim arrive à bord de son glorieux Abrams dans le sillage de Cantrell. Il ne fait aucun doute que la Première Section a bénéficié de leur soutien. Cette bataille étant désormais achevée, ils viennent maintenant nous sortir de notre galère.

Le mitrailleur de Jim pulvérise les barrières texanes avec des obus HEAT[20]. Le canon de 25 mm de Cantrell laboure la rue dans laquelle quelques groupes de combattants ennemis dispersés commencent à se rassembler. Leur attaque brisée dans l'œuf, ils reculent jusqu'à l'autoroute 10 et disparaissent dans le quartier industriel.

Tout la matinée, Stuckert a babysitté sa ruelle pendant que les copains lui fauchaient ses munitions. Il n'a toujours pas tiré un seul coup de feu. Frustré, il est demeuré à son poste de tir tandis que la fusillade faisait rage autour de lui.

Soudain, un homme surgit dans la ruelle de Stuckert. Il porte un casque américain en kevlar et un gilet pare-balles. Stuckert n'hésite pas une seconde. Il braque son arme sur l'homme et lâche une longue rafale. Il garde le doigt sur la détente et déplace le canon de son arme de gauche à droite, puis de droite à gauche. Aucun être humain, avec ou sans gilet pare-balles, ne serait capable de supporter le volume de plomb absurde que libère la mitrailleuse SAW de Stuckert. L'homme est pulvérisé dans la fusillade.

Enfin, Stuckert est entré dans la partie. Il se retourne vers les autres gars, en souriant et en hochant la tête, puis recharge son arme. Il jette un coup d'œil à Flannery et éclate de rire.

— Hé, Flan-tastique. Tu aimes cette merde ? Tu aimes ça, hein ?

Stuckert apprécie maintenant la manière dont les choses se déroulent. Ce n'est pas mon cas. L'homme que Stuckert a tué portait notre équipement. Bien que nous ayons été informés de cette éventualité, je crains que nous n'ayons tué l'un des nôtres. Je fais rapidement le compte de mes hommes. Fitts s'en aperçoit et me dit :

— Hé, Bellavia, il a fait du bon boulot. Stuckert s'est bien débrouillé. Nous sommes tous là.

Je hoche la tête. Fitts s'adresse à la section :

— Eh, les gars, ces connards portent notre équipement.

En tout cas, nous savons maintenant qu'un gilet pare-balles et un casque en kevlar ne résistent pas à 200 balles de mitrailleuse SAW.

Nous avons arrêté l'ennemi. Sa contre-attaque a échoué grâce à l'arrivée opportune des Bradley. Si nous n'avions pas bénéficié du

soutien de nos blindés et du char du sergent Jim, nous aurions vraiment été dans la merde.

Mais pour l'heure, je m'inquiète surtout du fait que ce premier assaut a été lancé sur nos arrières, en provenance du nord. Comment sont-ils arrivés dans notre dos ? Nous avions nettoyé tout ce quartier et n'avions vu personne. Pourtant, ils ont réussi à progresser en nombre sur nos arrières.

Nous savons désormais que nous faisons face à un ennemi astucieux, habile. Nous les avons vus attaquer par binômes. Ils progressent en bénéficiant de tirs de couverture. Ces types-là ne sont pas les miliciens primaires de l'armée du Mahdi que nous avons tués à Muqdadiyah. Il s'agit d'une force militaire.

Cela dit, nous avons remporté une belle victoire ce matin. Nous n'avons eu qu'un blessé léger dans nos rangs alors que nous avons tué de nombreux, très nombreux, ennemis. Plus important encore, nous avons résisté à une attaque multidirectionnelle pendant plus de trois heures et demie. Je suis fier de mes hommes et ma confiance en eux est encore renforcée par leurs actions de ce jour.

Mon assurance grandit. Ce matin, je me suis comporté en chef. J'ai tenu la ligne de front, j'ai encouragé mes hommes et j'ai dirigé leurs tirs. Quand nous avons eu besoin d'élargir notre champ de tir, nous avons fait preuve de flexibilité et nous avons trouvé un moyen de parvenir au toit voisin. Je n'ai jamais utilisé mon arme ; j'étais trop occupé à gérer mes hommes. Fallouja est en train de me transformer en un véritable chef de groupe. J'en retire de la fierté.

Les derniers tirs d'AK s'estompent dans le lointain. Nos armes se taisent à leur tour, leurs canons fumant dans l'air frais de cette matinée. Des paquets de douilles de 5,56 mm jonchent le sol et cliquettent sous nos pieds.

Il est temps pour nous de reprendre notre avancée. Même s'il y encore un coup de balai à donner dans le coin, il est de la plus haute importance de sécuriser l'autoroute 10 si nous voulons couper en deux la résistance de Fallouja.

Chapitre 12

La bite de Monsieur Marshmallow

Ils nous suivent.

Moins de cinq minutes après que nous avons quitté la maison pour grimper dans nos Bradley, les moudj infiltrent les rues et les ruelles avoisinantes. Gardant une distance de sécurité, ils observent notre convoi et nous accompagnent vers le sud en progressant dans les rues parallèles. Ils nous collent aux basques tout en restant hors de portée. Le char du sergent Jim ouvre la voie tandis que nous suivons dans nos Bradley. Mon chenillé, celui du sergent-chef Brown, est un véritable foutoir. Le passage en force exécuté par Brown a sévèrement meurtri le blindé. Deux des épiscopes de vision du personnel embarqué sont détruits et tout l'équipement extérieur a été mitraillé. Quoi qu'il en soit, il nous reste suffisamment d'essence et assez de munitions pour le Bushmaster. Brown et son équipage sont plus qu'opérationnels pour un nouveau combat.

En formation en colonne, nous roulons vers le sud et dépassons les débris des barrières texanes que Jim a détruites avec son canon de 120 mm. Nous avons progressé de 400 mètres depuis notre toit fortifié. Tout autour de nous, des insurgés bondissent de carrefour en carrefour, toujours en périphérie de notre angle de vision et hors de portée de tir. C'est digne d'une scène de *New York 1997*, ce qui nous laisse tendus et gorgés d'adrénaline.

Nous atteignons un carrefour à trois voies avec une première rue qui file d'est en ouest, parallèle à l'autoroute 10. L'autoroute 10 a été désignée comme la ligne de coordination Fran[21]. Elle constitue notre objectif principal dans Fallouja. Nous l'avons atteinte moins de douze heures après avoir traversé la brèche au nord de la ville.

Gossard et les autres mitrailleurs de Bradley arrosent les bâtiments autour de nous, préparent le terrain en criblant les portes et les fenêtres de balles explosives.

Puis le silence retombe et nous débarquons dans une rue calme avant d'entrer dans une magnifique maison au bord de l'autoroute. Elle dispose de deux étages et le premier étage ouvre sur une terrasse d'une centaine de mètres carrés. Un escalier extérieur nous donne accès au toit au-dessus du deuxième étage, nous permettant ainsi de disposer d'un excellent panorama.

Nous apprenons que la Première Section a également rejoint l'autoroute 10. Ses hommes ont pris position dans un bâtiment à environ 500 mètres à l'ouest du nôtre. Le capitaine Sims installe son poste de commandement entre nos deux sections. À nouveau, nous formons une ligne de front solide, mais nous manquons de profondeur. Et, cette fois-ci, nous savons que l'ennemi grouille sur nos flancs et nos arrières. Nous ne pouvons pas les arrêter. Nous n'avons aucune idée de l'endroit où peut bien se trouver le bataillon de Marines ; quelque part sur notre flanc ouest, mais où ? Heureusement, les moudj restent hors de portée de tir et refusent de sortir à découvert. Ils semblent apprécier de demeurer dans l'ombre.

Le lieutenant Meno se poste sur la terrasse du premier étage. Pratt emmène McDaniel et une mitrailleuse 240 de l'équipe Bravo jusqu'au toit du deuxième étage. Une partie de mon groupe s'y rend avec eux. Fitts et moi établissons un périmètre de sécurité sur 360 degrés tandis que Michael Ware sort son téléphone satellite et essaie d'entrer en liaison avec CNN pour un duplex en direct. Fitts et moi nous nous fichons bien de CNN, aussi nous retournons nous abriter dans la maison et nous nous laissons tomber sur des chaises en plastique. Autant profiter de ce moment de calme. Je sors une précieuse cigarette et l'allume. Fitts se décide pour le cigare Black & Mild que le sergent Hall lui a offert. Pour l'heure, nous restons assis et fumons dans une relative tranquillité.

Les murs autour de nous sont criblés d'impacts de shrapnel. En dehors des deux chaises sur lesquelles nous sommes assis, aucun meuble n'est intact. Les armoires ressemblent à du gruyère. Des débris de verre jonchent le sol, et toute la vaisselle ou les objets de décoration sont en morceaux.

Ce sont là les signes révélateurs du travail de Gossard et de son Bushmaster. Il a nettoyé cette maison avant que nous ne descendions du Bradley et a fait un formidable boulot, en plaçant ses obus explosifs dans chacun des coins des pièces qu'il visait et en maximisant ainsi l'effet de souffle. Il a fait en sorte que chaque obus compte et a économisé ses munitions.

Dehors, sur le toit, Michael Ware établit une liaison avec CNN. Il débute sa première liaison en direct pour la télévision. Youri est assis à côté de lui. Le calme alentour facilite la clarté de la transmission de Ware.

Du moins, jusqu'à ce qu'un homme solitaire et en arme apparaisse dans la rue devant nous. Il marche à découvert, son arme prête à faire feu. Les insurgés effectuent une nouvelle reconnaissance en sacrifiant l'un des leurs. La section n'hésite pas. Les toits deviennent un volcan en éruption ; des rafales de mitrailleuse et des détonations sèches explosent soudainement. Le moudj se met à courir, pourchassé par un essaim de plomb. Cent cinquante balles plus tard, il gît face contre terre sur l'asphalte, le corps déchiqueté et troué de toutes parts.

Des balles traçantes nous sifflent aux oreilles depuis une position située au nord-est. Nos hommes sur la terrasse du premier étage ripostent aussitôt. De nouvelles salves éclatent au nord-ouest cette fois, près de la mosquée que nous venons de nettoyer. Pendant que nous progressions vers le sud, les insurgés ont dû retourner sur leurs positions initiales. Ce n'est pas bon signe. Nous n'avons pas eu le temps de détruire tout le ravitaillement et l'équipement que nous avons trouvé là-bas.

Un insurgé débouche d'une ruelle et se précipite dans la rue en direction de la mosquée. Il porte un M16 en bandoulière, un casque en kevlar sur le crâne et un gilet pare-balles kaki sur le torse. Il arbore même, fixées à son gilet pare-balles, des protections pour le cou et l'aine.

Les hommes hésitent, incapables de décider s'il s'agit d'un soldat allié irakien ou d'un insurgé. Personne n'a encore jamais vu de combattant ennemi armé d'un M16. Il fonce en direction d'un bâtiment situé de l'autre côté de la rue, au nord de notre position. Tandis qu'il court, nos hommes s'aperçoivent qu'il porte également

des bottes de l'armée américaine et un T-shirt camouflage désert sous son gilet pare-balles.

Mais il transporte aussi une batterie de voiture.

La section ouvre le feu, mais il est trop tard. L'homme se précipite dans le bâtiment et disparaît.

Michael Ware vient de se voir offrir la chance de sa vie. Il est en direct avec CNN et notre fusillade ajoute une touche dramatique et excitante à son reportage. Il reste accroché à son téléphone satellite et parle précipitamment entre deux rafales.

Un coup de tonnerre assourdissant engloutit toute la maison. Puis un autre. Et encore un autre. Ma chaise se casse et je tombe par terre. Fitts s'écroule à côté de moi tandis qu'une formidable onde de choc secoue toute la pièce. Le sol tremble. Des morceaux de shrapnel entaillent les murs et le plafond. De la fumée s'élève en tourbillon par la fenêtre. J'essaie de me relever, mais une nouvelle explosion ébranle la maison en projetant des fragments de métal dans la pièce.

Je m'allonge à plat ventre et tâche juste de rester vivant au milieu de cette tempête de débris. Une nouvelle détonation gigantesque fait vibrer toute la maison et la secoue violemment. Je me demande si les murs vont s'écrouler. J'ai vaguement conscience que les hommes à l'extérieur tirent comme des fous. Je dois sortir de là.

La fumée commence à se dissiper. Les murs sont balafrés de nouvelles cicatrices. Les fenêtres ont brièvement constitué une source de danger mortel. Si Fitts et moi avions été postés derrière, ç'en aurait été fini de nous. Nous avons de la chance d'être encore en vie. Le fait que ma chaise se soit cassée m'a sans doute évité d'être blessé.

Nous nous précipitons à la terrasse du premier étage, où je trouve Ohle derrière sa mitrailleuse SAW. Il lâche de longues rafales colériques en direction de la rue côté nord. Je suis soulagé de voir que tous les soldats sont sains et saufs derrière le solide parapet de la terrasse. Je ne sais pas trop ce qui se passe sur le toit au-dessus de nous, mais leurs armes font un tel boucan que je suppose que tout le monde est en vie.

— Sur quoi on tire ?, je demande à Ohle.

— Sur un connard. Il s'est planqué dans cette maison, là-bas.

Ohle interrompt son tir, me désigne l'endroit en question, puis reprend sa place derrière sa mitrailleuse.

Le pâté de maisons tout entier est noyé dans la fumée. Les poteaux téléphoniques ont été brisés comme des cure-dents. La rue par laquelle nous sommes arrivés est grêlée de trous. Des morceaux d'asphalte sont dispersés un peu partout. Plus à l'ouest, un bâtiment tout entier s'est transformé en un tas de ruines incandescentes. Des balles stockées à l'intérieur de ce bâtiment détonent régulièrement en raison de la température dégagée par l'effet de souffle, envoyant du plomb dans toutes les directions.

Le moudj armé de son M16 a dévasté tout le quartier. Il a branché sa batterie et fait exploser plus d'une dizaine de charges massives simultanément. La moitié d'entre elles étaient fixées aux poteaux téléphoniques, à hauteur de visage d'un chef de bord de Bradley. D'autres étaient dissimulées dans l'asphalte de la rue ou cachées sur le bord de la route. Cette embuscade à l'explosif sur plusieurs niveaux a créé un véritable ouragan d'acier dans la rue. Il n'y a aucun bâtiment à l'horizon qui soit intact ; tous sont truffés de trous et la plupart portent la marque d'impacts sur leurs façades.

Mais le pire, c'est l'explosion finale. Le bâtiment qui brûle actuellement n'était qu'un IED géant. Si nous l'avions choisi comme pied-à-terre, nous serions tous morts. Une fois de plus, un seul homme aurait pu décimer la section entière. Une mitrailleuse lourde ouvre le feu dans notre direction. Elle arrose la rue près de notre maison. Tout cela semble maintenant dérisoire. Nous essayons de liquider l'insurgé, mais nous ne pouvons pas le voir. Nous ne sommes même pas sûrs du bâtiment dans lequel il s'est retranché. Nos armes crépitent néanmoins. La fusillade se poursuit.

Heureusement, un Bradley se trouve à proximité. Et voilà Brown qui arrive, en se frayant un chemin dans la rue dévastée. Sa tourelle pivote. Le Bushmaster tonne. Les insurgés répondent par un tir de roquettes. L'une d'elles passe juste au-dessus de la tête de Brown avant d'aller exploser dans une maison de l'autre côté de la rue. Brown ne se laisse pas intimider. Il demeure immobile tandis que Gossard vide son canon sur les positions ennemies. Au même moment, le sous-officier de liaison et d'observation en profondeur de notre compagnie, le sergent Shaun Juhasz, aperçoit des mouvements

de l'autre côté de l'autoroute 10. Des insurgés progressent lentement vers des positions de tir au sud de notre maison. Juhasz demande un soutien d'artillerie. Quelques secondes plus tard, le ciel s'emplit des *whooosh… boom !* des obus de 155 mm. C'est la première fois depuis que nous sommes entrés dans la ville que nous bénéficions d'un appui feu, et le capitaine James Cobb, notre officier de liaison artillerie, ne lésine pas sur la quantité. Très vite, les bâtiments situés dans le quartier industriel au sud de l'autoroute 10 sont noyés dans la fumée et les flammes.

Depuis le toit, nous pilonnons l'ennemi au nord avec nos grenades de 40 mm. Knapp y mêle quelques grenades à fragmentation, histoire de rendre les choses plus efficaces. Ce déluge de feu et la présence du Bradley de Brown convainquent finalement les moudj de rompre le contact. Tandis que les obus de 155 mm font des ravages dans notre dos, la fusillade côté nord cesse.

Le tir d'artillerie s'atténue à son tour. Le combat est terminé.

— Ce mec, c'était un ennemi ou un type de votre équipe de journalistes qui courait vous apporter une nouvelle batterie ?, je demande à Michael Ware sur le ton de la plaisanterie.

— C'était complètement dingue, mec. Tout a pété d'un seul coup.

J'entends un bruit de raclement derrière moi et je me retourne pour voir le sergent Alan Pratt venir dans ma direction.

Il marche en arquant les jambes d'une manière si exagérée que c'en est ridicule. Je me laisse aller et je lui lance un grand sourire, heureux qu'il trouve la force de plaisanter au milieu d'un tel chaos.

— Chef Bellavia, chuchote Pratt d'une voix faible. J'ai été touché. Je me suis fait tirer dessus.

— Quoi ?

Il avance vers moi en boitant, laissant des empreintes de sang dans son sillage. La légèreté ressentie quelques secondes plus tôt s'évapore instantanément. Pratt est vraiment blessé.

Nous nous précipitons tous vers lui. Il souffre terriblement. Ses mains et son pantalon sont imprégnés de sang.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?, je hurle en direction du toit surplombant la terrasse.

— Le sergent Pratt a été touché, gueule Sucholas en retour.

Merci pour l'information.

Le toubib Lucas « Doc » Abernathy conduit délicatement Pratt dans la maison. Nous l'étendons sur le sol et l'homme de l'Oklahoma se met au travail. Je berce la tête de Pratt. La pire chose pour un soldat blessé, c'est de voir ses propres blessures. Je lui maintiens la tête de telle sorte qu'il ne puisse pas regarder.

Doc découpe le pantalon de treillis de Pratt.

— C'est ma bite !, souffle Pratt en se tordant de douleur.

Il essaie de voir ce qui se passe. Je résiste et garde son visage vers le haut.

Mais moi, je regarde.

— Oh, putain, Pratt ! Ils t'ont arrangé comme si t'étais l'assassin de Lincoln.

— Ouais…, gémit-il en esquissant un sourire malgré la douleur.

Doc est concentré sur son patient et Pratt n'est guère d'humeur à rire.

Ça m'apprendra à ne pas garder l'œil sur tout le monde.

Puis je comprends pourquoi Doc est si concentré. Un morceau de cadenas d'un portail s'est fiché dans le pénis de Pratt. Quand le bâtiment a explosé, celui-ci se tenait sur le toit au-dessus du deuxième étage. Des morceaux du bâtiment, du portail et du mur ont été projetés de l'autre côté de la rue, tel du shrapnel, et ont fouetté la maison. Pratt s'est retrouvé sur le chemin des projectiles.

Doc Abernathy extrait délicatement le morceau de cadenas de la chair du sergent Pratt. Le blessé saisit ma main pour la serrer. Elle dégouline de sang et m'échappe.

— Chef Bellavia, je sais que c'est ma bite !

— Pratt, tout va bien. Tu as été touché à la jambe.

— Ne me mentez pas, chef Bellavia. Ma bite me fait mal.

Il attrape à nouveau ma main, mais nous sommes maintenant tous les deux poisseux de sang et, une fois encore, je ne peux la retenir.

J’essuie mes mains, j’attrape la sienne, et j’essaie de le calmer tandis que Doc Abernathy poursuit son travail.

Doc m’impressionne vraiment. Il travaille de manière méthodique, mais avec rapidité et professionnalisme. Il repère une autre blessure. Pratt s’est pris du shrapnel dans le scrotum et la plaie occasionnée saigne abondamment. Doc essaie de contenir les saignements.

Pratt ferme les yeux et grimace de douleur. Il est terrifié à l’idée d’avoir perdu son outil, mais il ne se plaint pas. Il endure. C’est un homme.

Ware et Youri nous rejoignent et prennent des photos. Pratt ouvre les yeux, et je me rends compte qu’il est en pleine détresse.

— Putain, ça fait tellement mal…

J’accroche le regard de Ware.

— Hé, mon pote, qu’est-ce que tu fous ici ? Tu ne vas pas le prendre en photo !

— Je ne le publierai pas, promet Ware. On ne verra pas son visage.

— Arrête. Ce n’est vraiment pas le moment.

— Nous voulons montrer votre sacrifice.

— Tu pourrais très bien les publier…

Ware secoue la tête.

— Je ne ferais jamais ça, mon pote. C’est une question de sacrifice…

Il prend quelques photos de plus. Pratt essaie de rester digne en maîtrisant sa douleur avec une discipline remarquable. Il ne gémit pas une seule fois. Il ne crie pas. Il encaisse.

Ce gamin est un putain de guerrier.

Doc Abernathy verse de la Bétadine sur les deux plaies. Je ne peux même pas imaginer la douleur que cela doit occasionner.

Doc chope de la gaze et commence à panser la blessure de shrapnel sur le scrotum de Pratt. Meno contacte Cantrell par radio, lequel se trouve dans un Bradley à proximité. Meno, lui, se trouve dehors sur la terrasse, mais je l’entends dire : « Pratt a été touché. »

La voix de Cantrell répond immédiatement.

— Qui a été touché ? Putain, qui a été touché ?

Je me relève, marche jusqu'à la terrasse, puis me saisit du micro.

— Alpha Bleu Trois a été touché.

— J'en ai rien à foutre de son unité ! J'en ai rien à foutre de son matricule ! Je veux juste savoir qui c'est !, rugit Cantrell.

— C'est Pratt, je réponds.

— Pratt ?

— Oui, Pratt.

La plus grande faiblesse de Cantrell est son humeur. Elle est directement liée aux sentiments qu'il éprouve pour sa section. Il nous aime. Lorsqu'il apprend que l'un d'entre nous a été blessé, c'est comme s'il recevait lui-même un coup de couteau.

Il commence à réclamer une évacuation sanitaire aérienne afin de sortir Pratt d'ici. Je prends le micro.

— Bleu Deux de Bleu Sept. Un homme blessé par shrapnel… à proximité de l'aine, de l'appareil génital. Négatif pour la blessure par balle ; c'est une blessure par shrapnel du côté de la bite.

Pratt lève les yeux.

— Qu'est-ce que vous dites, chef Bellavia ?

— Tout va bien, Pratt, lui répond Fitts.

— Bleu Sept, je me renseigne.

— Où est-il blessé ? C'est sérieux ?, exige de savoir Cantrell.

— Prioritaire, sans doute urgent. – Je m'interromps, puis ajoute : En fait, ça dépend de ce qu'on appelle un membre.

J'essaie de garder mon sérieux. La règle pour une évacuation sanitaire par hélicoptère est triple : « Possibilité de perdre la vie, un membre ou la vue ». Je ne suis pas certain de la catégorie dont dépend la blessure de Pratt, mais je suis certain que nous devons l'envoyer au plus vite à l'antenne chirurgicale du bataillon.

Cantrell est désormais confus et fou de rage. Il gueule dans la radio :

— Bellavia, qu'est-ce que c'est que ces conneries ?

Je m'éloigne de Pratt et regarde par-dessus le parapet en direction de Cantrell, dont le buste émerge de sa tourelle. Ses hurlements m'atteignent une nanoseconde après que j'ai vu sa bouche bouger. Je murmure à son attention :

— Sa bite. Il est blessé à la bite, mon adjudant-chef.

— Pourquoi tu chuchotes ? C'est quoi, ton problème ? Nous devons évacuer Pratt. Descendez-le ici, ordonne Cantrell.

Je retourne à l'intérieur. Doc Abernathy enveloppe rageusement le pénis de Pratt dans la gaze.

— Hé, l'adjudant-chef Cantrell veut qu'on l'embarque sur l'échangeur. On le met sur un brancard et on l'emporte, j'annonce au Doc.

Pratt est désespéré.

— Non. NON ! Je vais bien. Je suis prêt à y retourner !

Malheureusement, Cantrell entend Pratt sur la radio du lieutenant Meno et pète un câble. « QU'EST-CE QUE C'EST QUE CES HISTOIRES D'Y RETOURNER ? »

Je tente de calmer Cantrell.

— Il essaie de se comporter en héros, mon adjudant-chef. Il ne va pas bien. Le gamin est hors d'état de combattre. Il n'est plus dans le coup, OK ?

Pratt refuse de l'accepter.

— Je peux toujours me battre. JE PEUX TOUJOURS ME BATTRE !

— Pratt, lui fait remarquer Fitts, tu n'as plus de pantalon. Comment veux-tu te battre ? Tu as emporté un pantalon de rechange avec toi ?

— Oui, chef Fitts. C'est ce que j'ai fait. J'ai une paire de rechange dans le Bradley. Je vais bien !

Sucholas fait son apparition. Il est resté pendant tout ce temps sur le toit de la maison.

— He, chef Fitts, Pratt a été touché pendant l'explosion. Il y avait un paquet de sang là-haut. Nous avons versé du sable et de la

poussière dessus.

Pratt a le teint cireux et blafard.

— Pratt, tu as perdu beaucoup de sang. On va te sortir de là. On ne va pas déconner avec ça, d'accord ?

Lawson débarque, jette un coup d'œil sur Pratt et acquiesce.

— II faut le sortir de là.

Pratt se résigne à son sort. Doc Abernathy finit de panser son pénis. On dirait un plâtre, et il y a tellement de gaze, et cela pèse si lourd, que lorsque nous remettons Pratt sur ses pieds, le poids fait glisser le pansement et la plaie se remet à saigner. Nous le recouchons doucement sur le sol. Doc doit immobiliser la blessure.

Il fixe le pénis de Pratt sur son ventre avec de la gaze et du sparadrap. Tout le monde s'émerveille devant son travail. On dirait que Pratt a un troisième bras enveloppé de plâtre.

— Mec, tu devrais faire star de porno.

Pratt offre un misérable sourire.

— OK, vous récupérez son matos. On aura besoin de ses munitions, dit Fitts.

Nous lui retirons ses munitions, ses lunettes de vision nocturne et les plaques de céramique de son gilet pare-balles. Il disposait également d'un M4 avec lunette télescopique. Je n'avais pas de lunette sur le mien, alors je lui pique la sienne.

— Bande d'imbéciles !, beugle Cantrell. J'attends. Amenez-le moi !

Je passe sur la terrasse et j'observe la rue. L'adjudant-chef de section a garé son Bradley juste devant la porte d'entrée de notre maison. Il attend avec impatience, bouillant de rage. Il m'accroche du regard depuis l'écoutille de commandement et presse son micro.

— Reprends-toi, Bellavia. Et dis-moi enfin ce qui se passe.

— Il arrive, mon adjudant-chef.

Un moment plus tard, Pratt sort et marche jusqu'au Bradley. Cantrell l'observe tandis que les hommes l'aident à monter dans le blindé. Puis ses yeux reviennent sur moi, debout sur la terrasse. Il

grimace, jette sa cigarette sur le côté et donne l'impression qu'il va me bouffer.

Au lieu de cela, il éclate de rire. Même pour notre adjudant-chef de section, la vision d'un homme au pénis collé sur le ventre est trop absurde. Je me détends un peu tandis que Fitts s'approche de moi.

— On dirait la bite de Monsieur Marshmallow[22], je dis en riant à mon tour.

— Frosty[23] la Bite de neige.

Se faire blesser dans les parties génitales est le pire cauchemar de tout soldat. Nous pouvons y penser en permanence, au point de devenir cinglés, ou nous en moquer. Le rire constitue notre seule défense.

Le chirurgien de notre bataillon est un commandant du nom de Lisa DeWitt. Nous la regardons tous comme la figure maternelle de notre bataillon d'infanterie. La pensée qu'elle va bientôt être confrontée à la blessure de Pratt nous fait mourir de rire. Je dis à Fitts :

— Lorsque le commandant DeWitt le verra sur la table d'opération…

Je n'ai jamais vu un seul manuel d'instruction qui enseigne comment panser une bite sur le champ de bataille.

Le Bradley s'éloigne lentement dans la rue, à destination de l'antenne chirurgicale de notre bataillon, sur l'échangeur est de Fallouja. C'est également là que la plupart des journalistes poireautent. Pratt est sûr d'attirer l'attention lorsqu'il arrivera. Beaucoup d'attention.

Pauvre gars.

Fitts et moi regagnons le toit du deuxième étage et ce que nous voyons nous coupe toute envie de rire. Sucholas n'exagérait pas. Il y a du sang partout sur le toit et sur le parapet. On peut voir des éclaboussures partout. Pratt a été blessé au tout début de l'engagement.

Il a continué à combattre avec ses frères d'armes, sans se soucier de ses blessures, et il a tenu sa position. Pratt s'est vidé de son sang

sans se préoccuper des conséquences que cela pouvait avoir pour lui-même.

J'ai eu quelques problèmes avec Pratt dans le passé. Il a intégré mon groupe de combat au début de notre déploiement. Je pensais qu'il faisait preuve de suffisance. Puis il est devenu chef de notre groupe de tir et il a fait du bon boulot. Mais aujourd'hui, en découvrant cette preuve de dévouement, je réalise que Pratt avait quelque chose en lui au-delà du courage classique. Il aimait sa section. Ses dernières actions à nos côtés ont été une dernière preuve de cet amour. Il a refusé d'abandonner ses frères. Il aurait pu perdre tout son sang et crever sur ce toit. Et pourtant, il n'a rien dit avant la fin du combat.

Ce jour-là, le sergent Alan Pratt de Philadelphie est devenu mon héros.

Chapitre 13

Là où les chiens errants viennent se nourrir

Tandis que le crépuscule tombe sur notre première vraie journée dans la ville, Michael Ware décide de faire acte de présence parmi nous. Je ne sais pas ce qui l'amène à agir ainsi. Peut-être est-ce la vue de Pratt en train de saigner. Peut-être se sent-il lié aux hommes avec lesquels il a passé tant de temps à couvrir la guerre en Irak. Ou peut-être essaie-t-il juste de survivre avec Youri.

Tout commence alors que Ware discute toujours sur son téléphone satellite. Le lieutenant Meno rassemble les chefs de la section pour les briefer. Les chefs de groupe et les officiers se rassemblent autour de lui. Meno nous indique que nous venons de recevoir l'ordre de faire mouvement vers une nouvelle position plus tard ce même soir. Nous étudions la zone sur nos cartes. Nous le savons déjà – nous devons revenir sur nos pas vers le nord et nettoyer à nouveau les zones que nous avons traversées plus tôt. Nous devons éliminer toutes les menaces potentielles sur nos arrières.

À un moment, je relève les yeux de ma carte et vois Ware éteindre son téléphone.

— Eh, qu'est-ce que tu disais ? Est-ce que les Marines ont rattrapé leur retard ?

— Mec, ils sont à des kilomètres d'ici. Certaines de leurs unités sont complètement bloquées et ne sont toujours pas entrées dans la ville. Ils sont toujours en périphérie.

— Les Marines… Dans vingt ans, ce sera comme si l'infanterie n'avait jamais mis les pieds dans Fallouja. Il suffit de regarder. Comme à Guadalcanal, à Saipan ou à Okinawa. L'infanterie n'y a jamais été. Toute la campagne du Pacifique a été menée par les Marines. Ce sont les Marines qui se sont battus. Le général

MacArthur ? À les en croire, il n'a jamais été dans l'infanterie non plus. Que des conneries.

Fitts adore évoquer les conspirations des Marines, au moins autant qu'il aime partager sa haine pour le corps des officiers. Il ne manque jamais l'occasion d'enfoncer le clou.

— Mon grand-père s'est fait tirer dessus à Okinawa. Il était dans l'infanterie. Il a défendu la tête de pont pendant deux jours avant qu'ils ne le retrouvent. Il n'a plus jamais été le même après cela. Que quelqu'un ose encore me dire que l'infanterie n'a jamais été à Okinawa.

— Elle n'y a jamais été. T'es qu'un sale menteur. Ce que tu racontes ne s'est jamais produit. L'infanterie n'a jamais combattu dans le Pacifique. Et plus encore, nous ne nous battons même pas à Fallouja. Nous sommes en train de simuler des combats à Fort Benning ; vous faites tous partie d'une expérience du type *Échelle de Jacob*, Dr. Bigsby. – Je mets mes mains en cornet et gueule en direction du mur. – Rejouez-moi la scène de la fusillade, en laissant cette fois-ci Pulley faire quelque chose de significatif pour son pays.

Notre section, y compris Pulley, rit maintenant à gorge déployée devant l'absurdité de ce que je raconte. Fitts et moi avons une fois de plus chassé le stress de l'esprit de nos soldats.

— Alors, où sont les Marines, au fait ?, demande Hall à Ware quand nous sommes tous posés dans un coin.

— Tout en haut, au nord, répond Ware.

Meno entend ce que dit Ware et interrompt ses activités.

— Monsieur, vous avez dit que les Marines étaient à peine entrés dans la ville ?

— Appelez-moi Mick. Pour le reste, c'est oui. Je viens de parler avec quelques journalistes embarqués avec eux et ils m'ont dit qu'ils étaient à peine entrés dans la ville. D'autres unités sont bloquées en périphérie.

Meno descend un étage et se saisit de sa radio. Si ce que Michael affirme est vrai, alors il nous a fournis de meilleurs renseignements que ceux que le capitaine Sims a obtenus auprès du bataillon.

À cet instant, tout le monde prend conscience de l'importance de Michael Ware. Certes, c'est un type des médias, mais il dispose de renseignements vitaux pour nous. Et, plus important, il n'hésite pas à nous les communiquer.

Mon intérêt pour Ware grandit. Je lui offre une cigarette, ainsi qu'à Youri.

— Alors, les gars, que pensez-vous de votre séjour dans le quartier ? Cette journée se classe-t-elle parmi les dix meilleures fusillades de votre vie ?

Youri est si silencieux que je ne pense pas l'avoir jamais entendu dire quoi que ce soit. Un autre journaliste a confié que Youri avait été capturé par les forces moudjahidines en Afghanistan durant l'invasion soviétique, dans les années 1980. Il se contente d'un hochement de tête pour répondre à ma question. « Oui, un beau combat. »

Ware ajoute :

— À Samarra, les choses ont été plutôt corsées. À un moment, il nous a fallu ramper au milieu de corps démembrés. C'était affreux, mon pote.

— Ça fait chier, répond Misa.

Sa blessure à la joue est à vif et affreuse à voir. Le phosphore blanc est un truc vraiment dégueulasse. J'imagine que sa blessure est déjà infectée.

— Mais, en termes de volume de feu, ajoute Ware, c'était plutôt plus important aujourd'hui. Du point de vue du danger, je ne sais pas trop. Vous m'avez donné le sentiment de maîtriser les choses. Samarra m'a semblé plus dangereux.

Youri acquiesce d'un signe de tête.

Je pense à ce qu'il vient de dire lorsque Ware reprend :

— Je vais vous dire quelque chose : l'ennemi n'en a pas fini. Loin de là. Ces hommes, là-dehors, ils sont ici pour vous tuer ou pour mourir en essayant de le faire.

— Vous étiez là en avril dernier. Qu'est-ce qu'il y a de différent aujourd'hui ?, demande Fitts.

Ware réfléchit. Youri fixe le néant.

Nous avons mis en place un dispositif de sécurité sur 360 degrés et tout semble calme pour l'instant. Je m'assieds et allume une nouvelle cigarette. Je n'ai jamais eu beaucoup plus de considération pour les journalistes que pour les putes. Ils jouent au maquereau avec nous et nous pressent pour obtenir de bonnes histoires. Sans en avoir rien à foutre. Peut-être que Ware est différent.

— Écoutez, dit finalement Ware en regardant Fitts. Ce sont des combattants audacieux, prévoyants et organisés. Ils n'ont rien à voir avec ceux qui étaient ici en avril. Ce sont pour la plupart des étrangers, ou des Sunnites qui ont déjà subi le baptême du feu quelque part dans le pays. Mais ce ne sont certainement pas les amateurs que vous avez rencontrés à Diyala.

— Ouais, je veux bien l'admettre, répond Knapp. Ware a raison. Il y a un niveau de professionnalisme chez ces gars-là que nous n'avons jamais rencontré auparavant.

Ware accroche mon regard et m'affirme :

— Ils sont ici pour une seule raison : mourir en menant le djihad. Rien d'autre.

Nous restons silencieux. Ware poursuit.

— Ils savent qu'ils ne peuvent pas vaincre. Il suffit de regarder toute la puissance de feu qu'ils affrontent. Mais ils tueront autant de vos hommes que possible avant de mourir à leur tour. C'est la seule raison de leur présence ici.

Plus Ware parle, plus je suis surpris par la confiance qu'il a dans son jugement de la situation. Ware nous fait un véritable exposé. Et plus il parle, plus nous réalisons qu'il sait de quoi il parle.

Ware commence à raconter des histoires sur les insurgés qu'il a rencontrés. Bien plus tôt, en 2003, il prenait le temps de s'asseoir, de boire des bières et de fumer avec eux. Ils parlaient d'argent, de filles, de football et du panarabisme. Cependant, un an après l'invasion de l'Irak, les choses avaient changé. Ceux qui avaient survécu s'étaient radicalisés. Ils s'étaient laissé pousser la barbe jusqu'à la poitrine et citaient le Coran. Ils ne buvaient plus avec lui. Ils ne parlaient plus que de Dieu et de leur destinée. Ils étaient devenus des djihadistes.

Ici, nous ne combattons pas des nationalistes. Nous combattons des extrémistes infectés par une souche virulente de l'islam. Ils ne cherchent pas seulement à nous détruire en Irak, mais ils veulent aussi détruire la puissance américaine et son influence partout dans le monde. Ils insultent notre culture et veulent l'éradiquer, en la remplaçant par la charia. La cruauté du règne des talibans en Afghanistan nous a montré ce que cela signifiait.

Ware remarque que tout le monde l'écoute avec attention. Il en profite pour évoquer les différents groupes de combattants contre lesquels nous luttons à Fallouja. Il parle du Hezbollah, et du type d'entraînement que les Gardiens de la Révolution iraniens ont dispensé aux insurgés. Cela le conduit sur le terrain de la tactique. Il compare les insurgés qui se sont battus à Samarra à ceux qui ont lutté à Nadjaf. Il parle de l'influence que les Iraniens exercent sur les wahhabites sunnites. Il poursuit en expliquant comment les groupes de combat entraînés par le Hezbollah ne transportent parfois rien d'autre que des RPG et arrivent à progresser sans se faire repérer. Lorsqu'ils attaquent, ils balancent un véritable déluge de roquettes, puis s'évanouissent dans la nature. Ce sont des choses dont Fitts et moi avons parlé pendant des mois, que nous avons entendues par la bande, mais je suis impressionné d'entendre la même chose de la part d'un journaliste.

Et puis, il est également question des tactiques d'embuscade utilisées par les insurgés. Ware a tout vu et a entendu parler de tout. Il explique comment les insurgés provoquent les unités américaines uniquement pour les faire réagir. Ensuite, les éléments de reconnaissance rompent le contact et s'enfuient, dans l'espoir que les Américains leur donneront la chasse. Si cela se produit, les Américains tombent droit dans une embuscade en formation de fer à cheval ou de L et se font massacrer.

À Fallouja, nous affrontons un ennemi de première ligue, avec des joueurs recrutés dans le monde entier. L'équipe adverse comprend des snipers tchétchènes, des mitrailleurs philippins, des opérateurs de mortiers pakistanais et des kamikazes saoudiens. Ils nous attendent tous en bas de la rue.

Ware est un puits de science en ce qui concerne nos ennemis. Il en sait plus sur eux que ce qu'en savent nos propres officiers de

renseignement. Je bois chacune de ses paroles et tâche de retenir tout ce qu'il nous apprend. C'est l'exposé le plus intéressant et le plus complet que j'aie jamais entendu au sujet de notre ennemi.

Et il nous est donné par un putain de journaliste.

La conversation se poursuit jusqu'à la tombée de la nuit. Notre lieutenant l'interrompt en me demandant d'accompagner une patrouille plus au nord pour aller inspecter la maison vers laquelle courait notre insurgé avec sa batterie et son M16 à midi. Nous avons été missionnés par le QG du bataillon pour conduire une estimation des dommages collatéraux (EDC), chose que j'ai appris à détester au cours des batailles de Muqdadiyah.

Je rassemble mon groupe de combat et nous descendons dans la rue. Notre plan consiste à nous emparer d'une autre maison au nord, à partir de laquelle nous disposerons d'une meilleure vue sur la dernière position connue des insurgés. Au-dessus de nous, Fitts, Lawson et les mitrailleurs nous couvrent. Un Bradley est en position dans la rue derrière nous. Nous avançons d'un pas rapide au milieu de l'asphalte défoncé, des cratères et des gravats issus des explosions.

Juste avant que nous n'arrivions à la maison, un barrage de feu nous arrête net.

— Ce salopard est toujours vivant !

Ça y est. Au diable l'estimation des dommages collatéraux. Je contacte le sergent-chef Brown par radio et son Bradley progresse lourdement jusqu'à notre position. Nous nous retirons tandis qu'il arrose la maison. Gossard vise soigneusement et détruit tous les piliers de soutènement de la baraque. Le toit s'effondre et la maison s'écroule sur elle-même. Ça fait toujours un insurgé de moins.

Plus haut dans la rue, nous voyons un autre insurgé sprinter sur le bitume endommagé. Nous lui tirons dessus et le manquons. Celui-ci est un fils de pute déterminé. Il ressort à découvert, puis disparaît dans un bâtiment et se poste à une fenêtre d'où il nous aligne avec son arme.

Nous nous retirons jusqu'à la maison de deux étages qui nous sert de tête de pont. Lorsque nous arrivons, Fitts est toujours occupé à essayer de flinguer un autre insurgé au nord-est de notre toit.

— Santos !, je crie.

— Ouais, chef ?

— Prépare un Javelin.

Le Javelin est le plus puissant des missiles antichar dont nous disposons. Si nous nous débrouillons bien, nous serons peut-être capables de faire s'effondrer tout le bâtiment sur le salopard. Le Javelin bénéficie de deux systèmes d'armement : le premier pour tirer droit dans une cible sur une trajectoire plane ; l'autre pour tirer en l'air, avec une trajectoire en arc de cercle afin que le missile monte haut dans le ciel avant de retomber sur la cible. Nous choisissons le deuxième système d'armement. Nous n'en avons encore jamais tiré de cette manière.

Santos prépare le Javelin. Il avance jusqu'au parapet et vise.

— Je suis prêt !

La traînée de flammes orange et blanches du Javelin illumine le crépuscule en filant dans la rue. Soudain, il dévie de sa trajectoire et monte dans le ciel, puis plonge droit dans le toit de la maison cible. Il pénètre en profondeur dans la structure du bâtiment avant d'exploser. Un nuage de fumée noire tourbillonne au-dessus du lieu de l'impact tandis que l'intérieur de la maison est soufflé à travers les fenêtres. Un tas de chiffons s'abat sur le bitume. D'autres objets s'écrasent tout autour. Des débris pleuvent partout sur le pâté de maisons. Est-ce que nous l'avons tué ?

Il ne nous tire plus dessus, mais cela ne veut rien dire.

Nous devons nous y rendre pour une EDC. Cela ne vaut pas le coup de risquer de perdre des hommes.

Un chien surgit dans la rue à proximité des chiffons qui ont été soufflés de la maison. Ses babines sont retroussées, ses oreilles dressées. C'est l'un des innombrables chiens errants qui peuplent Fallouja. Nous les avons déjà vus autour de nous, mais habituellement ils gardent leurs distances et nous observent en silence. Il fait quelques pas de plus en direction des chiffons, renifle l'air prudemment en avançant. Sa témérité encourage ses congénères. Très vite, trois ou quatre autres chiens le rejoignent dans la rue. Je les observe, curieux de savoir ce qu'ils veulent faire.

Ils viennent manger.

Les chiffons ne sont autres que les restes de l'insurgé. Les chiens mordent la chair et la déchirent. L'un d'eux s'approche, le museau barbouillé de sang. Ils sont extrêmement voraces. Mon estomac chavire.

J'entends quelqu'un s'exclamer : « Putain, les chiens sont en train de bouffer le mec ! »

Les chiens se remplissent la panse.

— Eh bien, je réussis à dire en luttant contre la nausée, ils font l'EDC à notre place.

Nous regardons la scène, horrifiés. Soudain, une vague de détonations nous tombe dessus depuis le sud. Le soldat McDaniel y répond par une rafale de mitrailleuse. Une fois de plus, nous nous faisons tirer dessus depuis le quartier industriel.

Oubliant les chiens, nous nous lançons à l'extrémité sud du toit. De l'autre côté de l'autoroute 10, nous pouvons voir des éclairs de détonations clignoter dans notre direction depuis un entrepôt décrépi. Une dizaine d'insurgés au moins sont regroupés là-bas.

C'est plutôt stupide de leur part. Ils ont choisi de combattre une section d'infanterie mécanisée sans rien d'autre que des armes légères. Deux sections, en réalité : la Première Section voit ces gars aussi bien que nous, et elle a déjà ouvert le feu sur eux.

J'avance jusqu'à McDaniel. « Tu vois cet entrepôt ? Je veux que tu l'arroses. Vas-y, arrose ! Arrose ! »

La mitrailleuse M240 de McDaniel aboie et rue. Swanson apparaît avec sa propre M240 et se joint à la fusillade. L'entrepôt est à environ 450 mètres, vraiment trop loin pour nos mitrailleuses SAW et nos M4. Nos M240 se chargeront du boulot cette fois-ci.

Je me place entre eux et leur sers d'observateur. « Z ! », je gueule.

Les mitrailleurs font danser leurs canons de gauche à droite, en dessinant des lignes croisées en forme de Z sur l'entrepôt. Leurs doigts ne quittent pas la détente. Les mitrailleuses recrachent leurs douilles. J'aide les servants à ajuster leurs tirs en leur tapant sur l'épaule. Une tape sur l'épaule gauche signifie qu'il faut tirer un peu plus à gauche. Une tape sur la tête signifie un peu plus haut. C'est là

l'unique moyen de communication lorsque les mitrailleuses rafalent. Il est presque impossible de faire entendre sa voix par-dessus leur staccato.

Nous voyons de moins en moins d'éclairs dans notre direction. Chaque fois que McDaniel et Swanson balayent les fenêtres de l'entrepôt, les tirs adverses faiblissent, et faiblissent encore. C'est comme un jeu vidéo géant, mais réel.

Les Bradley se mettent en mouvement et leurs Bushmaster entrent dans la danse. Les insurgés planqués dans l'entrepôt sont sur le point de recevoir une leçon sur la puissance de feu américaine. C'est impressionnant. Les 240 déchiquettent la façade du bâtiment. Les obus de 25 mm trouent les murs et balancent du shrapnel à l'intérieur. Avec nos balles traçantes, nous dessinons dans le ciel obscur des motifs de dentelle, formant ce qui pourrait ressembler à un spectacle son et lumière.

Le sergent Juhasz entre en scène. Il empoigne sa radio et demande un appui feu. Des obus de mortier de 81 mm tombent rapidement sur les insurgés. Juhasz ajuste les tirs. Les obus de mortier plongent dans les bâtiments autour de l'entrepôt. En quelques secondes, tout un pâté de maisons s'embrase. Un vieux bâtiment s'effondre sous le barrage de feu.

Et alors, tandis que les derniers lambeaux de lumière disparaissent à l'horizon, une équipe de chars descend l'autoroute 10. Chaque Abrams roule avec orgueil. Ce sont les pires fils de pute de cette vallée et ils ne craignent aucune force diabolique. Ils font route vers l'ouest pour accomplir une mission qui leur est propre et traversent par hasard notre fusillade. Ils s'arrêtent aimablement pour nous donner un coup de main. Les chars font pivoter leurs tourelles vers le sud. Leurs canons de 120 mm crachent des flammes. L'entrepôt est submergé par la fumée et le feu. Les uns après les autres, les quatre chars crachent leurs obus avant de reprendre leur route vers la ville.

Lorsque le dernier d'entre eux a disparu, l'ennemi est silencieux. Ceux qui ont survécu à l'accrochage rompent le contact. Juhasz fait arrêter le tir de barrage des mortiers. La Première Section cesse le feu. Une fois encore, nous goûtons la beauté d'un champ de bataille plongé dans le silence. Nos oreilles sifflent, mais le calme est plus

que bienvenu. Nous souffrons désormais tous de troubles auditifs en raison des armes lourdes qui n'ont cessé d'aboyer autour de nous au cours des dernières vingt-quatre heures.

Je jette un coup d'œil en direction de Ware. Il a filmé une grande partie des combats alors qu'il était posté entre nos mitrailleurs et le mur. Il n'a pas hésité à s'exposer. Youri a fait de même. Ils seraient capables de faire n'importe quoi pour saisir des images d'action.

Nous restons sur nos gardes et maintenons la sécurité à chaque coin de notre toit. La soirée s'étire, et l'ennemi reste à l'écart de notre position. Juste avant minuit, nous apprenons que le lieutenant-colonel Newell a fait préparer un dîner chaud qui nous attend à l'échangeur. Cantrell envoie deux soldats de chaque groupe de combat ainsi qu'une paire de Bradley pour récupérer la nourriture.

Pendant que nous attendons leur retour, je prends quelques minutes pour essayer de me laver. Nous ne disposons pas de beaucoup d'eau, aussi je me contente d'un brin de toilette rapide et minimal.

Un peu plus tard, je retourne au premier étage pour écouter Michael Ware régaler les hommes d'autres histoires sur les insurgés qu'il a rencontrés. Les Bradley reviennent et les soldats reçoivent leurs repas. Le lieutenant Meno, Fitts, Lawson et moi, nous patientons. Un bon chef ne mange jamais avant ses hommes, quelle que soit la situation.

Ware et Youri viennent se servir. Stuckert arrive et me tend un repas, puis il continue sa tournée.

— Eh, vous savez que le sergent-major a été tué ?

Je me fige. L'idée même de manger disparaît de mon esprit. Je me retourne et vois Stuckert parler avec quelques autres soldats.

— … Tué par un tir de sniper, mec.

Quoi ?

J'explose de rage. « STUCKERT ! », je gueule. Il a un mouvement de recul, mais il se retourne vers moi.

— Ouais, chef Bellavia ?

— Écoute-moi, sale petit con : qu'est-ce que tu déblatères comme ça ? Tu sais foutre rien de ce qui se passe ailleurs que sur ce toit. T'en sais que dalle qu'il est mort, t'as pigé ?

— Chef, j'ai entendu un gars d'une unité de soutien parler du sergent-major Faulkenburg pendant que j'étais à l'échangeur, me répond-il d'une voix faible.

Je pète les plombs. Je ne me contrôle plus, et je me lâche sur Stuckert. Tandis que je gueule et que je lui hurle dessus, ma bouche écume et je lui postillonne en pleine figure. Youri et Ware me dévisagent, choqués. S'ils n'étaient pas aussi affamés, je suis persuadé qu'ils auraient déjà déserté ce toit.

— Si je t'entends encore une fois prononcer son nom, Stuckert, alors, que Dieu me pardonne, je t'arracherai le cœur ! Tu m'entends ? Tu propages des rumeurs et des putains de ragots. Tu sais que dalle !

Je n'ai jamais été aussi en colère de toute ma vie. Je voudrais étrangler ce gamin. Je voudrais lui foutre la raclée de sa vie. Je voudrais lui infliger une douleur égale à celle que ses paroles viennent de me causer. Parce que je sais qu'il a dit vrai. Et, sur le moment, je ne peux pas le supporter.

— Désolé, chef Bellavia. C'est juste que je l'ai entendu dire.

Le visage de Stuckert est tout rouge. Il semble terrifié. Je continue à m'exciter.

— Tu n'es pas payé pour informer le peuple. Tu es payé pour tirer avec une putain de mitrailleuse. C'est clair ? Tu te contentes de faire ton boulot et tu restes hors de mes pattes, tu comprends, espèce de petite merde ? Tu ne sais rien du sergent-major. Et tu ne vas certainement pas raconter aux troufions des histoires de galonnés morts, connard d'ignorant.

Je sais que je suis allé trop loin, mais je ne peux plus me retenir. Je suis sous le coup. Je prie pour que ce ne soit pas vrai malgré l'évidence de la chose. Le temps que je finisse, j'ai salement arrangé Stuckert et il semble vraiment brisé. Je sais que je le regretterai plus tard. Mais pour l'heure, je n'en ai rien à foutre.

Au-dessous, Cantrell a entendu mes beuglements par l'écoutille de commandement de son Bradley. Il presse son bouton d'émission radio et m'appelle. Je laisse tomber Stuckert et je me précipite en

bas. Lorsque j'arrive dans la rue, Cantrell abaisse la rampe. Je vois Fitts à l'intérieur.

Oh putain. Oh putain, non.

Cantrell se glisse au fond du Bradley avec Fitts. Il me fait signe de les rejoindre avant de relever la rampe. Lorsque nous avons des réunions de commandement de ce genre, j'ai toujours l'impression de faire partie d'une société secrète et l'arrière du Bradley fait office de repaire, comme une sorte de grotte secrète pour Batman, mais en version mobile.

Cantrell montre mon treillis du doigt et me dit :

— Tu devrais te trouver une nouvelle veste, Bellavia. Celle-ci est plutôt crade, tu ne trouves pas ?

Je baisse les yeux sur ma veste de treillis. Ma veste de désert est maculée du sang séché de Pratt, de poussière et de saletés diverses.

— Je n'en sais rien, mon adjudant-chef, je pense qu'elle pourra servir encore quelques jours.

Cantrell me regarde droit dans les yeux.

— Le sergent Smith m'a informé de ce que Ramrod Sept avait été tué à la brèche.

Ça y est. C'est officiel. Mon sergent-major est mort.

Fitts inspecte mon treillis et déclare :

— Mon adjudant-chef, je n'arrive jamais à le convaincre d'aller prendre une douche à la base Normandy. Il veut rien savoir quand on est là-bas.

Fitts essaie de me distraire. Je garde un regard absent.

J'aimais tellement cet homme.

— Essaie de rester un peu plus propre, ajoute Cantrell.

J'acquiesce.

C'était un mec en acier blindé. Comment a-t-il pu se faire tuer ?

Cantrell me libère. La rampe s'abaisse. Fitts et moi sautons dans la rue.

— Écoute, Bellavia, tache de dormir un peu. Nous avons trois heures devant nous, indique Fitts.

J'acquiesce encore une fois. Je n'ai pas l'impression de pouvoir parler. Nous pénétrons dans la maison en silence et je vais me chercher un endroit où m'allonger.

Les moudj commencent à nous balancer des obus de mortier. Je m'allonge dans l'obscurité, en écoutant les explosions qui résonnent autour de nous et en essayant de trouver le sommeil. Je n'arrive pas à mettre mon cerveau sur pause. Je suis physiquement épuisé et j'ai désespérément besoin de repos, mais mon cerveau s'y oppose.

Quelque part dans la nuit, les chiens errants grognent ou aboient entre les explosions de mortier. Ils se disputent un autre morceau de bidoche. De la viande humaine. J'essaie de ne pas les entendre.

Faulkenburg est mort.

Les Irakiens ont aidé à le transporter dans un M113 d'évacuation sanitaire juste après qu'il a été touché. Le blindé a foncé jusqu'au poste chirurgical du bataillon sur l'échangeur, à l'est de Fallouja, mais il était trop tard. Il était déjà mort avant même de s'être écroulé dans la rue. La balle lui avait traversé la tête. Il n'avait pas la moindre chance de s'en sortir.

Notre plus grande figure paternelle est morte.

Quelques minutes après l'arrivée du corps de Faulkenburg au poste chirurgical, une flopée de blessés des forces irakiennes a été amenée. Dix-sept d'entre eux ont survécu à leurs blessures, mais trois sont morts. Sans le dernier acte de bravoure de Steve Faulkenburg, le décompte aurait été beaucoup plus sinistre.

Faulkenburg fut notre premier ange, le premier Américain à mourir sous les balles ennemies lors de la Seconde Bataille de Fallouja.

Le corps que j'ai vu dans la rue près de la brèche la nuit précédente était-il celui de Faulkenburg ? Comptait-il parmi les cadavres que les Irakiens ont recouverts et transportés ailleurs ? Ai-je été témoin de sa fin sans même m'en rendre compte ?

Cette pensée me laisse accablé de douleur. Je sais que ce n'est pas le moment de pleurer. Nous avons une bataille à remporter et je dois

combattre la douleur pour être capable d'accomplir mon travail. Mon esprit me harcèle d'images de Faulkenburg dans cette rue. En de tels moments, une imagination débordante devient votre pire ennemi.

S'ils peuvent tuer le sergent-major Faulkenburg, comment ai-je pu survivre ? Il était tellement plus habile que je ne le suis, tellement plus expérimenté que quasiment n'importe quel soldat ici. Est-ce plus une question de chance que d'expérience ? Si c'est le cas, nous sommes tous à une balle du sort de l'infortuné Faulkenburg.

Je m'attarde sur cette pensée pendant un moment et souffre de ce nouveau sentiment de faiblesse. La vie semble si dangereuse, si fragile maintenant – je ne comprends tout simplement pas comment il a pu mourir alors que je continue à vivre. Pour la première fois depuis que nous sommes entrés dans la ville, je suis forcé d'admettre ma propre mortalité. En voyant les choses ainsi, j'ai une petite idée de ce que Fitts a dû traverser pendant tout ce temps.

Est-ce que Fitts y pense chaque nuit ? Le 9 avril doit encore le tourmenter dès qu'il fait sombre. Je regrette de l'avoir taquiné à ce sujet.

Les obus de mortier tombent toujours. Les chiens mangeurs d'hommes aboient. La nuit n'en finit pas.

Chapitre 14

Maisons et jardins

Fallouja, 10 novembre 2004

Bien avant le lever du soleil, nous entamons notre troisième journée dans la ville. Comme la température a chuté au cours de la nuit, les hommes ont déchiré des rideaux pour s'en faire des couvertures. D'autres se sont enroulés dans des tapis sales, façon burritos. Nous avons passé la nuit sur le qui-vive, tremblants de froid, angoissés et irrités.

J'attrape mon matériel et me dirige vers le toit pour contrôler ce qui se passe. Deux jours de bataille et nos gars sont déjà à la ramasse, tous les visages sont éraflés. Nos mains ont la peau à vif à force de grimper dans les gravats de tous ces bâtiments en ruine. Entre les cadavres putréfiés, les mouches et les chiens errants, Fallouja grouille de bactéries qui font des ravages. Nous ne pouvons pas éviter les microbes et la plupart des hommes de la section souffrent de diarrhée. Il y a eu des moments hier ou les hommes se vidaient de l'intérieur en même temps qu'ils continuaient à tirer. Nous sommes crasseux, usés jusqu'aux os, meurtris et couverts de plaies. Nos articulations nous font souffrir, nos muscles regimbent à chaque effort.

La journée d'aujourd'hui nous apporte une nouvelle mission. Les Marines sont à la traîne derrière nous. Ware avait raison là-dessus. Un fossé s'est ouvert entre notre flanc droit et leur flanc gauche. Les insurgés le savent et tentent d'en profiter pour infiltrer nos arrières. Aujourd'hui, nous lancerons une contre-attaque au nord et nettoierons de fond en comble le quartier d'Al-Askari en attendant que les Marines se remettent à avancer.

Meno nous briefe sur le plan du capitaine Sims pour cette journée. Nous progresserons maison par maison, en tuant tous ceux que nous trouverons et en détruisant les armes et les munitions que nous n'avons pas touchées lors de notre mouvement initial vers l'autoroute 10.

Juste avant le lever du jour, la compagnie au grand complet se met en branle et commence à rouler en direction du nord vers son quartier de prédilection. La nuit fraîche a tapissé les rues de rosée. Nous glissons et tombons tandis que nous avançons une nouvelle fois vers l'objectif Wolf. Au cours de cette contremarche avec nos Bradley et nos chars en soutien, je remarque que les chiens nous suivent. Quand nous nous arrêtons pour fouiller une maison, ils s'arrêtent également. J'émerge d'un bâtiment et j'en vois toute une rangée dans la rue, leurs queues fouettant l'asphalte, dans l'expectative. Ils attendent que nous leur fournissions leur prochain repas.

L'odeur de la mort flotte autour de nous. Des cadavres d'insurgés se putréfient dans les maisons ou dans les rues. Nous avons reçu pour ordre de tirer deux balles sur chaque insurgé que nous découvrons, quel que soit son état. Pourtant, certains corps se décomposent déjà ou sont ballonnés. Leur état est tel que même les chiens se détournent d'eux. Alors que nous commençons à nettoyer un nouveau pâté de maisons, je repère un insurgé appuyé contre un mur. Je lui tire dessus et mes balles font exploser son ventre comme si elles crevaient un ballon. Le gaz contenu à l'intérieur s'en échappant, le cadavre libère une sorte de grand pet. Je me retourne vers Sucholas et lui dis :

— Excuse-moi, j'essayais de me retenir depuis Bagdad.

— Si j'en lâchais un comme ça, répond-il, il faudrait que tu décroches mes intestins du mur.

Au cours de la matinée, nous fracassons tellement de portes que nous ne les comptons même plus. À la différence de la veille, nous faisons preuve de prudence en approchant chaque logement. Nous partons du principe qu'ils sont tous piégés. Nous avançons avec méfiance et ne touchons à rien que nous n'ayons besoin de toucher. Il ne nous faut guère de temps pour découvrir toutes sortes de pièges diaboliques : des soutiens-gorge et des slips féminins dissimulant des

grenades à main, des placards reliés à des explosifs, des obus de mortier sous des lavabos, des mines terrestres enterrées dans les cours avant ou arrière des maisons. Nous progressons au milieu de ces dangers et, parallèlement, découvrons des centaines d'armes. Nous trouvons de tout, depuis des fusils américains Garand M1 datant de la Seconde Guerre mondiale jusqu'aux derniers modèles de fusils de sniper SVD tout droit sortis de leurs usines russes. Nous mettons même la main sur un manuel d'instruction de l'infanterie américaine daté de 1941 et annoté en arabe dans la marge.

Il nous faut trois heures pour nettoyer trois pâtés de maisons. Fitts et moi décidons que nous pouvons faire un meilleur usage de notre temps en nous séparant. Il se charge d'un côté de la rue, mon groupe se charge de l'autre. Les Bradley restent à proximité, prêts à soutenir l'un ou l'autre des deux groupes.

Dans une maison, je tombe sur une magnifique carabine SKS de fabrication tchèque qui remonte à l'époque de la guerre froide. Son ancien propriétaire l'a dotée d'un chargeur camembert de 75 balles et maintenue en parfait état. Je la prends et décide de me l'offrir en cadeau. Aujourd'hui, je fête mes 29 ans. La SKS disparaît dans le Bradley de Chad Ellis afin d'y être conservée en sécurité.

De nouvelles maisons. De nouvelles caches d'armes. Nous dénichons des fusils iraniens FAL, des fusils d'assaut allemands G3 Heckler & Koch, des fusils à pompe, des fusils de chasse, et même des M16. Fitts a dans son groupe un soldat du nom de Matthew Woodbury qui connaît le magazine *Guns & Ammo* par cœur. Il en a tellement lu sur les fusils qu'il peut indiquer le pays d'origine de l'arme en se contentant de lire le numéro de série gravé dessus.

Nous improvisons différentes manières de détruire les stocks que nous découvrons. Parfois, nous faisons tout sauter sur place avec du C4 ; à d'autres moments, nous faisons appel aux Bradley pour qu'ils écrasent avec leurs chenilles les tubes de mortier, les lance-roquettes et les fusils. C'est un boulot très dangereux. Les munitions d'artillerie sont délicates à manipuler, souvent anciennes et très mal entretenues. Une fois, nous récupérons une douzaine de roquettes dans une maison et les chargeons dans une voiture. Comme nous sommes supposés détruire chaque voiture que nous voyons, cela nous semble judicieux de faire d'une pierre deux coups. Nous y

ajoutons quelques obus de mortier et reculons. Le Bradley du sergent-chef Jamie McDaniel avance. Son mitrailleur de tourelle n'est autre que le sergent Olakunle Delalu, originaire du Nigeria. C'est un ingénieur en électronique diplômé de l'université de Columbia qui s'est engagé dans l'armée pour obtenir la nationalité américaine. Delalu vise la voiture et lui balance un missile TOW. Une fraction de seconde plus tard, la bagnole se vaporise dans une éruption de flammes.

Nous passons à la maison suivante et trouvons un camion dans l'allée menant au garage. Nous le remplissons avec les armes et les munitions que nous trouvons dans la baraque, puis déclenchons une grenade incendiaire dans la cabine du conducteur. La grenade fait fondre la partie avant du camion avant de mettre le feu à quelques bidons d'essence et d'huile à proximité. Très vite, l'incendie se propage et quatre maisons prennent feu. Dans l'une d'elles, les flammes viennent lécher une autre cache de munitions et les explosions qui s'ensuivent me projettent contre un mur.

Un peu plus tard, je relie un tas de grenades, des roquettes de RPG et des roquettes de 107 mm à plusieurs blocs de C4. À force d'avoir côtoyé des sapeurs pendant près de huit mois, nous avons appris tous les moyens imaginables de détruire des munitions. Et pourtant, après avoir amorcé le C4, rien ne se produit. Je retourne à pas de loup dans la maison et je jette un coup d'œil à l'intérieur. De la fumée obscurcit ma vision. Je commence à trembler et je me demande s'il s'agit là de l'histoire à usage d'avertissement que mes jeunes soldats raconteront plus tard à leurs recrues lorsqu'ils seront rentrés au pays après avoir été promus sergents. « Laissez-moi vous expliquer comment mon chef de groupe s'est fait exploser à Fallouja… »

Je fais un pas de plus et je m'aperçois que le fil du détonateur s'est détaché. J'emporte les munitions sur le pas de la porte et les abandonne là en pile. Un Bradley leur tire dessus, mais les roquettes n'explosent pas. Passablement énervé, je pousse le tout dans un cratère de bombe à proximité. Je dépose une nouvelle fois mon C4 au milieu des munitions et je demande à Cory Brown de tout me faire péter. Son mitrailleur arrose le cratère d'obus brisants. Il ne se passe toujours rien. Il change d'arme et tire un obus perforant. Dès que le premier coup atteint le cratère, toute la pile explose. Des roquettes de RPG fusent soudain hors des flammes. Plusieurs d'entre elles

pénètrent dans les maisons de l'autre côté de la rue et y explosent. D'autres volent dans toutes les directions, ce qui envoie tous mes hommes à couvert.

Lorsque l'explosion s'est tue, j'entends des cris. Une roquette s'est fichée pile dans la maison que Fitts et ses hommes sécurisaient de l'autre côté de la rue. Fitts avance vers moi en boitant et me gueule :

— Putain, mais qu'est-ce que tu fous ?

— Je suis à court de détonateur de C4. Tes gars vont bien ?

— T'as failli dégommer tout mon groupe, mec. Non, nous n'allons pas bien.

J'essaie de m'excuser, mais Fitts est énervé. Le travail continue.

Tout au long de la journée, nous jouons avec le destin en découvrant et en détruisant tous les stocks de munitions ennemis. C'est un boulot dangereux. Je me sens comme un délinquant juvénile lâché dans une ville désertée. D'une manière ou d'une autre, nous arrivons à ne pas nous faire sauter nous-mêmes, mais ce n'est pas faute d'essayer. C'est juste de la chance.

Tandis que la nuit commence à tomber, la douleur se fait plus forte. Nos dos, nos bras et nos mollets sont raides et nous élancent. Nous avons nettoyé tellement de maisons que cette journée n'a été qu'une longue succession de portes défoncées et de caches d'armes détruites. Nous n'avons toujours pas vu le moindre insurgé en vie.

À un moment, nous tombons sur une cache d'une quinzaine de roquettes de RPG. Alors que nous discutons de la meilleure manière de les détruire, Cantrell nous contacte par radio. Le lieutenant Iwan a besoin d'aide. Il vient d'être accroché à quelques pâtés de maisons plus au sud. Avec Sims collé à la Première Section environ 400 mètres plus haut sur la rue, l'adjudant-chef de section nous ordonne de nous occuper des roquettes. Je voudrais les emporter avec nous, mais il rechigne à cette idée. Je propose de les tirer au RPG. Il me répond que nous n'avons pas le temps. Nous devons secourir Iwan.

J'abandonne le matériel et je rejoins mon Bradley. En montant à l'intérieur, j'entends Knapp s'insurger contre Cantrell à la radio. Cantrell lui a ordonné de détruire les roquettes avec une grenade incendiaire.

— Chef, me dit Knapp, je ne vais pas laisser mes hommes faire exploser les roquettes de cette manière. C'est complètement stupide.

J'entre en contact radio et je dis à Cantrell que son idée est mauvaise et que je ne laisserai pas mes hommes s'y prêter.

— Bon, alors tu t'en occupes toi-même, le héros. Je me fous de savoir qui le fait. Si tu n'as pas les couilles, demande à un de tes gars de le faire. Trouve-moi quelqu'un, mais fais-moi péter ces saloperies.

Je regarde autour de moi dans le Bradley. Mes hommes m'observent, se demandant quelle va être ma décision. Ils s'interrogent pour savoir si je vais les obliger à accomplir ce truc de dément.

Et merde !

Je prends une grenade incendiaire et m'avance jusqu'au sac de roquettes. Les Bradley se mettent en file, prêts à partir secourir Iwan dès que j'en aurai terminé. Les chefs de bord disparaissent dans leurs écoutilles. Les rampes se referment. Les hommes sont en sécurité à l'intérieur.

Je place les roquettes dans une baignoire qui traîne au milieu des débris d'une autre maison. Je jette un coup d'œil en direction du Bradley de Cantrell et je lui adresse le regard le plus noir dont je sois capable.

— Maintenant, mon adjudant-chef, je crie d'une voix rauque, regardez. Regardez bien ce qui va se passer.

J'ai l'impression d'être offert en sacrifice. Je prends la grenade incendiaire et la tiens au-dessus des roquettes. Je tire la goupille et du phosphore blanc commence à gicler comme d'une bouteille de Coca Light dans laquelle on aurait laissé tomber des pastilles de Mentos. À peine ai-je lâché la grenade que le phosphore blanc traverse une première roquette. Elle se déclenche et s'envole dans le quartier. Elle explose à faible distance. Je me mets à courir vers le Bradley tandis que d'autres roquettes commencent à leur tour à jaillir de la baignoire en grésillant.

Je suis complètement cinglé.

Devant moi, un Bradley commence à avancer dans la rue. Une roquette vrombit au-dessus de lui avant d'exploser dans un bâtiment

proche. La rampe du Bradley s'abaisse. Une autre explosion ébranle le sol. J'atteins la rampe et je saute dessus. Je me retrouve maintenant en sécurité avec mes frères, mais j'ai la haine.

Nous roulons vers le nord. Les courbatures, la fatigue, les douleurs, les écorchures et les crises de diarrhée fréquentes ne représentent rien pour nous. Nous sommes l'infanterie. Seul tuer compte.

Pendant que nous entamons notre contremarche vers le nord, le lieutenant Iwan conduit une mission de recherche et de destruction contre une cellule ennemie qu'il a localisée. Ils sont une douzaine en face, agressifs et disciplinés. Le Bradley d'Iwan essaie de les neutraliser au canon. Dans la chaleur du combat, le canon fait défaillance. Le chenillé d'Iwan ne dispose plus que de sa mitrailleuse coaxiale. Les insurgés s'évanouissent et disparaissent dans un ensemble de maisons haut de gamme sur l'arrière du bataillon.

Un fougueux insurgé, une bande de cartouches pour mitrailleuse en travers du torse, se retrouve séparé du reste de sa cellule. Il cherche refuge dans une maison à environ 400 mètres au nord de la position de ses copains. Iwan fait appel à la section d'éclaireurs du bataillon pour le déloger. Trois éclaireurs entrent par la porte avant. Ils sont accueillis par un déluge de balles crachées par une mitrailleuse. Le sergent-chef Jason Laser s'effondre, touché en pleine poitrine. Un deuxième homme, le sergent Andy Karnes, tente d'aider son camarade blessé, mais il se fait lui-même toucher au flanc. Le mitrailleur rebelle ne relâche pas la détente. Une balle laboure le ventre du troisième éclaireur.

Le sergent J.C. Matteson repère un autre insurgé qui s'apprête à entrer dans la maison par la porte arrière. Il le réduit en morceaux depuis la tourelle de son Humvee grâce à son lance-grenades Mark 19.

Le capitaine Sims arrive sur zone juste au moment où le mitrailleur insurgé commence à gueuler par la fenêtre : « J'encule l'Amérique ». Il passe de pièce en pièce afin d'éviter les tirs que Sims dirige contre lui. Comme le déluge de balles ne sert à rien, Sims appelle un bulldozer à la rescousse. Tandis que celui-ci roule lourdement vers la maison, l'insurgé l'arrose de balles. Même

entouré par la majeure partie d'une compagnie d'infanterie mécanisée, il n'abandonne pas.

Pendant que Sims s'occupe du mitrailleur solitaire, Iwan et le lieutenant Meno se retrouvent devant une maison que notre groupe vient de nettoyer, à 500 mètres de là. Iwan apprend à Meno que la traque des autres hommes de la cellule est de notre ressort. Même si les autres mecs sont deux fois moins zélés que celui auquel est confronté Sims, la partie s'annonce difficile.

Meno esquisse un plan. Il souhaite que les Bradley de la section bouclent le quartier. Avec un Bradley à chaque carrefour et un char en soutien, nous pourrons prendre le temps de fouiller toutes les maisons, une par une.

Iwan donne son accord, et nous commençons à sécuriser le quartier. Nous enfonçons des portes, traversons des pièces tout en essayant de rester vigilants. Mais en dépit de la menace, il est difficile ne pas devenir laxiste à force de répéter les mêmes actions. Nous avons nettoyé trop de maisons depuis le début de la journée.

Dans une maison, nous trouvons des roquettes et des munitions. Dans une autre, nous tombons sur une cache de casques américains et de vieux gilets pare-balles en kevlar.

Les énormes chars couinent, grondent et s'élancent, laissant derrière eux des bâtiments ravagés, en proie aux flammes. Nous suivons dans leur sillage en regardant des douilles d'obus encore brûlantes qui tapissent le sol. Des panaches de fumée tourbillonnent au-dessus des toits. Nous sommes en train de dévaster le quartier le plus chic de la ville.

Je regarde un Bradley et un Abrams ouvrir le feu sur une maison. Un obus de 120 mm explose à l'intérieur tandis que les obus du Bushmaster éventrent les ruines avant d'achever leur course quelques centaines de mètres plus loin.

Toute la zone autour de nous entre soudain en éruption, sous un déluge de grenades et de rafales de mitrailleuses. Nos obus ont atterri près de quelques Marines qui ont finalement atteint notre zone de combat. Il était temps qu'ils fassent leur jonction.

Puis, une fois de plus, c'est un sentiment mitigé que de les avoir à nos côtés. Ils n'apprécient pas trop nos obus de 25 mm. Leur tir de

riposte nous fait plonger derrière nos blindés tandis que des tirs de mitrailleuse 12,7 mm jalonnent notre rue. Rodriguez décroche sa radio. Les Marines ne s'excusent pas. Ils nous informent qu'ils répliqueront à tous les tirs, amis ou ennemis.

Peu de temps après, les Marines balancent un barrage de fusées éclairantes au-dessus de nos têtes. Ils sont censés progresser parallèlement à nous en direction du sud, sur une ligne située à 300 mètres à l'ouest. Coordonner les deux unités n'est pas encore gagné. Ils font partir des fusées éclairantes au moindre soupçon d'accrochage et illuminent tout notre quartier d'une lumière blanche étincelante. C'est la dernière chose que nous souhaitons. Opérer dans l'obscurité ne nous pose aucun problème ; nous disposons tous de lunettes de vision nocturne. En revanche, seuls les officiers des Marines en sont équipés. La nuit nous appartient ; les Marines n'en sont que locataires.

Nous avançons jusqu'à une nouvelle maison et nous nous préparons à la nettoyer. Un obus éclairant éclate au-dessus de nous, découpant nos silhouettes dans l'obscurité et nous rendant parfaitement visibles aux yeux de l'ennemi. L'explosion soudaine de lumière dérègle notre vision nocturne. Pendant un moment crucial, nous sommes exposés et aveugles. Puis nous devons improviser dans l'urgence lorsque les Marines commencent à tirer sur nos ombres mouvantes, qu'ils discernent à la lueur de leurs fusées. Putain de Marines.

Même si j'aime bien me foutre de leur rengaine *Semper Fi*, je suis terrifié par leur tir d'arrêt. Lorsqu'un Marine ouvre le feu, toute sa section fait de même. Leur supériorité au feu est humiliante, surtout quand je dois me plaquer au sol pour éviter la mort. Jouer à l'insurgé contre une section ou une compagnie de Marines, ne serait-ce que pendant deux minutes, c'est très long. Quoi qu'on puisse en penser, cela force le respect.

Nous continuons jusqu'à la prochaine maison alors que le barrage d'obus éclairants se poursuit. Lorsque nous pénétrons à l'intérieur, mon groupe trouve une pile de seringues intraveineuses, des bandages et des poches de transfusion. Nous poussons jusqu'à la maison suivante. Celle-ci contient deux paires de bottes du désert pour fantassins planquées dans une pièce. Quelques-uns de mes

hommes dénichent huit uniformes au complet de soldats de la Garde nationale irakienne.

Quatre heures plus tard, nous sommes au-delà de l'épuisement. Je louche en direction de Fitts. Il boite de plus en plus.

Knapp repère quelque chose dans la rue. Dans l'obscurité, nous voyons un homme allongé dans la rue, une mitrailleuse russe à côté de lui. Knapp et moi ouvrons le feu. Je le touche deux fois dans le dos et j'entends ses poumons exhaler une soudaine bouffée d'air. Était-ce un râle d'agonie ? Je n'en suis pas certain. Knapp lui loge une balle en pleine tête et finit ainsi le travail.

Nous nous approchons de l'insurgé. Il gît sur le ventre dans une épaisse mare de sang. Il doit avoir été touché par un obus de Bushmaster au passage d'un Bradley alors qu'il se dissimulait dans une des maisons proches. Agonisant, il a dû ramper jusque dans la rue, en traînant son arme et ses munitions avec lui. Des bandes de balles de calibre 7,62 mm reposent en accordéon autour de son cadavre.

Nous avons pour mission de nous assurer que chaque insurgé est bel et bien mort et ne se contente pas de faire semblant. Nous sommes censés leur écarter les jambes et leur donner un bon coup de botte dans les couilles. S'ils ne bronchent pas, c'est qu'ils sont morts, et nous pouvons alors les fouiller à la recherche d'engins piégés ou d'information.

J'essaie d'écarter les jambes du gars, mais l'une est presque entièrement déchiquetée et l'autre n'est qu'un petit morceau de chair et de bouillie d'os. Lorsque je tente de frapper le bonhomme dans les couilles, ma botte s'enfonce dans son bassin. Je réalise alors qu'il n'a plus de couilles.

— Putain, dis-je à haute voix, qu'est-ce qu'il faut faire quand le mec n'a plus de jambes ? Nous n'en avons pas discuté lors de l'entraînement.

Je dégaine mon couteau et le picote dans le dos. J'aurais sans doute dû me contenter d'enfoncer la lame jusqu'à la garde, mais je n'ai encore jamais utilisé de couteau au cours d'un combat et je ne suis pas certain de la manière dont il faudrait procéder. Je donne

encore quelques coups de lame, embarrassé par mon manque d'adresse.

Lawson dégaine un couteau encore plus grand et l'enfonce profondément dans le dos du mec. Il me jette ensuite un coup d'œil en secouant la tête :

— Putain, quelle journée, pas vrai ?

Il est évident que l'insurgé est mort. Je lui relève la tête et Knapp inspecte ce qu'il y a sous lui. « Rien à signaler », annonce-t-il avant que je ne lâche le cadavre, qui retombe sur le bitume. Nous détruisons son arme et abandonnons sa dépouille aux chiens.

Quelle journée ? Tu parles ! Joyeux anniversaire.

Nous continuons à descendre la rue. Des gravats encombrent le chemin et nous devons naviguer entre des blocs de ciment, des briques et les crevasses que les chenillés ont creusées. J'entends quelqu'un jurer. Ruiz est tombé et s'est foulé la cheville. Elle commence à gonfler à l'intérieur de sa botte.

Nous pénétrons dans une maison proche afin que notre infirmier puisse s'occuper de Ruiz. Pendant ce temps, les hommes ouvrent leurs rations et avalent un peu de nourriture. C'est notre premier repas de la journée. Quelques hommes en profitent pour faire une sieste rapide. Mais Fitts et moi nous faisons engueuler par Cantrell, qui se trouve dans un blindé sur le flanc gauche de notre cordon. Il nous harcèle par radio et exige des comptes rendus de situation. C'est profondément énervant. Nous mentons et lui affirmons que nous sommes toujours occupés à nettoyer des maisons.

Une demi-heure avant minuit, nous reprenons la route. Nous sommes harassés et traînons les pieds. Notre pause a évacué l'adrénaline de nos corps. Se remettre d'une poussée d'adrénaline provoquée par le combat est presque aussi difficile que se remettre d'une gueule de bois.

Nous traversons la rue et atteignons un mur d'environ 3 mètres de haut épargné par les balles et les Bradley. Derrière lui se trouve une maison également intacte. Le portail, qui est juste assez large pour laisser passer une voiture, est entrouvert. La section s'engouffre à l'intérieur et débouche sur une vaste cour. Quatre colonnes de

briques, larges chacune comme un homme et demi, ornent la cour. Elles constituent la seule couverture entre la porte d'entrée de la maison et le mur d'enceinte.

J'entre derrière Fitts et son groupe. Cette maison doit avoir appartenu à je ne sais quel riche baassiste. Elle est carrée, avec un premier étage en forme d'abri fortifié qui ouvre sur un balcon surplombant le jardin. La porte d'entrée se trouve sur notre gauche. Deux fenêtres d'un salon se découpent au centre de la maison, flanquées de la fenêtre à barreaux d'une cuisine sur l'extrême droite. Encore plus à droite, nous entrevoyons un magnifique jardin paysagé planté de divers palmiers et dattiers. Une série de haies serpente autour de leurs troncs. C'est une baraque plutôt jolie, parfaite pour *Mon jardin & ma maison, édition de Fallouja*. La porte d'entrée est décorée. Nous enfonçons des portes dans tout l'Irak depuis le mois de février ; je suis devenu depuis longtemps un expert en portes. Je peux deviner lesquelles sont fragiles, lesquelles sont épaisses et lesquelles sont si robustes qu'il faudra faire appel à notre homme-bélier, le sergent Hall, pour les enfoncer.

Cette porte est un mélange de tôle et d'acier, et des mosaïques de verre ornent son centre. Je suis surpris que quelque chose d'aussi beau ait pu survivre aux dégâts que nous avons provoqués dans le voisinage.

Dans un quartier qui valorise les architectures de siège, celui qui a construit cette maison savait ce qu'il faisait. C'est une petite forteresse, une résidence secondaire parfaite pour un parrain de la drogue. Elle va être coton à nettoyer.

Nous sécurisons la cour. Fitts avance jusqu'à la porte d'entrée. Je le suis et prends position à côté d'une fenêtre. Je jette un coup d'œil à l'intérieur et ne remarque rien d'inhabituel. Mon instinct ne me murmure rien à l'oreille, ce qui m'incite à penser que cette maison est vide, comme toutes celles de ce pâté de maisons. Les hommes ne semblent pas non plus particulièrement préoccupés. Ils se dispersent dans la cour et attendent les ordres.

Fitts se poste à côté de la porte et attend que son groupe le rejoigne. Lorsqu'il voit que personne ne le suit, il s'énerve. Il patiente près de la porte et je peux voir qu'il commence à bouillir intérieurement. Sa bouche se gonfle d'une grosse boule de tabac à

chiquer, du Copenhagen qu'il a tapé à quelqu'un plus tôt dans la soirée.

Il crache une boule de chique, puis hurle d'une voix éraillée et fatiguée :

— J'en ai rien à foutre de savoir dans quel groupe vous êtes ! Bougez votre cul et ramenez-le ici !

Derrière nous, les hommes s'excitent. Misa arrive à la porte en premier. Le fragment de balle traçante a fait suppurer sa joue pendant la nuit et la blessure ressemble maintenant à un furoncle géant, carbonisé et ensanglanté. Du liquide noir continue à suinter.

Ohle arrive derrière Misa et prend position dans son dos, sur une même ligne. La saleté de Fallouja ne l'a pas épargné non plus. En dehors des éraflures et des coupures que nous avons tous, Ohle a des boutons d'acné qui affleurent sous la couche de crasse qui recouvre son visage. Metcalf se place derrière Ohle. Ruiz claudique jusqu'à la porte avec Maxfield. Fitts a maintenant une équipe au complet. Il recule afin de pouvoir regarder ses hommes lorsqu'ils entreront dans la maison. Misa sera l'homme de tête.

Hall se prépare à enfoncer la porte, mais il trouve la serrure ouverte. Déçu, il l'ouvre de manière traditionnelle et s'efface pour laisser Misa charger à l'intérieur, avec le reste de ses hommes, qui lui emboitent le pas sur une seule file. Quelques secondes plus tard, la plupart des hommes de la section, à l'exception du groupe feu de Lawson et du lieutenant Meno, suivent à l'intérieur.

Je reste dehors et garde les yeux fixés sur le salon, que je vois à travers la fenêtre. De cette manière, je peux surveiller différentes pièces que la section s'apprête à nettoyer. Si un ennemi se cache à l'intérieur, je peux le descendre avant que les hommes ne soient exposés.

À travers la fenêtre, je vois les rais de lumière des torches tactiques SureFire rebondir contre les murs et les plafonds alors que les hommes commencent leur fouille. Ils n'ont plus besoin que je les couvre, aussi je me dirige vers la porte d'entrée pour les rejoindre.

À l'intérieur, Misa et Ohle conduisent les hommes de l'équipe à travers un vestibule et jusque dans le salon. Une porte fermée se dessine sur le mur opposé. Ohle l'ouvre audacieusement.

Une seconde plus tard, des balles traçantes strient l'obscurité autour d'Ohle. Il ne bronche pas devant cette fusillade surprise. Au lieu de cela, il épaule sa mitrailleuse SAW, ôte le cran de sûreté et balance une rafale. Cela ne sert à rien. Incapable de voir l'ennemi, Ohle va mourir s'il reste dans l'encadrement de la porte. Misa l'attrape par le col et le fait dégager de la ligne de feu. Ohle garde son doigt sur la détente et sa mitrailleuse crache un feu d'artifice de traçantes dans la pièce voisine puis dans le plafond du salon et perd l'équilibre en se faisant entraîner par Misa.

De retour à la fenêtre, je vois les balles d'Ohle dessiner un arc de cercle sur le plafond du salon. Elles ricochent furieusement dans toutes les directions. De nouvelles traçantes déchirent l'espace, tirées par les insurgés depuis la pièce voisine. Sans très bien savoir ce qui se passe, je me précipite vers la porte d'entrée. Juste au moment où j'entre, un déluge de feu s'abat dans le vestibule. Un chandelier explose au-dessus de moi dans une gerbe d'éclats de verre et de morceaux de métal. Je me jette contre le mur de séparation entre le vestibule et le salon.

Je suis complètement désorienté. J'imagine que Fitts et ses hommes tirent par précaution, mais un peu n'importe comment. Nos propres balles traçantes semblent nous revenir en pleine gueule, en faisant voler des éclats de plâtre, de brique ou de ciment dans la pièce.

— Halte au feu ! Qu'est-ce que vous branlez ?, je crie.

Mon timbre est âpre et ma bouche sèche. Après l'effervescence du combat de la veille à la mosquée, j'ai perdu la voix. Mes paroles sont comme un râle. On dirait Demi Moore.

« HALTE AU FEU ! », répète le sergent Hall en écho à mon ordre.

Une autre voix rauque nous parvient du salon. « NON ! Continuez à tirer ! Putain, continuez à tirer ! »

— On se fait allumer !, crie Ohle pour confirmer.

Il est cloué sur place.

La fusillade se poursuit. Les balles traçantes continuent à ricocher dans le vestibule et le salon, balafrant les murs, les plafonds et le sol en ciment. Nous sommes au cœur d'un essaim.

J’ai besoin de comprendre ce qui se passe. Je crie à nouveau :

— Halte au feu ! Sur quoi on tire ?

Je jette un coup d’œil à travers la porte ouvrant sur le salon et je vois la section clouée contre un mur. Ohle, Misa, Fitts et le reste des hommes saignent de plusieurs dizaines de blessures provoquées par les éclats de béton ou de ciment. Que se passe-t-il ?

Fitts me voit.

— Hé, Bellavia, me dit-il, pourquoi tu n’irais pas dire aux connards de l’autre côté de ce mur de cesser le feu ?

Oh, mon Dieu. Nous sommes au contact. Je réalise seulement maintenant dans quelle situation précaire nous nous trouvons. Fitts voit la lumière se faire dans mon esprit et m’adresse un signe de tête. « Eh ouais, mon pote. »

La plus grande partie de nos deux groupes est piégée dans le salon. Les insurgés sont retranchés dans une cage d’escalier centrale, derrière une porte du vestibule, et disposent d’un angle de vue parfait sur la porte menant au salon, celle qu’a ouverte Ohle. Ils peuvent tirer à travers cette embrasure et tuer tous ceux qui voudraient tenter de s’échapper pour rejoindre le vestibule, puisque nos gars sont collés au mur opposé du salon. Les insurgés disposent d’une véritable avenue pour arroser le salon et d’une vision restreinte pour cribler le vestibule. Ils ont un paquet de munitions et n’ont pas peur de les utiliser.

Je jette un coup d’œil furtif à travers l’embrasure du vestibule, en direction de la cage d’escalier, et je repère deux silhouettes. Elles sont accroupies derrière des barrières de béton – celles qui servent à séparer des axes de circulation – et on ne voit guère que leurs têtes et leurs épaules. Ils ont construit un véritable bunker en plein milieu de la maison. L’un des insurgés a calé une AK-47 contre chacune de ses épaules et fait reposer leurs canons sur le sommet de la barrière. L’autre homme sert une mitrailleuse à bande russe, une PKM, dont il a perché le canon au sommet de l’autre barrière.

Comment diable ont-ils réussi à transporter ces barrières de béton jusqu’ici ? Elles doivent peser une demi-tonne chacune. Huit hommes ne seraient pas de trop pour les soulever.

La maison a été transformée en zone de tir. Ils voulaient que nous la sécurisions et se sont contentés d'attendre pour déclencher leur embuscade.

— Faites gaffe au toit ! Faites gaffe à ce putain de toit !, gueule Knapp depuis la cour extérieure.

Je me rencogne dans le vestibule juste au moment où le mur explose sous une gerbe d'étincelles. Des balles claquent et sifflent tout autour de nous. Metcalf se plie en deux, puis s'effondre au sol. « Je suis touché ! Oh merde, je suis touché ! », râle-t-il en se tenant l'estomac.

Un rire nous parvient de dessous la cage d'escalier, puis des railleries dans un anglais basique. « *Ohhhh, je suis touchéééé* », imite l'un des insurgés. Le comédien et son pote ricanent. Au son de leurs moqueries, les poils de ma nuque se hérissent. Chaque homme de la section réagit de la même manière. Nous avons les yeux comme des soucoupes. La panique est à portée de main.

Metcalf colle ses mains contre son ventre. Une balle l'a égratigné en passant sous le gilet pare-balles. Les autres gars ne sont pas en meilleur état. Leurs mains sont lacérées ; leurs articulations sont gluantes de crasse et de sang.

Les deux hommes réfugiés sous les escaliers ouvrent à nouveau le feu. Le salon et le vestibule s'illuminent de balles traçantes. Elles grésillent, sifflent et initient des petits foyers d'incendie au milieu des piles de déchets ou de papiers qui jonchent le sol dans les deux pièces. Le mur du salon, qui fournit le seul abri par rapport au bunker de la cage d'escalier, commence à montrer des signes de faiblesse. Les tirs d'armes automatiques pulvérisent les briques et percent des ouvertures. D'autres briques restent intactes, mais jaillissent du mur sous l'impact des balles.

Trois briques tombent du mur, juste sur le crâne de Fitts. Une fissure se creuse dans le mur, depuis le sol jusqu'au plafond. Il ne nous reste plus beaucoup de temps. Quand le mur cédera, ma section se fera massacrer.

Dehors dans la cour, le mitrailleur Jamison McDaniel est allongé face contre terre. Il est complètement exposé aux tirs provenant de la fenêtre de la cuisine. Des balles claquent en provoquant des

étincelles tout autour de lui. Mais le gamin reste de glace. Il méprise les balles, épaule son 240 et libère un tir de réplique dévastateur. C'est une vision plutôt incongrue. McDaniel est âgé de 19 ans, mais il pourrait tout aussi bien passer pour un collégien. Son visage juvénile tressaute contre la crosse de son arme. De nouvelles balles creusent le sol autour de lui, mais il garde le doigt sur la détente. Sa démonstration de courage emplit mon cœur de fierté. Dans le chaos d'une bataille, la véritable force de l'esprit humain finit parfois par émerger. J'assiste à l'un de ces moments.

Au cours de ce duel entre mitrailleurs, des centaines de balles sillonnent l'espace. Le sergent José Rodriguez, l'opérateur transmission de Meno, est touché. Il s'effondre et crie au secours. Le lieutenant Meno l'attrape par le bras et le planque dans des toilettes extérieures situées au fond de la cour. Pour l'heure, il est hors de combat.

La mitrailleuse de McDaniel a redécoré la cuisine. C'est une ruine aux murs grêlés. Ses tirs de riposte se révèlent trop dangereux pour les insurgés, lesquels rompent le contact. Ne sachant pas que celui ou ceux qui le menaçaient ont disparu, McDaniel continue de pilonner la cuisine. Ses balles déchiquettent les placards, fracassant la vaisselle et les verres. Quelques-unes s'écrasent contre le mur mitoyen avec le salon, délogeant quelques briques de plus. Nous n'arrivons pas à l'arrêter.

Sous l'escalier, les insurgés lâchent une nouvelle rafale dans notre direction. Le salon est à nouveau bourdonnant de balles traçantes. Dans l'obscurité, j'aperçois Fitts. Nous sommes aux deux extrémités du champ de tir ennemi. Il est cloué à un mur. Je ne le suis pas. À la lueur des flammèches qui dansent dans la pièce, il examine les briques qui se déchaussent dans le mur au-dessus de sa tête. Il pousse un soupir. Puis il roule des yeux et m'accroche du regard.

— Eh, Bellavia, dit-il par radio. Mon pote, j'ai besoin de toi. J'ai vraiment besoin de toi.

Chapitre 15

« Le pouvoir du Christ te pousse à céder[24] »

Fitts ne montre jamais sa peur. Même lorsqu'il a été blessé par balles à trois reprises en avril dernier, il s'est montré moins préoccupé qu'un civil qui se serait planté une écharde dans le doigt. Ce jour-là, alors qu'il saignait des deux bras et d'une jambe, il a gardé son sang-froid et a porté plus d'attention à sa mission qu'à ses blessures.

Maintenant, Fitts a ce regard soucieux qu'il arbore lorsque les infirmiers s'apprêtent à nous vacciner contre le tétanos. Je ne l'ai jamais vu plus proche de l'état de peur que dans cette maison. Si je m'attarde sur son regard, je sais que cela me rendra nerveux.

Et si le reste de la section le voit dans cet état, peut-être que cela suffira à faire basculer les hommes. Ils sont déjà au bord de la panique. L'obscurité, la fumée et les lueurs rouges projetées par les décombres enflammés constituent un décor macabre.

— J'ai besoin de toi, mon pote, répète Fitts.

— Ouais, ouais… d'accord, je réponds en temporisant, le temps que mon cerveau se mette en branle et dégotte une idée pour nous sortir de ce merdier. Je commence à éliminer toutes sortes d'options.

Manifestement, nous ne pouvons pas appeler de frappe aérienne. Nous n'avons aucun moyen de les contacter, et de toute manière des missiles air-sol détruiraient toute la propriété, nous y compris. Ce serait la même chose avec un soutien d'artillerie. Un char ou un Bradley ne nous seraient pas non plus d'une très grande utilité, en tout cas pas tant que nous serons coincés dans cette maison.

Cette embuscade est l'aboutissement d'une longue observation de la part d'ennemis qui ont soigneusement analysé nos forces et nos

faiblesses. Ils ont établi une position de combat qui nous prive des avantages de notre puissance de feu. Tout ce que nous pouvons faire, c'est poursuivre le combat rapproché avec les armes que nous possédons.

Je croyais que nous étions préparés pour toutes sortes de situations, mais nous ne sommes pas préparés à cela.

Dans un coin, de l'autre côté du salon, Misa commence à bouger. Il sort une grenade.

— Grenade ! Grenade !, gueule-t-il.

Fitts est consterné. « Non, surtout pas ! », siffle-t-il. Misa se fige.

— Ils vont nous la renvoyer direct dans la gueule, poursuit Fitts. Tu n'as aucune idée de l'endroit où ils se trouvent.

Misa ne se laisse pas démonter. Il jette un coup d'œil à travers l'encadrement de la porte et rend compte.

— Je les vois… Je vois où ils sont.

Le sergent Hugh Hall aperçoit Ware et Youri, et il les interpelle.

— Mettez-vous à l'abri, les mecs !

— Est-ce que quelqu'un est touché ?, interroge Doc Abernathy en criant depuis l'extérieur.

— Laisse-moi leur balancer une grenade à fragmentation, insiste Misa.

Fitts ne veut rien savoir.

— Tu n'as aucune idée du nombre de mecs qui se planquent à l'intérieur. Range ta grenade.

Misa obtempère et renonce à son idée.

Une autre volée de balles arrose le salon. Les traçantes déchirent l'air enfumé, provoquent des petits tourbillons d'air qui vrillent l'obscurité et éclaircissent brièvement l'air du vestibule.

Je risque un coup d'œil vers la cage d'escalier. Dans la lueur pourpre des flammes, je distingue l'un des insurgés. Accroupi derrière les barrières de béton, il tient une AK dans chaque main. Il arbore un sourire démoniaque et je remarque qu'il a les dents blanches, une dentition parfaite.

Comment est-ce possible ? Nous avons des dentistes sur le terrain, des règles d'hygiène et tout le barnum de la médecine moderne, mais nos dents ressemblent à du popcorn caramélisé. Apparemment, ces connards n'aiment pas le tabac à chiquer.

Je recule dans le vestibule. Le plan avorté de Misa me donne une idée. Quelques jours avant l'assaut sur Fallouja, le sergent-chef Hector Diaz, notre sous-officier en charge du ravitaillement, a réussi à me dénicher auprès des forces spéciales, par je ne sais trop quel moyen, une grenade incapacitante, une flashbang. Elle dispose d'un délai d'explosion après amorçage de deux secondes et sonne tous ceux qui ont la malchance de se trouver à côté à ce moment-là. Je pourrais la balancer et abrutir suffisamment longtemps les insurgés pour que tous mes hommes puissent s'échapper. J'y réfléchis tout en laissant courir mes doigts sur le tube cylindrique de la flashbang. On dirait un rouleau de pellicule Kodak surdimensionné. Je n'en ai jamais utilisé auparavant et cela me fait réfléchir. Si je foire, je risque d'aveugler toute la section et de mettre mes hommes hors d'état de combattre. Le risque est plutôt important. J'abandonne l'idée de la flashbang.

Je commence à être à court d'idées. Nous ne pouvons pas prendre les insurgés à revers. Ils couvrent également l'extérieur de la maison et la porte arrière s'ouvre sur la cage d'escalier, à 1,50 mètre des barrières en béton. Passer par-derrière n'est pas vraiment une option.

L'ennemi a conçu ce piège pour nous obliger à le confronter d'homme à homme, à le braver. C'est entendu, nous nous prêterons à son jeu.

Je lance un rapide coup d'œil derrière le mur, en direction du salon. Metcalf est toujours au sol, en train de se palper et d'examiner sa blessure. Des nuages de fumée obscurcissent la plupart des détails, mais, d'après la posture de mes hommes, je peux dire qui est qui. Je sais tout d'eux et là, je peux affirmer qu'ils sont sur le point de craquer.

Je sais qu'il n'existe qu'une seule option, précisément celle que souhaitent ces salopards sous leur cage d'escalier.

— Filez-moi une M240 et une mitrailleuse SAW, je gueule !

Ohle me refile sa SAW et je rafale immédiatement dans l'angle de la pièce, sans même regarder. La culasse se bloque en arrière. Je suis à court de munitions.

— Donnez-moi d'autres armes. J'ai besoin d'une autre SAW et d'une putain de 240 !, je crie, enragé.

— Amenez une putain de 240 ici, les mecs !, hurle Hall vers l'extérieur.

Une seconde plus tard, McDaniel surgit de la porte d'entrée dans le vestibule. Au même moment, j'accroche du regard le soldat Mathieu. À 37 ans, son corps encaisse pas mal en Irak et il doit fournir deux fois plus d'efforts pour rester au même niveau que ses camarades de 18 ans. Après le 11-Septembre, il a quitté son poste de spécialiste dans un grand hôpital pour s'engager dans l'armée. Cette évolution de carrière l'a fait plonger dans une tranche de revenus imposables bien inférieure à la précédente, une réalité qui a mis sa vie de famille à rude épreuve et qui l'a finalement acculé au divorce. Son patriotisme lui a coûté sa famille.

Nous sommes désormais sa famille. À travers l'obscurité et la pénombre, je distingue sa silhouette, je peux voir la fossette sur son menton qui le fait un peu ressembler à John Travolta. Il est prêt à faire tout ce que je lui demanderai. Il attend mes ordres à l'autre bout du salon.

— Mathieu, balance-moi ta SAW.

Il tend les mains tandis que je lui lance mon M4 à travers la zone de danger. Mon fusil n'a pas d'optique de visée nocturne, seulement l'optique d'agrandissement x3 que j'ai récupérée auprès de Pratt. Il ne sert à rien en combat nocturne ou rapproché. La SAW est l'arme qu'il me faut pour ce combat.

Mathieu me lance sa SAW pile dans les bras. Cette saloperie pèse plus de 9 kg quand elle est chargée, mais il me l'envoie comme s'il s'agissait d'un jouet.

— Chef, me dit-il, il y a une bande de 200 balles.

— Cool.

Deux cents balles de 5,56 mm. Ça devrait faire l'affaire.

Fitts observe notre échange avec intensité.

— Qu'est-ce que tu fais ? Qu'est-ce que tu fais ?, demande-t-il.

— Tout le monde va venir sur moi, je réponds. Vous allez dégager. Feu et manœuvre, et tout le monde fait mouvement sur moi. Tout le monde sauf Misa. Misa, tu restes. Tu restes le dernier. Comme ça, je saurai.

— OK, je reste le dernier. Je reste le dernier, répète-t-il.

J'entends des détonations au-dehors. Des balles traçantes sifflent à travers la fenêtre de la cuisine, fracassant le verre et râpant les barreaux d'acier situés derrière. Il y a un troisième insurgé dans la cuisine, armé d'une mitrailleuse, et il arrose le groupe de tir de Swanson qui couvre l'extérieur de la maison depuis la cour.

À 2 mètres de la cuisine, Swanson se jette derrière l'une des colonnes ornementales. Un tourbillon de métal et de fragments de verre le meurtrit au visage et aux bras. Il s'effondre contre la colonne, lâche sa mitrailleuse M240 et enfouit son visage entre ses mains. Une rafale manque de peu le sergent Hugh Hall, qui tombe par terre tandis que des balles bourdonnent à ses oreilles et frappent le sol autour de lui.

— Mon visage ! Mes yeux ! Bordel de merde !, lâche Swanson, en pleine souffrance.

— Ça va, mon gars ? Tu as été touché ?, interroge Mick Ware en étreignant Swanson.

— Ça va. Ça va. Où est mon arme ? File-moi mon arme.

Swanson est loin d'être en pleine forme. Ses yeux sont gonflés au point qu'il ne peut presque plus les ouvrir et du sang coule des nombreuses plaies faites à son visage. Le reste des hommes a l'air épuisé. De nouvelles entailles se superposent aux coupures ou aux plaies plus anciennes. Chacune de ces nouvelles blessures saigne abondamment. Leurs visages sont noircis par la fumée et éclaboussés de sang. Certains doivent arrêter de combattre pour se retirer mutuellement du visage des éclats de verre ou de métal. La rue est éclaboussée de sang. Doc Abernathy va d'un homme à l'autre, nettoyant ou bandant les blessures. C'est un bordel général.

— J'ai du shrapnel dans tout le dos, gueule Hall.

Hall a son compte. Il ne peut plus rendre compte de ce qui se passe à l'intérieur de la maison.

— Hé, PUTAIN, quel est le connard qui tire ?

— C'est quelqu'un là-dedans, hurle Flannery depuis l'intérieur de la maison.

— Ce sont ces putains de hadjis à l'intérieur, ajoute Knapp, qui est autant frustré qu'impuissant à faire quoi que ce soit, puisqu'il est cloué au mur.

— Mon visage ! Bon Dieu !, crie Swanson, en se tordant de douleur par terre.

— Toubib ! Toubib !, hurle Lawson à l'attention d'Abernathy.

Les connards sous l'escalier trouvent cela hilarant. Leurs rires diaboliques résonnent à travers la maison. Ils se foutent de notre gueule une fois de plus : « *Oh, mon viiiiisaaage, mon viiiisaaage !* »

— Hé, vous entendez ces conneries ? Ils déconnent avec nos blessés. Ils DÉCONNENT AVEC NOS BLESSÉS !, je gueule à l'attention de Fitts.

— Eh, chef, qu'ils aillent se faire foutre.

— Ouais, qu'ils aillent se faire foutre. QUE CES PÉDÉS AILLENT SE FAIRE FOUTRE ! Écoutez-les se foutre de notre gueule !

— Eh, putain, j'en ai rien à foutre d'eux. C'est toi qui as besoin de rester concentré sur ce bordel !, me crie Fitts.

— Non, ALLEZ VOUS FAIRE ENCULER !, je braille à l'attention des insurgés. – Ils me répondent quelque chose, mais je ne comprends pas. – Hein, pédé ? Tu veux venir nous enculer ? Sale pute. *Kelb*.

Chien. Je commence à péter les plombs et Fitts s'en rend compte.

— Tu t'arrêtes là, Bellavia. Tu te reprends. – Fitts essaie de me calmer. Il embrasse ses hommes du regard. – On va se sortir de cette merde.

— Bien reçu, répond quelqu'un.

Misa commence à s'inquiéter.

— Prêt ? Vous êtes prêt ?, m'interroge-t-il.

— Une seconde, je réponds d'une voix rauque.

Je sens le regard de tous les hommes peser sur moi. Je n'ai jamais ressenti une telle pression.

Discipliné, Misa relance :

— C'est quand vous voulez, chef.

Je sais que je dois me bouger, mais j'ai les nerfs à cran et le cerveau en roue libre. Un millier de pensées me traversent l'esprit en même temps. Elles se percutent, s'empilent les unes sur les autres, de telle sorte que je n'en perçois que quelques fragments incompréhensibles. J'ai les paumes trempées de sueur. J'ai besoin d'air. Je dois me détendre et me préparer à la suite.

Le pouvoir du Christ te pousse à céder.

Quoi ? De toutes les pensées qui se bousculent dans mon esprit, celle-ci surgit de nulle part. Juste avant de partir pour Fallouja, j'ai regardé la dernière version de *L'Exorciste*. Maintenant, ce fragment de dialogue mémorable du film – le mantra des prêtres lorsqu'ils combattent Satan – occupe toute ma pensée comme les paroles d'une chanson idiote. Eh bien, si je dois mourir en ayant cette phrase à l'esprit, au moins il ne s'agira pas de je ne sais quel slogan publicitaire. Mon cerveau aurait pu choisir « Accouche ta fraise ».

Le pouvoir du Christ te pousse à céder. Le pouvoir du Christ te pousse à céder.

Il faut que j'y aille. J'inspire profondément. L'air est rance, chargé de particules de fumée et d'odeurs corporelles. J'essaie de ne pas avoir de haut-le-cœur. Encore une autre profonde inspiration. L'air vicié agit comme une claque dans la figure. Je suis de nouveau aux commandes, alerte et conscient.

Je suis prêt. J'ai une vision parfaitement claire de ce que je dois faire et un seul but. Je murmure une courte prière et je me redresse.

« ALLEZ ! ALLEZ ! ALLEZ ! ALLEZ ! DEHORS !, je gueule de toute la puissance de mes poumons.

Accroupi, j'avance le long du mur et traverse le salon, la mitrailleuse SAW pointée dans la bonne direction, mon doigt sur la détente. Quelques pas de plus et je débouche dans l'encadrement ouvrant sur la cage d'escalier. Je suis dans l'axe funeste.

Chapitre 16

Le fiasco de l'épreuve de virilité

Mon apparition soudaine prend l'ennemi à dépourvu. Je m'attends à ce que les AK rouvrent le feu dès que je me serai exposé à découvert, mais elles n'en font rien. Au lieu de cela, c'est moi qui presse la détente et garde le doigt dessus. La mitrailleuse SAW de Mathieu est propre et parfaitement bien entretenue et j'ai confiance dans le fait qu'elle ne s'enrayera pas.

Les insurgés sous les escaliers réagissent avec discipline et rapidité. Celui de gauche pilonne l'embrasure de la porte avec ses deux AK. L'autre sert sa PKM et je peux voir son arme engloutir la bande de mitrailleuse.

Des balles frappent le mur sur ma gauche. Le chambranle de la porte vole en éclats. Des traçantes sifflent dans tous les sens, en ricochant sur les briques du mur ou le plafond. Je suis en pleine tempête, complètement exposé. Je suis stupéfait de ne pas avoir été touché.

Je me jette à gauche de l'encadrement de la porte, en essayant de bénéficier d'un morceau de l'escalier entre l'ennemi et moi afin de disposer d'un minimum de couverture. Je presse toujours ma détente, abandonnant toute velléité de maintenir une quelconque discipline de feu. La mitrailleuse SAW vomit ses balles en continu, à un rythme incroyable. Elles entaillent les barrières de séparation. Des morceaux de béton fusent et tourbillonnent furieusement dans toute la pièce.

Je continue à tirer. Mes balles frappent maintenant les barrières en pénétrant leurs cœurs de mousse rigide. Des morceaux de mousse jaillissent des perforations et pirouettent à travers la pièce. Les salopards sous l'escalier continuent de se défendre, mais leurs tirs

sont imprécis. Leurs traçantes ricochent en dessinant des motifs étourdissants – *mur, plafond, sol, mur…*

Le canon de ma mitrailleuse SAW me sert de lampe torche et illumine la pièce de ses éclairs rapides. Je dispose maintenant d'une bien meilleure vue. Je peux voir mes adversaires à l'impeccable dentition me regarder d'un air malfaisant en vidant leurs armes. Je fais glisser ma SAW vers l'un d'eux et je le plombe vraiment. Il baisse la tête pour éviter de se la faire exploser. Je l'ai immobilisé.

Je suis peut-être incapable de parler du pouvoir du Christ avec l'autorité d'un homme d'Église, mais je sais reconnaître une arme persuasive quand j'en vois une. Une mitrailleuse SAW M249 agit comme un véritable fouet. Je la dirige contre l'autre insurgé. Mes balles – jusqu'à 725 coups à la minute – claquent contre le mur, l'escalier et les barrières. Il plonge à couvert. Les deux insurgés sont maintenant sur la défensive, cloués au sol et incapables de riposter.

Dans le salon derrière moi, Fitts aboie ses ordres et la section passe à l'action. Les hommes se décollent du mur les uns après les autres et s'élancent à travers la pièce jusque dans le vestibule. En quelques secondes, ils dégagent de la maison et se faufilent au milieu des balles dans la cour, et jusqu'à la rue.

Mes hommes sont à l'abri.

Le doigt toujours sur la détente, mes pensées se bousculent. J'ai immobilisé l'ennemi. Je dois maintenant le tuer. Mon cœur me presse d'avancer vers l'escalier.

Sors de là. Nettoie la pièce et flingue ces mecs.

J'essaie d'avancer, mais mes pieds refusent de bouger. Mes jambes me donnent l'impression d'être accrochées au sol. Je suis incapable de parcourir les 3 mètres nécessaires pour conclure ce combat.

Fais pas la fiotte. Avance, qu'est-ce que tu en as à foutre ?

Je me bats contre mon propre corps. Je suis incapable de bouger. La culasse de la SAW claque d'avant en arrière tandis que l'arme engloutit les balles de la bande.

OK, il me reste sans doute environ 110 balles. Que se passerait-il si je m'élançais et effectuais une percée vers l'escalier ?

Non. Mon corps refuse cette idée. Mon cœur enrage.

Je zèbre les barrières de mes balles. De la mousse rigide continue d'exploser en cascade sur le sol. On dirait une tempête de neige dans l'obscurité d'un enfer balayé de flammes.

OK, maintenant, il me reste sans doute moins d'une centaine de balles. Il est temps de bouger. Au taquet. Finissons-en. Finissons-en MAINTENANT.

Je pousse sur mes jambes. Je peste. Mes jambes ne veulent pas bouger. L'ennemi demeure indemne, caché derrière les barrières lacérées.

Je n'y arrive pas. Mon cœur bout de mépris. Puis ma SAW échappe à mon contrôle. Cela arrive parfois avec cette arme, quand vous tirez en continu, vous ne pouvez plus arrêter. J'ôte mon doigt de la détente, mais elle reste bloquée en arrière. La culasse fonctionne en automatique. Mon arme crache au moins 50 balles de plus, puis la culasse se fige sur une chambre vide. Je suis à court de munitions.

Je me trouve toujours dans la cage d'escalier. D'une seconde à l'autre, les connards sous l'escalier vont relever la tête, voir que je suis à découvert et me flinguer. Mes jambes se libèrent brusquement. Il faut que je me casse.

Cours. COURS !

Je pivote sur la droite et détale dans l'embrasure en songeant que McDaniel et sa 240 seront dans le vestibule pour couvrir ma fuite. Je ne vois Misa nulle part. Le salon et le vestibule sont vides tous les deux. Je traverse les deux pièces et me dirige vers la porte d'entrée. Alors que je vole dans la cour, une arme automatique crépite.

— Filez-moi une autre arme !, je gueule alors que je suis toujours dans la cour.

— Ouais, recule !, crie Fitts.

— J'ai besoin de 203 ! Couvrez-moi de vos tirs de 203 !

Des balles claquent au-dessus de mon épaule gauche et frappent le mur d'enceinte devant moi. Je continue à courir, en pédalant comme un fou. Puis je franchis le portail et me retrouve avec mes hommes. Misa apparaît au portail et me pousse contre le mur d'enceinte, côté rue.

— Je vous tiens. Tout va bien, chef, me dit-il.

Nous sommes à l'abri. Le mur devrait nous protéger des tirs de mitrailleuse en provenance de la cuisine et nous donner le temps de nous réorganiser. La section est disséminée un peu partout. Quelques-uns des hommes sont collés au mur à gauche du portail, d'autres à droite. D'autres encore errent sans but. Tout le monde crie. Fitts essaie de faire le décompte des hommes malgré le vacarme. Il veut s'assurer que personne n'a été laissé en arrière.

— Chefs d'équipe au rapport !, je gueule.

Du bas de la rue, Misa répond le premier, même s'il dépend de Fitts.

— Je suis avec Ruiz et Sucholas.

— Qu'est-ce que j'en ai à foutre ?, Fais-moi le compte de tous tes hommes.

Quelqu'un d'autre crie :

— Je suis avec Metcalf, Flannery et Ohle. Metcalf est debout. On est OK.

J'ai deux soldats de Fitts à mes côtés, l'un de mes hommes et un homme du groupe de feu de Lawson.

Fitts aboie ses ordres, en essayant de former une équipe de tir en dépit du foutoir qu'est devenue la section. Tout le monde parle en même temps ; les voix s'entremêlent.

— Où est-ce qu'ils sont ?

— J'ai besoin d'un décompte ! Faites-moi le décompte des hommes !

— Ramenez-moi ces Bradley ici !, hurle Fitts.

Knapp tire une grenade par-dessus le mur. *PFFFFOMPT !*

Je chope un nouveau porte-bande pour ma SAW. Je coince Maxfield et Stuckert.

— Hé, je veux des tirs d'interdiction des SAW.

Les trois mitrailleuses ouvrent le feu en même temps sur le haut de la maison qui dépasse du mur d'enceinte.

— Voilà ce que nous allons faire…

Fitts est interrompu par la confusion ambiante.

J’essaie d’intervenir.

— Est-ce que quelqu’un est blessé ? Est-ce que quelqu’un est resté coincé dans la maison ?

Personne ne répond.

— Est-ce que quelqu’un a été touché en sortant ?

Toujours pas de réponse. Chacun est absorbé dans ses propres pensées.

— J’ai besoin de savoir, putain ! Est-ce que tout le monde est en un seul morceau ?

Fitts rassemble une partie de la section. Il compte quitter les lieux et occuper les deux maisons de l’autre côté de la rue afin de gagner une position dominante sur l’ennemi. Il nous montre une maison de deux étages. « Nous allons nous établir là-dedans pour notre tir de couverture. » Fitts agit selon les règles du manuel militaire.

Les questions que je hurle ne servent à rien. Personne ne me répond. Je commence à faire les cent pas, de plus en plus enragé contre moi-même. Il n’y a pas à y couper : j’ai laissé tomber et je me suis enfui. Quand les choses ont commencé à merder, je me suis enfui. Je suis un sous-officier. Je suis censé montrer l’exemple.

Quelle sorte d’exemple était-ce donc là ?

— Filez-moi mon flingue ! Qui a mon putain de flingue ?

Je suis furieux contre moi-même.

J’ai lâché la SAW, j’ai maintenant besoin d’une autre arme. Mathieu surgit devant moi. Il me tend mon M4 et explique :

— Il y a un problème avec votre M4. Il est enrayé. On dirait que quelque chose a abîmé la détente.

Il se tient là, dans la rue, et il me rend compte de manière détaillée sur l’état de mon arme. Des balles continuent à siffler par-dessus nos têtes de temps à autre. Nous sommes au milieu d’une bataille, et Mathieu fait de son mieux pour rendre compte avec précision. Mais j’ai d’autres sujets de préoccupation. Je l’interromps.

— Mathieu, trouve-moi un pointeur infrarouge PEQ-2 Alpha.

Il s'agit d'un dispositif de visée laser qui se fixe sur le rail de nos armes. Tout ce qu'il y a à faire, c'est pointer le laser infrarouge sur quelque chose et presser la détente. Vous pouvez même tirer l'arme à la hanche, ça ne change rien. Les balles perceront tout ce que le viseur laser illuminera. Encore mieux, le faisceau lumineux n'est visible qu'avec des lunettes de vision nocturne. De cette manière, l'ennemi ne sait pas qu'il a été pointé par un laser. Pour des combats rapprochés, ce système est bien meilleur qu'un guidon métallique ou un laser point rouge. Il permet de manœuvrer rapidement, furtivement, et de tirer des rafales rapprochées.

Santos se matérialise au milieu de la nuit et me tend son M16. L'arme est aussi longue que lourde et dispose d'un chargeur complet. Le dispositif de visée laser que je souhaitais est fixé sur le rail. Sous le canon, je sens la présence rassurante et pataude du lance-grenades de Santos. Cela rend l'arme encore plus lourde et encombrante, deux inconvénients qui nuisent à son efficacité en combat rapproché.

Je prends le M16 et une pensée me traverse l'esprit. Si je retourne dans la maison et que je meurs, l'ennemi mettra la main sur mon arme et mes munitions. Je me rappelle l'insurgé que nous avons tué la veille et qui avait un M16 avec lui.

Je me demande ce qu'est devenu l'Américain auquel l'arme appartenait.

Je commence à distribuer mes chargeurs de réserve à Santos et à Mathieu. Je transporte généralement 15 chargeurs dans les poches de droite de mon gilet de combat. J'en garde seulement trois. Les hommes se répartissent les autres. Si j'y reste, l'ennemi ne récupérera pas grand-chose sur ma dépouille.

Une rafale de mitrailleuse fait voler en éclats notre illusion de sécurité. Je vois Stuckert protéger son visage derrière ses mains en se jetant contre le mur. Une succession de balles en rafale arrache des fragments de mur juste au-dessus de sa tête. Stuckert relève les yeux, il est énervé. Il se retourne, épaule sa SAW et balaye la rue du regard à la recherche d'une cible. Une AK en mode semi-automatique l'arrose de quelques balles. Des petites éruptions lumineuses jaillissent du sol autour de lui. Il ne se laisse pas démonter. Il vise les toits et lâche une longue et furieuse rafale.

— Pourquoi t'es pas encore crevé ?, gueule-t-il alors que sa SAW tressaute contre lui.

J'appuie sur le bouton pressoir de ma radio.

— Ramenez un Bradley, tout de suite.

Nous avons besoin de soutien. Ces salopards essaient de nous coincer dans cette putain de rue. Je suis hors de moi ; pire, je me sens responsable. Si j'avais achevé le boulot à l'intérieur de la maison, ils ne seraient pas en train de tirer sur mes hommes. Si quelqu'un meurt maintenant, ce sera ma faute. J'aurais dû traverser cette cage d'escalier, coller ma SAW dans l'espace entre les barrières de béton et les escaliers et finir la bande. J'ai envisagé ce scénario une centaine de fois au cours des entraînements. J'ai prié pour pouvoir être testé de cette manière. J'aurais dû gérer les choses autrement. Un véritable chef aurait agi autrement.

Des balles strient une nouvelle fois la rue. Des vagues d'étincelles s'abattent autour de mes hommes et de moi. Le groupe de Fitts riposte à coups de grenades et de rafales de M16.

— J'aurais dû flinguer ces pédés. JE SUIS UN PUTAIN DE FANTASSIN ! NOUS NE TOURNONS PAS LE DOS À L'ENNEMI !

Je relève les yeux et je vois le sergent José Rodriguez me dévisager comme si j'avais perdu l'esprit. C'est peut-être le cas. Il tient son micro radio en face de sa bouche désormais béante. Il ne dit rien, mais je peux lire la peur dans ses yeux. A-t-il peur de l'ennemi, ou bien de moi ?

Je place mon visage à quelques centimètres de celui de Rodriguez.

— Je veux un Bradley ici, *maintenant*.

Rodriguez ne réagit pas. Je lui balance une claque sur son casque.

Fitts me retient.

— Hé, calme-toi, mon pote. J'ai besoin de savoir ce qui se passe. Nous allons faire venir un Bradley ici. Ne perds pas de vue que nous sommes entourés de bâtiments qui n'ont pas été nettoyés. Nous avons besoin que tu retrouves ton calme.

De nouvelles balles nous manquent de peu et ricochent sur le bitume.

— Oh, putain, nous allons tous crever, gémit une voix proche, apeurée et paniquée.

Il faut que je mette un terme à ces conneries tout de suite.

— Nous n'allons pas crever !, je gueule dans la nuit. *Ils* vont crever. Nous avons la situation sous contrôle, alors fermez vos gueules, rendez compte à vos chefs d'équipe et assurez-vous que tout le monde est au taquet.

Cela met fin au début de panique. Nous devons contre-attaquer. Stuckert n'a aucune prise sur l'ennemi. Les grenades semblent n'avoir aucun effet. Il faut trouver autre chose.

Une balle frôle le soldat de première classe McDaniel.

— Bon Dieu !, crie quelqu'un.

— Putain ! Mais d'où ils tirent ?

Une autre balle effleure Stuckert.

— Et merde, j'ai failli me prendre une bastos dans la gueule, lâche McDaniel, incrédule.

Stuckert scrute les environs à la recherche du mec qui essaie de le tuer.

— Mais où est ce connard ?

J'avance vers un groupe de soldats rassemblés contre le mur.

— Filez-moi vos grenades.

Les hommes commencent à sortir des grenades à fragmentation de leurs gilets. Je me retourne vers le sergent Knapp et je lui demande :

— Knapper, tu es prêt ? On se fait un panier ? Hooah ?

— Hooah, chef.

Knapp est le seul à donner l'impression d'être en possession de tous ses moyens. Il avance doucement vers le mur et m'attend.

Quelqu'un me lance une grenade. J'enlève la bande autour de la cuillère, je retire la goupille et j'envoie la grenade à Knapp. Knapp l'attrape d'une main et la projette par-dessus le mur, en visant le jardin planté de palmiers et le toit de la maison. Son bras est comme un canon. Il peut lancer un ballon de football comme un

professionnel et catapulter une balle de base-ball depuis le champ extérieur jusqu'au marbre. Cet homme est un athlète, et il est plein d'assurance. Tout ce dont nous avons besoin.

BOOM ! La grenade explose quelque part derrière la palmeraie.

J'attrape une autre grenade, je la prépare et l'envoie à Knapp. Sans fournir le moindre effort, il la fait passer de l'autre côté du mur. La force de son bras est tout simplement prodigieuse. Au cours de l'entraînement, je l'ai vu projeter des grenades à blanc jusqu'à 50 ou 60 mètres. C'est un homme-mortier.

— Préparez-en une autre. Une autre ! Une autre ! Une autre !, je crie de manière enragée à tous ceux qui me semblent bouger trop lentement autour de moi. Vous m'entendez, bande de gorets ? Attrapez tout ce que vous pouvez et envoyez-les au sergent Knapp.

Il balance trois grenades de plus. Il ne montre aucun signe d'inquiétude tandis que je lui fais passer des grenades dégoupillées. Il suffirait qu'il en laisse tomber une pour être pulvérisé. Au lieu de cela, il lobe en direction de l'ennemi, dont le feu s'atténue.

Juste à ce moment-là, le Bradley de Cantrell gronde dans la rue. La section se disperse devant lui. Certains vont se planquer derrière pour disposer d'une couverture, d'autres se dirigent vers le mur pour éviter la ligne de tir probable du blindé. Fitts répartit les hommes de son groupe en deux éléments de manœuvre. Ils tirent des coups de fusil à pompe dans les serrures des portails et disparaissent dans les maisons de l'autre côté de la rue.

— De quoi tu as besoin ?, me demande Cantrell par radio.

Se faire entendre par-dessus le grondement de moteur d'un Bradley est peine perdue.

J'accroche du regard mon adjudant-chef de section et lui demande :

— Vous pouvez me défoncer ce putain de mur ?

Cantrell examine les lieux. La rue est si étroite que son chenillé a l'air d'un énorme jouet, presque trop grand pour le décor.

— Impossible. Je ne peux même pas manœuvrer pour taper le mur suffisamment fort.

J’aurais souhaité que le Bradley défonce ce mur, qu’il roule dans la palmeraie et qu’il arrose la baraque d’une pluie d’obus de 25 mm. Ensuite, nous aurions pu appeler un char pour qu’il réduise la maison en un tas de cendres. Cela aurait certainement permis de régler leur compte aux connards planqués à l’intérieur.

Mais ça ne marchera pas comme cela. Le sergent Brad Unterseher, le mitrailleur de Cantrell, a même du mal à braquer son canon sur la maison. Le mur d’enceinte est si haut qu’il obstrue le champ de tir du chenillé. Et, même si un char pouvait rouler dans cette rue étroite, il serait incapable de braquer son tube sur cette maison. Le canon de 120 mm serait tout simplement trop long.

Cantrell poursuit sur la radio :

— Je vois une pièce en façade avant… Non, deux pièces.

— Défoncez tout.

La tourelle pivote, le canon aboie. Les obus explosent haut et sur le côté dans la cuisine et dans le salon. Unterseher promène son canon de gauche à droite, d’une pièce à l’autre. Il s’interrompt lorsque Cantrell bouge le chenillé pour le dégager des douilles d’obus qui voltigent au sol, encore brûlantes et fumantes.

Au final, Unterseher crache près de 200 obus dans la maison. Cantrell lui ordonne de s’arrêter et me demande :

— Qu’est-ce que je peux faire d’autre ?

— Vous pouvez me mitrailler la palmeraie ?

La mitrailleuse M240 située à côté du canon vomit le plomb. Je regarde les balles déchiqueter les arbres et je me rends compte que la palmeraie est beaucoup plus petite que je l’avais initialement estimé. Il n’y a sans doute personne planqué dedans. Mon idée ne fonctionne pas.

Je sais ce qu’il faudrait faire, mais je ne m’y résous pas encore.

— Quoi d’autre ?, interroge Cantrell.

J’appuie sur mon bouton pressoir et lui demande de nettoyer encore un peu la palmeraie. La M240 crache à nouveau. Cela n’a sans doute aucune utilité et je comprends que je ne cherche qu’à temporiser.

Cantrell fait reculer le Bradley plus haut dans la rue, sur une position qui lui permet de faire pleuvoir un rideau de feu sur les toits en face. La plupart des obus volent trop haut, mais les tirs sur nos hommes cessent – en tout cas, pour le moment.

— Qu'est-ce que t'as d'autre en tête ? Tu penses qu'on les a eus ? demande Cantrell.

Michael Ware entend la question. Par-dessus le grondement du Bradley, il gueule : « Aucune chance qu'il les ait eus. Il n'y a aucune chance, chef Bellavia ! » Ware était dans la cour lorsque toute cette merde a commencé. Il lui a fallu esquiver les tirs de mitrailleuse en provenance de la cuisine.

Au fond de moi, je sais qu'il a raison. Mais en même temps, ça ne sert à rien de gâcher plus de munitions. Le Bradley est tout simplement incapable de faire de véritables tirs au but. Au mieux, son tir de barrage a éloigné les insurgés des fenêtres qui donnaient sur la cour.

— Je pense que ça suffit comme ça, dis-je à l'équipage du Bradley

Nous sommes de retour à la case départ.

Je recommence à faire les cent pas. Tout en tournant en rond, mon petit soliloque intérieur s'exprime à voix haute. Je discute avec moi-même devant Ware, devant les hommes. Je suis furieux. Toute cette situation m'a privé de ma dignité. Je dois trouver la force de la retrouver.

L'honneur. Quel mot éculé. C'est une abstraction. Qui pourrait définir ce que c'est ? Tout au long de cette année en Irak, je me suis tenu aux côtés de mes hommes. S'ils devaient remplir des sacs de sable jusqu'à 3 heures du matin, je me trouvais dehors avec eux à creuser et à pelleter. Jamais je n'aurais donné un ordre, pour aller ensuite me reposer pendant qu'ils travaillaient. Tout ce que je peux faire en tant que sous-officier, c'est servir d'exemple. J'en retire de la fierté. C'est mon honneur.

J'ai déjà dit à mes hommes de ne pas avoir peur au combat. Lorsque les balles commencent à siffler, ils ont besoin de faire front et de riposter au centuple. Combien de fois les ai-je entraînés à agir ainsi ? Peut-être qu'il était irréaliste de leur dire de ne pas avoir peur. Nous sommes tous humains. La peur nous accompagne lors de

chaque bataille. Et pourtant, nous ne pouvons pas lui laisser nous dicter qui nous sommes et comment nous devons agir. Nous ne pouvons pas la laisser nous contrôler. Nous devons la maîtriser. C'est une autre part essentielle de l'honneur.

Tandis que je peste dans la rue, que je lutte contre moi-même, Ware me regarde avec curiosité. S'il y a bien une chose que je ne souhaite pas, c'est avoir un journaliste dans les pattes qui m'observe pendant que je me confronte à mes propres démons. Je me détourne et marche plus loin dans la rue, en glissant du coup sur quelques douilles d'obus de 25 mm. Une autre giclée d'éclairs vient illuminer le sol autour de moi.

Est-ce que j'ai suffisamment de couilles ? Est-ce que j'ai ce qu'il faut pour faire ce que mon cœur me dicte de faire ?

Si je ne retourne pas à l'intérieur, ils auront gagné. Combien de fois avons-nous entendu dire que le soldat américain se repose sur sa puissance de feu et sa supériorité technologique parce qu'il manque de courage ? Combien de fois notre ennemi a-t-il affirmé qu'il pouvait nous vaincre dans des combats face à face, d'homme à homme ? Il n'y a rien de nouveau là-dedans. Les Allemands et les Japonais affirmaient la même chose au cours de la Seconde Guerre mondiale.

À l'intérieur de cette maison, j'ai abdiqué mon honneur et ma virilité. Il faut maintenant que je les récupère, tous les deux, ou que je vive avec l'idée qu'ils ont raison. Cette pensée m'est insupportable. Je tempête et jure à profusion. Plus bas dans la rue, le sergent Knapp s'occupe de mes hommes comme s'il s'agissait de ses petits frères. Je voudrais pleurer tellement je suis fier. J'aime ces gamins d'une manière qu'il me sera toujours impossible d'exprimer.

Je vois leurs visages. Les uns après les autres. John Ruiz, Lucas Abernathy, Piotr Sucholas, Alex Stuckert, Victor Santos, Brett Pulley, Tristan Maxfield – ils méritent mieux de ma part.

J'arrête de tourner en rond et je pousse un long soupir. Seul Ware demeure à côté de moi dans la rue. Tous les autres se sont éloignés. Peut-être que mon attitude a achevé de les convaincre que j'étais cinglé.

Mais Ware est toujours là. Le journaliste. L'officier de renseignement officieux de notre section. Nous nous fixons du regard.

— Fait chier, je dis.

— Fait chier, confirme Ware.

Cela conclut l'affaire. Je retourne à l'intérieur.

Chapitre 17

Une prière de soldat

On se rend compte que le monde ne tourne plus rond lorsqu'on partage un moment extatique avec un damné journaliste. Mais c'est aujourd'hui le cas. Mick Ware et moi, nous nous tenons l'un à côté de l'autre dans la rue, à digérer la finalité de l'option que nous venons de choisir. Son travail consiste à écrire une histoire, pas à entrer dans l'histoire. Mais c'est pourtant ce qu'il vient de faire. Il semble aussi déterminé que moi. Je peux le lire dans ses yeux.

Il est temps d'en finir. Je me retourne et gueule : « Équipe Alpha, sur moi. »

Et rien ne se produit. La plupart des hommes de la section sont dans l'une ou l'autre des deux maisons d'en face, à flinguer des serrures et à enfoncer des portes, ou à tenir le périmètre de sécurité. En dehors de Ware, il n'y a personne autour de moi.

— Équipe Bravo, sur moi ! Sucholas !

Je ne suis pas certain de pouvoir être entendu. Le Mossberg de Fitts aboie dans le fond sonore. Des sifflements de balles perdues et des bruits incertains emplissent la rue. J'ai perdu presque toute ma voix. Quand je parle, j'ai l'impression de me gargariser avec du gravier.

J'entends Maxfield appeler :

— Venez, les gars, le chef Bellavia a besoin de nous.

Maxy est de l'autre côté de la rue, près du portail de la maison de deux étages, où il participe au périmètre de sécurité. Il attrape Ohle par le bras et tous deux traversent la chaussée en courant pour nous rejoindre, Ware et moi. Maxy a servi de chauffeur au commandant de notre compagnie car il possède quelques prédispositions pour la

mécanique. Il avait horreur de ce boulot et n'a pas cessé de faire des pieds et des mains pour intégrer notre section. Nous avons fait en sorte que cela se produise et il a fait ses preuves. C'est un bon gamin.

Son visage est moucheté de taches de sang. De la sueur sillonne le magma répugnant qui souille ses joues. Cela lui fait des rayures de tigre faites de crasse qui vont de sa tempe à sa mâchoire. Ses yeux sont comme des soucoupes. Je me demande s'il a seulement peur ou s'il est terrifié.

— Chef, me dit Maxy en me rejoignant, je suis là si vous avez besoin de moi.

— On retourne dans la baraque.

Ses yeux s'agrandissent encore.

— Maxy, tu veux y aller ?

— Ouais, je veux y aller.

Ses yeux trahissent ses sentiments. Puis il me vient à l'esprit que mon regard est sans doute semblable au sien. Il se bat contre ses démons intérieurs, comme je le fais moi-même. Je remarque que ses lèvres tremblent. Cela me fait réaliser que les miennes aussi. Nous avons tous deux besoin d'être encouragés.

— Que ces mecs aillent se faire foutre. C'est comme s'ils étaient déjà morts.

Maxy et Ohle me dévisagent, bouche bée.

Je m'échauffe.

— On va se charger de ce boulot de con, les gars. Vous venez avec moi ? Vous avez des chargeurs tout frais ?

Les deux hommes acquiescent d'un hochement de tête. J'ai besoin de leur faire un numéro digne d'un Oscar. Qu'ils soient terrifiés ou non, j'ai besoin de leur faire savoir que nous sommes déterminés.

— Maxy, t'es un vrai mec ? Tu es né pour faire ça. Tu es né pour un moment comme celui-ci. Tu es né pour tuer ces putains de terroristes. Et maintenant, c'est nous qui allons les terroriser. Nous allons voir quel goût ils ont. Nous allons les bouffer et les envoyer chez cet enfoiré de Lucifer. Tu m'entends ? Je veux des rafales de six à neuf balles. Visez bas, touchez haut.

De nouveaux hochements de tête. Je me retourne pour voir le sergent Lawson accourir vers moi.

— Qu'est-ce que tu fous, Bellavia ?, demande-t-il.

— On y retourne.

Une onde de choc traverse son visage, puis disparaît. Il serre les dents et s'approche de moi. Il est trempé de sueur et, tandis qu'il me parle, je peux voir tout son corps frissonner.

— Je ne vais pas te laisser y retourner et crever tout seul.

Maintenant, c'est à mon tour d'accuser le coup. Je pensais qu'il tenterait de me convaincre de laisser tomber. Au lieu de cela, il vient de battre un nouveau record en matière de fraternité d'armes. À cet instant, je me sens plus proche de Lawson que des membres de ma propre famille.

Ses paroles m'obligent à affronter l'idée que j'essayais de dissimuler au fond de mon cerveau. Nous pourrions mourir. Je pourrais mourir. Je ne veux pas l'admettre, mais son regard souligne la véracité de ses propos. Il a tout à fait raison. Il pourrait bien ne pas y avoir de billet retour. Je commence à frissonner, comme si chacun de mes muscles, depuis les orteils jusqu'aux paupières, avaient choisi ce moment pour se contracter.

Si je meurs, j'aurai choisi ma mort. Au moins, je me ferai descendre en combattant dans cette maison, là où j'aurais dû rester et me battre la première fois. S'ils me flinguent dans la rue, je mourrai sans honneur et je le mériterai. Mais si je me fais tuer à l'intérieur de la maison, alors je mourrai pour de bonnes raisons. Ça me suffit.

— Mon pote, c'est de la folie !

C'est tout ce que je parviens à dire. Je voudrais dire bien plus de choses à Lawson. Je voudrais lui expliquer tout ce qu'il a fait pour moi. Ses paroles, sa loyauté, le lien fort qui nous unit. Tout cela est assez inhabituel pour moi et je voudrais le lui dire. Mais je ne sais pas comment.

Lawson acquiesce d'un hochement de tête.

— Je sais, mais je ne vais pas te laisser crever tout seul.

— Tu viens vraiment ?

— Comment ça si je viens vraiment ? Tu déconnes ou quoi ?

Lawson est le chef du groupe de tir. Il n'a aucune raison de venir avec moi. Ce n'est pas un de mes soldats. C'est mon ami, un vrai pote. Si je survis, je ne l'oublierai jamais.

Cela ne signifie pas pour autant que je n'ai pas le droit de lui casser un peu les couilles. L'humour désamorce les moments gênants, ceux qui sont chargés d'émotion et qui rendent les fantassins mal à l'aise.

Je me penche vers lui et lui murmure de manière mélodramatique à l'oreille :

— Putain, j'ai vraiment les jetons.

— Je sais, mon pote. Moi aussi, répond-il.

Je referme le piège.

— T'es une vraie fiotte ou quoi ? Comment ça, tu as les jetons ?

Il éclate de rire et la tension se relâche l'espace d'un instant.

Ware se tient à côté de Lawson, le regard sombre et résolu.

— Tu sais vraiment ce que tu fais ?, je lui demande.

Il acquiesce. Ses yeux ne cillent pas.

— Écoute, mon pote. Il ne s'agit pas de Samarra cette fois-ci.

— Je vais attendre ici.

J'en doute, mais j'ai d'autres sujets de préoccupation à l'esprit. Comme par exemple récupérer une grenade.

— Maxy, tu as une grenade ?

— Ouais, chef.

— Super. Prépare-la.

— Bien reçu.

Nous avançons vers le mur, pas très loin de l'endroit où Cantrell a garé son Bradley. J'attrape mon micro radio et j'explique le plan à Cantrell.

— Nous allons balancer une grenade à fragmentation et donner l'assaut.

Maxy a une mitrailleuse SAW, avec une crosse rétractable sanglée dans son dos. L'arme pèse près de 10 kg et je m'inquiète de savoir comment il pourra lancer cette grenade avec ce poids mort qui l'encombre.

— Tu vas pouvoir balancer ta grenade, avec ta SAW dans le dos ?, je lui demande.

— Je peux le faire, me répond-il sans hésiter.

Je veux qu'il lance la grenade par-dessus le mur et aussi près que possible de la maison. L'effet de souffle devrait obliger les insurgés à baisser la tête assez longtemps pour que nous puissions nous ruer dans la cour. Je ne voudrais pas franchir le portail pour être accueilli par une rafale de mitrailleuse.

Je demande à Maxy de balancer la grenade.

Il retire la bande de protection, tire sur la goupille et la libère.

La cuillère s'envole, la grenade grésille. Il la lance maladroitement, sa mitrailleuse SAW lui glissant dans le dos.

Lawson attrape Maxfield et le jette par terre en même temps qu'il s'exclame : « *Oh, merde !* »

Dès que je vois la manière dont il a lancé la grenade, je sais que nous allons avoir quelques problèmes. Son lancer est trop court. J'attire Ohle derrière le Bradley. La grenade rebondit sur le sommet du mur d'enceinte, rebondit encore, et vacille en bordure de mur. Je suis convaincu qu'elle va retomber côté rue et exploser en criblant le Bradley de shrapnel.

À la dernière seconde, elle glisse du mur et tombe côté cour. *BOOM !* Un nuage de poussière s'épanouit.

Je remarque que le mur est si épais que la grenade ne l'a même pas égratigné.

Whaouh. Si toute la maison est construite de la même manière, nous sommes dans de beaux draps.

Maxy émerge de derrière le Bradley, l'air ébranlé.

Je lui lance un regard noir.

— Joli lancer, trouduc.

Mortifié, il arrive seulement à répondre : « Désolé. »

Il est temps d'y aller. J'annonce « Charlie's Angels ! » à Ohle et Maxy. C'est le mot de code de notre section pour se mettre en position diamant à trois, arme à l'épaule, prêts à faire feu, exactement comme la célèbre silhouette du trio de femmes de la série *Drôles de dames*. Ohle se place sur ma gauche, Maxfield sur ma droite.

Vous restez sur mes flancs, Hooah ? Quoi qu'il se passe, vous avancez et vous tirez.

— Hooah !, chuchotent-ils à l'unisson.

Ware est toujours avec nous. J'étais pourtant sûr qu'il ne se risquerait pas sur ce coup-là. Je lui donne une nouvelle chance.

Tandis que nous avançons vers le portail, je lui dis :

— Tu sais vraiment ce que tu fais ?

Ouais, je sais, répond-il dans son accent australien à couper au couteau.

J'éprouve le besoin de le sonder un peu plus. Je ne peux pas me permettre de le voir s'effondrer dans mes bras si le courage venait à lui manquer.

— Qu'est-ce que tu fous ? Tu ne comptes quand même pas venir ?

— OK.

Putain, qu'est-ce que ça veut dire ?

Nous nous rapprochons du portail. Je marque une pause et jette un coup d'œil en arrière. Ware est pile derrière nous. Ce mec en a, je veux bien l'admettre. Je le dévisage. Il s'en aperçoit et me dit :

— Tu peux le faire. T'es un putain de guerrier, mec.

J'arrête de le regarder. Le voir avoir foi en moi alors que je me sens comme une fiotte est insupportable. J'ai l'impression d'être un imposteur.

Nous allons bientôt nous élancer à travers un terrain découvert, probablement surveillé par au moins un insurgé armé d'une mitrailleuse, et peut-être d'autres postés sur les toits. Si nous

sommes pris pour cible, la seule chose qui pourra nous sauver sera la fluidité de nos mouvements. Avant que nous ne lancions notre assaut, j'insiste là-dessus auprès de mes hommes.

— Si on se fait tirer dessus et que quelqu'un va au tapis, personne ne l'aide. J'en ai rien à foutre si je suis touché et que j'implore Jésus. Laissez-moi. Ne me regardez pas. Ne regardez pas en arrière. Continuez à avancer et à tirer. Éliminez la menace, ou nous y passerons tous.

Tout le monde acquiesce avec des yeux écarquillés.

— Maxy, Ohle, tir d'interdiction à 45 degrés de chaque côté. Ne vous arrêtez pas. Continuez à avancer. Ce sera notre seule chance ou nous mourrons tous.

J'avale une grande gorgée de ma poche à eau CamelBak. L'eau est terriblement chaude, comme du thé mais le goût en moins. En tout cas, elle est liquide.

Je fais un pas en avant. Ce simple pas balaye toutes nos réserves et, soudain, nous nous retrouvons en mouvement. Armes à l'épaule, prêts à faire feu, nous faisons le tour du portail et pénétrons dans la cour. Maxy et Ohle s'adaptent parfaitement à ma foulée. Ware me colle au cul. Lawson le suit, son pistolet 9 mm à la main.

Nous fonçons derrière les premières colonnes. Je garde les yeux sur les fenêtres et le toit. Ohle et Maxy surveillent les flancs. Aucune rafale pour nous accueillir. Cela m'étonne. Il y a moins d'une minute, ces insurgés n'avaient même pas la patience d'attendre que nous quittions la rue pour essayer de nous tuer. Le Bradley et nos tirs de grenade doivent les avoir poussés à se retrancher plus profondément dans la maison.

Je halète maintenant, et mon équipement cliquette tandis que je conduis le groupe vers la porte d'entrée. Nous dépassons la deuxième rangée de colonnes. Avec des signes de la main, j'indique à Ohle et à Maxy de prendre position de chaque côté de la maison. Avant qu'ils n'atteignent les angles et couvrent les extrémités, je donne un coup sur le casque de Ohle ainsi qu'une claque sur ses fesses. C'est mon signal pour dire « Allonge-toi. »

Lawson s'arrête à proximité de la maison et couvre les fenêtres. Il se montre particulièrement méfiant vis-à-vis de la fenêtre de la

cuisine dans la mesure où la PKM installée dedans a bien failli décimer toute sa section. Il la scrute avec le regard d'un prédateur au sang-froid. Si quelque chose devait surgir là, Ohle et Maxy seraient aussi faciles à toucher que des canards en plastique. Ils ont besoin de Lawson pour protéger leurs arrières.

J'atteins la porte d'entrée. Elle est ouverte, comme une invitation. Les insurgés appellent cette bataille de leurs vœux. Il s'agit de leur terrain et de leurs règles du jeu. Ils détiennent tous les avantages. Dans le vestibule, il fait un noir d'encre. Les petits feux qui s'étaient déclarés ont été éteints. Tandis que je progresse dans l'entrée, je remarque que je patauge dans près d'un centimètre d'eau. Le pilonnage du Bradley doit avoir détruit un réservoir d'eau dans la cuisine.

Puis l'odeur me prend à la gorge – une odeur véritablement fétide, comme du poisson pourri. La puanteur est extrême et malsaine ; je dois combattre un haut-le-cœur.

Je marque une pause pour regarder derrière moi. Ware se trouve dans l'embrasure et me fixe. Il hoche la tête et son visage arbore l'expression d'un père s'apprêtant à observer les essais de son fils sur son premier vélo. Ça m'énerve. Pour qui se prend-il ?

Puis il avance de deux pas. Maintenant, il se trouve vraiment derrière moi.

Je secoue la tête pour lui faire comprendre que je ne suis pas d'accord pour qu'il pénètre aussi loin dans la maison.

Je me détourne et jette un coup d'œil dans le salon à travers mes lunettes de vision nocturne. Il est vide. Je commence à avancer, mais je décide d'abord de vérifier une fois encore ce que fait Ware. Il se trouve maintenant dans l'encadrement de la porte d'entrée. Il se penche, pose sa caméra vidéo dans le vestibule et recule dans la cour. La lumière clignotante rouge, qui signale que la caméra enregistre, est la seule lumière que je peux distinguer. Lawson dépasse Ware à pas de loup et entre dans la maison, son 9 mm braqué devant lui. Il touche mon épaule d'une main pour me signaler qu'il est juste à côté de moi. Je lui claque la hanche pour lui indiquer de rester derrière moi et de se coller contre le mur du vestibule. Sa présence me rassure et, pendant un moment fugace, toute la tension accumulée en moi s'évacue un peu.

Je fais sauter le cran de sûreté de mon M16 tout en me remettant à avancer. Cette fois, je progresse lentement vers le fond du salon. Puis, pendant une seconde, lorsque je m'élance vers le mur mitoyen avec la cuisine, je me retrouve exposé en plein champ de tir des insurgés. J'atteins le coin arrière du salon juste au moment où les salopards sous l'escalier commencent à murmurer entre eux. Leurs chuchotements dans l'obscurité sont déconcertants. Je me fige et essaie de les écouter.

Que manigancent-ils ?

Mon cœur bat si fort que j'ai l'impression qu'il va transpercer la plaque de céramique de mon gilet pare-balles. Je me mets à quatre pattes et progresse en direction de la porte ouvrant sur la cage d'escalier. Très prudemment, je jette un coup d'œil.

Au moment où ma tête passe le chambranle de la porte, l'écho d'une rafale traverse toute la maison. Même si elle provient de l'extérieur, elle me flanque une telle trouille que je me jette en arrière et manque perdre l'équilibre. Mon cœur s'emballe ; il bat si fort que je peux entendre le sang battre dans mes oreilles.

Mes lunettes de vision nocturne révèlent peu de choses de la pièce qui m'entoure. Il y fait si sombre qu'elles fonctionnent à peine. Les contours flous de couleur verte plantent un décor surréaliste. Il est difficile de se concentrer. Ma respiration s'accélère et devient plus superficielle. Je fais sans doute de l'hyperventilation.

J'inspecte le mur dont je me sers comme abri. Les insurgés l'ont déjà rafalé au cours des affrontements précédents. Les balles d'AK ont réduit plusieurs briques en poussière. Des éclats sont dispersés un peu partout sur le sol du salon. Cela n'a d'abri que le nom.

Quelle grossière erreur. Tu ne peux pas foirer comme ça. Ils te tueront avant même que tu aies pu t'approcher d'eux.

Ma tête tourne. La panique me saisit. J'ai choisi le pire endroit de la maison pour m'abriter. S'ils ouvrent le feu maintenant avec leur mitrailleuse, le mur s'effritera autour de moi. Si je passe la porte, eh bien… c'est précisément ce qu'ils attendent.

OK, je dois faire quelque chose qui nous permettra de mettre un peu plus de chances de notre côté. Je m'appuie contre le mur et tente de réfléchir, mais mon esprit s'affole. Tout me semble flou et irréel.

J'entends des bruits autour de moi. Je ne fais plus la différence entre le réel et le fruit de mon imagination. Suis-je en train d'halluciner ?

Reprends-toi. Reprends tes esprits.

Je me donne une claque sur le casque. Je suis toujours désorienté. Ça ne suffit pas à m'éclaircir les idées.

Putain, réveille-toi, il faut que tu te ressaisisses.

C'est alors que j'entends l'un des insurgés parler depuis la cage d'escalier. Il marmonne quelque chose en arabe avec un tel calme olympien que sa voix semble presque désincarnée. La sérénité de sa voix est si hors de propos que j'en ai les nerfs ébranlés. Une vague de terreur me glace et, pendant une seconde, je suis paralysé.

La voix parle encore. Je ne comprends pas ce qu'elle dit, mais elle semble si apaisée et languide que je soupçonne l'orateur d'être drogué.

Au loin, j'entends des fusils aboyer. Et une détonation de fusil à pompe. Puis j'entends Fitts et Hall crier. Y aurait-il un insurgé sur le toit qui les empêcherait de pénétrer dans la cour ? Si c'est le cas, nous ne pouvons vraiment compter que sur nous-mêmes. Ils n'arriveront pas à traverser la cour pour nous rejoindre. Comme nous sommes désormais à l'intérieur, ils ne pourront pas utiliser le Bradley de Cantrell pour arroser de nouveau le toit.

Qu'ai-je donc fait ? Tout cela est complètement fou.

Tu vas mourir.

Ma respiration s'accélère. Ma tête bourdonne. Je perds les pédales.

Pauvre con. Tu t'es pris au piège tout seul.

J'entends alors une autre voix, plus forte et plus assurée. « *Allahu Akbar.* »

Dieu est grand ? Qu'est-ce que c'est que ce bordel ?

Qu'est-ce qu'ils foutent ? Est-ce qu'un de ces connards s'apprête à enfiler une veste bourrée de C4 et à nous faire tous exploser avec ? Est-ce qu'il se met en condition avant de nous faire sauter ?

Je dois agir. Je dois découvrir ce qu'ils trament et y mettre fin. Je me rappelle alors la grenade de calibre 40 mm que j'ai dans le

lanceur de mon M16. Cela devrait faire l'affaire. Je m'accroupis, puis je dirige mon M16 vers l'embrasure. Je ne vise pas ; je balance juste la grenade. Elle vole à travers la pièce où se trouve l'escalier, là où sont les insurgés, puis poursuit sa route à travers la porte arrière, restée ouverte et située à quelques mètres à droite du bunker des insurgés. Une seconde plus tard, j'entends une explosion dans la palmeraie derrière la maison.

Joli travail. Je viens de gâcher ma seule grenade de 40 mm. Putain, David ! Tu dois faire preuve de discipline.

Je retire le M16 de l'embrasure et me colle à nouveau contre le mur. Comme je bouge, ma visée PEQ-2 zèbre le salon et se réfléchit sur quelque chose accroché au mur opposé. Je remarque la présence d'un fragment de miroir placé relativement bas sur le mur. Il y en a d'autres ailleurs, tous disposés de façon stratégique, afin que les hommes dans l'autre pièce puissent surveiller chaque angle du salon. Je remarque aussi autre chose : des piles de bonbonnes de propane alignées contre un mur.

Je me trouve dans une pièce pleine de bonbonnes de gaz inflammable.

Les insurgés peuvent voir chacun de mes mouvements. Ils peuvent anticiper le moment où je me déciderai à franchir la porte. C'est la raison pour laquelle ils ont fait preuve d'une telle maîtrise de leurs tirs lorsque nous étions tous coincés là.

Mais cela vaut pour les deux parties. À travers la fumée, je peux également les voir. Celui qui manœuvre les deux AK est plutôt jeune. Celui posté derrière la PKM a une barbe bien taillée et porte un débardeur.

Ils restent assis et récitent leur mantra, encore et encore.

« *Allahu Akbar !* »

Bon Dieu, que c'est énervant !

Dans un fragment de miroir, je vois le plus jeune des insurgés baisser le canon de son AK. Il se penche et ramasse ce qui ressemble à une veste.

Oh, mon Dieu ! Il va tous nous faire exploser avec une veste de kamikaze.

Je continue à l'observer. Il s'avère qu'il ne s'agit pas d'une veste, mais d'un sac. Le jeune plonge la main dedans et en retire une roquette à l'extrémité jaune dont il se sert pour recharger son RPG. Il manipule l'ogive. Il essaie d'armer le RPG.

À ce moment-là, je sais que je suis un homme mort. Je suis coincé dans le salon tout comme Fitts et le reste de sa section l'étaient quelques minutes plus tôt. Si je cours pour m'enfuir, ils me cribleront avant même que j'aie atteint le vestibule. Si je reste sur place, ils tireront une roquette dans les bonbonnes de gaz stockées contre le mur. Cela détruira sans doute une bonne partie de la maison. Je figurerai au nombre des victimes, ainsi que Lawson et Ware. Maxy et Ohle périront sans doute également.

Je ne sais pas si c'est à cause de la qualité de l'air ou parce que je respire trop rapidement, mais j'ai la tête qui tourne et j'ai du mal à faire la distinction entre la réalité et les idées qui me traversent l'esprit. Je navigue en pleine confusion.

Je suis désorienté et brisé par la peur, convaincu que je vis mes derniers instants. Des paroles s'échappent de mes lèvres, mais je suis incapable de comprendre ce que je raconte. Et d'ailleurs, suis-je vraiment en train de parler à haute voix ou ne fais-je qu'entendre la voix de ma pensée ?

« *Allahu Akbar !* »

Oh, bon Dieu !

Je balbutie de nouvelles paroles. Qu'est-ce que je raconte ? Je n'en ai aucune idée. Que se passe-t-il ? Que suis-je en train de faire ?

Puis, tout me paraît clair. Je parle à Dieu. Cette constatation me permet de rassembler mes idées et, pendant une seconde, tout sentiment de confusion s'évanouit. J'ai grandi au sein d'une famille pratiquante. Je crois en Dieu. Je suis irrévérencieux comme il n'est pas permis – je jure, je peste et je n'ai aucun problème avec le fait de tuer un ennemi, mais, en même temps, j'ai un profond respect au fond de moi pour le Tout-Puissant. C'est un paradoxe que vous retrouverez chez de nombreux fantassins. Nous sommes aussi dévots qu'irrévérencieux.

Mon cerveau fait sens de mes balbutiements. Je ne prie pas, en tout cas pas au sens conventionnel du terme. Je ne demande rien et

je ne plaide pas pour ma vie. Appelez cela une prière de soldat, une confession pour avoir vécu une vie indigne de Son don.

« Écoutez, je me suis conduit comme un salopard. Je ne vais pas vous demander en plus de me pardonner. Je ne vais pas vous demander d'en finir rapidement avec moi. Je sais que je mérite de souffrir et d'en baver. Mais je veux juste vous dire que je mourrai de la même manière que j'aurais dû vivre – sans peur. Je serai intrépide, et si j'affirme croire en Vous, alors… je crois en Vous. Et c'est ainsi que je vais finir, avec foi et sans peur. Ce sont des fanatiques. Parfait. Je suis un fanatique moi aussi. »

Je sais qu'il ne me reste plus beaucoup de temps. Le plus jeune des insurgés est toujours en train de préparer sa roquette, mais il en aura fini d'une seconde à l'autre.

J'essaie de me remémorer le Psaume 27. C'est l'un de mes préférés. Mais les mots ne viennent pas. À la place, mon cerveau reste une fois de plus bloqué sur *L'Exorciste*.

Le pouvoir du Christ te pousse à céder.

Dans la pièce voisine, de nouveaux murmures s'élèvent. « *Allahu Akbar*. »

Soudain, les dialogues du film ne me semblent plus aussi ridicules et fortuits. Ils ont leur Dieu. J'ai le mien.

« Le pouvoir du Christ te pousse à céder ! » Ai-je prononcé ces mots à voix haute ? Je n'en sais rien. Je m'en fous. Je m'accroche à ces paroles. Je les intègre. Elles deviennent ma ligne de survie. Je mise tout sur la force qu'elles évoquent. Je les prononce à nouveau, plus fort. Je possède désormais mon propre mantra. Il me sert de talisman, d'acte de foi.

« LE POUVOIR DU CHRIST TE POUSSE À CÉDER ! »

« ALLAHU AKBAR ! ALLAHU AKBAR ! »

Dans un élan soudain, je porte le combat chez l'ennemi.

Chapitre 18

Face à face

Quelqu'un doit mourir. Il n'y a plus moyen de faire marche arrière.

J'ajuste mon fusil en position de tir. Le M16 s'imbrique parfaitement dans le creux de mon épaule ; c'est exactement ce dont j'ai besoin à cet instant. Je dispose d'une ligne de visée parfaite.

De l'autre côté de la pièce, le jeune insurgé est debout derrière les barrières. La tête baissée, il travaille toujours sur le réglage de son RPG. Le gamin doit être shooté au point de se sentir flotter dans l'espace.

J'avance d'un pas en pataugeant dans l'eau et en provoquant quelques clapotis sur le sol inondé. Le canon du M16 pivote et s'arrête lorsqu'il est braqué sur le torse de l'insurgé. Je l'ai en ligne de mire. Je suis sur le point de presser la détente.

Il relève les yeux. Il me regarde avec un éclair de terreur dans les yeux. Je sais alors que je l'ai surpris. Il n'a aucune chance, et il le sait aussi bien que moi.

« Sale juif ! », crie-t-il apeuré, comme si ces paroles pouvaient le protéger.

Les combats rapprochés se mènent à l'instinct ; selon les réflexes les plus basiques et les plus ataviques du cerveau humain. Le langage corporel, un regard croisé, le ton de la voix…, autant d'éléments qui peuvent faire basculer un combat. C'est ce qui se produit.

Je sais que je l'ai surpris. Son visage est une illustration vivante de la peur. Instinctivement, je sais que je l'ai vaincu. Il le sait aussi.

Je t'ai baisé.

Je presse la détente et l'atteins en pleine poitrine. Il titube en arrière. Je fais un pas sur la gauche pour m'écarter de la porte. La moquette de la pièce est si gorgée d'eau que mes pieds font un bruit de succion chaque fois que je bouge.

Après une pause d'une seconde, je tire à nouveau. Cette fois-ci, ma balle pénètre dans son bassin. Il virevolte avant de revenir s'écraser sur la barrière. Les mains ouvertes, la tête recouverte d'un foulard, il pisse le sang sur le béton. L'eau autour de lui se teinte d'une couleur pourpre crémeuse.

La dernière chose à laquelle il s'attendait était un sprint de ma part à travers l'embrasure de la porte. Cette surprise m'a sauvé la vie et a condamné la sienne.

Je peux remporter ce combat. Je peux le faire.

La chaleur envahit mon visage. Je sens ma nuque picoter.

Où se trouve le deuxième homme ?

En une nanoseconde, je passe d'un état de confiance absolue à un état proche de la panique. Je suis à découvert, exposé, sans la moindre chance de pouvoir riposter avant que le deuxième homme ne m'ait descendu. Il me tient au bout de son canon, comme je viens de le faire pour son copain.

Mes yeux balayent sur la droite. L'homme à la barbe taillée est là, courant à travers la pièce. Mon apparition surprise et la mort de son pote l'ont paniqué. Il essaie de s'enfuir. Comme il atteint la porte de la cuisine, je tire deux coups rapides. Je pense que l'un d'eux l'a frappé sous l'épaule, mais je n'en suis pas certain.

La porte se referme.

Je patauge en avançant dans la pièce et glisse furtivement sur la gauche tout en conservant mon fusil braqué sur la porte de la cuisine à droite.

Il faut que je me trouve un abri. Si ce connard sort de la cuisine, je suis mort.

L'escalier est la seule chose qui puisse me servir d'abri. Je me dirige vers lui et m'agenouille à quelques pas de sa base.

Des mouvements dans l'obscurité attirent mon regard. Une silhouette apparaît dans l'encadrement de la porte du salon.

— Qui va là ?, je crie.

Je suis terrifié et désorienté.

— C'est moi, Mick.

— Qui ça ?, je relance d'une voix rauque.

Tout me semble maintenant irréel. Le temps s'est comme arrêté, tout paraît ralenti. Les poussées d'adrénaline que vient d'absorber mon corps me laissent confus et nauséeux. Mon cœur palpite. Je braque mon fusil sur la porte du salon. Encore une mauvaise réponse et j'ouvre le feu.

L'ombre dans le salon me répond.

— C'est Mick ! Mick, le journaliste !

Mon esprit imbibé d'adrénaline n'y comprend rien. « Qui ça ? », je redemande, et je perçois du désespoir dans ma voix.

— Ne fais pas ça, mon pote, lance Lawson, qui doit se trouver quelque part dans le salon derrière Ware.

Quelque chose fait du bruit à l'étage. Je relève les yeux vers le palier supérieur. Puis j'entends l'insurgé dans la cuisine. Mes yeux reviennent dans cette direction. J'entends encore un bruit de pas au-dessus de moi. Puis un autre.

Il y a quelqu'un là-haut.

Je peux me faire tirer dessus de deux directions à la fois. Je réalise combien ma situation est précaire.

Et je jette alors un coup d'œil derrière moi. Par-dessus mon épaule gauche, je vois une porte à côté de l'escalier.

Oh, bon Dieu ! J'ai une pièce dans mon dos qui n'a pas été sécurisée.

Mon rythme cardiaque monte en flèche. Une nouvelle poussée de sueur trempe mon treillis et mes gants. Je ne peux certainement pas contenir les trois menaces en même temps.

Je suis vraiment dans la merde. Reste calme. Trouve le moyen de te sortir de ce bordel.

L'insurgé dans la cuisine a retrouvé son sang-froid. Il balance un coup de pied dans la porte. « Sale chien juif ! », crache-t-il dans un anglais scolaire en même temps qu'il ouvre le feu. Des balles mordent l'escalier et pénètrent dans le plafond devant moi. Je me baisse contre le mur.

Il lâche une nouvelle rafale.

Je roule sur le côté droit et parvins à braquer mon arme sur lui. Je lâche quelques balles. Il se réfugie dans la cuisine.

C'est alors que je vois Lawson. Il se tient dans l'embrasure de la porte du salon. Il tient son pistolet 9 mm d'une main et de l'autre insère un nouveau chargeur.

— Lawson, combien de chargeurs il te reste ?

— Un, répond-il d'une voix morose.

Lawson me semble pâle, le teint terreux. Sa manche droite a l'air trempée et poisseuse. Je me demande s'il a été blessé.

— Lawson, ça va ?

— Je crois que j'ai été touché.

— T'as été touché ?

Oh merde. Merde.

Ma respiration devient irrégulière. Je frissonne dans ma sueur. Il faut que je me reprenne et que je trouve une solution.

— Lawson, fous le camp d'ici. Trouve moi une SAW et un fusil à pompe.

— Je ne vais nulle part, Bellavia.

— Mon pote, t'as été flingué !

— Ce n'est pas très grave, fait Lawson après réflexion. Ne bouge pas d'ici.

Je hoche la tête. Il disparaît dans le salon.

Ça va aller. Contente-toi de respirer. Tout va bien.

Dans un élan soudain, l'insurgé de la cuisine ouvre la porte à la volée et se rue dans la pièce, à la recherche d'une cible. Il tient à la main une AK à canon court.

Par pur réflexe, le canon de mon M16 se relève. Je sens la crosse, à nouveau froide, contre mon épaule. Je presse la détente. Une fontaine de sang gicle de son dos, éclaboussant le mur derrière lui. C'est une blessure de sortie. Ma balle l'a transpercé. Il perd l'équilibre. Je tire encore quatre fois. Il s'écroule à travers la porte de la cuisine et disparaît.

La voix de Cantrell jaillit soudain dans mon oreillette. « Bellavia ! Bellavia ! Fais-moi un putain de COMPTE RENDU DE SITUATION ! Fais-moi un COMPTE RENDU ! »

Sa voix est si forte qu'elle m'étourdit encore plus.

— Deux connards au tapis. Un RPG !, je gueule dans le micro normalement fixé à mon poignet et que j'ai accroché à la jugulaire de mon casque en kevlar.

J'entends d'autres bruits au-dessus de ma tête.

L'homme dans la cuisine gémit.

Je pourrais partir maintenant. Je pourrais traverser le salon en courant et foutre le camp. Je peux encore survivre à ça.

Je n'arrive plus à bouger. Ma fierté et ma peur se disputent le terrain.

Je ne me déshonorerai pas à nouveau. Je ne laisserai pas à nouveau mes hommes me voir m'enfuir. Plus jamais.

Chaque son, chaque bruit de pas semble amplifié. Chacun d'eux est comme un coup de pic à glace dans mon système nerveux. Ma survie dépend à la fois de mon instinct et de mon entraînement. Je me souviens du sergent-major Darrin Bohn, le deuxième sous-officier le plus ancien dans le grade au sein de notre bataillon, qui avait coutume de nous dire : « Rechargez toujours votre arme. Qu'importe si vous n'avez tiré que quatre balles : si vous êtes en situation de combat, vous en aurez besoin. »

J'ai tiré pas mal de coups. Mon M16 me semble léger et je réalise que mon chargeur est presque vide. Je ne sais pas combien de balles il me reste.

J'éjecte le chargeur de mon fusil, plonge la main dans une poche de mon gilet et en attrape un nouveau.

J’entends encore un bruit à l’étage.

Quelqu’un vient s’occuper de moi.

Le nouveau chargeur me semble bien léger. Je jette un coup d’œil dedans. Il est vide. Je ne sais trop comment, j’ai mélangé mes chargeurs vides avec les pleins.

Est-ce que j’ai compté celui-ci comme un chargeur plein ? Est-ce que j’en ai pris deux ou trois pleins avec moi ? Je n’en sais rien.

Quelque chose fait un bruit de froissement, comme une veste qui frotterait contre un mur. Je ne saurais dire d’où il provient.

Reste calme. Concentré.

Je me débarrasse du chargeur vide. Il s’écrase près de la porte du salon. Ma main farfouille dans mes poches à munitions. Je cherche un chargeur plein.

Un bruit de pas sourd, comme le pas d’une botte sur du parquet, provient d’au-dessus. Quelqu’un se trouve sur les escaliers, à l’angle du palier. J’extrais un chargeur neuf de mon gilet – celui-ci m’a l’air sympathique et pèse son poids – et je l’enfonce dans mon arme. Je manœuvre ma culasse.

Accroupi sur les escaliers, j’attends. Des vagues de peur m’assaillent. Je me sens chancelant et totalement vulnérable.

Tu dois utiliser ta peur. Utilise-la. Contrôle-la. Ne la laisse pas te submerger.

Un bruit de friction résonne à travers la maison. Je ne saurais dire d’où il vient.

J’ai toujours une pièce qui n’a pas été nettoyée dans mon dos.

Les poils de ma nuque se hérissent. Mon instinct me chatouille. Je suis certain que quelqu’un se trouve derrière moi. Si je reste ici, je vais mourir. Je vais me faire tirer dessus depuis l’escalier ou dans le dos.

Je quitte l’escalier et me glisse le long du mur jusqu’à atteindre la porte. Je pénètre dans la pièce du fond, toujours collé au mur afin de ne pas être surpris par-derrière. Je distingue un petit matelas par terre et une armoire, une sorte de penderie, adossée au mur opposé. Je me trouve dans une chambre.

J’entends des pas dans l’escalier. Quelqu’un me traque.

Je longe le mur et sens un petit renfoncement. Je me colle à l’intérieur.

D’autres bruits de pas dans l’escalier. Il est proche.

La voix de Cantrell gronde brusquement dans mon oreillette.

« Bon Dieu, Bellavia, qu’est-ce que tu branles là-dedans ? »

Mon ouïe n’est déjà pas très bonne. Le fait que Cantrell me gueule dans l’oreille n’arrange rien et me donne l’impression d’être sourd au monde qui m’entoure. Cela pourrait entraîner ma mort dans un combat comme celui-ci.

Il attend une réponse.

Un autre bruit de pas dans l’escalier. J’entends une marche craquer. Il est tout près de la porte de la chambre.

Je murmure encore une fois dans la radio : « Deux connards au tapis. Un RPG. »

La chambre est une grotte sombre. L’obscurité quasi totale m’a englouti. Je rabaisse mes lunettes de vision nocturne sur mes yeux et les allume. La lumière verte vacille, puis disparaît. Les lunettes ne fonctionnent plus. Je ne dispose plus que de mes cinq sens contre quiconque se trouve dans les escaliers. Mes facultés contre les siennes.

À moins qu’il n’ait des lunettes de vision nocturne qui fonctionnent.

Cette idée me glace.

« PUTAIN, BELLAVIA… » Cantrell est maintenant enragé.

J’appuie sur le bouton pressoir de mon micro. « Je suis vraiment stressé en ce moment, mon adjudant-chef. Je vais bien, mais s’il vous plaît, donnez-moi un peu de temps. Tout va bien se passer. J’ai juste besoin d’un peu de temps. J’ai deux fiottes au tapis. »

Cantrell se lance dans une nouvelle tirade.

C’est bon. J’en ai fini avec la radio. Je l’éteins et détache le micro de mon casque. Une seconde plus tard, la radio s’écrase mollement dans la moquette détrempée à mes pieds. Je ne peux pas combattre

et me faire gueuler dessus en même temps. J'empoigne mon M16 et m'accroupis dans le renfoncement.

Une silhouette noire apparaît dans l'embrasure de la porte. Un éclair jaillit d'un canon dans ma direction et illumine la pièce. J'entraperçois brièvement l'insurgé. Il porte une ceinture de chargeurs pour AK autour de la taille.

Plusieurs balles frappent le mur à côté de moi. Sans mon renfoncement, j'aurais sans doute été tué.

Avant qu'il ait pu lâcher une deuxième rafale, je tire avec mon M16. L'insurgé s'agite et tressaute tandis que je tire encore et encore et encore. Mon doigt, nourri par la terreur et l'adrénaline, vole sur la détente. Le temps que je le retire, j'ai touché l'homme aux genoux, au ventre et à l'aine. Il s'effondre dans l'encadrement de la porte.

Une balle traçante frappe le mur juste à côté de ma tête.

Putain, c'est quoi, ce truc ? Ça vient d'où ? Est-ce que c'est le ricochet d'une de mes balles ?

Je fouille l'obscurité du regard. Un autre éclair. Une autre traînée lumineuse qui me frôle et vient finir sa course dans le renfoncement, au-dessus de ma tête. C'est une autre balle traçante, et celle-là provient du mur d'en face.

Il y a quelqu'un d'autre dans la chambre.

Chapitre 19

Le serment du sang

Toujours accroupi, je progresse lentement le long du mur situé en face de la porte où l'insurgé gît, immobile, dans une flaque de sang et d'eau.

D'où sont venus ces deux coups de feu ?

J'avance doucement le long du matelas. Je me trouve maintenant au milieu de la pièce. Bien qu'il fasse sombre, je parviens à distinguer ce qu'il y a autour de moi et il est impossible qu'un insurgé puisse être caché quelque part : un matelas par terre, un renfoncement vide, pas grand-chose d'autre. Tout est calme. Je n'entends même pas les Bradley dehors dans la rue. C'est le genre de silence qui vous glace le sang. Je dois garder le contrôle de moi-même.

Je suis presque au bord de l'armoire lorsque je remarque sa porte, deux fois trouée.

Il y a un croque-mitaine dans la penderie.

La porte s'ouvre à la volée. Une silhouette saute à découvert : un insurgé avec deux bandes de munitions en travers de la poitrine. Il atterrit au milieu d'un fouillis de vêtements féminins qui cascadent hors de l'armoire avec lui. Je suis si choqué que je ne réagis même pas. Il tombe près de moi, à portée de bras. J'aspire une bouffée d'air sous le coup de la surprise et je me prends son odeur dans les narines. Il est aussi sale et puant que moi.

En se relevant, il perçoit ma présence et fait un bond. Il devait penser que j'étais encore de l'autre côté de la pièce. Il fait passer son AK-47 à canon court sous son aisselle droite. Le canon dépasse sur le côté. Il s'apprête à faire feu, mais glisse sur une robe qui déborde de

l'armoire. Il tombe en avant et atterrit la tête la première sur le matelas alors que l'armoire commence à vaciller dans son dos.

L'armoire bascule et manque lui tomber dessus. Je plonge derrière pendant qu'il se relève en appuyant comme un fou furieux sur la détente de son AK. Un flot déchaîné de traçantes déchire l'obscurité. Les balles sifflent et claquent. Il s'élance, son arme toujours coincée sous le bras, le canon continuant à cracher.

Des balles frappent l'armoire avec des bruits sourds de coups de marteau. Chaque balle fait jaillir des échardes de bois. Soudain, une douleur aiguë me brûle le coude.

Est-ce que je suis touché ? S'agit-il d'une balle ou simplement d'un éclat de bois ?

Mon cœur palpite comme un colibri. Je n'arrive pas à me concentrer. Je n'arrive même pas à réfléchir. L'instinct prend le dessus. Je relève le canon de mon M16 sur l'un des côtés de l'armoire. Les traçantes incandescentes embrasent la pièce obscure de stries rouges infernales. Je le vois.

Reste calme. Reste calme.

Je presse la détente. Le M16 aboie. La balle le touche à la jambe. Je tire encore, mais je ne sais pas si je le touche une deuxième fois. Je crois que oui, mais il continue à avancer. Il atteint la porte, pivote et lâche une nouvelle rafale au-dessus de ma tête. Je me rabats derrière l'armoire.

Puis il disparaît.

L'écho de ses pas résonne dans la maison. Il grimpe les escaliers en courant. Je l'entends crier quelque chose en même temps qu'il court.

Je suis saisi par l'angoisse. Appelle-t-il à l'aide ? Y a-t-il d'autres insurgés ici ? Je n'ai aucune idée du nombre d'ennemis auquel je pourrais être confronté.

Mon coude me fait mal. Je n'ose pas regarder, de peur de ce que je pourrais découvrir.

Comment Fitts a-t-il géré le fait de se faire tirer dessus ?

Si j'ai été blessé, il n'y a pas grand-chose à y faire pour l'instant. La douleur est supportable.

Tu sais que tu vas crever de manière affreuse ici, pas vrai ? La douleur n'est qu'un échauffement.

Une voix dans ma tête me raille. Pendant une minute, j'en ai le souffle coupé.

Combien de balles pourras-tu encaisser. Encore combien avant que tu ne dises « Finissons-en. Achevez-moi. » Peux-tu endurer ce que Fitts a enduré ?

J'essaie de chasser ces pensées et de me concentrer sur l'instant présent. Je n'ai pas beaucoup de chance. L'obscurité est si grande que mon esprit me joue des tours.

Concentre-toi sur ton boulot. Reste en vie.

Faulkenburg. Fitts. Lawson. Tous dégommés. Tu seras le prochain.

CONCENTRE-TOI !

Je plonge la main dans mon gilet et tâtonne à la recherche d'un chargeur. Il n'y en a plus qu'un.

Qu'est-ce que j'avais en tête ? Pourquoi diable ai-je fait ça ?

— Ohle ! Ohle !, je gueule.

Ma voix semble surnaturelle, comme si j'appelais des profondeurs de ma propre tombe. Le simple fait de l'entendre me rend encore plus nerveux.

— Ohle ! J'ai besoin de munitions…

Je n'entends aucune réponse. J'attends. L'obscurité est comme une chape de peur, le silence annihile tout espoir.

— Chef Bellavia ?

Mes épaules s'affaissent de soulagement. Ils m'ont entendu dehors. Quelqu'un va certainement venir maintenant.

Fitts, mon pote, tu es où ? Lawson, j'ai besoin de toi. Aidez-moi.

Je me raccroche à n'importe quelle planche de salut, n'importe laquelle.

Ferme ta gueule et reprends-toi. Tu dois te ressaisir. Ils sont toujours dehors et il va falloir que tu t'en sortes tout seul.

Une porte grince. Je ne saurais dire d'où vient le bruit. Je fouille des yeux l'obscurité et braque mon M16 sur la porte.

Une plainte retentit dans la maison. Elle est chargée de douleur et d'accablement extrême.

Quelque chose provoque une éclaboussure dans la pièce où se trouve la cage d'escalier. Je ne sais pas ce que c'était, mais c'était proche. Silence. Je tends l'oreille à la recherche du moindre indice, de n'importe quel bruit qui pourrait m'indiquer à quoi je dois m'attendre.

Quelqu'un glisse le long du mur de l'autre côté de la porte. J'entends une respiration. Quelqu'un est proche.

« Je vais te tuer et te prendre ton collier de chien. »

C'est une voix malveillante, accentuée, grave et dénuée de la moindre trace de peur. L'assurance de cette voix me rappelle la vidéo montrant la décapitation de Nicholas Berg que nous avons visionnée à la base il y a un bout de temps. Il leur fallut 26 secondes pour le décapiter, et ce fut terrifiant à regarder. Eux aussi avaient une voix pleine d'assurance.

Mon imagination se figure une scène : ma tête tranchée, une main crasseuse arrachant les plaques d'identification de mon cou.

Cela n'arrivera jamais. Cela – n'arrivera – jamais.

Il veut me faire péter les plombs, ce mec de l'autre côté de la porte. Je ne peux pas le voir. Je commence à trembler. Je lutte contre mes frissons, mais je n'arrive pas à contrôler les réactions physiques de mon corps face à la peur.

Je peux perdre complètement les pédales, ou au contraire le provoquer à mon tour.

— OK, écoute. Je sais que tu ne vas pas laisser tomber. Tu sais que je ne vais pas laisser tomber. *La ta quiome*.

La ta quiome, c'est ce que j'ai de mieux en mauvais arabe pour dire « Ne résiste pas ».

L'ennemi derrière la porte ricane. Il me maudit dans sa langue natale. On dirait parfois de l'arabe, parfois quelque chose de complètement différent. Est-ce que ça pourrait être du farsi ?

Est-ce que je me bats contre des putains d'iraniens ici ?

— Ta mère ne retrouvera jamais ton corps.

Ses paroles sont comme un coup de pied dans mon self-control. Tout mon corps tremble violemment. Mon estomac se soulève. Je suis au bord de l'hystérie.

— Je te laisse une dernière chance de te rendre, et après je te tue. Va te faire foutre, connard !

Ma voix ressemble à celle d'un garçon en pleine mue.

L'homme derrière la porte marmonne quelque chose. Tout ce que je comprends, c'est « *Fajarah* », « démon ».

Faux. Qui est le démon ici, à part toi, fils de pute ?

— Tu as peur de moi, la fiotte ? Toi, la petite pute païenne ? *La ta quiome Amriki mooshot wahed.* (Ne résiste pas à la Première Division d'infanterie américaine.)

J'essaie une fois de plus de rassembler mes connaissances en arabe acquises à la lecture de l'ouvrage de la Première Division d'infanterie, *Survivre en Arabie*, que nous avons reçu en Allemagne.

— *Nah noo Amriki oon. Man al massol ?* (Nous sommes américains. Qui est le responsable ici ?)

Une voix murmure calmement depuis l'entrée près de la cuisine.

« *Allah. Al hum da Allah.* »Je reconnais aussitôt cette phrase comme signifiant « Dieu, que Dieu soit béni de tous. »

Frustré, je crie en retour :

— *La ta khaf, mujahidin. Al hum da Allah.* (N'aie pas peur, moudjahidin. Dieu est béni.)

Cela ne le perturbe pas. En fait, je crois même que mes paroles encouragent celui qui se trouve derrière la porte.

« Je vais te couper la tête. » Son anglais accentué est si froid et si calculé que je peux affirmer qu'il pense avoir le dessus sur moi. Il pense avoir les choses sous son contrôle. Il va prendre son temps. Il

prononce quelques mots de plus dans sa langue natale. Il s'exprime de manière mesurée et lente. Il ne donne toujours pas l'impression de parler en arabe. Je me demande si je ne suis pas en train d'halluciner.

Est-ce que j'ai complètement pété les plombs ?

Je perçois une impression de mouvement. Je rabaisse mes lunettes de vision nocturne une fois de plus. Cette fois-ci, elles fonctionnent. Dans l'embrasure de la porte baignée d'une lueur verte, j'entraperçois l'épaule et le bras d'un homme. Il jette un coup d'œil à l'intérieur pour savoir où je suis. Il m'offre son épaule.

Grossière erreur.

Une nouvelle overdose d'adrénaline irrigue mon système nerveux. Je le tiens.

Mon laser infrarouge épingle une grande ligne blanche juste sur son épaule. Je presse la détente. Le M16 dévaste le silence. Son épaule explose. Il hurle et s'écroule dans l'embrasure. Il devait être sur la dernière marche et se pencher à l'intérieur de la pièce. Maintenant, il a glissé et il est à ma merci.

Je lui tire quatre autres balles dans le corps. Il tente de répliquer, et peut-être qu'il y parvient. Dans le chaos ambiant, je suis incapable de dire s'il a réussi à tirer, mais, en revanche, je peux dire qui il est. C'est l'homme qui se trouvait sous les escaliers et qui s'est enfui dans la cuisine au début de la fusillade. Je reconnais son débardeur et sa barbe taillée.

Je croyais l'avoir déjà touché deux fois. C'est quoi, ce délire ?

Il s'effondre, des balles logées dans l'épaule, la poitrine et le ventre.

Il devrait être mort cette fois, non ?

Je jette un coup d'œil au coin de l'armoire. Je ne vois rien d'autre qu'une forme imprécise effondrée à la porte. Je ne saurais dire s'il bouge encore ou non. Au même moment, j'entends un autre gémissement ailleurs dans la maison. Il sonne creux et inconsistant, comme si son auteur était à l'agonie.

Je me planque derrière l'armoire pour réfléchir.

Et maintenant ? Qu'est-ce que tu vas faire ?

Je caresse mon dernier chargeur plein.

Recharge toujours ton arme.

Les paroles du sergent-major Darrin Bohn résonnent à nouveau dans ma tête. C'est notre nouveau sergent-major en charge du bataillon depuis que Faulkenburg est mort.

Faulkenburg. Le fait de penser à lui m'envoie une décharge de haine dans le corps. Je tressaille et jure dans ma barbe.

Il est mort. Sers-t'en. Sers-toi de ta colère et de ton chagrin. Utilise-les pour anéantir ces mecs.

Je ne quitterai pas cette maison, pas avant que tout soit terminé.

Une autre image vient s'incruster dans mes pensées, celle de mon épouse et de mon fils. C'est le jour de Halloween, et mon fils est costumé avec un treillis taille enfant. Mon nom sur une bande velcro décore sa poitrine. Deanna l'aide à se préparer à faire la tournée des maisons pour défier les gens ou leur réclamer des bonbons. Elle est si belle – des lèvres pulpeuses, des cheveux bruns tombant sur ses épaules et ces grands yeux verts qui ont toujours fait des ravages en moi.

Ils souffriront tant lorsqu'une délégation de l'armée viendra frapper à leur porte.

Non, putain, non. Je ne peux pas penser à eux. Cela me détruirait. Si je pense à eux, je vais faire une crise de nerfs et je ne les reverrai jamais.

Je me concentre sur Faulkenburg et imagine sa dépouille brisée gisant dans la rue. Je pense à Rosales, à Sprayberry, à Garyantes, à Prewitt et à Vandayburg, à tous les hommes que nous avons perdus. La rage s'empare de moi.

C'est ça. Tu dois t'en servir. Tu dois la nourrir. Tu dois la transformer en haine. Utilise-la. C'est ton moteur. Utilise-la.

Je prends une profonde inspiration et je retiens mon souffle. J'ai les nerfs à vif en raison de ce déferlement d'émotions. Je sais qu'il ne me reste plus beaucoup de force, mais je ne vais pas abandonner. Je ne peux pas.

Je me relève de derrière l'armoire. L'obscurité est totale ; les traçantes se sont consumées.

Deanna. Evan. Je suis désolé. Je ne peux pas abandonner ce combat. C'est ce que je suis. Un guerrier. C'est le pacte du sang. Si je tourne le dos encore une fois, je ne serai plus rien et je ne peux pas l'envisager.

Je contourne lentement le matelas, le M16 braqué devant moi. Lorsque j'atteins l'embrasure de la porte, je manque glisser. Ici, l'eau est profonde et trouble, sans doute à cause du sang.

Aucun corps ne se trouve plus dans l'encadrement de la porte. J'examine le sol. Des traces de sang noir mènent jusqu'à la cage d'escalier. On dirait que l'un des deux, ou les deux, s'est traîné jusqu'à la cuisine.

Dois-je aller les achever et me retrouver à nouveau confronté à la menace d'un homme descendant les escaliers ? Je pourrais me faire tirer dans le dos en gagnant la cuisine. Ou dois-je monter à l'étage et affronter le Croque-mitaine harnaché de bandes qui se trouvait auparavant dans l'armoire ? Il est là-haut, quelque part, à attendre que je le rejoigne.

Ou est-ce que je sors et envoie le reste de mon groupe finir le boulot ?

Non ! Je me suis imposé cela à moi-même. Je dois finir le travail.

Lawson est blessé. Il est blessé parce que je n'ai pas fait ma part du boulot la première fois. Je ne risquerai pas la vie d'un autre homme.

Fait chier.

Je franchis la porte et gagne les escaliers. Les yeux fixés sur le palier, j'éjecte mon chargeur du M16. Je le rattrape et le glisse dans mon gilet, puis j'en cherche un plein. Je l'empoigne et l'insère dans l'arme. Le nouveau chargeur produit un petit claquement métallique en se bloquant. Je dispose de 29 balles dans le chargeur, plus une dans la chambre.

Je commence à grimper les escaliers. Il n'est plus possible de faire demi-tour.

L'image de mon enfant dans son déguisement me retraverse l'esprit. J'entends sa petite voix. Ce sont les dernières paroles qu'il

m’a adressées par téléphone avant mon départ pour Fallouja :

« Je vais te sauver, papa. »

Je suis désolé, mon fils. Je t’aime. Je suis tellement désolé.

Chapitre 20

La dernière caresse

C'est une âme affligée, sans le moindre espoir, qui monte l'escalier. Il n'y a plus rien en moi ; je sens le vide comme un poids oppressant. Je grimpe une nouvelle marche et marque une pause. Je n'entends rien d'autre que les palpitations effrénées de mon cœur et les pulsations du sang dans mes oreilles. Après tout, peut-être qu'il ne m'attend pas. Peut-être que la maison est désormais sécurisée.

Je monte encore une marche et marque encore une pause. Soudain, je prends conscience des sons à l'extérieur de la maison. J'entends crier. Un AC-130 Spectre gronde dans le ciel, à la recherche de cibles. Les vibrations de moteur du Bradley montent de la rue. Des voix se chevauchent et se confondent dans un même murmure confus.

J'ai vaguement conscience de Fitts faisant usage de son fusil à pompe. J'entends deux détonations. Je n'ai aucune idée de l'endroit où il se trouve, ni même s'il est loin.

Je grimpe encore une marche. Encore deux et je déboucherai sur le palier.

Comme un animal sauvage, je hume l'air. Une odeur forte me frappe les narines. C'est le Croque-mitaine. Son effroyable puanteur flotte dans l'air ici. Il est tout près.

Je grimpe encore une marche du pied droit, pour glisser sur une épaisse flaque de sang. Ma tête part en avant et je me bats pour conserver mon équilibre. Juste à ce moment-là, le museau d'un canon aboie au-dessus de ma tête, à moins d'un mètre de moi. Les flammes crachées par l'AK dessinent des ombres mouvantes sur le mur de l'escalier. Je vois la silhouette du Croque-mitaine se découper là, son ombre braquant son fusil dans ma direction. J'entends la

balle bourdonner juste au-dessus de mon casque. Je claque des dents.

Je devrais être mort. Ce tir aurait dû me tuer. Si je n'avais pas glissé sur la flaque de sang, je me serais pris une balle en pleine tête.

À moitié accroupi, je manœuvre mon M16 et tire au jugé sur le palier. Ma balle pénètre dans le mur opposé. Mais, dans l'éclair de lumière provoqué par mon coup de feu, je vois son visage. Je l'ai manqué, mais je vois ses yeux. Ils sont emplis de peur. Il est terrorisé, et cela m'encourage.

— Tu vas crever, sale connard.

Il rompt le contact. Je l'entends galoper vers le deuxième étage.

J'avance sur le palier et le suis jusqu'à la volée de marches suivante. Des tourbillons de fumée se créent à mon passage. Nous avons noyé l'escalier de cordite et de poudre.

J'ai glissé sur un pied et cela m'a sauvé la vie.

Il est impossible qu'il me reste la moindre réserve de chance. Les dernières marches de l'escalier m'attendent. Je ne vois que l'obscurité.

J'imagine une délégation de l'armée sur le pas de ma porte, là-bas, dans l'État de New York. Ils sont tous habillés en grand uniforme et la sobriété de leur tenue semble appropriée. Ma femme pleure, Evan s'accroche à elle sans comprendre de quoi il s'agit.

J'ai des hallucinations.

Je vois une mer de pierres tombales. Ma mère se tient devant l'une d'elles, perdue et seule. Né un 10 novembre, mort un 10 novembre. Son plus jeune fils est parti.

Comment réagirait Evan ? Grandirait-il confus et amer ? Se demanderait-il pourquoi son père a choisi une terre lointaine pour aller se battre contre des étrangers au lieu d'être tout simplement son père ? Deanna en a toujours éprouvé de l'amertume. Après le Kosovo, j'aurais pu revenir à la maison. J'ai choisi de partir pour l'Irak. Je me rappelle ses paroles lors de notre séparation : « Tu as choisi l'armée plutôt que ta famille. »

C’est peut-être vrai. Mais comment aurais-je pu laisser mes soldats partir sans moi ? Quelle sorte d’homme aurais-je été ? Il fallait que je sois là avec eux, pour veiller sur le fils de quelqu’un d’autre, sur l’époux de quelqu’un d’autre. Je devais m’assurer qu’ils rentreraient tous chez eux.

Je perçois un mouvement au-dessus de moi. Une botte qui racle le sol et un grognement me font savoir que l’insurgé n’est pas loin.

J’ai à peine vu Evan au cours de ces trois dernières années. Je suis resté absent la plus grande partie de sa vie.

J’entends un autre grognement. On dirait qu’il s’éloigne.

Mon coude me fait souffrir. J’essaie de ne pas y penser. Je me refuse à jeter un coup d’œil sur la blessure, toujours effrayé à l’idée de ce que je pourrais voir.

J’avance d’un pas dans l’obscurité. La pointe de ma botte cherche la marche supérieure et trouve un appui. Il me reste encore trois marches avant de déboucher sur le palier. Je ne peux toujours rien voir. J’essaie d’allumer mes lunettes de vision nocturne. Rien. Il va falloir que je me débrouille avec mes yeux.

Combien de temps me pleureront-ils ? Evan sera-t-il même affecté ? Ou me haïra -t-il pour n’avoir jamais fait partie de sa vie ?

Arrête ça. Reprends-toi.

Où serai-je enterré ?

Cette voix morbide et diabolique veut que je meure. Elle m’appâte. Elle veut que j’échoue. Pourquoi ai-je une telle tendance à l’autodestruction ? Est-ce la culpabilité ? Est-ce que parce je pense ne pas mériter de vivre ?

Fait chier. Tout cela doit finir.

J’hésite sur la dernière marche. Pendant une seconde, je fais le vide complet dans ma tête. Je remplis mes poumons d’air – un air glacé et vicié d’une multitude d’odeurs infectes émanant de la maison. Une odeur de sang. Une odeur de poisson pourri et d’eau stagnante. Des odeurs corporelles. Une odeur de fumée et de soufre. Suis-je bien certain de ne pas être en enfer ?

Une déchiqueteuse. Je vois une déchiqueteuse.

Consciencieusement, je nourris la déchiqueteuse de toutes les images et de tous les souvenirs de ma famille. La machine les recrache en lambeaux.

Plus de ça ici. Ça s'arrête là.

Je suis à présent au deuxième étage. Une porte sur le côté conduit à une terrasse sur le toit. Une autre porte se dessine au bout du couloir. Mon ennemi se trouve là-dedans.

Je dispose d'une grenade. Une grenade à fragmentation. Elle est glissée à l'envers dans un étui de mon gilet pare-balles. Je sais qu'il est maintenant temps de l'utiliser. J'aurais déjà dû le faire en montant les escaliers, mais je n'avais pas les idées très claires. Je retire la bande protectrice, fais glisser la goupille et referme la main sur la cuillère. J'avance lentement le long du mur du couloir. Il m'attend sans doute au bout, prêt à tirer sur n'importe quelle partie de mon corps que je lui offrirai pour cible, exactement comme j'ai moi-même procédé avec son corps dans la pièce en bas.

Quoi qu'il en soit, je jette un coup d'œil à l'intérieur.

Il se tient au milieu d'une pièce en forme de L, silhouette sombre enveloppée par l'obscurité. Je ne vois pas son visage. Ce n'est qu'une forme, une ombre. Un spectre.

Je relève la grenade à la hauteur de mon oreille droite et libère la cuillère.

PFFTT.

Un… deux… trois…

Je lance la grenade et je vois qu'elle le frappe en pleine tête. Il a un mouvement de recul tandis que la grenade tournoie derrière lui et disparaît. Je me rencogne dans le couloir et m'éloigne de la porte.

Boom ! Dans cet espace confiné, l'effet de souffle est dévastateur. Mes oreilles sifflent. De la fumée s'échappe de la pièce. J'entends un grognement, puis une plainte.

Je l'ai eu.

Je m'élance dans la chambre, le M16 calé dans le creux de mon épaule.

Il gît par terre, un morceau de chair manque à son avant-bras droit.

Je suis sur le point d'ouvrir le feu lorsque je sens une odeur de gaz. Cela me fait réfléchir. Je me retourne à la recherche de la source de cette odeur. Dans un angle de la pièce, une pile de matelas en mousse est en train de se consumer. Une fumée noire et épaisse s'en échappe. Des panaches tourbillonnants viennent lécher le plafond avant de se mélanger les uns aux autres. Très bientôt, la pièce sera noyée dans la fumée.

Je distingue deux bonbonnes de gaz à mes pieds. J'en repère plusieurs autres alignées contre le mur. Toute la pièce n'est rien de plus qu'une immense bombe.

Si je lâche une rafale de M16, les balles traçantes embraseront-elles le gaz ? Je n'en ai aucune idée. Je ne peux pas courir ce risque. Le Croque-mitaine blessé remue. Il est allongé sur le dos, mais il tient toujours son AK dans une main.

J'avance et abats le canon de mon fusil sur sa tête. Il grogne et, brusquement, redresse son AK. Le canon me frappe en pleine mâchoire et je sens des dents se briser sous le choc. Le coup me fait vaciller et, avant que j'aie pu faire quoi que ce soit, il me frappe à revers avec son arme. Cette fois-ci, la crosse en bois ricoche sur l'arête de mon nez. J'éprouve le goût du sang.

Je recule et empoigne mon M16 comme s'il s'agissait d'une batte de base-ball. Puis je reviens vers lui et le frappe de toute mes forces. Mon guidon de visée le percute sur le côté de la tête. Je me prépare à le frapper à nouveau, persuadé que je l'ai pour le moins étourdi. Alors que je me rapproche encore, prêt à assener un nouveau coup, sa jambe décolle du sol et vient s'écraser dans mes couilles.

Je titube en arrière, la douleur irradiant de mon entrejambe. Cette douleur me rend fou de rage. Je réalise que j'ai lâché mon fusil, je ne sais pas où il est tombé ; la fumée s'épaissit et elle est si âcre que mes yeux commencent à s'humecter et à me brûler.

Je me jette sur mon ennemi. Avant qu'il ait pu réagir, je m'écrase sur son torse. Il expire sous le choc. Il en a le souffle coupé. Je tire sur le velcro de mon gilet pare-balles pour l'ouvrir. De la main droite, je tiens le pan où est glissée la plaque de céramique, qui pèse plus de

2 kg. J'attrape les cheveux de l'insurgé de la main gauche et lui ramène la tête en avant, coinçant son menton contre son torse. Il est immobilisé. Tout ce qu'il me reste à faire, c'est l'achever.

Je lui fracasse la tête sur la plaque de céramique. Et je continue à frapper ainsi, encore et encore et encore, jusqu'à ce que son sang traverse mon T-shirt. Il rue et se cambre et crie. Chacun de ses hurlements est interrompu par un nouveau coup sur la plaque. Il se débat sous moi, libère un bras. Ses doigts me griffent le visage. Je le cogne encore plus fort avec ma plaque de céramique. Il gémit et hurle, et pourtant il refuse d'abdiquer.

Quelqu'un répond à ses cris en arabe. La voix provient du toit, au-dessus de nous.

Oh, bon Dieu ! Je suis dos à la porte, je ne sais pas où se trouve mon arme et il y en a d'autres qui vont rappliquer.

« Tu vas fermer ta gueule », je crie en lui explosant une fois de plus le visage. Du sang coule sur ma main gauche et ses cheveux glissent entre mes doigts. Sa tête retombe sur le sol. Moins d'une seconde plus tard, ses poings s'abattent sur moi. Je vacille sous la riposte. Il me décoche un coup sur ma mâchoire blessée et la douleur manque m'aveugler. Il me touche au nez et du sang et de la morve me coulent dans la gorge. Je crache du sang entre mes dents et crie aussi. À nous entendre, on dirait deux chiens en cage engagés dans un combat à mort.

C'est ce que nous sommes.

Il me frappe à nouveau et je tombe presque à la renverse. D'une manière ou d'une autre, je réussis à me raccrocher à lui. Il faut que je le maîtrise, sinon il aura le dessus sur moi. Je le frappe en pleine figure ; mon poing s'écrase dans son cartilage. Puis je me souviens de mon casque. Je porte toujours mon casque en kevlar.

J'arrache le casque de ma tête. Mes lunettes de vision nocturne volent dans la pièce. De toute manière, je n'en ai plus besoin. À deux mains, je retourne le casque et le lui écrase en pleine figure. Il hurle de douleur. Je relève le casque pour porter un nouveau coup, mais il secoue la tête et j'ai du mal à viser. Le casque glisse sur son épaule et cogne le sol. Je me rends alors compte qu'il est plus âgé que les

autres qui se trouvaient dans la maison. Ses cheveux sont parsemés de mèches grises et des rides sillonnent son visage.

« *Esqut ! Esqut ! Esqut !* » Je suis maintenant hystérique alors que je tente de lui ordonner en arabe de se taire.

Il continue à brailler. J'entends des bruits de pas sur le toit. II ne me reste plus beaucoup de temps.

J'abats une nouvelle fois mon casque. Cette fois-ci, je vise au but. Le casque s'écrase sur son visage. Du sang nous éclabousse tous les deux. Nous sommes poisseux. Il m'attrape par les cheveux et tente à nouveau de me frapper. Je lui éclate encore une fois la figure avec mon casque.

« *Terra era me !* » J'essaie de lui dire en arabe : « Stop ou je tire. »

Je ne sais pas trop ce que j'escomptais en criant cela. Il m'enfonce ses ongles dans la peau et me griffe. Mon coude me brûle. Ma mâchoire, ma bouche et mon nez pissent le sang.

Ma voix n'a plus rien d'humain.

La sienne non plus. Nous sommes retournés à l'état primaire, à l'état animal, et seul l'instinct de survie nous permet de continuer.

Je lui plaque une main poisseuse de sang sur la bouche et fait peser tout mon poids dessus. Cela interrompt quelques instants ses appels à l'aide.

« Es teslem ! Es teslem ! Es teslem ! » Je pleure presque en lui criant en arabe de se rendre.

Il continue à s'agiter et à ruer.

« *La ta quiome !* »C'est mon dernier filet de voix.

Il se débat. Il arrive à m'assener quelques coups, mais ma main gauche ne quitte jamais sa bouche. Je relève ma main droite. Je vois ses yeux s'écarquiller. Il tente de secouer la tête, mais je l'ai à nouveau immobilisé. Comme une griffe, ma main droite enserre sa gorge. Je sens sa pomme d'Adam sous mes doigts. Je serre, je serre, je serre.

Un cri étouffé – ou est-ce une supplique ? Je ne saurais dire. Il donne des coups de pied et se cambre. Ses mains me frappent à

nouveau. Je n'arrive pas à serrer suffisamment fort. Il n'a pas perdu toute sa force, il reste d'attaque malgré tout ce qu'il a enduré.

Je n'arrive pas à l'étrangler. Je n'ai pas la force suffisante. Mais je ne peux pas retirer ma main gauche de sa bouche. Si je le fais, il appellera son copain sur le toit.

« *Esqut, esqut* », je murmure. *Ta gueule*.

Il ouvre sa bouche sous ma main. Pendant une seconde, je crois que tout est fini. Il va se rendre. Puis une douleur fulgurante me parcourt le bras.

Il m'a mordu sur le côté du pouce, à proximité de l'articulation, et maintenant il tire et tente de m'arracher un morceau de chair. Tandis qu'il lutte comme un forcené contre ma main droite, qui lui écrase la pomme d'Adam, je sens l'une de ses mains glisser sous moi. Soudain, la détonation d'un pistolet éclate dans la pièce. Un nuage de fumée nous passe dessus. La balle va s'écraser dans le mur devant moi.

D'où ça sort ? Est-ce qu'il a une arme de poing ?

Je lui fous une baffe de ma main gauche ensanglantée. Il encaisse le coup et arrive je ne sais comment à se libérer de mon emprise sur sa gorge. Je lui matraque la gueule à coups de poing. Il me griffe le visage.

Nous partageons la même interrogation existentielle : lequel de nous deux a la plus forte volonté de vivre ?

J'enfonce l'index de ma main droite dans son œil gauche. Je suis stupéfait de découvrir que l'œil humain n'est pas comme une balle ferme, contrairement à ce qu'on pourrait croire, mais plutôt une sorte de sac mou et pliable. Je rassemble toute ma volonté pour enfoncer mon doigt aussi profondément que possible. Il pleurniche comme un gamin. Cela me décontenance et je n'ai plus l'estomac nécessaire pour achever cette sale besogne. Je retire mon doigt. Quelque chose de métallique heurte le sol de béton froid. C'est le pistolet qui a failli m'éclater la cervelle un peu plus tôt. L'homme s'affaire à essayer de le récupérer, ce qui m'offre une belle opportunité.

Alors qu'il tend la main vers son pistolet, je lui écrase mon poing gauche de toutes mes forces dans la clavicule. Il remue sauvagement sous moi. Je n'ai plus mon casque désormais. Je n'ai aucune idée de

l'endroit où peut se trouver mon M16. Je n'ai plus que mes deux mains. Et elles ne suffisent pas. Nous continuerons à nous battre et à nous épuiser l'un contre l'autre jusqu'à ce qu'un de ses copains ou un des miens vienne mettre fin à cette situation sans issue.

Je sens mes forces décliner. Je n'ai plus beaucoup d'énergie. Il continue de donner des coups de pied en y mettant toute sa force. Il faut en finir. Mais je ne sais pas comment.

« Rends-toi ! »

Il ignore mes imprécations. Il continue à lutter et j'ai l'impression qu'il se sent encouragé. Il ne va plus tarder à se libérer de mon emprise. Je déglutis difficilement et hoquette. Ma bouche est pleine de sang, et je ne sais pas s'il s'agit du sien ou du mien. Nous sommes tous les deux poisseux de sang ; nous avons saigné l'un sur l'autre. Je sens un goût de bile mêlé à celui du sang. J'ai le corps en compote. Je ne sais pas quoi faire.

Quelqu'un hurle quelque chose. En arabe. Je pense comprendre « Ça va ? » et « Dieu ! »

L'homme sous moi tente de répondre, mais je lui assène un nouveau coup de poing en pleine figure. Il encaisse et riposte faiblement. Du sang gicle de son visage et m'éclabousse. Je perds de mon emprise sur lui. S'il se débat encore, il ne tardera plus à se libérer.

Soudain, je me rappelle la nuit de la brèche, lorsque Santos et Stuckert ont été piégés dans les fils électriques. J'avais utilisé mon couteau Gerber pour essayer de les libérer et, quand j'avais fini, je l'avais fixé à ma ceinture. Je l'ai utilisé un peu plus tôt pour tester le mec mort dans la rue.

Ma ceinture. J'ai un couteau à la ceinture.

Je me redresse en pesant de tout mon poids sur son torse. Lentement, je me relève. J'écarte les jambes, mon centre de gravité restant assez bas. Ma main s'approche de ma ceinture juste au moment où il vient sur moi. Il me donne un coup de tête dans l'entrejambe. Je sens ses dents se refermer sur moi.

Oh, putain !

Je matraque son visage à coups de poing, mais il mord encore plus fort. Une douleur terrifiante, une souffrance à laquelle je n'aurais jamais cru pouvoir survivre irrigue mon système nerveux. Elle menace de me faire perdre conscience. Je lutte contre l'évanouissement, mais je suis vraiment affaibli.

Il me faut faire un effort monumental pour détacher mon couteau Gerber de ma ceinture. Je l'utilise comme une matraque. Au début, mes coups sont pathétiques. Ils frappent son crâne, mais ne font rien pour lui faire lâcher prise. Il grogne et crie et continue de mordre. La douleur me paralyse presque. Elle foudroie chacun de mes nerfs, chacun de mes tendons. Mon cerveau est submergé.

Finalement, brusquement, je deviens fou.

Mon bras se dresse au-dessus de ma tête, puis s'abat avec toute la puissance dont je suis encore capable. Le manche du Gerber s'écrase sur la tête de mon ennemi. Sonné, il s'effondre en arrière sur le sol.

Je sens un liquide chaud dégouliner de mon entrecuisse, le long de ma jambe, mais je n'y pense pas tout de suite. J'ouvre le Gerber. Dans un déclic, la lame se bloque en position.

Je me jette sur l'homme. Mon corps recouvre le sien et je lui plante mon couteau juste sous la clavicule. Mon premier coup touche une surface résistante. La lame s'arrête et ma main glisse de la poignée, le long de la lame, entaillant mon auriculaire. J'empoigne à nouveau le manche et serre plus fort. Cette fois, la lame pénètre profondément dans sa chair et il hurle de terreur et de douleur.

La lame s'enfonce finalement jusqu'au manche.

je continue à pousser et à peser dessus, espérant amener la lame sous la clavicule et sectionner une artère. Il se bat, mais je peux le sentir s'affaiblir de seconde en seconde.

Je me colle contre lui, en pesant de tout mon poids sur la lame. Nous sommes maintenant menton contre menton, et je reçois son haleine fétide en plein visage. Ses yeux débordent de haine et de terreur. Ils sont écarquillés, sombres et injectés de sang. Son visage est couvert d'entailles et de plaies. Sa bouche, dont les lèvres sont retroussées, se tord dans une affreuse grimace. Cela me rappelle les chiens que j'ai vus la veille.

Le couteau sectionne finalement une artère. Nous entendons tous deux un liquide gicler. Il essaie de regarder en baissant les yeux, mais je l'ai immobilisé avec le poids de mon corps. Ma main gauche blessée lui maintient le front d'une poigne de fer. Il ne peut pas bouger. Je baigne dans le sang, du cou à la poitrine. Je ne peux pas le voir, mais je sais qu'il s'agit de son sang. Son regard perd de son éclat. La haine s'évanouit. Sa main droite agrippe une touffe de mes cheveux. Il tire dessus en criant et essaie de lever l'autre main, mais il est faible.

« Arrête, putain ! Arrête ! *Rajahan hudna* », je supplie. S'il te plaît, une trêve. Nous savons tous les deux que ce n'est plus qu'une question de temps.

Il gargouille une réponse qui se noie dans le sang.

Sa main gauche accroche mon gilet pare-balles ouvert. Il tire sur mon T-shirt. Ses ongles griffent légèrement mes côtes. Ce ne sera plus long.

J'appuie de tout mon poids sur le couteau et pousse sur la lame pour agrandir la blessure, comme une déclinaison satanique d'un massage cardiaque.

Ses yeux n'expriment plus rien, sinon la peur. Il sait qu'il va mourir. Son visage est à quelques centimètres du mien et, l'espace d'une seconde, je le vois me dévisager. Finalement, il dit : « S'il te plaît. »

— Rends-toi, je crie au bord des larmes.

— Non, répond-il d'une voix faible.

Les traits de son visage se relâchent. Sa main droite glisse de mes cheveux. Elle reste suspendue en l'air quelques secondes, puis, dans un dernier effort, il la pose sur ma joue. Elle s'attarde là quelques instants et, alors que je plonge mes yeux dans son regard agonisant, il me caresse le visage.

Sa main glisse doucement de ma joue à ma mâchoire, puis retombe.

Il inspire une dernière goulée d'air, puis ses yeux, toujours rivés aux miens, s'éteignent.

Chapitre 21

Pause cigarette pour un homme en sursis

Des larmes brouillent ma vue. J'arrive à peine à le distinguer maintenant, mais il a l'air en paix.

Pourquoi m'a-t-il touché de cette manière à la fin ?

Il me pardonnait.

Ce n'était pas un croque-mitaine. C'était un homme caché dans un placard. Son sang colle à ma peau. Il perd de sa chaleur et, très vite, je me retrouve à frissonner tandis qu'il sèche sur moi.

Tout mon corps me fait souffrir. Le pire est encore mon entrejambe. La douleur est presque insoutenable et, pendant un moment, je reste allongé, recroquevillé sur moi-même, en tremblant de manière incontrôlable.

Le karma est une saloperie. Voilà mon dû pour m'être foutu de la gueule de Pratt. C'est pour me récompenser de toutes les blagues que j'ai sorties.

J'ignore l'état de gravité de mes blessures. Je ne veux rien savoir. Tout ce que je sais, c'est que si mes soldats l'apprennent, je deviendrai la risée de toute l'armée. Je resterai dans l'histoire comme le sous-officier qui s'est fait mordre la queue par un salopard. Le John Wayne Bobbitt[25] de l'infanterie. *Fait chier*.

Je tâche d'essuyer mes larmes, mais ne parviens qu'à me maculer de sang. Les yeux me brûlent et je suis quasiment aveugle. J'essaie de m'essuyer avec le bout de T-shirt qui couvre mon épaule, mais il est également imbibé de sang. Pas moyen de retrouver une vision nette.

Je plonge ma main dans mon froc. Je sens une première entaille, puis une deuxième. Deux morsures assez sévères, mais je suis en un

seul morceau. Je pousse un soupir de soulagement. Cela aurait pu être pire.

Un homme désespéré, qui se bat pour rester en vie, fera n'importe quoi pour survivre. Ne jamais l'oublier.

Je m'essuie à nouveau les yeux. Cette fois-ci, j'y vois un peu plus clair, en tout cas suffisamment clair. Je balaye la pièce du regard. L'homme que j'ai tué repose à côté de moi, bras écartés, jambes étendues. Son AK-47 se trouve près de l'une de ses mains. Mon M16 est à côté. Je me penche en avant et le ramasse. Je me relève sur un genou et m'appuie sur la crosse en utilisant le fusil comme une béquille.

Mon estomac se soulève. J'ai l'impression que je vais vomir. Je baisse la tête et respire lentement jusqu'à ce que la nausée se dissipe. Je me remets debout. Dehors, j'entends une grande agitation. Je ne sais pas ce qui se passe et les bruits sont trop confus pour que je puisse en avoir la moindre idée.

S'agit-il de ma section ?

Je tangue jusqu'à la porte. J'ai le vertige et la tête qui tourne. Un zombie : vivant, mais à l'état de loque humaine.

Ce que je pensais être un couloir est en réalité un vestibule, et à l'extrémité de celui-ci se trouve une autre porte que je n'avais pas remarquée en débouchant des escaliers.

Et maintenant ? Est-ce que j'ouvre cette porte et sécurise le reste de l'étage ?

Je n'ai plus aucune force en moi. Je ne vais pas le faire.

Tandis que je demeure là, trop fatigué pour faire un pas, j'entends un bruit au-dessus de ma tête. Je relève les yeux juste à temps pour voir un homme en treillis vert sauter du toit et atterrir sur la terrasse à côté de moi. C'est celui qui avait interpellé son copain.

Je suis si surpris que je glisse et tombe sur le cul. Il est aussi étonné que moi. Il se ramasse sur le sol et lâche son AK. Je redresse le canon de mon M16 alors qu'il cherche à récupérer son arme. Les restes d'adrénaline encore présents dans mon corps fusent dans mon système nerveux. Il fait volte-face pour s'enfuir en direction de

l'escalier qui mène, deux étages plus bas, dans la palmeraie. Je lui tire deux balles au bas du dos.

Ma culasse cliquette et se bloque. Je n'ai plus de munitions. L'insurgé ne fait pas de bruit, mais il commence à se relever. Je ne peux pas me lancer dans un nouveau corps-à-corps. Je n'en ai plus la force. Je recule dans la pièce enfumée et plonge à la recherche de l'AK du mort. Le sélecteur est réglé sur tir automatique. Je virevolte et presse la détente en même temps que je me jette en arrière dans le vestibule. L'AK crache une courte rafale, puis se tait. De nouveau, je n'ai plus de munitions. L'insurgé se trouvait à moins de 2 mètres de moi et je l'ai largement manqué.

Je me rappelle qu'il me reste quelques chargeurs aux trois quarts vides dans les poches de mon gilet. Je retourne dans la pièce enfumée où se trouve l'insurgé mort et récupère mon M16. Tout en présentant mon dos à l'insurgé blessé, j'enfonce un chargeur et réarme mon M16. Deux pas rapides, et je me retourne pour lui faire face sur le toit.

L'insurgé s'est avancé jusqu'au bord d'une grande terrasse scarifiée par du shrapnel et équipée d'un grand réservoir jaune rempli d'eau. Il traîne son AK par la bandoulière. Il titube et je constate qu'il est sérieusement blessé. On dirait qu'il s'apprête à sauter de la terrasse. Je remarque une flaque de sang à côté de lui.

Je lui vide mon chargeur dans le corps. Je vois mes balles toucher au but tandis que des morceaux de chair s'envolent de sa cuisse. J'appuie sur la détente jusqu'à ce que la culasse claque dans le vide. Même à ce moment-là, je garde le doigt sur la détente.

L'insurgé, le corps ensanglanté et déchiqueté, tombe en avant la tête la première et bascule par-dessus le muret. Je l'entends s'écraser dans le jardin en contrebas dans un bruit sourd. Une fumée gris-bleu s'échappe du canon de mon M16. Debout, je regarde la fumée se dissiper dans l'air de la nuit.

Lentement, je me dirige vers le rebord de la terrasse et jette un coup d'œil en bas. Il y a une empreinte dans la végétation, là où l'homme est tombé. Je distingue ses baskets dans l'obscurité, elles sont coincées de manière grotesque au-dessus de sa tête. Une mitrailleuse SAW crépite et élague les palmiers qui l'entourent. Ses jambes retombent.

Ce devait être Ohle ou Maxfield. Ils ont dû le tuer. Sinon, nous l'achèverons plus tard.

Je fais demi-tour et boite jusqu'au vestibule. Un coup de fusil à pompe ébranle la maison, puis un autre. Un pistolet de 9 mm aboie, suivi par une rafale de M4. Fitts et Lawson. Misa et Hall. Ils sont maintenant en bas. Je ne veux pas rester à découvert. Je sais que si cela ne tenait qu'à moi, je flinguerais tous ceux qui ne portent pas de casque, surtout s'ils se planquent dans l'obscurité.

Je m'assieds dans un coin, à l'écart de l'escalier. Je sors une Marlboro rouge. J'ai les lèvres gonflées et enflées. Je m'en fous. J'allume ma cigarette, tire une longue taffe et contemple le sang en train de sécher sous mes ongles. Je tends la main et me retire du bras, au-dessus du coude, un éclat de bois provenant de l'armoire – comme une énorme écharde.

Quelle journée de con.

Des bruits de pas. Quelqu'un monte l'escalier. Je tire une nouvelle taffe et recrache la fumée. Elle flotte quelques instants dans l'air.

J'ai la gorge sèche, comme si j'étais malade.

— Salut.

— Chef Bellavia, chef Bellavia, vous êtes où ?

C'est Lawson.

— Là-haut, je réussis à dire.

— Chef Bellavia, ça va ? Pourquoi vous n'êtes pas resté en bas ? Vous allez bien ?

— Ouais, ça va. Ça va.

C'est un mensonge. Je me demande si je pourrai m'en remettre un jour.

Chapitre 22

Serrés comme des sardines dans des sacs mortuaires

Après-midi du 17 novembre 2004
Échangeur autoroutier, à l'est de Fallouja

Sept jours plus tard, nous émergeons de la bataille de Fallouja sales, puants et incrustés de crasse. Nous n'avons plus rien d'humain, nous ne sommes que les ombres loqueteuses de ce que nous étions auparavant. Dix jours de combats continus maison par maison, sans douche, sans répit. Ici, sur l'échangeur, nous faisons tache parmi les uniformes soignés et les bottes cirées de ceux que feu le colonel David Hackworth appelait autrefois les Fils de pute de l'échelon arrière, les FPEA.

Nos uniformes sont imprégnés de sang, de saleté, de poussière de béton et auréolés de fumée. Nous avons tous d'épaisses marques brunes sur nos fonds de treillis, le résultat de la diarrhée. Nous sommes si malades que certains d'entre nous arrivent à peine à marcher.

Nous ne nous sommes pas rasés depuis le 8 novembre. Nous avons l'air de naufragés en haillons, aux barbes folles et aux yeux injectés de sang. Fitts est le plus barbu de nous tous ; il ressemble à une version sale et ensanglantée de Grizzly Adams[26].

Lorsque nous sortons de nos Bradley, chacun de nos pas s'avère une épreuve. *Vous n'allez pas vous laisser aller devant tous ces FPEA, pas vrai ?*

Nous avons le ventre ballonné, le cul en feu. Nous avons des entailles et des écorchures superposées les unes sur les autres. Nos

visages ne sont plus que de sales gueules boursouflées. Nous avons chopé toutes sortes d'infections et nos plaies suppurantes sont là pour le prouver. Nous sommes à bout.

Le sergent-chef Peter Smith de la compagnie Alpha s'est débrouillé pour nous dégotter de la bouffe chaude. Cela fait longtemps que nous en rêvons, que nous mourons d'envie de manger chaud. Nous nous fichons complètement du goût que cela peut avoir. Nous avons pris notre dernier repas chaud le 11 novembre et nous avons besoin de nous remplir la panse. Nos estomacs gargouillent et se soulèvent. Nous sommes à la fois affamés et nauséeux, et même si nous savons que tout ce que nous mangerons ne fera que nourrir notre diarrhée, nous nous en fichons.

Nous nous dirigeons en chancelant vers la zone du mess. Notre odeur pestilentielle fait dégager tous les FPEA de notre chemin. Au moins nous est-elle utile à quelque chose.

Les derniers jours ont été assez durs à supporter pour chacun d'entre nous. Notre chef de section, le lieutenant Edward Iwan, est mort. Une roquette l'a pour ainsi dire coupé en deux au niveau de l'estomac alors qu'il se penchait hors de sa tourelle de Bradley pour tendre son matériel à un journaliste. Au début, il a réussi à s'accrocher à la vie. Le sergent-chef Peter Smith, le sergent Eric Dove et le lieutenant-colonel Newell ont aidé à son évacuation vers le poste chirurgical de notre bataillon, où le commandant Lisa DeWitt l'a conduit en personne jusqu'à l'hôpital des Marines de Fallouja. Lorsqu'elle est arrivée sur place, les chirurgiens lui ont affirmé que le type de blessure de son patient s'avérait toujours fatal. Elle a imploré jusqu'à ce qu'ils acceptent de l'examiner. Même si ses organes vitaux étaient sérieusement atteints, son pouls battait toujours. Cela a galvanisé les médecins des Marines, qui l'ont aussitôt transféré au bloc opératoire et se sont battus pendant trois quarts d'heure pour le sauver. La seule force de volonté du lieutenant Iwan a aidé son cœur à battre plus longtemps que n'importe quel autre aurait pu le faire. Mais au final, l'espoir n'a pas duré. L'officier que nous estimions tant est mort sur la table d'opération.

Malgré la mort d'Iwan, la puissance de feu de l'équipage de son Bradley était attendue de toute urgence dans ce qui devait rapidement devenir une bataille de grande ampleur après qu'ils

eurent quitté notre section le 12 novembre. Le mitrailleur d'Iwan, le sergent Tyler Colly, se trouvait à quelques centimètres de lui lorsque le drame se produisit. Il fut le premier à secourir notre officier mortellement blessé et, quelques minutes plus tard, il se lançait dans la tâche peu enviable de nettoyer les terribles stigmates de sa mort dans la tourelle. Colly préparait son matériel pour lessiver le chenillé lorsqu'un bras le saisit par-derrière, l'arracha du Bradley et lui piqua son seau d'eau. Une gerbe d'eau savonneuse éclaboussa le sol et les sièges arrière du véhicule, puis l'aumônier Rick Brown reposa le seau par terre et plongea ses yeux dans ceux de Colly, comprenant parfaitement ce que venait de traverser ce jeune sous-officier.

« Allez, sergent, vous en avez assez fait comme ça. Vous pouvez aller vous reposer. Laissez-moi faire ce travail à votre place », dit-il à Colly.

Pendant les trente minutes suivantes, le soldat Matthew Carswell, le pilote d'Iwan, et Tyler Colly réfléchirent dans un silence absolu à ce qui venait de se produire et au futur incertain qui les attendait. Au loin, ils pouvaient entendre les clameurs familières d'une bataille de rue et, beaucoup plus près d'eux, les petits frottements réguliers que produisait l'aumônier Brown à l'intérieur du véhicule en accomplissant la plus morbide des tâches à leur place afin qu'ils puissent rester concentrés sur la difficulté de leur mission. Rick Brown, l'unique éclat de moralité dans une ville gangrenée par la souffrance.

L'aumônier Brown s'avance maintenant vers Colly et le reste de l'équipage pour leur parler alors qu'ils se trouvent en zone de repos de la compagnie A, où ils attendent de pouvoir manger. Le mess n'est qu'une grande étendue de désert à découvert au bord de l'échangeur autoroutier. Les FPEA nous ont grillé la politesse pour bouffer. Ils font déjà la queue, en papotant et en rigolant. Leurs uniformes sont impeccables.

Nous les regardons avec haine tandis qu'ils engloutissent les repas qu'on nous a préparés. Aucun de nous n'a la force de protester. D'humeur morose, nous nous laissons tomber dans la poussière. Je m'allonge sur le dos à côté de Ruiz, qui est maintenant sourd comme un pot en raison de tous les AT4 qu'il a tirés au cours de ces derniers jours. Je doute qu'il récupère complètement ses facultés auditives. Il

retire l'une de ses bottes couvertes de merde et de fragments répugnants. Sa chaussette dégage une puanteur telle qu'elle devrait être interdite par le Code de la Guerre[27]. Il l'enlève et la pose sur le côté. Son pied est noir et moucheté de petites plaies rouges. Un liquide jaune-orange suppure de dessous ses orteils. Nous n'avons pas eu la possibilité de nous déchausser pendant plusieurs jours.

Il y a quelques nuits de cela, nous venions de nous endormir lorsque Misa a commencé à hurler à l'attention de quelqu'un devant le bâtiment qui nous servait de poste de commandement : « Enfile ton casque, connard. Ton casque ! »

Juste au moment où Fitts allait lui demander de la fermer, des rafales d'AK ont traversé la pièce dans laquelle nous nous trouvions. Misa a répondu par une salve exagérée de sa mitrailleuse M240 que nous avions installée en position de tir au cas où. Quatre insurgés, vêtus de vestes de treillis américains et de blue-jeans, s'étaient rassemblés contre le mur d'enceinte de notre maison. Après un signal de la main, ils se sont mis à charger dans notre cour, en faisant feu de toutes leurs armes.

Misa en a rapidement criblé un de plusieurs balles. Les autres ont hésité, puis ont rebroussé chemin dans une rue où le char du sergent Matthew Phelps les a fauchés avec des rafales de mitrailleuse calibre 12,7 mm.

Cet incident soulignait une fois encore le besoin constant que nous avions d'être sur le qui-vive, même lorsque nous avions enfin la possibilité de nous accorder quelques minutes de roupillon. Ce qui signifiait dormir chaussés de nos bottes, quelles qu'en puissent être les conséquences pour nos pieds.

Ce n'est pas trop demander que d'avoir un repas chaud, non ? Nous avons appris à considérer les nécessités basiques de la vie quotidienne comme un luxe précieux. Ces FPEA sont incapables de le comprendre. Personne, à moins d'avoir vécu les mêmes choses que nous, ne le comprendra jamais. Le fossé entre ceux qui se battent et ceux qui les soutiennent n'a jamais été aussi grand.

L'adjudant-chef Cantrell débarque au milieu de nous pour faire un esclandre au sujet de la bouffe. Ces sept derniers jours, Cantrell s'est battu avec une rage exceptionnelle. Je le respecte à présent plus que

jamais. Il crie et sort de ses gonds durant les combats, mais il a démontré qu'il était capable de faire n'importe quoi quand nous étions au fond du trou.

Le lendemain matin de mon combat dans la maison, alors que nous étions confrontés à une nouvelle position retranchée – un complexe industriel cette fois-ci –, ma section est restée coincée sur le toit d'un garage sous un épais barrage de tirs. Cantrell a volé à notre secours. Il a piloté son Bradley comme un bélier et a défoncé le mur d'enceinte de l'usine. Il a pénétré jusqu'au cœur du complexe, son Bushmaster vomissant des obus explosifs. Sa mitrailleuse lourde a criblé des bâtiments qu'il nous aurait fallu investir en combat rapproché. Un incendie s'est déclaré, puis un autre. En moins de quelques secondes, tout le complexe s'est embrasé, grâce au pilonnage de Cantrell.

Depuis notre position sur le toit, nous avons entendu les hurlements des insurgés qui brûlaient vifs. Nous sommes restés là et nous les avons écoutés jusqu'à ce que les flammes nous chassent de notre position.

Maintenant, tandis que Cantrell cherche quelqu'un sur qui hurler pour que nous puissions avoir à bouffer, un de nos gars se relève et s'éloigne, mi-courant, mi-titubant, jusqu'à un Bradley garé à proximité. Il se planque derrière et je l'entends qui cherche à vomir. Je regarde pour voir de qui il s'agit, mais je n'arrive pas à l'identifier. Tandis que je tends le cou, quelqu'un d'autre perd le contrôle de ses intestins. Lorsque je me retourne, une grande flaque de diarrhée mêlée de mucus sanglant fume dans la poussière à côté de moi.

Je suis trop fatigué pour m'éloigner.

Nous chions comme cela depuis plusieurs jours. Pour moi, cela a commencé après mon combat dans la maison, le 10 novembre. Ma blessure à l'entrecuisse n'a cessé de me faire souffrir depuis et j'ai passé mon temps à la recouvrir de pommade antibiotique Neosporin et à m'essuyer le cul, qui n'arrête pas de couler, avec des bandes de tissu découpées dans mon T-shirt. À la fin, désespéré de pouvoir faire cesser cette diarrhée, j'ai découpé un autre bout de tissu et je me le suis enfoncé dans l'anus.

Parfois, la diarrhée nous laissait tellement déshydratés que Doc Abernathy devait nous réhydrater par voie intraveineuse au beau

milieu des combats. Il nous a également fait avaler toutes sortes de pilules, mais aucune d'entre elles n'a jamais produit le moindre effet.

Doc se traîne à côté de Ruiz en boitant. Il regarde autour de lui et s'adresse à nous : « N'oubliez pas de vous laver les mains avant d'aller déjeuner. »

Et pour quoi faire ? Comment pourrions-nous être plus malades que nous ne le sommes déjà ?

Doc lui aussi m'a montré ce qu'il valait au cours de ces derniers jours.

Le 12 novembre, les insurgés ont bien failli nous décimer lors d'une fusillade qui a duré six heures. J.C. Matteson, l'un de nos éclaireurs, est mort, fauché par une roquette de RPG alors qu'il se trouvait dans la tourelle de mitrailleuse d'un Humvee. Peu de temps avant cela, le lieutenant Iwan avait déjà trouvé la mort. Alors que les combats faisaient rage, notre section s'est emparée d'un autre grand bâtiment et a investi le deuxième étage. Lorsque nous nous sommes retrouvés là-haut, nous nous sommes rendu compte que la plupart des murs ouvrant sur l'extérieur avaient été détruits. Nous étions à découvert dans toutes les directions et les insurgés ont rapidement mis notre erreur à profit. Des tirs de mitrailleuses et de snipers nous ont visés de deux directions à la fois. Nous avons riposté en faisant usage de toutes nos armes, mais sans aucun espoir de gagner une quelconque supériorité de feu. Les insurgés nous ont débordés et ont cloué au sol une grande partie de la section.

Ce jour-là, Doc a eu du pain sur la planche. À peine Tristan Maxfield avait-il blessé un insurgé qu'un tir de roquette lui sectionnait pour ainsi dire le pied et la cheville. Sans perdre une seconde, John Ruiz s'est relevé d'un bond et est allé se placer à côté de Maxfield. Tandis que les balles volaient tout autour de lui, Ruiz a protégé la tête de Maxfield en faisant barrage de son corps. Un quart de seconde plus tard, Doc arrivait à son tour et commençait à soigner Maxfield, s'exposant aux tirs ennemis tout en accomplissant son travail.

Maxfield a ignoré la douleur, ignoré le fait qu'un connard de moudj venait d'altérer sa vie pour toujours. Tout ce qu'il a trouvé à dire, c'est : « Doc, fais-moi rouler sur le ventre ! Mets-moi sur le ventre ! »

Un peu surpris, Doc a doucement installé Maxfield sur le ventre. Maxy a récupéré son arme et repris le combat alors même que Doc Abernathy luttait pour contenir son hémorragie et panser sa blessure.

Ces hommes semblent tout à fait ordinaires. Pourtant, le 12 novembre, j'ai constaté la grandeur de leur esprit. Ils ont été à la hauteur du défi qui les attendait et ont combattu sans réserve les uns pour les autres. Malgré la terreur éprouvée durant ces longues heures où nous sommes restés bloqués dans ce bâtiment, je ne me suis jamais senti aussi proche d'autres hommes. Nous sommes restés unis et nous nous sommes distingués.

Maintenant, alors que je médite toujours sur la suggestion polie de Doc selon laquelle nous devrions nous laver les mains, un sergent-chef que je n'ai jamais vu approche à grandes enjambées de notre section. Il a encore plus de breloques à son uniforme qu'un Navy SEAL. Il lève une main et nous fait signe. Je vois qu'il porte un gant Nomex dont le tissu de l'index – le doigt qui appuie sur la détente – est coupé à son extrémité. Ses ongles sont propres.

J'en tomberais sur le cul si on m'apprenait que ce tas de merde a tiré ne serait-ce qu'un seul coup de feu depuis qu'il a fait ses classes.

Une lunette de visée dernier cri équipe le rail de son M4. Nous en aurions eu souvent l'usage, surtout durant notre combat au deuxième étage de notre bâtiment en ruine, le 12 novembre.

Il nous observe à travers ses lunettes balistiques toutes neuves de marque Wiley X, le saint Graal de l'équipement de combat. Son visage esquisse une moue de dégoût lorsqu'il perçoit des effluves de notre puanteur. Une paire de menottes métalliques, toutes neuves, pend à son ceinturon et scintille au soleil.

— Qui c'est ? Ce connard de Billy le Kid ?, je chuchote à l'attention de Fitts.

— Quelle unité est-ce là ?, demande-t-il sèchement.

Personne ne lui répond. Ça l'énerve.

— Soldat !, m'aboie-t-il au visage. Quelle est cette unité ?

On dirait un mec qui veut jouer au dur.

— Pardon ?, je réponds.

— Vous êtes de quelle unité ?

— Moi, c'est sergent-chef, mon gars.

Il ignore ma remarque.

— Quelle unité ?

Je suis prêt à lui fracasser la gueule jusqu'à ce qu'il couine. Au lieu de cela, le lieutenant Meno le fixe du regard comme s'il était une sale merde et lui lance :

— *Sergent-chef*, vous êtes devant la section 2-2 Alpha.

Notre chef de section s'exprime sur un ton de salopard, ce qu'il est devenu après notre combat du deuxième étage. Meno a tué plus de gars que sa part ce jour-là. Le fossé entre officiers et sous-officiers est habituellement impossible à combler, mais Meno l'a fait. C'est un des nôtres. Un frère.

Mais Billy le Kid refuse d'abdiquer. Fitts se redresse et lui demande :

« Hé, branleur, de quoi t'as besoin ? »

— Le général Batiste est en route. Danger Six veut remercier chacun d'entre vous en personne pour ce que vous avez fait.

Formidable. Quelqu'un m'a écorché la gueule de manière à ce que j'en conserve une cicatrice et que je puisse me rappeler cette journée mémorable toute ma vie.

Il attend notre réaction. Je suppose qu'il s'attend à ce que nous poussions une clameur ou que nous nous écriions tous en chœur : « Oh, waouh ! » Ce n'est pas le cas. Tout ce que nous voulons, nous, c'est un repas chaud et un peu de sommeil. Notre horizon de vie se réduit à ces deux besoins primordiaux. Tout le reste représente un obstacle, tout simplement.

Knapp est le suivant à prendre la parole.

— Si Danger Six apporte des tacos avec lui, je lui ferai faire le tour de la propriété comme si nous venions de remporter le Super Bowl.

Nous éclatons tous de rire. Sauf notre visiteur, que cela n'amuse guère.

Billy le Kid se lance à nouveau. À contrecœur, il fait quelques pas dans notre direction. Sa paire de menottes cliquette contre son gilet pare-balles.

— Danger Six arrive. Il faut vous nettoyer avant de vous présenter devant lui.

Veut-il dire que je dois enfoncer un bout de T-shirt tout propre dans mon fion à vif ?

Le soldat derrière le Bradley est à nouveau pris de hauts-le-cœur. Fitts se rallonge dans la poussière. Nous nous désintéressons de notre visiteur. La brise nous apporte l'odeur du vomi frais et Billy le Kid se fait discret.

Ruiz commence à talquer ses pieds mutilés. Je suis couvert de merde d'un côté de mon treillis, de gerbe de l'autre. Et notre général veut venir nous parler.

Tout cela devient insupportable.

Je ferme les yeux et me rallonge sous le soleil matinal. Un peu plus loin, les FPEA fument et plaisantent en mangeant notre bouffe. On dirait qu'ils parlent de je ne sais quelle retransmission de match de basket-ball sur la chaîne de sport ESPN.

Quelque chose me cache soudain le soleil. J'ouvre les yeux, mais je ne distingue qu'une silhouette d'homme debout, à l'envers. Je ne sais pas qui c'est.

— Quoi de neuf ?

L'homme se penche vers moi pour m'inspecter. Je remarque qu'il s'agit d'un commandant.

« Danger Six est sur zone », dit-il sur un ton dramatique. Je note que son grade est peint sur son casque immaculé. Il porte aussi la marque des FPEA : son casque en kevlar ne dispose pas de monture pour y accrocher des lunettes de vision nocturne.

— Vous et vos hommes, vous devez vous lever et vous raser. Il est accompagné de journalistes des magazines *Army Times* et *Stars and Stripes*.

Nous l'observons d'un air ahuri, comme si c'était un extraterrestre. Voyant la manière dont nous réagissons, il décide de hausser le ton.

— Je sais que vous étiez dans la brousse là où ça chauffait, mais nous faisons tous partie de l'armée et il nous faut maintenir notre rang. Hooah ?

Personne ne lui répond. *Dans la brousse ? Ce connard croit peut-être que nous sommes toujours au Vietnam ?*

Le commandant ouvre la bouche pour dire quelque chose, mais Fitts le coupe dans son élan.

— C'est quoi, ces conneries ? C'est une putain de blague, c'est ça ?

Je suis tellement soufflé et mon ouïe est si mauvaise que je n'arrive pas à savoir si Fitts s'adresse à moi seul ou à toute la section. Je me redresse et promène mon regard autour de moi, en essayant de contenir ma rage.

Puis, je le vois. À une centaine de mètres, le sergent-chef Lockwald, notre joueur de guitare, notre sapeur spécialiste en démolition de bermes, s'entretient avec le général Batiste.

Lockwald a l'air fraîchement rasé.

Il doit plaisanter. Nous avons passé la nuit dernière serrés comme des sardines, dans des sacs mortuaires, afin de garder un peu de chaleur. Et maintenant, nous sommes censés nous raser pour que le général puisse se faire prendre en photo ?

Lockwald n'est plus le même homme que celui qui a ouvert la brèche au début de notre assaut. D'une part, parce que cet homme qui n'aurait jamais souhaité prendre la vie de qui que ce soit s'est retrouvé à couvrir une rue alors qu'une vague d'insurgés passait devant lui et se ruait à l'assaut de notre position au second étage de la maison. Il s'est vu dans l'obligation de faire un choix. Devait-il renier ses principes, ou laisser les hommes de la Troisième Section qui avaient mis pied à terre se faire prendre au piège par une trentaine d'insurgés ?

Il a armé sa 12,7 mm et les a balayés comme des quilles de bowling.

D'autre part, parce que le lendemain matin, le rêve sur lequel il plaisantait est devenu réalité. Le capitaine Sims en a eu sa claque et a ordonné à Lockwald et à sa bande de sapeurs de tirer un MICLIC dans la rue cible. Des fenêtres ont été soufflées dans toutes les

directions sur plusieurs pâtés de maisons, en même temps que plusieurs bâtiments tremblaient sur leurs fondations. Des débris ont plu tout autour. L'onde de choc a tué des dizaines d'insurgés. Lorsque nous avons traversé le quartier, nous avons trouvé leurs corps contorsionnés dans d'horribles positions. Dans une maison, j'ai découvert un homme qui avait succombé en se griffant le visage et les yeux. Le blast avait pour ainsi dire vidé certains hommes de leurs organes.

Lockwald serre la main du général Batiste. Ils échangent quelques mots avant que le général n'avance vers un autre sapeur.

— Hé, Fitts ?

— Ouais, mon pote ?

— Ils ont fait en sorte que tous les sapeurs soient rasés.

Fitts crache un morceau de chique dans la poussière.

— Je ne peux plus supporter toutes ces conneries.

Le commandant rejoint l'aréopage multimédaillé du général Batiste.

Mon estomac gargouille. Je baisse les yeux et vois mon ventre gonflé par les gaz.

Si je me lève, je vais chier mon bout de tissu et encore une fois ce sera l'éruption du volcan Saint-Anus. Je tapisserai mes bottes d'une couche de merde en fusion.

Nous sommes tous des bombes bactériologiques géantes. Nous détonons régulièrement. Aucun d'entre nous n'a la force de faire autre chose que rester allongé dans la poussière et dans sa propre crasse.

— Fitts.

— Bellavia.

— Tout ce que je veux, c'est du putain d'Imodium, du Pepto ou n'importe quoi d'autre qui puisse me colmater le fion. Après, je voudrais juste bouffer et dormir.

— Pareil pour moi.

Derrière nous, le soldat vomit une dernière fois, puis revient s'écrouler au milieu de notre groupe.

Knapp crache un glaviot dans la poussière. Il est fiévreux et sa gorge est pourpre.

Notre nouveau sergent-major marche jusqu'à nous.

— Que voulait ce commandant ?, demande-t-il.

Lorsque nous le lui expliquons, le sergent-major Bohn nous regarde d'un air incrédule.

— Il n'a pas vraiment dit ça, si ?

— Si, sergent-major, c'est ce qu'il a dit.

Le sergent-chef Smith en entend parler à son tour. Il débouche du mess en gueulant en allemand. Son crâne chauve est rouge de colère. Je ne l'ai jamais vu aussi furieux. Le sergent-major Bohn part l'intercepter, mais le capitaine Doug Walter l'empoigne le premier.

Le capitaine Walter. Notre ancien commandant de compagnie Alpha.

Il est de nouveau parmi nous à cause d'un autre mort. Le jour de notre siège au deuxième étage de la maison, le capitaine Sims a progressé jusqu'au pâté de maisons suivant et est entré dans une maison. Nous avons entendu des détonations. Sims est tombé. Il s'était engouffré dans une embuscade parfaitement préparée. Deux autres soldats ont été touchés avec lui : Joey Seyford s'est pris une balle d'AK à bout portant dans l'épaule et une autre dans la jambe. Seyford n'a pas décroché pour autant et a fait s'enfuir deux insurgés. Le sergent de l'US Air Force Greg Overbay, détaché auprès de la compagnie Alpha en qualité de contrôleur aérien, a également été blessé dans la maison. Le sergent Travis Barreto a réussi à conduire les deux hommes à l'abri et l'un de nos interprètes, Sammy, a fini par tuer un insurgé au cours de la mêlée.

Sammy, un ancien sergent de la garde républicaine, se sentait particulièrement proche de l'homme qu'il considérait comme son propre chef, Sean Sims. Pendant que Barreto portait Seyford et aidait Overbay à sortir de la maison, Sammy soulevait de lourds barils d'essence afin que les soldats américains puissent s'en servir comme marchepied pour franchir un mur d'enceinte et être évacués.

Tandis que les blessés étaient examinés, Sammy se trouvait réduit à l'état d'épave humaine. Sammy, dont les joues étaient noyées de larmes, savait ce qu'aucun des soldats s'affairant autour des blessés n'avait encore compris. Le capitaine Sims était mort à l'intérieur de cette maison.

Aucune unité n'avait perdu autant de chefs au cours d'une seule bataille depuis la guerre du Vietnam. Tous nos supérieurs, à l'exception du lieutenant Meno, étaient morts sous les tirs ennemis. Iwan, Sims, et notre engagé le plus ancien, Faulkenburg.

Le capitaine Walter, qui occupait la chambre de Sims sur base durant son absence afin de protéger ses affaires des pilleurs itinérants, sauta dans un Blackhawk et vola jusqu'à Fallouja pour prendre le commandement de la compagnie Alpha. Sims était son meilleur ami et il éprouva plus de peine que n'importe qui d'autre.

J'entends le sergent-chef Smith gueuler au capitaine Walter : « Qu'ils aillent se faire foutre avec leurs photos ! Et avec leur connerie de rasage ! » Le sergent-major Bohn est avec eux. Il acquiesce d'un hochement de tête. Smith est toujours furieux : « Tout ce qu'ils veulent, mon capitaine, c'est à bouffer. Toutes leurs conneries, ça suffit. Ils n'ont aucune idée de ce que ces gamins ont subi. »

Avant que Doug Walter n'arrive pour prendre le commandement de la compagnie A, le sergent-chef Peter Smith a fait office de commandant par intérim. Dans une période de stress intense, alors que sa compagnie venait d'encaisser des pertes tragiques, Smith s'est affirmé comme une personnalité solide et, moins d'un quart d'heure après la disparition de Sean Sims, il menait la compagnie au combat.

Le général Batiste n'est plus très loin ; il s'entretient avec un autre sapeur. À moins qu'il ne soit aussi sourd que nous, il peut difficilement ignorer ce qui se passe. Il n'y prête pas attention.

Whaou. C'est incroyable. Le sergent-chef Smith s'apprête à mordre. Nos chefs se battent pour nous.

Mais ils perdent. Nous recevons l'ordre de nous raser et de nous laver comme nous le pouvons.

Je trouve un vieux rasoir électrique alimenté par des piles de 1,5 volt et je me mets au travail. Ma barbe est si épaisse que j'ai

l'impression de couper des ronces avec un bout de bois. Je coupe et arrache des touffes de poils. Le temps que je finisse, j'ai rouvert de vieilles coupures de mon visage. De nouvelles chevauchent les anciennes, je me remets debout sur mes pieds avec le reste de la section. Nos visages sont tachés de sang suintant de plusieurs dizaines d'égratignures ou de coupures. En temps normal, cela ne devrait pas être un sujet d'inquiétude. Mais, ici, à Fallouja, toutes ces plaies seront infectées avant le lendemain matin.

Je jette un coup d'œil à mon gilet de combat. Il est toujours éclaboussé du sang du Croque-mitaine. Après que Lawson est venu me récupérer sur la terrasse, nous avons inspecté la maison et sorti les corps dehors. Fitts et Lawson ont découvert plus tard un sixième insurgé dans une pièce à l'étage, derrière la porte que je n'avais pas ouverte. Ils l'ont abattu au fusil à pompe à travers une ouverture dans le mur.

Dans la cuisine, nous avons trouvé des substances médicamenteuses et des seringues auto-injectables de l'armée américaine. Elles avaient été remplies d'atropine et d'épinéphrine. Les moudj qui se trouvaient à l'intérieur de la maison s'étaient injecté le produit directement dans le cœur. Il avait fait office de PCP – la « poussière d'ange » – et leur avait permis de continuer à se battre bien après que mes balles eussent dû les tuer.

Dans une autre partie de cette maison, j'ai trouvé un étui avec un insigne du Hezbollah. Certains des six hommes étaient très certainement chiites, pas des radicaux sunnites dont nous avions été informés qu'ils étaient majoritaires dans la province d'Anbar dominée par Al-Qaida. Quelqu'un d'autre a découvert des documents de l'Autorité palestinienne parmi des décombres à l'étage. Trois pierres plates, des *turba*, ont aussi été trouvées sous un Coran, enveloppées dans un morceau de velours. Les musulmans chiites posent le front dessus lorsqu'ils se prosternent pour prier.

En même temps que je regarde les taches de sang sur mon gilet pare-balles, je pense à la manière dont ces hommes sont morts. Les jeunes étaient fervents et se sont battus avec ténacité, surtout le jeune en débardeur, qui a couru depuis les barrières en béton jusqu'à la cuisine au début des combats. Je l'ai touché à deux reprises, et il

est quand même revenu m'affronter lorsque je me suis retrouvé coincé dans la pièce.

Je trouve cela ironique que le plus vieux de la bande, le Croquemitaine, se soit planqué dans une armoire pendant que son unité combattait jusqu'à la mort. Puis, quand il s'est senti piégé, il a giclé de sa cachette et a cherché à s'enfuir. À la fin, il a plaidé pour avoir la vie sauve.

Les plus jeunes étaient les plus fanatiques. Ils avaient été embrigadés depuis leur enfance et radicalisés au-delà de toute raison. Ils étaient prêts à se battre et à mourir dès lors que leurs chefs leur en donneraient l'ordre, même si ces derniers restaient à l'abri.

Je me demande si cet endroit est au-delà de toute espérance.

Le général Batiste s'approche maintenant de nous.

Son laquais impeccable portant le grade de commandant se tient légèrement en retrait derrière son épaule. Photographes et journalistes se pressent autour de lui. À ce moment, en ce lieu, le général Batiste est une rock-star.

J'aurais aimé que Mick Ware puisse voir cela. Youri et lui nous ont quittés le matin du 12 novembre. Avant de partir, Ware m'a tendu son téléphone satellite et m'a dit d'appeler ma femme.

— Laissons d'abord les hommes appeler leur famille, j'ai répondu.

Les uns après les autres, les hommes ont fait la queue pour appeler leurs proches. Je suis passé le dernier. J'ai pris le téléphone et j'ai composé le numéro d'une main tremblante.

Le téléphoné a sonné dans l'État de New York. Deanna a décroché.

Elle savait que c'était moi.

— David ! Où es-tu ?

— Je vais bien, ai-je répondu.

Je me demande ce qu'elle a pu faire pendant tout ce temps-là.

— J'ai vu les informations à la télévision. Est-ce que tu es à Fallouja ?

Je ne pouvais pas lui répondre sans violer nos règles de sécurité. Et pourtant, je voulais tout lui dire. Je n'en avais pas le temps, et je ne savais pas comment le faire. Comment dire à l'amour de votre vie que vous avez respiré le dernier souffle d'un homme alors que vous étiez en train de lui ôter la vie ?

— Mon cœur est à bout !, s'exclame-t-elle. À chaque fois que je regarde les infos, je ne peux pas le supporter. Où es-tu ? Dis-le moi ! Tu es à Fallouja, c'est ça ?

— Non, je réussis à dire. Nous sommes à proximité. Tout va bien.

— J'ai eu un affreux pressentiment. Quelque chose ne va pas, n'est-ce pas ?

Alors que je rejoue cette conversation dans ma tête maintenant, je m'étonne encore de la manière dont elle a pu percevoir cela.

Une minute plus tard, mon petit garçon a pris le téléphone.

— Papa, fais en sorte de combattre les méchants !

— Bien sûr, mon bonhomme. Je t'aime.

— Ne rate pas les méchants !

— OK, Evan. Je t'aime.

— Je t'aime aussi, papa.

Puis leurs voix se sont éteintes.

Le général Batiste serre la main de Meno. Les deux hommes discutent et, tandis que je les observe, les paroles d'Evan me reviennent à l'esprit. Peut-être est-il temps que j'arrête d'être un soldat et que je revienne à la maison pour devenir un père. Et un mari pour Deanna.

Je ne sais pas trop comment faire.

Le général Batiste se tourne vers Pulley. Il jette un coup d'œil furtif à la bande velcro portant son nom avant de lui serrer la main. « Soldat Pulley, j'ai entendu beaucoup de bonnes choses sur vous, mon garçon. »

Les caméras et les appareils photos bourdonnent. Nous sommes au milieu d'une palanquée de gradés qui assistent à une foire aux

bovins.

Le commandant apparaît devant moi. En dépit de ma puanteur, il se penche en avant et me murmure : « Hé, soldat, donnez-moi votre adresse e-mail et je vous enverrai des photos de vous en compagnie de Danger Six. »

— Mon commandant, c'est David arobase va-te-faire-foutre point com.

Fitts commence à sourire. Je réalise que j'ai fait la grande boucle. Je suis comme lui maintenant, je ne supporte plus la connerie.

La colère enflamme le visage du commandant. Il prend une profonde inspiration, puis murmure, presque pour lui-même :

— Nous sommes à Fallouja. Je suis avec l'*infanterie*. Vous devez vous y faire.

Une heure plus tard, nous sommes renvoyés au combat.

Épilogue

Promesses brisées

Été 2006

Au cours de l'été 2005, je quittai l'armée et retournai à la vie civile. Ce fut la plus difficile des décisions que j'eus jamais à prendre. J'aimais être un sous-officier et cela me manque tous les jours.

Après être rentré à la maison, je fus témoin d'une nouvelle bataille, qui faisait rage cette fois à la télévision, au sujet de l'Irak. La rancœur et le défaitisme qui régnaient à Washington au sujet de cette guerre me choqua. Pendant que d'autres vétérans de cette Guerre contre la Terreur revenaient peu à peu au pays, nous partagions le même sentiment, l'impression d'être privés de notre droit de vote. Nous qui nous étions sacrifiés, nous étions ignorés par les générations qui avaient vécu la Seconde Guerre mondiale ou la guerre du Vietnam et qui siégeaient maintenant au gouvernement. Je rejoignis Wade Zirkle afin de créer l'association Vétérans pour la Liberté, un comité d'action politiquement neutre dédié au soutien de nos troupes en Irak et en Afghanistan. Je veux croire que cette guerre est un noble effort, mais je crains qu'elle ne s'achève d'une terrible manière.

La plupart des Américains n'avaient aucune idée de ce qui se passait réellement en Irak en 2004. Certains ne voulaient rien savoir. Pendant des années, nous avions eu la vie facile avec des frappes aériennes qui ne débouchaient sur rien. Ce type de guerre avait plus à voir avec des jeux vidéo sur PlayStation qu'avec la bataille de Huê ou celle de Séoul en 1950. Ou celle de Fallouja en 2004.

Même ceux qui lisaient les journaux ou regardaient les informations du soir ne comprenaient pas tout. La raison en était

claire : les reportages en Irak laissaient beaucoup à désirer. Les correspondants de guerre du genre de Michael Ware étaient peu nombreux et éloignés des combats. La plupart des journalistes qui couvraient l'Irak étaient cantonnés dans les hôtels de Bagdad où des correspondants arabes freelance animés de motifs douteux leur refilaient le matériel rédactionnel brut dont ils allaient se servir.

Dans la plupart des grandes agences de presse aujourd'hui, nous lisons des reportages et voyons des images qui proviennent de freelance étrangers dénués de toute formation journalistique. Ces reporters freelance sont rarement crédités. Le lectorat final n'a aucune idée d'éventuels partis pris liés à leur ethnie, à leurs opinions politiques ou religieuses. Souvent, les images d'IED que nous voyons exploser sont filmées par les insurgés qui ont eux-mêmes déclenché l'explosion. Puis les journaux du soir diffusent les images dans leurs éditions de 18 heures et de 23 heures. La frontière entre le bien et le mal est désormais totalement poreuse en Irak.

Je refuse de m'asseoir sur le bas-côté de ce combat, pas après tout ce qui est arrivé à mon unité à Diyala et à Fallouja. En juin 2006, je suis retourné en Irak pour témoigner sur les combats dans la province d'Anbar. Cette fois-ci, j'y allais en qualité de journaliste, déterminé à dire la vérité sur ce que j'avais vu. J'étais là-bas en tant que correspondant pour le *Weekly Standard*, lequel m'avait accrédité pour couvrir la situation en Irak avec le point de vue de quelqu'un qui y avait déjà été.

Je passai la majeure partie de mon temps à Ramadi, où je fus intégré à des unités américaines et irakiennes. Là, je découvris ce que Ware et les autres reporters qui avaient été avec nous à Fallouja savaient déjà : les soldats n'aiment guère les journalistes. Après tous les comptes rendus négatifs, les histoires d'Abou Ghraib étalées jusqu'à plus soif en première page de tous les quotidiens américains, le soldat moyen ne faisait plus confiance à qui que ce soit dans les médias. Le soldat guerrier, qui avait parfois payé de son sang en Irak, voyait son portrait brossé de deux manières différentes, soit comme victime soit comme criminel. Il n'appréciait aucun des deux.

Alors que je sortais en patrouille avec ces hommes, je réalisai combien ma présence était déplacée. J'avais beau avoir combattu au sein de l'infanterie, dans ce nouveau contexte, sans ma propre unité

à commander, je me sentais seul. Si quelque chose devait m'arriver, personne ne s'en soucierait vraiment. Je n'étais qu'une putain à la recherche d'une bonne histoire.

Je n'avais pas ma place là-bas. Jusqu'alors je n'avais jamais réalisé à quel point Fitts et mes hommes me manquaient. Ils avaient représenté un aspect si important de ma vie que, lorsque je rentrai chez moi en 2005, mon départ de l'armée provoqua un grand vide en moi. J'essayai de le combler avec ce voyage en Irak, mais cela rendit les choses pires encore.

Je revis Fitts au Koweït quelques jours avant d'entrer en Irak. En 2005, il s'était porté volontaire pour Bagdad afin d'y entraîner les commandos irakiens. Il les accompagna sur plusieurs dizaines de missions sur une durée de dix mois. Quand j'arrivai sur le théâtre des opérations en juin 2006, sa seconde affectation venait de prendre fin et il était sur le point de rentrer en Allemagne. Je le retrouvai au Koweït, occupé à cracher sa chique dans le sable, assis avec ses copains à échanger avec eux des récits sur leurs exploits respectifs à Bagdad. Je les rejoignis et, pendant un bref instant, j'eus l'impression de faire à nouveau partie de leur monde. Lui et moi évoquâmes les jours anciens. Bien sûr, il dut montrer à tout le monde ses cicatrices du 9 avril. Mais, alors que nous évoquions ces souvenirs, je réalisai que je ne reverrais sans doute jamais Fitts. Il avait choisi l'armée comme famille et comme foyer.

C'était une pensée douce-amère. Il n'y a jamais de fin heureuse dans l'armée. Il n'y a pas de rémission, que ce soit avec les amis ou avec les ennemis. Je ne pourrais pas dire que je me serais attendu à revoir le capitaine Sims ou le lieutenant Iwan ou le sergent-major Faulkenburg, s'ils avaient été encore en vie, lorsque je quittai le service actif. Mais Fitts signifiait beaucoup plus pour moi, et il fallait maintenant que je réalise que cette partie de ma vie était derrière moi pour toujours. Je ne ferais jamais plus l'expérience de la camaraderie que nous avions partagée.

Plusieurs mois plus tard, après avoir achevé mon travail de journaliste, je fis le déplacement seul jusqu'à Fallouja. J'arrivai sous le soleil matinal et essayai de garder un profil bas.

Je commençai mon périple par la maison surplombant l'autoroute 10. Là où Pratt avait été blessé. Tandis que j'observais le bâtiment, je

me demandai s'il y avait toujours des traces de sang sur le toit. Je ne pouvais pas aller voir par moi-même ; quelqu'un habitait la maison. Tout à côté, la maison voisine n'était plus qu'un tas de ruines. Je me faufilai à l'intérieur et tous mes anciens souvenirs commencèrent à affluer. Deux ans plus tôt, nous avions risqué nos vies dans ce combat.

Je fis demi-tour et me dirigeai vers le nord en mordillant un bâtonnet de Slim Jim[28] tout en marchant. Je me dirigeai vers la brèche. Avant de quitter New York, j'avais acheté quelques œillets à un fleuriste de l'aéroport JFK. Ces fleurs m'avaient accompagné durant tout mon voyage en se fanant dans mon sac à dos. Elles ne représentaient pas grand-chose, mais elles me serviraient à rendre hommage à ceux que nous avions perdus.

Je zigzaguai à travers des quartiers déserts, encombrés de ruines. Aucune âme n'était pour ainsi dire visible dans ces rues. Les cicatrices de la bataille étaient apparentes partout : maisons dévastées, bâtiments effondrés, murs criblés de balles. Les gens qui restaient ici vivaient au milieu de ces vestiges. Ils ne pouvaient échapper au souvenir des familles disparues, des proches perdus. Le simple fait d'habiter dans cette ville fantôme exigeait de se confronter chaque jour aux stigmates de cette tragédie.

J'atteignis l'endroit où le sergent-major Faulkenburg était mort. Je ne trouvai aucune plaque, aucun mémorial en son honneur. Au lieu de cela, je trouvai une échoppe qui vendait des falafels. Son propriétaire et ses clients n'avaient aucune idée de la signification de cet endroit. Même s'ils avaient su pour quelle raison je considérais cette terre comme consacrée, je doute que cela les eût préoccupés.

Je sortis l'un des œillets ratatinés de mon sac et le déposai respectueusement sur le sol. C'était le mieux que je pouvais faire pour un homme que j'aimais et respectais. Malade de chagrin et de culpabilité, j'essayai de réciter une prière.

Dieu et moi avions toujours pas mal de choses à mettre au point. À ce coin de rue, je réalisai qu'il me fallait d'abord comprendre comment Lui demander son pardon avant même de Lui demander de bénir ce sol.

Le cœur en roue libre, je me détournai de la brèche. Ce voyage était une erreur. Je n'aurais jamais dû revenir.

Et pourtant, je poursuivis mon périple. Abandonner aurait été une lâcheté.

Je marchai au sud de l'autoroute 10 et continuai jusqu'au quartier industriel.

J'essayai de trouver l'endroit où le lieutenant Edward Iwan et le sergent J.C. Matteson avaient trouvé la mort. Lorsqu'ils tombèrent, le 12 novembre, notre section se trouvait à plusieurs pâtés de maisons de là, d'ores et déjà engagée dans une bataille désespérée au deuxième étage de cet énorme bâtiment industriel. Je ne vis pas Iwan se faire tirer dessus. J'appris sa mort par Fitts alors que nous étions cloués au sol par les tirs ennemis. Cette nouvelle me rendit fou de rage. Au cours d'un combat, la rage et la haine servent de carburant au fantassin. Ce fut le cas pour la mort d'Iwan. Elle alimenta notre fureur. Après que la nouvelle de sa mort se fut répandue, nous combattîmes comme des furies ce matin-là. D'une certaine manière, et sans exagérer, Iwan nous aida une dernière fois, et nous pûmes survivre à cette épreuve grâce à la force puisée dans l'amour que nous éprouvions pour lui.

Mes pensées se tournèrent vers un article que j'avais lu dans le *Times Union* de Jacksonville à mon précédent retour d'Irak. Le reportage était consacré au père Ron Camarda, un aumônier de l'US Navy âgé de 46 ans, qui se trouvait par hasard dans la salle d'opération lorsque le commandant DeWitt avait réussi à convaincre les chirurgiens des Marines d'essayer de sauver le lieutenant Iwan.

Le père Camarda aida les médecins jusqu'à ce que tout espoir soit perdu. Finalement, ils laissèrent le lieutenant Iwan entre les mains de l'aumônier. Le père Camarda accompagna mon officier dans ses dernières prières puis, alors que sa vie lui échappait, le prêtre catholique caressa doucement les cheveux du lieutenant Iwan et lui chanta *Oh, Sainte Nuit*. Lorsqu'il eut fini, il l'embrassa sur le front et lui dit : « Edward, je t'aime. » En agissant ainsi, il lui communiqua tout ce que ses frères de la compagnie Alpha auraient souhaité lui dire, sans en avoir jamais l'opportunité.

Le lieutenant laissa échapper une larme ; il mourut tandis qu'elle glissait sur sa joue.

Au beau milieu de toute cette haine, ces tueries et le mal à l'état pur auquel nous étions confrontés, le lieutenant Edward Iwan avait affronté la mort entouré de la dernière chose dont j'aurais pensé qu'elle pût exister en zone de combat : la grâce.

Après avoir lu cet article au pays, je fus incapable de retrouver mon souffle. À présent, de retour à Fallouja, ses paroles me revenaient à l'esprit et je songeais au père Camarda, homme de Dieu et sauveur de nos âmes, à nous autres les vétérans de Fallouja.

J'errai ensuite dans les rues de cette ville dévastée. Même deux ans après la bataille, le quartier industriel était encore un amas de ruines. Il n'y avait pas grand-chose de reconstruit. Finalement, je choisis un emplacement au hasard et déposai deux œillets sur le trottoir, pour le lieutenant Iwan et pour notre éclaireur mort.

Edward, je t'aime.

C'étaient les derniers mots qu'avait entendus mon officier.

Il me restait un œillet. Pour le capitaine Sims.

Je marchai vers l'ouest, en m'enfonçant plus profondément au sein du quartier industriel. Arrivé à un carrefour, je m'arrêtai pour observer les lieux. Ils me semblaient familiers. Je contemplai les ruines d'un bâtiment et le reconnus comme étant celui que nous avions défendu au cours de notre bataille acharnée du 12 novembre. C'est là que notre section avait résisté à l'assaut final. Nous aurions tous été tués ou blessés si nous n'avions pas eu le sergent-chef Fitts avec nous ce jour-là.

Des grêles d'armes légères pleuvaient sur notre bâtiment en provenance de l'ouest. Nous étions tous accroupis derrière des tas de briques, planqués derrière les murs intérieurs, ou n'importe quel abri que nous avions pu trouver. Nous avions plus de cibles que nous ne pouvions en traiter. Chaque fois que nous faisions mouche sur des insurgés, d'autres les remplaçaient aussitôt. Nous étions en train de nous faire déborder. L'ennemi semblait presque se jouer de la situation désespérée dans laquelle nous nous trouvions. Un sniper parvint à mettre hors d'usage la mitrailleuse M240 de notre équipe Bravo au lieu d'abattre tout simplement notre mitrailleur Joe Swanson d'une balle en pleine tête.

Le volume de tirs que nous encaissions ne cessait d'augmenter. Le sergent Charles Knapp et Swanson accrochèrent leurs casques sur des perches qu'ils soulevèrent pour attirer le feu ennemi. Un sniper tira aussitôt trois balles successives à quelques millimètres seulement du casque de Lawson. Sa précision nous fit froid dans le dos. Puis une pluie de roquettes s'abattit sur notre position avec une expertise identique à celle des tirs de snipers. L'une d'elles pénétra dans notre bâtiment et ricocha sur les murs à l'intérieur. Elle faillit tuer le sergent José Rodriguez, qui se protégea de l'impact en se détournant et en fermant les yeux. La roquette, défectueuse, n'explosa pas.

Nous n'avions d'autre choix que de poursuivre notre tir de riposte. Quelques minutes plus tard, un insurgé s'élança à découvert et nous tira dessus depuis une rue adjacente. Sucholas lui balança deux grenades de 40 mm, mais les deux manquèrent leur cible. Il chargea une troisième grenade dans son M203 et tira à nouveau. Cette fois-ci, une lueur aveuglante surgit de son arme et pénétra la poitrine de l'insurgé. Cette vision nous laissa tous stupéfaits. Sucholas avait par erreur chargé une grenade éclairante de 40 mm dans son lance-grenade. Composée en grande partie de phosphore blanc, la grenade embrasa l'insurgé fanatique de l'intérieur du corps. Il vacilla, tressauta et hurla pendant ce qui sembla durer une éternité tandis que son agonie était masquée par des fumerolles vertes.

Finalement, le sergent Jim et nos Bradley réussirent à contrer l'offensive ennemie. Fitts savait que les chenillés constituaient notre unique chance et qu'ils avaient besoin de prendre position sur le carrefour, en dessous de nous, afin de courir le moins de risques possible et de provoquer un maximum de dégâts chez l'ennemi. Le problème, c'était que nous ne disposions pas d'une bonne vue sur ce carrefour depuis notre bâtiment. Parallèlement, un engorgement commençait à se former entre les chars et les Bradley. Les chefs de bord étaient calfeutrés à l'intérieur de leurs blindés, et, incapables de distinguer quoi que ce soit, ils éprouvaient quelques difficultés à ne pas se gêner les uns les autres.

Ignorant la pluie de balles qui nous tombait dessus, Fitts se pencha au bord du deuxième étage. Tout en s'accrochant d'une main à une section encore intacte du mur extérieur de l'usine, il se pencha au-dessus du vide, une radio dans l'autre main. Des tirs d'AK

claquèrent et sifflèrent autour de lui. Plusieurs balles s'enfoncèrent dans le mur proche. Il resta en position, repéra l'embouteillage de blindés dans la rue adjacente et guida les chefs de bord pour qu'ils s'en sortent. Pendant tout le temps de cet échange radio, Fitts fut l'homme le plus exposé aux balles de tout Fallouja.

Le char du sergent Jim s'engagea dans la fusillade. Une roquette manqua Fitts de peu. Nullement impressionné, Fitts refusa de s'abriter. Au lieu de cela, il communiqua par radio les coordonnées des cibles au sergent Jim. Le char s'élança, son canon de 120 mm à l'œuvre. L'énorme Abrams défonça un mur d'enceinte et réduisit les insurgés en bouillie avec ses tirs d'obus. Le char de Jim fut notre véritable sauveur ; son équipage brisa la contre-attaque des insurgés qui menaçait de nous emporter. Les chiens galeux qui erraient dans la ville ne tardèrent pas à faire leur apparition et à dévorer les restes des victimes. À un moment, alors que le char s'était arrêté, je vis même ces bâtards venir lécher les chenilles ensanglantées.

Plus tard, un insurgé ouvrit le feu depuis une fenêtre d'un deuxième étage sur l'ancien Bradley d'Iwan, désormais commandé par le sergent de première classe John Ryan. Ce fut en quelque sorte un suicide par Bushmaster interposé. Le mitrailleur de Ryan, le sergent Tyler Colly, rafala la fenêtre et l'insurgé, lequel bascula au dehors et se retrouva prisonnier d'un enchevêtrement de câbles électriques, comme une mouche prise dans une toile d'araignée. Il resta suspendu là, en se vidant de son sang sur les chiens qui aboyaient au-dessous de lui. D'autres soldats lui tirèrent à leur tour dessus et, lorsqu'il s'écrasa enfin au sol, les chiens se précipitèrent sur lui, comme pris de folie.

Au bout de six heures de combat, les rares insurgés toujours vivants s'enfuirent devant les blindés lourds et la bataille prit fin. Mes jeunes soldats avaient résisté à ce que l'ennemi pouvait leur offrir de pire et ils n'avaient pas ployé. Au lieu de cela, ils étaient restés côte à côte et avaient affronté l'ennemi ensemble.

Cette journée de combat avait été à la fois terrible et magnifique. J'avais vu mes hommes se comporter avec le plus admirable des dévouements, mais, en même temps, j'avais réalisé que toute cette violence macabre m'avait anesthésié. Je craignais de ne jamais pouvoir dessoûler de la réalité de cette violence.

Tout cela me revint à l'esprit tandis que je jetais un dernier coup d'œil aux bâtiments en ruine et au carrefour sur lequel je me trouvais. Cela faisait déjà presque deux ans. Le temps dont je disposais sur place était cependant compté et il me restait un dernier endroit à visiter. Je repris ma marche alors que mes émotions me submergeaient. À cet instant, ma section me manquait plus que jamais.

Enfin, j'atteignis le quartier où le capitaine Sims avait trouvé la mort. Des gens déambulaient dans la rue. L'apparition soudaine d'un Occidental solitaire en ébranla plus d'un, et plusieurs hommes en restèrent bouche bée. La situation était pour le moins étrange, et potentiellement dangereuse.

Je marchai le long de l'enceinte devant laquelle ma section s'était trouvée le matin du 13 novembre. C'est là que j'avais vu pour la dernière fois le capitaine Sims, et ce moment me revint brutalement à l'esprit.

Nous étions en train de sécuriser des maisons et, lorsque le capitaine Sims nous rejoignit, nous faisions une pause. Certains fumaient une cigarette. D'autres piochaient dans leurs rations.

En voyant le capitaine Sims approcher, je me dis qu'il n'allait pas manquer de nous faire une remarque au sujet de nos visages mal rasés. Au lieu de cela, il entra dans l'enceinte avec la barbe de George Michael dans sa période post-Wham !

Quelque être humain répugnant avait chié un étron géant dans une baignoire qui trônait au milieu de la cour intérieure de l'enceinte dans laquelle nous nous trouvions. J'étais en train d'y relier des câbles électriques lorsque le capitaine Sims arriva au portail.

— Mon capitaine, regardez-moi cet IED que nous avons trouvé !

— Seigneur Dieu, railla-t-il en feignant d'être sérieux. Faut-il appeler une équipe Nedex[29] ou un prêtre ?

Nous éclatâmes de rire et je remarquai alors les yeux injectés de sang de Sims. L'épuisement l'avait gagné. La mort du lieutenant Iwan l'avait également secoué.

— Mon capitaine, je suis désolé pour le lieutenant. Nous l'aimions tous.

— Chef Bellavia, nous verrons cela plus tard. Mais merci. Comment va tout le monde ?

— Tout le monde va bien, mon capitaine.

— J'ai entendu parler de ce qui s'est passé l'autre jour dans la maison. C'est un truc à la Audie Murphy[30].

Ce n'était pas l'impression que j'avais, aussi je m'abstins de répondre. Le capitaine Sims se rapprocha de moi, puis me réprimanda en douceur.

— Écoutez-moi. Ce que vous avez fait était Hooah, mais c'était stupide. Nous ne pouvons pas prendre de tels risques, vous me comprenez ? Nous ne pouvons pas perdre un homme de plus. Vous devez vous servir de votre tête. Fitts et vous, vous êtes importants pour nos hommes et vous avez besoin de rester avec eux dans la bagarre.

— Oui, mon capitaine.

Un autre pâté de maisons, un peu plus loin, devait être nettoyé. Nous commençâmes à rassembler nos affaires et à nous préparer. Le capitaine Sims secoua la tête.

— Vous et vos hommes, vous allez vous reposer. Vous le méritez bien. Cette fois-ci, je vais m'en occuper.

— Vous en êtes sûr, mon capitaine ?, demanda Fitts, qui se tenait près du portail.

— La Première Section a passé la nuit près d'une cache d'armes. Je vais prendre des photos. Nous allons sans doute tout faire péter à la fin. Vous autres, vous avez bien mérité de vous reposer un peu.

Ce fut un moment émouvant. À Fallouja, aux pires heures de la bataille, le capitaine Sims s'était transformé en un véritable chef, au-delà de toutes nos attentes.

Cinq minutes plus tard, il était abattu dans une maison.

Dans la même rue, deux ans après, je fus incapable de poursuivre. À 300 mètres de la maison dans laquelle il avait été tué, mon dernier œillet tomba sur le trottoir. Et je murmurai une dernière prière.

Ma mission était achevée et je me sentais glacé, vidé. La quête de sens qui m'avait à l'origine conduit à Fallouja continuait à

m'échapper. Elle n'aboutirait pas tant que la guerre continuerait. J'imagine que je souhaitais simplement découvrir une ville qui aurait mérité que tant d'hommes perdent leur sang ou leur vie pour la libérer. Je voulais voir quelque chose de noble, quelque chose qui aurait donné un sens à cette guerre. Je ne prétends pas savoir comment l'histoire jugera celle-ci.

Je commençai à m'éloigner lorsque je sentis une présence derrière moi. À cet instant, comme au bon vieux temps, mon instinct me dicta ma conduite. Quelqu'un m'observait et il fallait que je m'en aille. Sans arme, je représentais une cible facile. Dans ma précipitation à mettre un maximum de distance entre moi et quiconque pouvant représenter une menace, je faillis percuter une femme vêtue de noir qui débouchait au coin de la rue. Je remarquai qu'elle portait sur la tête une petite botte d'herbes sauvages. Notre collision évitée de peu nous surprit tous deux, mais je me hâtai de disparaître sans même prendre le temps de m'excuser.

Puis j'entendis ses pas s'arrêter. Je me retournai et la vis regarder mon œillet par terre. Elle le fixa pendant une longue minute avant de relever les yeux et de me dévisager dans la lumière du matin.

Mes épaules s'affaissèrent. J'étais même incapable d'esquisser le moindre sourire pour cette femme. Au lieu de cela, je me retournai et commençai à m'éloigner d'elle et de cette misérable ville. Je fis quelques pas. Derrière moi, rien ne vint briser le silence de cette matinée. Je m'attendais à entendre de nouveau le frottement de ses sandales sur le sol, mais je n'entendis rien. Curieux, je jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule. Elle s'était agenouillée devant ma fleur.

Avec tendresse, elle déposa sa botte d'herbes à côté de mon pauvre œillet. Elle posa sa main sur son cœur, puis sur le sol, et prononça une prière. Elle embrassa sa main et la colla à nouveau contre son cœur. Je demeurai bouche bée. Elle me regarda et, lorsque nos yeux se croisèrent à nouveau, j'en eus le cœur brisé. Toutes les émotions, toute la colère et la peine que j'avais emmagasinées en moi et que je faisais mine de ne pas ressentir, tout cela éclata soudain. Des larmes coulèrent sur mes joues et je commençai à sangloter de manière incontrôlable. Honteux, j'enfouis mon visage entre mes mains, mais je sentais que la femme m'observait toujours.

Elle me regardait d'un air triste. Pendant un moment, je crus qu'elle allait essayer de me consoler. Mais elle se contenta de hocher la tête, puis se retourna et s'en alla lentement – vieille femme anonyme perdue dans une ville que j'avais contribué à détruire sans aucun regret.

Je me glissai dans une maison abandonnée à une rue de distance, à la fois embarrassé et surpris par mon accès de désespoir dans cette rue de Fallouja. Je m'assis et contemplai le portail de la maison. Je n'ai aucune idée du temps durant lequel je demeurai assis là, dévoré par un sentiment de culpabilité pour avoir survécu. J'avais perdu la notion du temps, j'avais perdu toute notion de l'endroit où je me trouvais. Finalement, je franchis le portail dans l'espoir de retrouver cette femme. Je fus confronté à une rue vide.

J'étais seul.

Elle était partie sans connaître la valeur du présent qu'elle m'avait fait.

Ce n'était pas pour elle que j'étais venu me battre en Irak. Mais elle m'avait rappelé l'importance des raisons pour lesquelles nous combattons. La terre de Fallouja et toute la terre d'Irak avaient été consacrées par le sang de nos morts. Et le recueillement de cette femme me fit m'en souvenir. Pour moi, Fallouja ne sera jamais un champ de bataille de plus. Cette vieille femme m'avait montré que le temps que j'avais passé à Fallouja constituait un privilège qui influerait sur toute ma vie. C'était là que nous avions combattu pour l'espoir. Là que nous avions combattu contre le règne de la terreur qui s'était abattu sur toute une ville d'innocents.

À travers cela, j'avais été témoin de ce que l'homme pouvait offrir de meilleur – la loyauté, le sens du sacrifice, l'amour qu'une fraternité d'armes suscite. Je réalisai alors que j'avais atteint ma maturité après avoir compris cela. Ceux qui étaient morts avaient donné leur vie pour leurs frères. Ils avaient donné leur vie pour un noble idéal : l'idée que se libérer de la tyrannie et de l'oppression est un droit de l'homme essentiel. Nous étions la force nécessaire pour accomplir cet idéal, et mes frères en avaient payé le prix.

Je me relevai et me dirigeai à nouveau vers la rue, mes larmes désormais taries. J'avais encore du travail à faire, un combat à poursuivre. Mais j'avais conscience de cela : aussi longtemps que je

rendrais hommage chaque jour à ces hommes, j'aurais une deuxième chance de salut.

Enfin, je l'avais compris.

De retour d'Irak pour la dernière fois en cet été 2006, assis dans l'avion qui volait plein ouest, je m'interrogeai sur mon futur. Je continue à m'interroger. Je ne suis plus soldat. Je ne suis plus sous-officier. Je ne fais plus partie de la famille des guerriers américains. Que suis-je ?

J'ai besoin d'appartenir à ma famille. Mon fils a besoin de moi. Ma femme a besoin de moi. Mais le passage du statut de fantassin à celui de père et de mari est tout sauf simple. Cela a commencé par un manque de compréhension des deux côtés. J'en suis en grande partie responsable. Comment aurais-je pu partager ce que j'avais vécu avec mon fils et mon épouse ? Comment aurais-je pu leur faire comprendre ce que cela signifiait pour moi que d'être avec ces hommes lorsqu'ils avaient le plus besoin de moi ?

Quand on dresse le bilan, je n'ai pas été présent pour ma femme ou mon fils. Je ne leur en veux pas d'être amers, mais cela n'a pas facilité les choses.

L'hôtesse de l'air m'apporta un verre. Je le sirotai tout en regardant par le hublot le vaste océan Atlantique qui s'étalait sous nos pieds. En 2003, après notre déploiement de neuf mois au Kosovo, le capitaine Doug Walter m'avait accordé trois semaines de permission pour aller voir Evan et Deanna. C'était la première fois que j'avais l'opportunité d'être père et je savourai chaque instant que je partageai avec Evan. Puis je me portai volontaire pour l'Irak, et tous les liens de tendresse et d'amour que nous avions tissés durant ces vingt-cinq jours semblèrent balayés par cette initiative. Je partais en Irak pour être avec mes hommes. Evan et Deanna prirent cette décision pour un rejet. Comme si je les abandonnais.

Les choses se compliquèrent encore. Au cours de l'été 2004, j'étais censé rentrer en permission et être de retour dans l'État de New York à temps pour les feux d'artifice du 4-Juillet. Dans les e-mails et les coups de téléphone que je leur passai d'Irak, je leur avais promis que nous assisterions aux festivités ensemble. Puis que nous irions voir un match de base-ball, passerions un peu de temps au zoo et

mangerions des barbes-à-papa. Tout au long du mois de juin, je sentis l'excitation grandir au fur et à mesure que la date de ma permission approchait. Evan parlait sans arrêt de revoir son père. L'enthousiasme et l'amour de Deanna transparaissaient dans chacune de nos conversations.

La veille de mon départ prévu pour le Koweït, des insurgés attaquèrent ma section au centre-ville de Muqdadiyah. Les affrontements dégénérèrent en combats rapprochés et soutenus qui se poursuivirent pendant plusieurs heures autour d'un poste de police avant que nous ne puissions reprendre le contrôle de la situation. En conséquence, le convoi qui devait me ramener à l'aéroport fut retardé d'une journée. J'allais manquer les cérémonies du 4-Juillet.

Je sautai dans le premier véhicule à destination du Koweït, mais lorsque j'appelai ma famille pour expliquer que j'avais du retard sur mon planning, Evan fut dévasté. Il n'aurait pas la possibilité d'assister aux feux d'artifice avec son père. J'avais encore brisé une promesse. L'excitation de Deanna se dissipa lorsqu'elle vit à quel point ce retard perturbait notre petit garçon.

Cela alla de mal en pis.

Le lendemain, tandis que j'étais encore au Koweït, un IED faillit coûter la vie à mon infirmier, le sergent Robert Bonner, et à l'un de nos snipers, le sergent-chef Carlos Pokos. J'eus beaucoup de mal à obtenir des informations sur leur état. J'avais entendu dire que Bonner avait perdu ses deux jambes et s'accrochait à la vie. Pokos était également dans un sale état, mais je n'arrivais pas à savoir ce qui lui était arrivé. Je désespérais d'obtenir des informations. Allaient-ils survivre ? Allaient-ils rentrer chez eux ? Avaient-ils été évacués par transport aérien jusqu'à l'hôpital de Landstuhl, en Allemagne ? Ou étaient-ils toujours en Irak ?

Obnubilé par ma quête d'informations, je laissai décoller un autre avion sans moi. Je me fis remonter les bretelles au Koweït pour avoir agi ainsi, mais ce ne fut rien comparé à ce qui m'attendait lorsque j'appelai à nouveau la maison. Deanna et Evan passèrent de la déception à l'amertume la plus totale. J'avais une fois de plus foiré avec eux.

Trois jours plus tard, le 7 juillet 2004, je vis Evan pour la seconde fois seulement en deux ans. Je descendis de l'avion à l'aéroport de Buffalo, toujours vêtu de mon treillis camouflage désert. Deanna me dévisagea froidement avec ce regard signifiant « *T'es vraiment un con* » que je connais bien et qu'elle utilise quand je le mérite réellement. Evan se cacha derrière ses jambes. Lorsque je m'approchai, il eut un mouvement de recul.

Mon propre fils avait peur de moi.

Deanna l'encouragea à avancer vers moi et je le serrai dans mes bras. Il fit de son mieux pour minimiser le contact entre nous deux, comme s'il étreignait un étranger. Cela eut un effet dévastateur sur moi. Sa réaction était normale. J'*étais* un étranger. Il me reconnaissait uniquement grâce aux photos que Deanna affichait à côté de son lit. Il n'avait aucun souvenir d'une quelconque vie au côté de son père.

Je passai ma permission à reconstruire des ponts entre moi, mon fils et ma femme. Nous allâmes au zoo. Nous mangeâmes des barbes-à-papa, Evan perché sur mes épaules et riant aux éclats à chaque bêtise que je pouvais raconter pour l'amuser. À la fin de ces deux semaines, nous avions recréé des liens. J'étais désormais certain qu'il se rappellerait de moi.

Mais il me fallut repartir. Evan savait ce qui se passait. Les méchants étaient sur le pied de guerre. Papa devait partir les combattre. Pourtant, c'était la première fois que j'avais vraiment réussi à faire acte de présence dans sa vie, et il ne souhaitait pas que cela s'arrête.

Il cacha mes clés de voiture. Mon chapeau disparut. Mon nécessaire de voyage se volatilisa. Il fit tout ce à quoi il put penser pour retarder mon départ. Puis, voyant que rien de tout cela ne fonctionnait, il pleura. Les sanglots de petit garçon avaient fait place au profond désespoir d'un gamin de 4 ans. Le quitter dans cet état constitua l'une des expériences les plus douloureuses de toute ma vie.

Après l'Irak, je sus qu'il me fallait prendre une décision. Je pouvais être soit un fantassin, soit un père et un mari. Je ne pouvais pas être les deux à la fois. Cette pensée me tortura tant il m'était difficile de décider quoi choisir, à quoi renoncer. Être sous-officier

représentait tout pour moi. Porter la fourragère bleue du fantassin représentait encore plus.

En février 2005, la force d'assaut 2-2 quitta l'Irak et rentra en Allemagne. Nous revînmes le jour de la Saint-Valentin. Lorsque nous débarquâmes de l'avion, les hommes furent happés par leurs épouses ou par leurs petites amies allemandes et je dus me frayer un chemin entre une mer de soldats et de femmes partageant ce retour avec passion, avec de fougueux baisers et de tendres étreintes.

Il n'y avait personne pour m'attendre. Cette nuit-là, je restai assis dans mon baraquement et regardai tous les célibataires de 19 ans se préparer pour aller passer la nuit en ville. À 20 heures, ils étaient tous partis rencontrer des filles et boire des coups. Quant à moi, je passai la soirée à regarder la télévision allemande dans un baraquement vide. Voilà ce que serait ma vie en dehors des situations de combat : stérile, solitaire, sans une once d'amour.

Deux semaines plus tard, j'atterrissais de nouveau à l'aéroport de Buffalo. Evan me reconnut, mais il commença par garder ses distances et faire preuve de méfiance. Je dus à nouveau gagner son affection. Cette fois-ci, ce fut différent. Il était maintenant âgé de 5 ans et, au cours de cette permission, je commençai à me rendre compte de toutes les choses que j'avais manquées. Il faisait partie d'une équipe de base-ball junior. Quelqu'un d'autre lui avait appris à frapper la balle. Quelqu'un d'autre lui avait acheté son premier gant. Je n'avais même jamais joué à faire la bagarre avec lui.

C'est son grand-père qui lui avait appris à rouler à bicyclette. Au fond de moi-même, j'étais furieux. Il s'agissait là de mon devoir, des choses sacrées qu'un père doit enseigner à son fils, comme autant de rites lui permettant de grandir. Je l'avais une nouvelle fois floué en étant absent quand il avait eu besoin de moi. Si je restais dans l'armée, qu'allais-je donc encore manquer ?

Tout.

Nous passâmes le mois de mars en famille une fois de plus, mais l'aiguille de l'horloge tournait et il fallut bientôt que je retourne en Allemagne. À l'approche de mon départ, Evan recommença à planquer mes affaires. Ses larmes se remirent à couler sans pouvoir s'arrêter. Ces moments que nous avions passés ensemble, ces brefs

intermèdes apaisaient ma conscience mais ne faisaient que torturer ce petit garçon qui ne voulait rien de plus qu'un père à ses côtés.

Au cours de l'été 2005, je quittai l'armée et rentrai une bonne fois pour toutes chez moi. Lorsque Deanna et Evan vinrent me chercher à l'aéroport, Evan me demanda :

— Papa, est-ce qu'il faut encore que tu ailles te battre contre les méchants ?

— Non, fiston. Plus de méchants. Plus de déplacements. Tout cela est fini.

— C'est fini avec les méchants ?

Je souris et l'étreignis.

— C'est fini avec les méchants. C'est fini avec l'armée. Désormais, je reste à la maison.

Si ce n'est que je n'en avais pas vraiment fini. Une année s'écoula, puis l'opportunité de retourner en Irak comme journaliste et d'y trouver des réponses se présenta. Lorsque je pris la décision de partir, j'expliquai à Evan que je partais pour un voyage d'affaires qui durerait trois semaines. Il sembla l'accepter, d'autant plus que nous avions passé les dix derniers mois très proches l'un de l'autre, comme un père et son fils. Je commençais enfin à trouver ma place. Ce printemps-là, j'avais même entraîné son équipe de football.

Au cours de l'un des derniers entraînements, j'avais demandé à l'entraîneur adjoint de prendre en charge l'équipe pendant que je serais à Ramadi et à Fallouja. Il avait accepté sans problème, puis il avait rassemblée l'équipe pour expliquer à tout le monde qu'il s'occuperait des entraînements pendant que je serais en Irak.

En entendant cela, Evan s'était effondré. Je l'avais à nouveau trahi et, cette fois-ci, il n'était pas prêt à me pardonner.

— Tu vas en Irak, papa ?, m'avait-il demandé.

J'avais acquiescé d'un hochement de tête, incapable de prononcer le moindre mot.

— Quoi ? Mais tu as dit que tu en avais fini avec l'Irak. Tu as dit que tu n'avais plus besoin de combattre les méchants.

Les liens que nous avions forgés se distendaient déjà. J'étais en train de le perdre. Et je n'avais aucune réponse à lui fournir, aucune défense à présenter. Il comprendrait peut-être un jour pourquoi j'avais besoin de faire cela, mais ce n'était pas encore le moment.

Lorsque je repartis pour l'Irak début juin 2006, il m'adressa à peine la parole.

Je fixe un long moment le vide à travers le hublot avant de m'endormir dans mon fauteuil. Les hôtesses de l'air me laissent tranquille, mais mon sommeil est agité et troublé par des rêves angoissants. Au fond de moi, je me demande si cette fois je n'ai pas poussé les choses un peu trop loin, causé trop de dégâts dans ma famille.

Une heure plus tard, nous entamons notre descente vers Buffalo en provenance de l'aéroport JFK à New York. L'avion décrit un cercle, puis atterrit. Je ne vais pas tarder à me confronter à… quoi ? Evan sera-t-il toujours hostile à mon égard ? Aura-t-il peur de moi, comme à chaque fois que je suis rentré de mission ?

Les passagers débarquent et se dirigent vers la sortie. Je reste dans mon siège, peut-être plus longtemps que nécessaire. Lorsqu'il ne reste presque plus que moi dans l'avion, j'attrape mon bagage à main et marche jusqu'au terminal. À chaque pas, mon tourment s'accroît.

L'ai-je à nouveau perdu ?

J'aperçois Evan et Deanna de l'autre côté des barrières de sécurité. Le visage d'Evan est inexpressif. J'ai du mal à contenir mes larmes.

Deanna m'étreint avec chaleur et m'embrasse passionnément. Je voudrais tant que tout aille bien. Je veux qu'elle sache à quel point je l'aime. En dépit de tout, en dépit de l'homme que je suis et de la manière dont je réagis, je l'aime tant que j'ai abandonné la seule chose qui me donnait l'impression de me rendre utile et d'être important auprès d'elle, et de mon fils. Je ne suis plus un soldat. C'est le cadeau que je leur fais. Mais est-il trop tard ? Et vont-ils le considérer comme un cadeau ?

Evan me dévisage.

Je m'approche pour l'étreindre. Il recule d'un pas. Je me fige, le cœur au bord de l'explosion. Il faut que j'avance vers lui, que je coure le risque d'être vulnérable. Je trouve le courage de m'approcher à nouveau, mais il recule encore.

— Tu ne peux plus aller en Irak.

— Je sais.

Il lève les yeux vers Deanna, puis me dévisage.

— Est-ce que tu t'es battu contre des méchants ? Tu m'as dit que tu ne le ferais pas.

Sa voix est chargée de suspicion ; elle est accusatrice. Il ne me fait pas confiance et je ne peux pas l'en blâmer.

— Non, Evan. Je ne me suis pas battu contre des méchants.

Je ne peux pas me résoudre à lui dire toute la vérité. J'aimerais tant retourner me battre. Cela me manque tous les jours. J'ai toujours eu le sentiment que je pourrais changer le monde avec un fusil dans les mains et notre drapeau cousu sur l'épaule.

— Tu t'es fait tirer dessus ?, me demande-t-il en m'examinant, sans doute à la recherche d'une blessure par balle.

J'esquisse un sourire.

— Non, fiston. Je ne me suis pas fait tirer dessus.

— Les gens se font tirer dessus en Irak.

— Oui, c'est vrai.

Je suis frappé de ce que, pour la première fois, Evan appréhende les dangers auxquels les gens sont confrontés là-bas. Il a maintenant 6 ans et le monde devient plus réel à ses yeux.

— Les gens se font tirer dessus, papa. Ils *meurent*. Des méchants les tuent.

Je songe à Edward Iwan et à Sean Sims.

— Ouais, je sais, Evan.

Il esquisse un pas dans ma direction. Deanna retient sa respiration. Moi aussi. Il affûte son regard et me fixe dans les yeux. Je ne me rappelle pas la dernière fois où il a agi ainsi.

— Tu sais pourquoi tu ne t'es pas fait tirer dessus ?

Je suis surpris par la fermeté de sa voix. Il essaie de paraître dur devant moi. Je ne peux rien faire d'autre que secouer la tête.

— Parce que je t'ai sauvé, OK ? C'était *moi*.

Je commence à rire, mais je m'aperçois qu'il est tout à fait sérieux. J'essaie de l'amadouer.

— En effet. Tu m'as sauvé. Viens m'embrasser maintenant, je t'aime.

Il s'avance dans mes bras et je l'écrase contre moi. Mais il n'a pas fini.

— Tu n'iras plus en Irak. L'Irak, c'est fini, tu as compris ?

Je commence à pleurer.

— C'est fini, les méchants. Ils ont perdu.

Sa voix est encore plus ferme. Il essaie de me faire la leçon, de me montrer ce dont il a besoin. Je suis si fier qu'il ait trouvé le courage de me dire tout cela ; je ne peux que le serrer encore plus fort sur mon cœur. Il exprime de manière parfaitement claire qu'il ne sera plus la victime de mes allées et venues. Il fixe ses limites.

Cette fois-ci, j'ai choisi la famille. J'ai choisi Evan.

Il m'a vraiment sauvé.

Je romps notre étreinte et l'embrasse sur le front.

— Je t'aime, papa.

Ses yeux commencent à s'humecter, mais il retient ses larmes. Il fait le dur. Il fait le fier. C'est *mon fils*.

Nous nous retournons, main dans la main, et nous quittons le terminal comme une vraie famille.

Printemps 2007

La vieille femme de Fallouja, nos retrouvailles à l'aéroport avec Evan et Deanna, ces deux moments m'ont amené là où je suis aujourd'hui. Evan ne raconte plus aux gens que mon métier consiste à combattre les méchants. Quand on lui pose la question, il répond que son père téléphone beaucoup et passe l'aspirateur de temps en

temps. Je souris et retourne travailler sur ce livre. Je l'ai écrit pour qu'un jour, lorsqu'il sera assez grand, il puisse enfin comprendre son père. Et peut-être qu'il partagera cette compréhension avec son frère cadet. Quatre mois après mon dernier retour d'Irak, Deanna m'a annoncé qu'elle était enceinte.

Je suis aujourd'hui un père, par-dessus tout. J'ai accepté ma nouvelle vie et j'ai fait la paix avec l'ancienne. Je n'aurai jamais aucun regret pour tout ce que j'ai fait subir à nos ennemis en Irak afin de gagner mes combats. Je dors la nuit. Dieu et moi en avons parlé à cœur ouvert.

Je n'ai pas ces cauchemars que d'autres vétérans ont, d'après ce que j'ai pu lire dans la presse. Mes amis non plus. Je ne rêve pas d'insurgés de 2 mètres de haut me pourchassant dans les rues irakiennes. Et pourtant je pense à l'Irak chaque jour. Presque tous mes rêves sont liés à l'Irak, mais aucun d'entre eux n'est effrayant. J'aurai toujours des regrets, de la peine pour les hommes que nous avons perdus, mais jamais de cauchemars. Je haïrai toujours la guerre, mais je serai toujours fier de celle que j'ai menée.

Parfois, quand le vent souffle, je ferme les yeux et je revois en esprit une bande d'asphalte chauffée à blanc par la chaleur. Une tour de guet brûle au loin. C'est l'autoroute 5, l'autoroute du Sud, le checkpoint que nous n'avons pas pu sauver de l'anéantissement à Muqdadiyah près de trois ans plus tôt. Ma section se tient sur les deux côtés de la route. Les balles sifflent un peu plus loin, mais il n'y a aucun danger. Chaque soldat devant lequel je passe semble me fixer pour ce qui me paraît une éternité. Leurs visages sont couverts de sueur et de suie. Ils me dévisagent le regard vide et se décalent sur le côté pour me laisser passer. Fitts crache un jus de chique sur la route. Le capitaine Sean Sims et Doug Walter relèvent le nez de leurs cartes pour me scruter. Le sergent-major lace ses bottes. Et le lieutenant Ed Iwan m'adresse un signe de tête. Tandis que la fumée du checkpoint en feu s'élève en tourbillonnant au loin, les images de mon passé s'amenuisent de plus en plus. Jusqu'à ce que, finalement, la route soit à nouveau déserte.

Ce qui me donne la permission d'avancer.

Désormais, j'attends avec impatience le moment où Evan et son petit frère pourront jouer ensemble. Je les vois déjà, dans le jardin,

en treillis camouflage désert, en train de ramper dans l'herbe pour tendre des embuscades aux gamins des voisins – qui jouent les méchants – et se sortir de je ne sais quelle situation périlleuse. Chaque attaque est exécutée dans les règles, à la perfection, une perfection que seule une unité combattante parfaitement entraînée est capable d'atteindre. Evan dégoupille sa grenade pomme de pin tandis que son frère assure un tir d'interdiction. Chaque enfant a sa propre bande velcro marquée « Bellavia » sur sa poitrine. Chaque visage est peint de rayures de tigre. Après tout, Evan ne signifie-t-il pas « petit guerrier » ? Quant à mon cadet, Aiden, il porte comme deuxième prénom celui d'un grand héros américain encore méconnu : Edward Iwan.

Aiden Edward Bellavia.

Puisse-t-il devenir ne serait-ce qu'à moitié aussi grand que le patriote dont il porte le prénom.

Postface

Noël 2007
À la maison

Des boules de papier cadeau s'échouent autour de mes pantoufles, vestiges des emballages que mes deux petits garçons viennent de déchirer. Ils jouent maintenant dans le salon, riant et s'amusant avec leurs nouveaux jouets. Un feu crépite dans la cheminée, ce qui est une bonne chose dans la mesure où un épais manteau de neige recouvre le sol au-dehors, résultat d'une de ces tempêtes de neige qui sévissent dans la région du lac Érié. Mon épouse, Deanna, est à côté de moi, un caméscope à la main. Elle tient à immortaliser ce moment de sérénité.

On se croirait dans une gravure de Norman Rockwell. Je devrais être heureux, pas vrai ? Pas vrai ?

Qu'est-ce qui ne tourne pas rond chez moi ?

Une étiquette dans le col de mon sweater me gratte la nuque. Je l'avais enfilé rapidement pour montrer à Deanna combien son cadeau me faisait plaisir. J'arrache l'étiquette, qui tombe sur le tapis, et nos regards se croisent. Mon sourire forcé se reflète sur son visage et je vois dans ses yeux qu'elle sait. La déception que j'y lis est un coup de poignard dans mon cœur. Je veux être là. Je veux apprécier ce moment. Mais je pense à autre chose. Je pense souvent à autre chose ces jours-ci. Et Deanna le voit bien. Pour elle, cela signifie que je ne suis pas encore prêt à faire de la cellule familiale ma priorité absolue. L'Armée vient encore en premier, même si cela fait déjà près de trois ans que j'ai quitté le service actif.

La déception se transforme en douleur, teintée d'amertume. Je détourne la tête. Je ne veux pas voir ces sentiments dans les beaux yeux de ma femme.

Mes enfants jouent, insoucieux de ce qui vient de se passer entre leur mère et leur père. Cela me remplit de frustration. Je n'arrive pas à apprécier les trésors de mon existence, la compagnie des êtres que j'aime le plus au monde. Il manque quelque chose.

Ouais. Tu parles qu'il manque quelque chose. Sean Sims. Edward Iwan. Le sergent-major. Rosales et Sizemore. Ils manquent tous. Leurs familles sont chez elles en ce jour de Noël, à faire de leur mieux pour grappiller quelques miettes de la joie et du bonheur que cette fête est censée apporter. Mais comment peuvent-elles y parvenir ? Et comment puis-je goûter, moi, un tel bonheur quand je suis rentré chez moi alors que ces hommes que j'aimais, eux, ne sont pas revenus ?

De quel droit puis-je profiter de la vie riche et gratifiante que m'offrent mes fils aimants et mon épouse ?

Serai-je à nouveau heureux un jour ? Je n'en sais rien, mais je n'y crois pas trop. Pas maintenant, tandis que j'imagine ces familles attablées devant leur repas de Noël et pleurant devant la chaise vide de leur disparu. Je suis coupable d'avoir vécu tandis que mes frères sont morts. Avoir survécu me semble parfois être un péché plus qu'une chance. Je les pleure et je ne me sens pas digne de vivre sans eux. Cette culpabilité me mine. Elle me ronge à chaque minute, elle corrompt toutes ces choses que j'aimerais tant pouvoir apprécier. Ma vie est maudite.

Non, pas maudite. Hantée.

Les journaux nourrissent cette douleur, cette culpabilité. À Noël dernier, le pilote du Bradley de mon ancien sergent de section, Jason Denfrund, a sauté sur un IED à Bagdad. Mort le 25 décembre 2006. C'était un homme d'une telle valeur. Auquel on pouvait faire confiance. Intelligent et humble.

Un putain de joyeux Noël.

J'aurais dû être là-bas pour le protéger. Je devrais être en première ligne, neuf hommes robustes à mes côtés, à changer le monde avec un fusil à l'épaule et le drapeau américain cousu sur ma manche. Je dispose maintenant d'un simple siège de spectateur. La partie se déroule sans moi.

Colin Fitts est sergent-chef de première classe. Il a trois opex en Irak à son actif. En plus de ses quatre Bronze Stars dont deux pour actes de bravoure, il a été proposé pour la Silver Star et la Distinguished Service Cross. Il a également été décoré d'un deuxième Purple Heart lorsqu'un IED a décimé sa section lors d'une patrouille à pied. Fitts a souffert de profondes coupures au visage et d'une fracture de la mâchoire. Deux jours plus tard, il était de retour en première ligne et menait à nouveau ses hommes à un train d'enfer.

Après tout, il n'avait pas vraiment besoin de moi.

J'appelle le centre de recrutement régional de l'armée quand Deanna n'est pas à la maison. Elle serait désespérée si elle l'apprenait. Je tiens l'armée au courant de ma situation quasiment tous les mois, juste au cas où ils décideraient de me rappeler en service actif. Mon idée, c'est que ce serait sans doute une erreur de me porter volontaire, mais que je n'aurais aucun problème si l'oncle Sam voulait me réincorporer. À un moment, j'ai même appris que je figurais sur une liste de rappelés pour l'Irak, et je feignis de me comporter à la maison comme si c'était là la plus terrible des nouvelles. Mais au fond de moi, je trépignais d'excitation. Puis je reçus un autre courrier sorti de nulle part m'informant que les ordres avaient été annulés.

Je veux repartir. Le siège de spectateur me fait chier. Je veux participer aux actions en cours. Je n'y peux rien. C'est ce que je suis, ce que j'ai toujours voulu être. En tout cas, jusqu'à ce que le combat soit terminé.

— David, on peut faire quelques photos avec les enfants, s'il te plaît ?, me demande Deanna, comme si je ternissais à moi seul la joie de Noël.

Elle tente ainsi de m'extraire de mon cafard.

— Ouais, ouais… Allons-y.

Evan prend la pose avec son frère cadet. C'est un merveilleux grand frère. Cet amour dans son regard, cette innocence… J'espère qu'il ne perdra jamais cela. Ces deux enfants sont si beaux.

Ma manière d'envisager les choses est tellement injuste pour eux.

Dans les bras l'un de l'autre, ils gigotent et sourient. Quand je retire mon œil du viseur de l'appareil photo, la pose immortalisée, je

remarque qu'ils sourient toujours.

Oh, mon Dieu. Ils ont la même expression.

La même expression. Et presque la même attitude. Ils étaient juste plus âgés et plus grands en taille…

Nous les avions découverts le 18 novembre 2004.

Le sergent Chad Ellis est assis dans son Bradley remis à neuf. Son nouveau canon Bushmaster fonctionne parfaitement et il a hâte de rattraper le temps perdu. Le bourdonnement mécanique de rotation de sa tourelle est parfaitement synchrone avec la ligne de basse de *Another One Bites the Dust*[31].

J'en fais la remarque à Sucholas, qui se trouve près de moi. Les combats sont pratiquement terminés dans le coin. Nous avons repoussé les salopards jusqu'aux limites du quartier industriel. Ils ont combattu jusqu'à la mort. Désormais, ils sont à court de djihadistes résolus à se dresser contre nous.

Nous entendons des coups de feu sporadiques, mais nous pensons tous que ce sont désormais les Bradley qui vont faire le gros du boulot.

Le sergent Chad Ellis intervient brusquement sur le canal radio.

— Il faudrait dire à ces mecs qu'ils arrivent derrière eux !, gueule-t-il.

Sans m'adresser à personne en particulier, je demande sur un ton sarcastique :

— Qui arrive après qui ? Dites à Chad que cette guerre est finie. Nous avons gagné.

La tourelle cesse brusquement son mouvement rotatif et investigateur. Un silence irréel nous enveloppe, provoquant en moi une brusque sensation de nausée.

Merde. Qu'est-ce qui se passe ?

Je chope ma radio et j'écoute, debout sur la rampe abaissée du Bradley d'Ellis.

BOOM ! BOOM ! BOOM ! BOOM ! BOOM !

Son canon de 25 mm aboie par-dessus nos têtes. Nous nous dispersons, pris de panique. Les douilles d'obus nous pleuvent dessus tandis que nous nous jetons au sol et bouffons le sable poussiéreux et salé de Fallouja.

Ellis a vu une patrouille de Marines traverser un carrefour à proximité. Une minute plus tard, c'était au tour d'une dizaine d'insurgés, vêtus de jeans et de vestes de treillis couleur désert, de traverser l'intersection, sur les traces des Marines. Sans hésiter, Ellis a ouvert le feu, les criblant d'obus explosifs.

D'autres insurgés se matérialisent soudain autour de nous. En quelques secondes, nous avons l'impression de nous retrouver au milieu d'une charge menée par les derniers élus d'Allah. Jusqu'à cet instant, ce secteur avait été plutôt morne et calme.

Je recrache la poussière de Fallouja tandis que Ruiz arrose la rue de sa M249 SAW. Je relève la tête juste à temps pour voir le sergent-chef Scott Lawson viser tranquillement des cibles mouvantes avec son M14. Je lutte pour reprendre mon souffle. Mon entrecuisse boursouflée est encore à vif et la douleur me fait aussitôt rouler sur le côté. J'essaie de ne pas y penser, mais je n'arrive pas à détourner mon attention de la douleur cuisante.

En relevant les yeux, je découvre un mec dans une rue adjacente, tout de noir vêtu, façon ninja. Il parle tranquillement dans un petit émetteur-récepteur radio Motorola de couleur bleue, je crible le mur derrière lui de quatre balles tirées successivement. Ces mecs de Fallouja ne lâchent rien. Pas une seconde. Quelques balles traçantes répondent aussitôt à mes tirs et les Marines ouvrent le feu à leur tour.

Le sergent Peter Smith demande un tir d'artillerie pour appuyer la compagnie A et nous nous plaquons au sol jusqu'à ce que les obus de 155 mm viennent s'abattre devant nous. La poussière et la fumée emplissent nos poumons déjà intoxiqués. Nous distinguons à peine ce qu'il y a devant nous. Les Bradley doivent utiliser leurs viseurs infrarouges bien que nous soyons en pleine journée. Ils ne voient rien d'autre que des cadavres dans la rue. Des cadavres ou des morceaux de cadavres. La scène est affreuse. Notre puissance de feu n'épargne aucun de nos ennemis.

« Deux balles dans chaque cadavre ! Écoutez-moi bien, ne croyez pas vos yeux ! », je gueule. J'ai entendu parler d'insurgés qui avaient simulé la mort uniquement pour se relever et flinguer nos hommes dans le dos. Cela n'arrivera pas sous mon commandement.

De nombreux cadavres nous entourent. Certaines dépouilles sont si anciennes qu'elles sont en plein processus de putréfaction. Cela ne nous empêche pas de leur tirer à nouveau dessus avec nos M4. Nous n'épargnons aucun corps. Nous ne serons pas les victimes de cette vieille ruse de guerre. Ici, les morts ne se relèveront pas.

Nous nous redressons et repartons. Il y a moins de dix minutes, j'étais encore en train de plaisanter en fumant une cigarette, mais je me suis vite remis dans la peau de mon personnage. Œil de lynx et vigilance extrême, prêt à n'importe quel combat rapproché. À nouveau, j'éprouve des maux de ventre. Je serre les dents. Je sens à peine mes dents cassées et ma mâchoire déboîtée. J'ai la gorge sèche et irritée, mais l'adrénaline vaut largement n'importe quel antidouleur. Chaque fois que je progresse de quelques pas, j'entends des fusils vomir leurs rafales. Je me concentre sur le point vers lequel j'avance.

À une dizaine de mètres, je vois un homme allongé à plat ventre. Il serre une grenade dans chaque main. Il est presque en position de faire des pompes. Il m'est impossible de lui retirer les grenades des mains. Son corps est déjà rigide et, pour ce que j'en sais, les grenades détoneront si je cherche à les lui enlever des mains.

Il y a toujours une deuxième option.

— Tout le monde à couvert. Je vais faire exploser ce connard sur place.

Je scotche ensemble deux petits pains de C4 et les glisse dans un espace près de son torse. Je règle le détonateur sur trente secondes et recule lentement pour me mettre à l'abri derrière un mur d'enceinte où se trouvent déjà plusieurs soldats de mon groupe d'assaut.

— Combien de pains as-tu…

Ruiz n'a pas le temps de finir sa phrase.

BABOOOM !

Nous ressentons tout d'abord l'effet de souffle. Puis le ciel est obscurci par des fragments de l'insurgé. Des lambeaux de chair nous pleuvent dessus et s'abattent sur notre équipement. Le bruit est assez perturbant – comme des chiffons mouillés tombant du ciel.

L'odeur est insupportable. Les gaz expulsés du cadavre sont pestilentiels.

— Personne ne touche à ces merdes. Ce sont des paquets de pourriture, je gueule afin de mettre tout le monde en garde.

Nous avançons en hésitant. Une grande trace noire tache le béton blanc, juste là où se trouvait un peu plus tôt le cadavre aux grenades. Ses deux tronçons de jambes dépassent de dessous la carrosserie calcinée d'une vieille Fiat.

Nous continuons notre patrouille à la recherche d'insurgés. Sucholas repère quelque chose sur le flanc gauche de notre groupe.

— Regardez-moi ces deux tourtereaux, s'esclaffe-t-il devant deux hommes enlacés dans la mort.

Je balance quelques pruneaux dans les deux mecs en question. Ils sont serrés dans les bras l'un de l'autre, le premier semblant caresser le deuxième. Le plus petit, le plus jeune, à la tête posée sur la poitrine du second. L'homme qui semble plus âgé donne le sentiment de protéger le plus jeune. Je leur décoche un coup de pied, mais ils sont vraiment figés dans la mort.

Je fouille leurs poches à la recherche d'éventuelles informations. Je découvre une photo des deux hommes en vie. Ils sont asiatiques. Leurs papiers disent qu'ils sont philippins, mais la photo est plus troublante que leur nationalité. Les deux hommes y affichent un large sourire en posant à côté d'un scooter rouge. Soudain, je réalise qu'ils ont la même position que celle dans laquelle ils sont morts.

Comment en sont-ils arrivés là ?

J'imagine deux frères. Le plus jeune est attiré par l'aventure, il a un esprit très religieux et il est décidé à combattre le mal. L'aîné promet alors à ses parents de protéger son jeune frère naïf face aux dangers du monde réel. Le plus âgé a peut-être déjà participé à des combats et connaît la réalité de la guerre.

Dans la vie, il enserre son frère avec amour et dévouement. Dans la mort, il se conduit de la même manière, en retenant ses larmes et en lui promettant que tout ira bien.

J'espère qu'ils sont morts en même temps. Je hais peut-être notre ennemi, j'espère toujours que ceux qui se dressent contre nous au cours des batailles connaîtront la même fin qu'eux, mais cela ne veut pas dire pour autant que je suis inhumain. Cela ne veut pas dire que je suis aveugle à leur engagement, à leur force spirituelle et aux liens qu'ils ont forgés entre eux et renforcés à chaque bataille.

— Des frères. Des putains de frères.

— Au moins, ils sont morts ensemble.

Ouais, c'est toujours ça de pris.

Evan enlace son petit frère, Aiden, de la même façon. Serré contre lui, il lui exprime son attachement. L'espace d'un instant, le souvenir de ces deux corps collés l'un à l'autre à Fallouja se superpose à l'image de mes deux garçons.

Je vous en prie, mon Dieu, ne laissez pas mes enfants finir de la même manière. Je me fous de ce qui peut m'arriver, mais pas ces deux petits. Un jour, je voudrais qu'ils soient forts et fiers. Je voudrais qu'ils puissent apprécier des moments tels que celui-ci. Qu'ils apprécient des choses que je suis incapable de savourer. Je vous en prie.

Je ne peux pas m'empêcher de ressasser cette image de Fallouja. Deux frères, deux guerriers. Ils sont morts en combattant. Ils sont allés jusqu'au bout.

Mais leurs parents ont-ils jamais su ce qui leur était arrivé ? Et qu'est-ce que cela change, au fond ? Que se passerait-il si un jour une délégation de l'armée venait frapper à ma porte pour m'annoncer la mort de mes enfants ? La cinquantaine, les cheveux grisonnants, Deanna et moi nous tiendrions dans l'encadrement de la porte, fixant ces hommes dont le travail consisterait à nous apprendre que nos fils sont morts.

Cela changerait-il quelque chose de savoir comment ils sont morts ? Cela changerait-il quelque chose de savoir quand ils sont

morts ? Rien ne pourrait jamais combler le vide de leur disparition, aucun récit de bravoure, aucune histoire de courage. Ils seraient morts, tout simplement. Et nous serions abandonnés à notre douleur, à la douleur de la perte, jusqu'à notre dernier souffle.

S'il vous plaît, mon Dieu.

Je n'avais jamais songé à cela avant la guerre. Plus je vieillis, plus je réalise que je ne serai plus jamais le même après ce combat dans la maison, le jour de mon vingt-neuvième anniversaire. J'ai perdu mon innocence. J'ai perdu ma capacité à imaginer un monde sûr et sans danger.

La moitié des cadeaux encore emballée, je descends du canapé. J'entre dans le champ de la photo de Noël presque parfaite que souhaitait prendre Deanna et je serre ces deux magnifiques garçons plus fort que je ne l'ai jamais fait. Pressant leurs têtes contre mon cœur, je les couvre de baisers. Ce n'est pas parce que j'ai perdu mon innocence que la leur doit être privée de la protection d'un père.

Je souhaiterais tant retourner en Irak et me retrouver là-bas pour encadrer neuf jeunes soldats américains. Les encadrer et donner de mon temps alors que tant d'autres ont fait bien plus et sacrifié bien plus que je ne l'ai fait moi-même. Mes enfants ne sont pas encore assez âgés pour se débrouiller dans ce monde. Et la seule chose peut-être que je veux garder de cette guerre, c'est la leçon de ces deux frères sur la photo. Au final, tout ce que nous possédons, ce sont ceux qui sont proches de notre cœur. Sans cet amour, nous ne sommes que des âmes tourmentées, ballottées par le vent.

David Bellavia

Janvier 2008

Appendice

Ils ont sacrifié leur vie pour que nous puissions vivre la nôtre paisiblement.

Nos guerriers morts au combat :

Soldat de première classe Nicole M. Frye	16 février 2004
Soldat de première classe Jason C. Ludlam	19 mars 2004
Soldat Adam D. Froehlich	25 mars 2004
Soldat Isaac M. Nieves	8 avril 2004
Soldat Allen J. Vandayburg	9 avril 2004
Sergent William C. Eckhart	10 avril 2004
Sergent-chef Victor A. Rosales	13 avril 2004
Soldat de première classe Martin W. Kondor	29 avril 2004
Sous-lieutenant Christopher J. Kenny	3 mai 2004
Soldat de première classe Lyndon A. Marcus	3 mai 2004
Sergent Gregory L. Wahl	3 mai 2004
Sergent Marvin R. Sprayberry III	3 mai 2004
Soldat James J. Holmes	8 mai 2004
Sergent-chef Joseph P. Garyantes	18 mai 2004
Capitaine Christopher S. Cash	24 juin 2004
Soldat Daniel A. Desens	24 juin 2004
Soldat Michael A. Martinez	8 septembre 2004
Sergent Tyler D. Prewitt	24 septembre 2004
Sergent Charles J. Webb	3 novembre 2004

Sergent-major Steven W. Faulkenburg	9 novembre 2004
Lieutenant Edward D. Iwan	12 novembre 2004
Sergent James C. Matteson	12 novembre 2004
Capitaine Sean P. Sims	13 novembre 2004
Sergent Jack Bryant, Jr	20 novembre 2004
Sergent Trinidad R. Martinez-Luiz	28 novembre 2004
Soldat Eric W. Hayes	29 novembre 2004
Soldat de première classe Gunnar D. Decker	13 janvier 2005
Soldat Viktar V. Yolkin	24 janvier 2005
Sergent Javier Marin, Jr	24 janvier 2005
Sergent Michael Carlson	24 janvier 2005
Soldat de première classe Jesus A. Leon-Perez	24 janvier 2005
Sergent-chef Joseph W. Stevens	24 janvier 2005
Soldat de première classe Kevin M. Luna	27 janvier 2005
Sergent de première classe David J. Salie	24 février 2005
Soldat Justin B. Carter	16 février 2005
Sergent-chef Garth D. Sizemore	17 octobre 2006
Sergent-chef Leon Hickmon	21 octobre 2006
Sergent Willsun M. Mock	22 octobre 2006
Sergent Jason C. Denfrund	25 décembre 2006

Glossaire

Abrams : Le char Abrams M1A2 est le plus important des chars de l'armée américaine. Équipé d'un canon de 120 mm, d'une mitrailleuse de 12,7 mm, de deux mitrailleuses de 7,62 mm et d'un blindage réactif, l'Abrams est le blindé le plus perfectionné au monde.

AK-47 : Le fusil d'assaut le plus répandu sur la planète. Il s'agit de l'arme de prédilection des insurgés islamistes en Irak et en Afghanistan. L'AK-47, de calibre 7,62 mm, est solide, résistante, et peut être utilisée en mode automatique ou en mode coup par coup.

AT4 : Lance-roquettes anti-blindé lourd équipé d'une munition à charge creuse de calibre 84 mm. Bien qu'il n'ait pas été conçu dans ce cadre, le M136 AT4 a été utilisé en Irak comme un outil de destruction des positions ennemies retranchées.

Bradley : Le véhicule d'avant blindé Bradley est à la fois un véhicule de transport de troupes blindé et un véhicule de soutien chenillé. Il est équipé d'un canon de 25 mm monté sur une tourelle à mouvements assistés, d'une mitrailleuse M240C de calibre 7,62 mm et d'un lanceur jumelé d'engins filoguidés antichars TOW. Il peut transporter un groupe de combat dans son compartiment arrière et représente le véhicule standard des unités d'infanterie mécanisées de l'armée américaine.

Chenillé : Surnom donné à un char Abrams ou à un Bradley.

Force d'assaut : La force d'assaut 2-2 fut formée à partir du 2e Bataillon, 2e Régiment d'infanterie, 3e Brigade de la Première Division. Le bataillon, composé d'environ 700 hommes et femmes, incluait deux compagnies d'infanterie d'environ 140 hommes chacune et une compagnie de blindés, Alpha, Bravo (compagnie de

blindés), Charlie, ainsi que le QG et la compagnie de soutien qui traitait les affaires administratives, logistiques et le ravitaillement.

Grenade à fragmentation : L'effet de souffle d'une grenade à fragmentation est efficace sur un rayon de 5 mètres.

JDAM : Joint Direct Attack Munition. Il s'agit d'une manière élaborée de parler de « bombe intelligente ». Larguées depuis des avions de l'aéronavale ou de l'armée de l'air, les JDAM disposent d'un guidage par centrale à inertie et GPS. Elles peuvent être utilisées par n'importe quel temps, y compris par temps de brouillard ou par temps nuageux. D'autres bombes intelligentes, comme les bombes à guidage laser, ne peuvent pas être utilisées dans de mauvaises conditions météorologiques.

M4 : Une variante du M16. Le fusil d'assaut M4 dispose d'un canon court et d'une crosse rétractable et offre la possibilité de tirer au coup par coup ou par rafales de trois. Il dispose d'un rail sur lequel peuvent être fixés de nombreux accessoires tactiques, notamment une torche FlashLight, un système de visée laser ou une lunette de visée. Il s'agit de la meilleure arme actuellement en service dans l'infanterie.

M16 : Fusil d'assaut équivalent au M4, mais doté d'un canon long et d'une crosse en dur. Le M16 A2 et le M16 A4 ont équipé une grande partie de la force d'assaut 2-2 durant l'opération Liberté Immuable. Ce fusil, vieux de plusieurs décennies, n'en constitue pas moins une arme polyvalente et ergonomique.

M240 : La M240 est la nouvelle mitrailleuse standard de l'armée américaine, de calibre 7,62 mm. Conçue pour remplacer la M60 de la guerre du Vietnam, la 240 ressemble légèrement à la MG-42 allemande de la Seconde Guerre mondiale. Capable d'une telle cadence de tir qu'elle émet le bruit d'une fermeture éclair que l'on refermerait vivement, la M240 est l'arme de premier choix de l'infanterie mécanisée.

M249 Squad Automatic Weapon (SAW) : Mitrailleuse légère standard de l'armée américaine. Chaque groupe de combat dispose généralement d'un ou deux mitrailleurs SAW. À Fallouja, nous avons essayé de doter la majorité des sections de SAW. Bien que ce soit une arme fragile – elle doit être régulièrement nettoyée afin de ne pas s'enrayer –, la SAW constitue l'essentiel de la puissance de feu d'un groupe de tir. La SAW est le dérivé américain de la FN Minimi (mini-mitrailleuse).

PKM : La PK est une mitrailleuse à bande Kalachnikov (soviétique) de calibre 7,62 mm, toujours en service chez l'ennemi en Irak et en Afghanistan.

RPK : Le RPK est un fusil-mitrailleur soviétique équipé d'un chargeur de 40 cartouches ou d'un chargeur type camembert de 75 cartouches de calibre 7,62 mm (comme pour l'AK-47). C'est une arme létale et très mobile en combat urbain.

SureFire : Lampe torche extrêmement puissante qui peut être montée sur les rails de la plupart des M16 ou des M4. Elle constitue un formidable atout lorsqu'il s'agit de nettoyer des maisons durant la nuit. La SureFire dégage une telle luminosité qu'elle peut aveugler un ennemi.

Traçante : Munition munie d'un dispositif pyrotechnique émettant de la lumière tout au long de la trajectoire vers la cible et permettant au tireur de suivre la trajectoire de la balle à l'œil nu. Généralement, une balle sur cinq dans une bande de mitrailleuse est une balle traçante. Quand la mitrailleuse est utilisée en mode automatique, les balles traçantes donnent presque l'illusion d'un rayon laser.

Remerciements

David Bellavia

L'écriture de ce livre n'aurait pas été possible sans l'incroyable vision, la loyauté sans faille et la sagesse de mon agent, Jim Hornfischer. J'ai une chance incroyable d'avoir bénéficié de la fidélité d'un ami aussi intègre. Je lui suis reconnaissant de tous ses conseils et de son soutien.

Je souhaiterais exprimer mes remerciements les plus sincères à Bruce Nichols. C'est un professionnel extrêmement patient et talentueux, et sa sagacité concernant ce projet fut le catalyseur nécessaire pour atteindre les objectifs qualitatifs que nous nous étions fixés. Merci du fond du cœur.

Merci également à Kate Jay, Jessica Elkin, Elizabeth Perrella et tous les formidables employés de Free Press et de Simon & Schuster.

Mickey Freiberg, de l'agence de talents ACME, a fait preuve de la motivation et de la volonté nécessaires pour entreprendre ce voyage avec moi en terrain difficile. Merci de ne pas m'avoir laissé tomber.

J'ai la chance d'avoir une famille formidable et je ne la remercierai jamais assez : ma mère et mon père, Lucy et Bill Bellavia, Marlene et Ed King, Dan Bellavia, Timmy Bellavia, Rand Bellavia, Joe et Joe Brunacini, Craig Gordon, Paul Spitale et Bob Mihalko.

J'ai bénéficié de nombreuses influences primordiales au cours de mon temps dans l'armée. Merci : Eddie Belton, John Gregory, Jerome De Jean, capitaine Greg McCrum, sergent-chef Albert Harris, Adam Rissew, Tiffany Passmore, et l'association des Vétérans pour la Liberté[32], avec mes frères Wade Zirkle, Mark Seavey, Chris Niedziocha, Owen West et Joe Worley.

Merci à Matt Matthews et à tous les professionnels dévoués de l'École de guerre de Fort Leawensworth, Kansas, pour avoir eu le courage de raconter l'histoire de l'armée dans un monde rempli de

certitudes. Votre aide a été incroyable, et je vous suis très reconnaissant pour l'assistance que vous m'avez apportée.

John Bruning a fait de l'écriture de ce livre un véritable plaisir. Ses dons et son efficacité m'ont aidé au-delà de ce qu'il est possible d'exprimer.

Et surtout, merci à la famille que j'ai laissée derrière moi durant les trois années au cours desquelles j'ai servi mon pays. Merci à mon épouse, Deanna, la plus parfaite et la plus accomplie de toutes les femmes, que j'aime tant pour m'avoir offert cette vie. Evan et Aiden, être votre père est le métier le plus gratifiant qui soit. Je vous suis tellement reconnaissant et je suis tellement fier de vous…

John Bruning

La première fois que j'ai discuté avec David Bellavia au téléphone, j'ai eu l'impression de retrouver un ami perdu de longue date. Plus que toute autre chose, je chérirai l'amitié qui s'est forgée entre nous pendant près d'un an, tandis que nous travaillions sur ce livre. David, merci pour plein de choses, mais merci avant tout pour ta confiance.

Je dois beaucoup à Jim Hornfischer. Ce fut l'idée de Jim que de me faire travailler avec David et, tout au long de notre collaboration, il ne cessa de m'encourager et de me guider. Le projet que nous avons réalisé n'aurait pas été possible sans le soutien de Jim, qui a su tirer le meilleur de nous. Merci, Jim. Ton appui, tes conseils et ta confiance ont changé ma vie. Je t'en serai toujours reconnaissant.

Bruce Nichols, ta gestion de ce projet n'aurait pas pu être meilleure. J'ai tant appris à tes côtés, et tu as fait preuve d'une telle patience que je me sens particulièrement chanceux d'avoir travaillé avec toi. J'ai fait partie d'une excellente équipe dont l'ambition était particulièrement haut placée. Bruce, tu as fait de ce travail un véritable plaisir. Ton travail d'éditeur est sans comparaison. Un grand merci également à Elizabeth Perrella, dont l'enthousiasme, même au cœur des crises nées des impératifs de bouclage, a illuminé mes journées.

Bob et Laura Archer, votre amitié a rendu possible ma carrière d'écrivain. Je possède toujours le stylo que vous m'avez offert il y a

onze ans, lorsque je me suis lancé dans cette aventure. J'ai signé tous mes contrats avec. Merci pour tout. Peu d'auteurs peuvent prétendre qu'une salle de bal vieille d'un siècle, située dans une ancienne fraternité, leur sert à la fois de bureau et de foyer lorsqu'ils sont loin de chez eux.

Ma carrière doit beaucoup à de nombreuses personnes qui ont cru en moi. Eric Hammel, mon mentor et ami, tu t'es bien moqué de moi, mais tu m'as appris à devenir un auteur. Pete Salerno, Ryan Howell, Vinni Jacques, Ken Jackola, Shannon Compton, Phil Disney, Alain Ezelle, Phil Larson, John Neibert, Tim Bloom, Brian Hambright, Kris Haney, Doug Jackson, Andy Hellman, Ron Clement, Matt Zedwick, Bill Stout, Tyson Bumgardner, Randy Mitts, Kevin Maries, Rebekahmae Bruns, Kerry Boggs, et tous les autres Volontaires m'ont enseigné ce que cela signifiait que d'être un sous-officier. À La Nouvelle-Orléans, ils m'ont *montré* l'honneur et la force de caractère qu'il fallait posséder pour servir. Vous êtes tous de formidables sous-officiers et je suis honoré de pouvoir vous appeler mes amis. Vous bénéficierez toujours de mon respect et de mon admiration.

Denice et Andy Scott, Allison, Brenda, Larissa et Olivia Pfaff, merci de vous être occupé de moi durant ce projet. Vous m'avez permis de poursuivre même lorsque je n'avais plus d'énergie.

Jennifer, Eddie et Renee, vous êtes mes fondations, ma raison d'être. Merci pour votre soutien plein et entier, vos encouragements et votre foi en moi. Merci pour votre compréhension au cours de toutes ces nuits où il m'a fallu travailler. Par-dessus tout, merci pour votre amour et votre indulgence envers mes côtés lunatiques et odieux. J'ai vraiment beaucoup de chance de bénéficier de votre amour.

Enfin, merci à Mary Ann et à Larry Beggs, dont la foi en moi et la patience ont permis de faire en sorte que ce livre existe. Et dire que tout cela a commencé avec un exemplaire du *Baron rouge*. Je vous aime tous les deux. Merci de m'avoir laissé entrer dans votre famille. J'espère que vous êtes fiers de moi.

À propos des auteurs

Le sergent-chef David Bellavia a passé six ans au sein de l'armée américaine et a participé à certains des combats les plus durs de la guerre en Irak. Il a été récompensé d'une Silver Star et d'une Bronze Star pour son comportement en Irak et a été proposé pour la Distinguished Service Cross et la Medal of Honor en raison de sa conduite à Fallouja. En 2005, il a reçu la Conspicuous Service Cross (la plus haute distinction militaire pour faits de courage de l'État de New York) et a été décoré dans le Hall of Fame des Vétérans de New York. Il est le cofondateur de l'association Vets for Freedom, une organisation apolitique de vétérans qui se préoccupe de la couverture journalistique des opérations militaires en Irak et en Afghanistan. Il a publié des reportages dans le *Philadelphia Inquirer*, la *National Review*, le *Weekly Standard* et d'autres publications. Il vit dans l'ouest de l'État de New York.

John Bruning est un auteur prolifique d'ouvrages militaires et un historien de l'aviation, qui a publié six ouvrages dont *The Devil's Sandbox : With the 2nd Battalion, 162nd Infantry at War in Iraq*. Il a également travaillé comme consultant pour des musées aux États-Unis et en Europe, ainsi que pour des sociétés informatiques telles que Sierra Online et Microsoft et a participé à la production de plus d'une dizaine de documentaires historiques.

Notes

[←1]
Le mot hadj désigne toute personne qui a fait le pèlerinage à La Mecque.

[←2]

IED : Improvised Explosive Device, engin explosif improvisé.

[←3]

HET, Heavy Equipment Transporter (transport lourd).

[←4]

Sport collectif d'origine amérindienne ou les joueurs se servent d'une crosse pour mettre une balle dans le but adverse.

[←5]

L’un des plus grands entraîneurs de l’histoire du football américain.

[←6]

Missile antichar américain portable

[←7]

Véhicule blindé de combat d’infanterie à huit roues.

[←8]
Joint Direct Attack Munition (JDAM).

[←9]

Terme inventé par le journaliste Tom Brokaw pour définir les Américains ayant vécu la Grande Dépression et ayant participé ensuite aux combats de la Seconde Guerre mondiale.

[←10]

Mitrailleuse à canons rotatifs.

[←11]

Vehicle-Borne IED : véhicule piégé avec un engin explosif improvisé.

[←12]

« Guerre d'attente », opposée à la blitzkrieg, guerre éclair.

[←13]
Personnage de fiction du film Les Griffes de la nuit.

[←14]

AT4 : Anti Tank 4 (arme anti-blindé lourd).

[←15]

OMTU : Opération militaire en terrain urbain.

[←16]

Sac cylindrique de 1,50 mètre de profondeur sur 1,25 mètre de diamètre, destiné à être rempli de sable et à servir de gabion.

[←17]
Personnage légendaire symbolisant le bûcheron américain.

[←18]

Le Crépuscule des dieux.

[←19]

Série de films muets en noir et blanc tournés dans les années 1920 et narrant de manière burlesque les aventures d'une équipe de policiers incompétents.

[←20]

High Explosive AntiTank (obus antichar à haut pouvoir explosif).

[←21]

Du nom de l'une des deux principales artères traversant Fallouja.

[←22]

Sorte de Bibendum géant, personnage et mascotte fictive de la société Stay Puft Marshmallow Corporation, visible dans le long métrage *Ghostbusters*.

[←23]

D’après le dessin animé Frosty le Bonhomme de neige.

[←24]

Réplique du film *L'Exorciste* (1973).

[←25]

En 1993, l'épouse de l'Américain John Wayne Bobbitt lui sectionne un morceau de pénis à l'aide d'un couteau de cuisine.

[←26]

Personnage principal du film The Life and Times of Grizzly Adams (1974), basé sur la vie d'un trappeur américain, James « Grizzly » Adams.

[←27]

Manuel publié par l'année de L'Union en 1863, qui détaille les règles de traitement des prisonniers de guerre et de gestion des populations civiles en territoire ennemi.

[←28]

Viande séchée déclinée en une gamme de bâtonnets plus ou moins épicés.

[←29]

NEDEX : Acronyme pour Neutralisation, enlèvement et destruction d'engins explosifs.

[←30]

Engagé dans l'infanterie, Audie Murphy est considéré comme l'un des soldats américains les plus décorés de la Seconde Guerre mondiale.

[←31]

Another One Bites the Dust (Encore un qui mord la poussière), chanson du groupe britannique Queen.

[←32]

http://www.vetsforfreedom.org/